Margarete Buber-Neumann

Prisonnière de Staline et d'Hitler.2

Déportée à Ravensbrück

Seuil

MARGARETE BUBER-NEUMANN

DÉPORTÉE À RAVENSBRÜCK

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR
ALAIN BROSSAT

ÉDITIONS DU SEUIL

Déportée à Ravensbrück constitue la suite de *Déportée en Sibérie*. L'édition allemande originale regroupe les deux textes en un seul volume sous le titre *Prisonnière de Staline et d'Hitler (Als Gefangene bei Stalin und Hitler)*. La présente traduction a été établie d'après l'édition définitive publiée par les Éditions Seewald, 1985.

ISBN original : 3-512-00722-8.
© Seewald Verlag Dr Heinrich Seewald GmbH & Co., Stuttgart, 1985.

© Éd. du Seuil pour la traduction française, mai 1988.

ISBN 2.02.010183.1 (éd. complète)
ISBN 2.02.010156-4 (tome 2)

RAVENSBRÜCK

Un nouvel enfer

C'était le samedi 2 août 1940 : je montai, en compagnie de cinquante autres femmes, dans le train réservé aux détenues qui devait nous conduire au camp de concentration de Ravensbrück. Parti de la gare de Stettin, à Berlin, notre convoi prit la direction d'Oranienburg, vers le nord. J'avais si peur de ce qui allait suivre que je n'ai conservé qu'un souvenir très flou de ces femmes et de ce wagon exigu, éclairé par une unique et minuscule lucarne. Seules me sont restées en mémoire un témoin de Jéhovah de Prusse orientale, dont la voix et l'attitude faisaient penser à une institutrice, et une prostituée de Hambourg répétant, mécaniquement, qu'elle n'avait été envoyée au camp que pour une période de rééducation de trois mois.

Le train s'est arrêté à Fürstenberg, dans le Mecklembourg. Avant même que les compartiments ne soient ouverts, des aboiements et des éclats de voix impérieux se font entendre. À peine descendons-nous le marchepied qu'un concert de hurlements nous accueille : « En rangs par cinq ! », « Les mains le long du corps ! », « Bande d'abruties ! ». Les deux surveillantes en uniforme qui s'époumonent ainsi tiennent en laisse deux gros chiens-loups et semblent trouver un plaisir sadique à faire bondir les bêtes à quelques centimètres seulement des jambes de ces femmes terrorisées. Derrière la gare attendent deux camions bâchés dans lesquels on nous fait monter – toujours dans le même concert de cris et d'aboiements. Les camions s'ébranlent puis ralentissent bientôt ; une surveillante tend un papier à un garde en uniforme, on nous compte. L'imposante porte grince et nous faisons notre entrée dans le camp de concentration de Ravensbrück.

Nous sommes en rangs par cinq le long d'un massif de fleurs, devant une baraque en bois fraîchement repeinte. En bottes à revers, vêtue d'une jupe-culotte kaki et d'un semblant de veste d'uniforme, coiffée d'un calot qu'elle porte incliné sur sa permanente frisottée, la surveillante hurle à intervalles réguliers : « La ferme ! », « Les mains le long du corps ! », « Gardez l'alignement ! ». Je parcours des yeux la grande place, je n'en reviens pas :

celle-ci est parsemée de carrés de gazon soignés, agrémentés de massifs de fleurs où éclate le rouge vif de la sauge. De jeunes arbres sont plantés le long d'une vaste allée qui débouche sur la place, et toujours, à perte de vue, ces massifs de fleurs, alignés comme au cordeau. La place et l'allée semblent avoir été ratissées quelques instants auparavant. Sur notre gauche, en direction de la porte du camp, j'aperçois, à côté d'une baraque de bois blanc, une grande cage semblable aux volières du zoo de Berlin. Deux paons s'y pavanent, des singes se balancent sur un portique et un perroquet répète inlassablement d'un cri rauque un mot qui s'apparente à « maman ! ». Ça un camp de concentration ?! Face au zoo s'étend un grand carré de gazon où s'élèvent des sapins argentés, masquant le seul bâtiment en pierre du camp. C'est – mais je ne le sais pas encore – la prison de Ravensbrück, également dénommée « bâtiment cellulaire » ou « bunker » – l'enfer du camp. « Tiens donc, ils dissimulent leurs exactions derrière des sapins argentés et des massifs de sauge ! Ils ne se donnaient pas tant de peine en Sibérie ! » – telle est ma première réaction, véhémente, à la vue de ce spectacle idyllique, de ces fleurs et de ces animaux. Ravensbrück, rappelons-le, ne se trouvait qu'à quatre-vingts kilomètres de Berlin, en plein cœur de l'Allemagne ; la comédie s'expliquait donc aisément.

Derrière le zoo se profile un pan de l'imposant mur du camp surmonté de barbelés et ce tableau suffit amplement à indiquer où l'on se trouve. C'est une journée estivale, avec un soleil voilé. La place comme l'allée est déserte. Les cris du perroquet mis à part, on n'entend pas un bruit. C'est alors que j'aperçois les premières détenues allemandes. Dans l'allée, elles avancent au pas, en ordre serré, toutes semblables. Chacune porte un fichu immaculé tiré en arrière et noué sur la nuque, une robe mi-longue à larges rayures et un tablier bleu sombre. Toutes sont pieds nus, à l'exception d'une détenue chaussée de galoches de bois qui avance au côté de la colonne et lance ses ordres : « Les mains le long du corps ! », « Restez en rangs ! », « Gardez l'alignement ! ». Un frisson me parcourt – voilà désormais de quoi sera faite mon existence : « Gardez l'alignement ! », « Les mains le long du corps ! », « Restez en rangs ! ».

Soudain, tout près de nous, une sirène retentit. Comme je vais apprendre à la haïr, cette sirène ! Mais là, en ce premier jour, c'est au repas de midi qu'elle appelle. En un instant, l'aspect de la place et de l'allée du camp change du tout au tout. De tous côtés arrivent des colonnes de femmes marchant au pas ; la bêche sur l'épaule, elles avancent en rangs par cinq,

balançant les bras en cadence. C’est un spectacle indescriptible : elles chantent à perdre le souffle je ne sais quelles chansons idiotes, les surveillantes leur lancent des ordres, les chiens-loups leur aboient aux basques. De toutes parts retentissent sur la place ces ordres et ces aboiements.

Je contemple ce spectacle les yeux ronds, mais bientôt je suis conduite avec les autres « entrantes » au bureau d’enregistrement. Une surveillante et deux détenues relèvent nos identités et établissent pour chaque « nouvelle » une fiche destinée – après qu’on y eut ajouté une photo – à rejoindre le fichier des détenues à la « section politique » qui a son siège à la *Kommandantur* et où se trouvent les dossiers. À la section politique se trouvaient aussi les dossiers de l’ensemble des détenues. Les autorités du camp pouvaient les consulter quand bon leur semblait, mais nous en ignorions le contenu. À Ravensbrück, tout se passait selon les canons du plus parfait bureaucratisme prussien. La détenue parcourait la chaîne de services et sous-services les plus divers avant de se trouver enfin dotée de la tenue réglementaire, et dûment enregistrée.

Ces formalités terminées, on nous conduit, toutes les cinquante, à la douche. Pour commencer, on nous prend tous nos effets personnels, vêtements, linge de corps, chaussures et bas. Ce travail est confié à des femmes en tablier blanc qui sont elles aussi des détenues ; elles portent en effet à la manche ces triangles d’étoffe rouge ou mauve sur lesquels est inscrit un numéro. Triangle rouge : politiques ; triangle mauve : témoins de Jéhovah ; étoile rouge et jaune : juives politiques ; étoile jaune et noire : coupables d’avoir « souillé la race » avec des juifs ; triangle noir : « asociales » ; triangle vert : droit commun. Quant aux brassards de différentes couleurs eux aussi, aux ronds désignant celles qui étaient susceptibles de tenter de s’évader, aux bandes désignant les « récidivistes », j’en parlerai plus tard.

Après que l’on nous a pris nos vêtements commence une opération redoutée : la recherche des poux. Cette tâche est confiée à deux témoins de Jéhovah. L’une d’entre elles s’appelle Emmi. Sourire mielleux aux lèvres, elle invite les femmes à s’asseoir, puis se met à explorer leurs têtes avec zèle – et malheur à qui elle trouve ne serait-ce que des « traces » de poux, même morts, voire simplement des lentes ! Elle les tond alors sans aucune pitié. Pendant des années, j’ai eu l’occasion d’observer Emmi dans ses fonctions. La tonte des cheveux était devenue une joie pour elle. Plus une

femme l'implorait et la suppliait, plus sa chevelure était belle et fournie, et plus diabolique était le zèle avec lequel Emmi, témoin de Jéhovah, mettait en marche sa tondeuse et transformait une tête joliment bouclée en une sinistre tête de forçat… À ma grande surprise, elle ne trouve rien, chez moi, qui lui donne prétexte à me raser. Une autre détenue procède à la recherche des morpions, de manière tout aussi méticuleuse.

À la douche, nous avons droit à de l'eau brûlante, une serviette et un morceau de savon de guerre. Ici aussi officie une détenue dont le ton ne se distingue en rien de celui de la surveillante. Nous sommes là, nues et gagnées par l'agitation ambiante – celles qui ont réussi à conserver leurs cheveux et celles qui les ont perdus –, assises sur un banc dans la grande salle d'eau à attendre, inquiètes et tremblantes de froid, l'opération suivante.

Survient alors un médecin SS, le Dr Sonntag. Il mesure dans les un mètre quatre-vingt-dix, porte de hautes bottes à revers et tient une cravache à la main. Un ordre retentit : « En rangs ! » Les cinquante femmes nues s'alignent, une longue queue se forme. Confuse, plus d'une tente de dissimuler son pubis à l'aide d'un mouchoir. Quant aux prostituées, elles gloussent à qui mieux mieux. À tour de rôle, chacune passe devant le médecin. Celui-ci lance : « Ouvrez la bouche ! » et examine la gorge des détenues avec une lampe de poche. Puis il demande : « Pourquoi êtes-vous ici ? » Lorsque vient mon tour, je réponds : « Politique ! » « Aha ! fait-il, une vraie pétroleuse ! Suivante ! » Et il m'effleure le mollet de sa cravache… Ainsi s'achève la visite médicale ; on nous remet alors notre trousseau de détenue : une chemise de toile grossière, une culotte aux jambes ridiculement longues, une robe rayée, un tablier bleu et un fichu blanc. Ainsi accoutrées, nous nous mettons en route, au pas, toutes les cinquante, pieds nus, vers le block 16 – la baraque des « entrantes » – tandis que retentissent les ordres : « Restez en rangs ! », « Les mains le long du corps ! ».

Les blocks sont disposés dans le sens de la longueur, au bord de l'allée du camp ; ils ne sont donc séparés les uns des autres que par d'étroites ruelles. Les baraques vont deux par deux, leurs portes d'entrée se faisant face. Le chemin conduisant du block 16 au block 14 est barré par une grille placée le long de l'allée. En général, une *Blockälteste* et deux *Stubenältesten* (chefs de chambrée) « règnent » sur un block : toutes trois représentent l'encadrement issu des détenues. En outre, il y a pour chaque

baraque une surveillante SS – également appelée *Blockleiterin*, chef de block.

Nous sommes accueillies à la porte de la baraque par Minna Rupp, la *Blockälteste*. Elle fait l'appel avec son fort accent souabe et nous entrons, deux par deux, dans le corridor du block 16. Chaque « nouvelle » reçoit une écuelle, une assiette et un gobelet en aluminium, un couteau, une fourchette et une cuillère, un verre à dents, sans oublier sa serviette de toilette et son torchon à vaisselle. Mais j'allais oublier : il y a aussi un nécessaire à chaussures ! Jusqu'alors on nous a laissées pieds nus, mais l'ordre c'est l'ordre ! C'est donc ainsi, pieds nus mais chargées de tous ces trésors, que nous faisons notre entrée dans la salle commune. Il n'y a là, assises à des tables de bois blanc, que des femmes en uniformes rayés, les unes avec leurs cheveux, les autres sans, qui tricotent des chaussettes kaki. Une légère odeur de moisi flotte dans l'air – une odeur de bois équarri, qui n'a pas séché. Le silence se fait à notre entrée : les femmes nous dévisagent un instant, puis le murmure des conversations reprend. Alors la *Blockälteste* se met à brailler d'une voix qui suffirait à couvrir toute une cour de caserne : « Du calme là-dedans ! Bouclez-la ! » Un profond silence s'installe aussitôt. Une *Stubenälteste* montre aux « nouvelles », deux par deux, une armoire métallique dans laquelle elles doivent, selon des règles très précises, ranger leur vaisselle, disposer leurs couverts et suspendre torchons et serviettes. Le torchon à vaisselle, par exemple, doit être plié de façon à ressembler à une cravate et parer ainsi la porte de l'armoire.

Des détenues traînent dans la salle de grands bidons métalliques, hermétiquement clos, contenant le repas. On les installe sur des tabourets, devant la fenêtre, près de la porte d'entrée de la salle commune et la *Blockälteste*, brandissant une énorme louche, lance d'un ton d'adjudant : « Commencez par la fermer, sinon, ceinture ! » Tout le monde se précipite vers les armoires pour y prendre assiettes et couverts, puis se forme autour des tables et des tabourets une longue queue circulaire, chacune attendant son tour. Mon premier repas dans un camp allemand est une bouillie de fruits séchés, sucrée. Mon étonnement est sans bornes. Mais lorsqu'en sus je vois chaque détenue recevoir une grosse ration de pain blanc, un morceau de saucisse, environ vingt-cinq grammes de margarine et une cuillère de saindoux, je m'adresse, sidérée, à une « ancienne » : « Dites-moi, il va y avoir une visite officielle à Ravensbrück demain ? Ou une fête ? » Elle secoue la tête, et son regard semble indiquer qu'elle doute de ma raison.

« Mais non, pourquoi ça ? — On a toujours autant à manger ici ? — Mais oui, vous trouvez qu'il y en a trop ? — Non, simplement je me disais… » Je me tais, embarrassée.

Quelque part, au loin, la sirène du camp mugit et un catégorique « Tout le monde à l'appel ! » retentit dans la baraque, bientôt suivi d'un « Les tabourets sur les tables ! ». Voilà les sièges placés sur les tables, les pieds en l'air, pour que l'on puisse balayer, et les centaines de femmes présentes dans la salle commune se précipitent en direction de la ruelle séparant les deux baraques pour aller se mettre en rangs par cinq. « Alignez-vous ! », « Fermez-la ! », « Pressez un peu ! », vocifèrent, alternativement, les *Blockältesten* et les *Stubenältesten*. Je suis tout au bout du rang et aperçois derrière les baraques le mur du camp imposant, les cinq rangées de barbelés. On voit, au pied du mur, un remblai couvert de gazon sur lequel est planté un écriteau noir où ressortent en blanc une tête de mort et deux os entrecroisés.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandé-je à voix basse à ma voisine.

— Tu ne sais pas que le barbelé est électrifié, qu'il y a du courant à haute tension ? Et tu ne sais pas ce qu'il s'est passé là-bas aujourd'hui ? Avec la Tsigane ?

Un furieux « La ferme ! » retentit, nous faisant taire sur-le-champ. Nous échangeons un clin d'œil : « À plus tard ! »

Le temps passe et nous sommes toujours là, debout, immobiles. Tantôt on nous crie de garder l'alignement, tantôt c'est la *Stubenälteste* qui lance à l'une d'entre nous : « Attache donc ton fichu correctement ! » Soudain, un énergique « Garde-à-vous ! ». Quelques surveillantes en uniforme entreprennent de passer en revue les femmes alignées, accompagnées des *Blockältesten* chargées du rapport.

La séance se prolonge. Nos pieds nus commencent à nous faire mal. Cela fait des mois que je ne suis plus habituée ni à la marche, ni à la station debout. Je passe d'une jambe à l'autre, repliant mes orteils engourdis. Enfin la sirène retentit, signifiant que nous pouvons rompre les rangs (l'appel a duré une heure et demie), un « Ah ! » de soulagement sort de toutes les bouches… Tel fut donc mon premier appel à Ravensbrück et cette torture se répétera deux fois par jour, matin et soir, qu'il pleuve ou que brille un soleil de plomb, qu'il neige ou qu'un vent d'hiver souffle en tempête.

Ma voisine inconnue, qui se trouve à Ravensbrück depuis une semaine déjà, me raconte l'horrible événement survenu ce jour même. Derrière la

buanderie, une Tsigane, mère de famille nombreuse, s'est jetée contre le barbelé électrifié après avoir appris que son mari était « mort au champ d'honneur ».

— Si demain on nous fait emporter les mouchoirs sales à la buanderie, viens avec nous. Tu verras ses doigts carbonisés ; ils sont restés accrochés quand on a retiré le cadavre, ajoute-t-elle d'un ton où se mêlent l'effroi et le goût des sensations fortes.

À la baraque, on nous remet le reste de notre équipement : cela représentait, à l'époque, deux couvertures de laine épaisse, un drap blanc, une housse et une taie d'oreiller à carreaux bleus ainsi qu'une longue chemise de nuit rayée bleu et blanc. Il nous faut ensuite apprendre à « faire le lit », autre invention prussienne diabolique. Comme toutes les baraques de Ravensbrück, le block 16 a deux ailes : le côté A et le côté B. De chaque côté il y a une salle commune et un dortoir, conçu à l'origine pour héberger cent femmes seulement. Mais dès 1940, environ deux cent cinquante femmes devront tenir dans un block et – j'anticipe –, quelques années plus tard, plus de cinq cents personnes y dormiront. Chaque baraque a une salle d'eau équipée de lavabos et de cuvettes pour se laver les pieds, un cabinet et une pièce de service destinée à la SS-*Blockleiterin* – mais elle ne s'y trouve que le matin, et quelques instants le soir. Le reste du temps, c'est la *Blockälteste* qui a le privilège de pouvoir s'installer dans cette seule et unique pièce « normale » du block.

Pour moi, une baraque comme celle-ci est un véritable palais – comparée aux huttes en torchis de Bourma[1]. Qu'on y songe : un cabinet et une salle d'eau ! Des tables, des tabourets et des casiers ! Dans tout le camp de Karaganda, il n'y avait pas une seule chaise, pas une seule table pour les détenues. Et que dire du dortoir avec ses sept rangées de lits – sur deux « étages » seulement à l'époque – où chaque détenue a son lit pourvu d'une paillasse ! Mon lit est au premier « étage ». J'ai pour voisine une jeune fille de dix-neuf ans au visage enfantin et aux cheveux tondus. C'est une *Polenliebchen*, comme on appelle les femmes emprisonnées pour avoir eu des « relations » avec des Polonais.

Au commandement de la *Stubenälteste*, nous devons mettre nos paillasses « en forme ». Il faut qu'elles n'aient pas de « ventre », qu'elles soient « au carré ». Nous sommes là, à fourrager dans la paille, lorsque mon autre voisine vient à mon aide. C'est une Polonaise, professeur de piano, arrivée quatorze jours auparavant dans un transport en provenance de Thorn

(Toron). La plupart des détenues du block 16 sont venues avec ce convoi ; ce sont des enseignantes, des lycéennes, des employées et des intellectuelles avec lesquelles j'aurais pu avoir par la suite une vie relativement tranquille si la *Blockälteste*, dans son zèle maniaque à se conformer aux prescriptions du camp et à être agréable à la SS-*Blockleiterin*, n'avait aggravé par ses coups de gueule et ses brimades sans objet une situation déjà assez pénible en elle-même. L'aimable pianiste, comme d'ailleurs toutes les « anciennes », est déjà « outillée » pour faire son lit – c'est-à-dire qu'elle dispose d'une latte de bois plate, semblable à une calandre, et d'un simple bâton avec lequel elle répartit la paille jusqu'au fin fond de la paillasse ; la « calandre », elle, sert à lisser les couvertures selon des règles draconiennes – il faut qu'elles soient lisses et droites comme une planche et l'oreiller, lui, doit avoir la forme rectangulaire d'une boîte. Je ne trouve pas les mots pour décrire les tourments que j'ai endurés à faire mon lit : ce chef-d'œuvre, il fallait que je le réalise installée en équilibre précaire sur le bord de ma couche, au premier « étage »… Et malheur à celle dont le lit n'est pas fait conformément aux prescriptions réglementaires ! Au début, on pardonnait encore à la « nouvelle » mais, par la suite, la *Blockälteste* ou la SS-*Blockleiterin* fichait impitoyablement par terre l'ensemble de l'édifice ; il fallait alors, en guise de punition, refaire son lit pendant la pause de midi. Que le « délit » se répète, et l'on avait inéluctablement droit à un « rapport ». Ce mot planait en permanence comme une menace au-dessus de la tête de chaque détenue. Le « rapport », c'était soit la privation de nourriture, soit la réclusion dans un cachot sans lumière au « bunker », soit un séjour au « block disciplinaire », soit – le plus atroce – la bastonnade – le tarif étant de vingt-cinq coups. Lorsqu'on avait mal fait son lit, on avait habituellement droit à huit jours de privation de repas – celui du midi ou du soir – et à plusieurs heures de station debout. Le soir, après avoir participé à l'appel qui durait une heure et demie, les « délinquantes » devaient en sus – elles avaient, bien entendu, travaillé toute la journée – rester debout pendant des heures, le ventre vide, bien en vue sur la place, le visage tourné vers le « bâtiment cellulaire », et ce jusqu'à ce que la sirène signale, vers neuf heures, le couvre-feu. Gelées, la faim au ventre, les jambes douloureuses – il ne leur restait plus alors qu'à se traîner jusqu'à leur paillasse. Mais même à ce moment-là, on ne pouvait avoir la paix. Le soir, avant d'aller se coucher, il fallait faire un tas de ses vêtements – robe et linge –, les plier selon des règles strictes, et les disposer sur un tabouret dans la salle

commune de manière à ce que la manche gauche de la robe laisse apparaître le triangle et le numéro matricule de chacune… Ainsi, la garde de nuit qui passait vers neuf heures, neuf heures et demie, avait la possibilité de vérifier, en regardant les vêtements, que toutes les détenues s'étaient effectivement déshabillées et qu'aucune ne s'était permis de se mettre au lit avec sa robe, voire avec ses bas. La surveillante chargée de la garde de nuit circulait entre les rangées de lits avec son chien policier et, selon son humeur ou sa fantaisie du moment, se mettait tout à coup à arracher une couverture ou à se répandre en jurons obscènes à propos de la puanteur ambiante, produisant un vacarme effroyable.

Tant que l'on était au block des entrantes, on n'allait pas travailler. Accomplir l'ensemble des formalités d'enregistrement durait une bonne semaine. La *Blockälteste* nous conduisait en rangs par cinq de la *Kommandantur* au « bureau des colis » puis au « service d'identification », hurlant sans relâche des ordres qui nous étaient d'ores et déjà devenus familiers ; partout on nous posait les mêmes questions : « Où, quand et pourquoi avez-vous été arrêtée ? » À force de participer aux interminables appels et de parcourir le camp en tous sens, pieds nus sur le mâchefer de l'allée, nous avions de grosses ampoules sous la plante des pieds. Chaque pas était une telle souffrance qu'il fallait se retenir pour ne pas crier.

Mais voilà que nous achevons enfin le « parcours de l'enregistrement » ; on me remet alors – signe que j'ai définitivement adopté le statut de détenue – un triangle rouge et un numéro matricule, destinés à être cousus sur la manche gauche de ma robe. La *Blockälteste* m'explique la manière réglementaire de me présenter aux SS – au garde-à-vous, les bras tendus le long du corps : « Détenue de sécurité [2] Margarete Buber, nº 4208. »

Quatre mille deux cents femmes vivaient en 1940 à Ravensbrück dans seize baraques. À l'époque, il n'y avait au camp qu'une seule allée – par la suite il y en eut trois – le long de laquelle étaient disposés, outre les baraques où nous vivions, une resserre à outils et à vêtements, deux ateliers de couture, deux infirmeries (le *Revier*) et une buanderie. La place du camp était entourée par la baraque des cuisines, le bureau de la SS-*Oberaufseherin* (surveillante-chef SS), les bains, une cantine SS, le zoo et, de l'autre côté, le « bâtiment cellulaire ».

En ma qualité d'entrante, cependant, je suis confinée derrière la grille qui sépare de l'allée la ruelle courant entre les baraques, et regarde, ébahie, la masse des femmes en uniformes rayés qui vont et viennent, pendant la

promenade, sur l'allée du camp. Je sais déjà que le poste le plus élevé parmi les détenues, *Lagerläuferin* (coursière), donne droit au port d'un brassard rouge, qu'il y a des détenues « instructrices » *(Anweisungshäftlinge)*, qui, elles aussi, portent des brassards rouges et dont l'activité s'apparente à celle des chefs de brigade au camp de Karaganda.

Je suis là depuis une semaine déjà ; je suis assise sur un tabouret dans la salle commune, tricotant une chaussette kaki avec de la laine rêche. La *Blockälteste* annonce le couvre-feu. Je suis donc là, accroupie, mes pieds nus repliés sous moi pour les réchauffer, certes, mais aussi de par cette habitude acquise au cours d'années passées à m'asseoir sur les planches des prisons et des camps russes. Soudain, j'entends crier d'un ton abrupt :

— Est-ce qu'il y a une certaine Buber ici ?

J'aperçois, à la porte, la *Lagerläuferin* Betty Wiedmann, notre *Blockälteste* Minna Rupp et une autre femme, pourvue elle aussi d'un brassard rouge. Je me lève et l'on m'ordonne :

— Allez, sors !

Je me faufile vers la sortie entre les tabourets. La *Lagerläuferin* me saisit par la manche gauche, vérifie mon numéro matricule. Toutes trois m'entraînent alors dans le dortoir – où il est rigoureusement interdit d'entrer pendant la journée – et commencent à m'interroger :

— Tu as été emprisonnée à Moscou ?

— Oui !

— Et pourquoi ça ?

Ces questions me sont posées avec tant d'arrogance que je comprends aussitôt : ce sont des communistes qui me font subir cet interrogatoire ; chacune de mes paroles ne peut donc que blesser au plus profond leur cœur de staliniennes. Finalement, Minna Rupp, une Souabe bornée, trouve la réplique appropriée :

— Mais dis voir, t'es une trotskiste, toi !

Sur ce, le trio quitte le dortoir et je retourne à ma chaussette, sans avoir saisi toutes les conséquences de cette conversation – et sans avoir compris non plus qu'avant même d'avoir vraiment commencé à partager la vie du camp, je compte déjà parmi les bannies.

Parmi les prostituées et les droit commun

Quelques jours ont suffi pour que je fasse connaissance avec les Polonaises du block des entrantes. La deuxième semaine, le professeur de piano qui s'était montrée amicale lors de mon arrivée vient me trouver et me propose, au nom des autres détenues polonaises du block 16, de me « recommander » comme *Blockälteste*. Pour commencer, argumente-t-elle, je suis allemande et détenue politique, ensuite j'ai déjà fait du camp ; par ailleurs, elles espèrent sans doute que je ne me conduirai pas de façon aussi aberrante que le tyran qui nous régente, Minna Rupp. Je refuse avec horreur :

— Qu'est-ce que vous imaginez, je ne pourrai jamais être *Blockälteste*, à crier : « Fermez-la ! », « Les mains le long du corps ! », « La paix ! », à me tenir au garde-à-vous devant les SS et à hurler : « En rangs, fixe ! » Je suis totalement incapable de donner des ordres aux autres !

Elles tentent alors de me persuader :

— Tu l'apprendras bien. D'ailleurs avec nous, les Polonaises, ce ne sera pas nécessaire. Accepte, nous serions si heureuses !

À la seule pensée de devoir être *Blockälteste*, l'angoisse me saisit, je sens mon corps se couvrir de sueur. Je tente alors de les convaincre, avec d'autres arguments, de mon inaptitude foncière à exercer cette fonction.

— D'ailleurs, ajouté-je, je ne saurai jamais faire mon lit selon les règles, mon armoire sera toujours en pagaille – sans oublier le plus important : une *Blockälteste* peut être obligée de faire des rapports et cela, jamais je ne le ferai !

Mais mes Polonaises sont têtues et les tourments que nous inflige Minna Rupp font le désespoir de toutes :

— Il faut que tu comprennes une chose, si c'est toi qui deviens notre *Blockälteste*, ça se passera tout différemment. Nous sommes des femmes raisonnables ; nous t'aiderons et nous te protégerons dans la mesure du possible.

Peu à peu, elles finissent par me convaincre. Aujourd'hui encore, j'ignore comment les Polonaises sont parvenues à proposer ma candidature. Il est vrai que pour tout ce qui était capacité à « établir des contacts » et « obtenir des positions », elles étaient, au camp, inégalables.

Peu de temps après cette discussion, je suis convoquée « en haut », c'est-à-dire chez la surveillante-chef, et envoyée par notre *Stubenälteste* devant le parterre de fleurs où se tiennent déjà, figées dans un garde-à-vous impeccable, cinq ou six autres femmes. Nous attendons. Attendre est l'une

des principales activités des détenues. Enfin la surveillante-chef Langefeld s'approche de notre rang, sans se presser. Elle nous dévisage l'une après l'autre – ou fait semblant de le faire –, puis elle demande à chacune d'entre nous pourquoi et où elle a été arrêtée et depuis combien de temps elle est au camp. Sa décision est prise. S'adressant à moi, elle dit :

— Allez tout de suite prendre vos affaires et filez au block 2. Vous y serez *Stubenälteste* !

J'étais encore une véritable novice, ne sachant même pas ce qu'était le block 2 ; je respirais donc, soulagée de n'être nommée qu'au rang de *Stubenälteste*. Mais voici que mes Polonaises, qui attendaient avec impatience de savoir si leur opération avait été couronnée de succès, affichent, à la nouvelle, des visages horrifiés : « Dieu du ciel, le block 2 ! Mais c'est chez les asociales ! Crois-nous, nous ne voulions vraiment pas ça ! »

C'est ainsi que, totalement déroutée et passablement inquiète, mon écuelle d'aluminium, mes couvertures et mon barda de détenue sous le bras, je fais mon entrée au block 2 et me présente auprès de la *Blockälteste* Liesl Müller. À peine entrée, je suis étourdie par le vacarme et suffoquée par les puissants remugles de cabinets qui flottent dans la baraque.

La *Blockälteste* Liesl Müller, une Lorraine, a été condamnée en même temps que son mari, à l'époque de la république de Weimar, pour espionnage en faveur de la France ; lorsque la guerre a éclaté, les nazis l'ont placée en « détention de sécurité », c'est-à-dire jetée en camp de concentration. Elle fait grise mine en apprenant que je ne suis au camp que depuis quatorze jours. Petite-bourgeoise bornée, elle s'efforce de s'assurer des avantages personnels en respectant scrupuleusement tous les règlements du camp et en manifestant une servilité sans bornes vis-à-vis des SS – sans pouvoir pour autant résister aux tentations de la vie du camp (elle allait s'acoquiner par la suite avec des droit commun). Liesl Müller correspond parfaitement à l'image que les SS peuvent se faire d'une *Blockälteste* officiant dans un bloc d'asociales. Elle lance des ordres, glapit, menace de faire des rapports – et n'a d'ailleurs aucun scrupule à en établir ; elle s'empresse auprès de notre chef de block, la SS Drechsel – une des mégères les plus redoutées de Ravensbrück.

Accompagnée de Liesl Müller, je me rends dans la salle commune de l'aile A du block 2 où je dois prendre mes fonctions de *Stubenälteste*. La *Blockälteste* frappe à toute volée contre une bassine métallique près de la

porte, hurle « Silence ! » – alors seulement la meute consent à se taire et à tourner les yeux vers moi.

— Voici votre nouvelle *Stubenälteste* ! lance Liesl Müller en guise de présentation.

Une armoire pour moi toute seule, un lit bien situé – dans le coin près de la fenêtre –, une robe neuve presque ajustée à ma taille, un joli tablier de lin et surtout des galoches de bois, tels sont les avantages de la situation, sans oublier le plus important, ce brassard vert que je porte au bras droit et qui m'autorise à circuler sans restriction à travers tout le camp. Mais au cours des premières semaines l'occasion ne s'en présente guère si ce n'est quelques fois pendant la promenade obligatoire sur l'allée du camp. L'initiation à mes devoirs n'a duré qu'une petite dizaine de minutes et tout se mélange dans ma tête lorsque je quitte la pièce de service pour entrer dans mes nouvelles fonctions : je vais les inaugurer avec la distribution du repas de midi. « Silence total pendant le repas » – telle est la consigne que l'on m'a transmise. Je suis là, rouge comme une pivoine, la louche à la main, accaparée par une unique préoccupation : distribuer des portions équitables. Quelques minutes plus tard, les deux bassines – l'une de légumes, l'autre de pommes de terre à l'eau – sont entourées par cent visages tandis que fusent des cris en tous sens : « *Stubenälteste*, aujourd'hui ça commence par la table 3 ! », « *Stubenälteste*, aujourd'hui la table 5 a droit au rabiot ! », « *Stubenälteste*, aujourd'hui, c'est mon tour de gratter le fond de la bassine ! », etc. Exténuée, je laisse retomber la louche et dis dans un souffle : « Je vous en prie, tenez-vous donc un peu tranquilles sinon vous allez vous faire enguirlander par la *Blockälteste* ! » – propos qui demeurent sans le moindre effet. Les femmes montent sur les tabourets et braillent : « Si on ne se presse pas un peu pour la distribution, personne n'aura rien eu à bouffer quand la sirène appellera au boulot ! » C'est alors qu'une femme se lève ; elle a un menton très saillant et des yeux bruns, vifs. Se frayant un chemin pour s'approcher de moi, elle lance d'une voix qui semble habituée au commandement : « Si vous ne retournez pas immédiatement à vos places et si vous continuez à vous conduire comme des cochons avec la nouvelle *Stubenälteste*, ça va barder et on va faire remporter les bassines à la cuisine ! » Succès immédiat, instantané !

Cette femme, c'est Else Krug, une prostituée spécialisée dans la clientèle masochiste.

Peu à peu, je m'habitue à l'étrange atmosphère du block 2, je commence à reconnaître quelques visages, je parle, j'essaie de lier contact avec les asociales, d'établir, en dépit des SS et des conditions imposées par le camp, une cohabitation et un *modus vivendi* un peu plus humains… Pourtant, à deux exceptions près, je ne connaîtrai que des déceptions. À vrai dire, après avoir pratiqué les asociales des camps sibériens, je n'aurais pas dû avoir la moindre illusion. Cependant, ces femmes restaient quand même pour moi des « victimes de la société » et, dans les camps allemands, leur situation était beaucoup plus déplorable que dans les camps russes. L'anarchie régnant dans les camps sibériens permettait souvent aux prostituées de s'en tirer à merveille ; elles y étaient tout à fait dans leur élément. Mais que l'on imagine une prostituée – le plus souvent atteinte de maladie vénérienne, très fréquemment affligée d'un handicap mental, accoutumée aux drogues –, un être dont la santé est déjà minée, qui n'a jamais travaillé et tombe brusquement entre les griffes du régime concentrationnaire prusso-nazi pour y être « rééduquée », y « prendre l'habitude du travail », y apprendre le sens de l'« ordre »… Sautons quelques années pour évoquer un exemple qui en dit long sur la double morale des nazis. En 1942, une commission d'officiers SS vint de Mauthausen à Ravensbrück. Ils choisirent une douzaine de femmes du block 2, qui avaient des seins fermes ou présentaient d'autres avantages physiques – elles durent se montrer toutes nues devant la « commission », dans les douches. Ces femmes que l'on avait envoyées au camp pour les « rééduquer » furent expédiées au bordel de Mauthausen ; en guise de récompense, on leur promit de les libérer au bout de six mois. On imagine l'agitation que souleva cette perspective parmi les asociales – toutes voulaient partir pour Mauthausen.

S'il est tout à fait compréhensible qu'un détenu se dérobe dans le travail qu'exigent de lui les nazis, les choses deviennent plus problématiques quand la charge en retombe sur un autre détenu ou quand l'enjeu de l'affaire est d'assurer sa propre survie et d'échapper aux rapports. Or, les rapports jouent au camp un rôle déterminant dans l'existence des asociales : tout comme celles qui avaient été condamnées pour des délits politiques mineurs, elles pouvaient toujours escompter être libérées ; mais toute sanction infligée au camp signifiait automatiquement une prolongation de peine d'au moins trois mois. Je tentai de le faire comprendre à mes asociales et d'en appeler à leur raison. Je répugnais à les tenir en lisière en les accablant d'ordres et de menaces. Mais cette pédagogie s'avéra

totalement inappropriée. Il leur semblait que l'obligation de faire son lit, ranger son armoire, récurer tables et tabourets relevait de mes propres marottes. Nombre d'entre elles avaient déjà écopé de punitions au camp, mais cela ne les empêchait pas de se conduire comme des écolières : « Je vais peut-être encore réussir à passer entre les gouttes aujourd'hui ; peut-être que la surveillante ne verra pas mon lit ou mon armoire ! » Je ne voulais pas faire de rapports. J'imaginai donc de chercher quelques « bonnes volontés », soit parmi celles qui étaient affectées au « service intérieur » (mais qui n'étaient pas malades au point de ne pas pouvoir se déplacer), soit parmi les « disponibles » (des détenues qui devaient toute la journée se tenir prêtes à partir au travail) de façon à pouvoir arranger avec elles les lits et mettre un peu d'ordre dans les casiers en fouillis. Résultat ? D'une part, les lits étaient encore plus mal faits que d'habitude (« Elles vont passer après moi de toute façon ! »), de l'autre, les « bonnes volontés » soit exigeaient en échange de leur service du pain ou de la nourriture, à mon insu naturellement, soit me dénonçaient à la première occasion auprès de la *Blockälteste* ou de la SS Drechsel.

Les dénonciations étaient d'ailleurs ce qu'il y avait de plus pitoyable chez les asociales. Au camp de concentration, les amitiés jouent un tout autre rôle qu'en liberté. Bien entendu, le niveau d'une amitié est pour l'essentiel tributaire de la mentalité de ceux qui la partagent, et c'est une chose qu'il faut prendre en compte s'agissant de prostituées. Hier encore, Annemarie épanchait son cœur auprès de Liselotte ; elle lui racontait tout, absolument tout, lui offrait une ration de pain et lui jurait fidélité jusqu'à sa sortie – voire jusqu'à la fin de son existence. Mais aujourd'hui, lors de la distribution de vêtements, voici qu'Annemarie se voit attribuer une culotte à jambes courtes, élégante, tandis que la petite Liselotte, elle, hérite d'un spécimen gigantesque :

— Annemarie, échange avec moi ! Tu es plus grande que moi quand même !

— Quoi, proteste avec véhémence sa fidèle amie, ça ne t'ira jamais ! Pour une fois que j'ai quelque chose de convenable, tu veux tout de suite me le carotter ! De toute façon, t'as toujours fait comme ça toute ta vie ! Sinon, tu t'serais jamais retrouvée dans un bordel aussi merdique !

Et ainsi de suite *crescendo*, jusqu'à ce que l'une des deux fidèles amies se précipite chez la *Blockälteste* puis la surveillante pour y « signaler » le vol d'une betterave ou la disparition d'une bobine de fil. Elles dénoncent

quand une amitié se brise, quand elles sont jalouses. Tous les conflits personnels sont portés sur la place publique. Le soir, au dortoir – après une journée de travail commencée à cinq heures et demie –, nous voici enfin couchées sur nos paillasses, avec – en principe – une seule envie : nous abandonner au sommeil. C'est alors que les passions commencent à se donner libre cours. Une voix s'élève dans un recoin, au second étage :

— Quoi ? Tu prétends avoir eu un vrai manteau d'astrakan ?! Allez ! la Rosa elle te connaissait quand vous étiez dehors, t'avais même pas une robe à te mettre sur le dos ! Pour trois sous, tu te faisais sauter !

Et l'agressée de glapir :

— Ferme-la donc ! Tu la ramènerais moins si les autres savaient dans quoi t'as trempé ! Vaut toujours mieux tapiner honnêtement qu'être un tas de merde comme toi !

À l'autre bout du dortoir, une femme chantonne d'une voix mélodieuse :

— Petite maman, achète-moi un petit cheval, un petit cheval, un petit cheval ; ça serait le paradis !…

Au-dessus de ma tête, Gerda promet à Hannelore de lui acheter un gâteau la prochaine fois qu'elle cantinera – et Hannelore de répondre avec emphase :

— Je te revaudrai ça quand on sortira. J'ai laissé mes valises chez une ancienne logeuse à moi, et crois-moi, j'étais toujours nippée comme une reine !

Un autre fléau sévissait parmi les asociales : la « fauche ». Le tarif, pour « vol commis au détriment de ses camarades », comme on disait élégamment dans le langage SS, était la bastonnade – vingt-cinq coups, jusqu'à quarante jours d'arrêt dans l'obscurité complète, à quoi s'ajoutait parfois un séjour au block disciplinaire.

— *Stubenälteste,* cette nuit on m'a piqué mon pain dans mon armoire !

Celle qui se précipite au petit matin vers mon lit pour m'annoncer la nouvelle est en pleurs, l'air catastrophé.

— *Stubenälteste,* continue-t-elle à sangloter, je sais qui c'est ! La preuve, je l'ai entendue mâchouiller dans son lit hier soir, longtemps après la sirène ! Et sa ration, elle se l'est enfilée tout de suite après la distribution !

Mais voilà déjà que tout un essaim de femmes s'en mêle :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'on t'a volé ton pain ? À d'autres ! On l'connaît, le coup ! Et tu t' figures que la nouvelle *Stubenälteste* va tomber dans le panneau ?!

Je promets de faire mon enquête et incline plutôt à croire celle qui affirme qu'on l'a volée – la douleur, l'indignation sur son visage sont si vraies, si convaincantes ! La seule chose qui m'étonne est que la « victime », tout en affirmant connaître la coupable, ne me donne pas tout de suite son nom – en général, les asociales n'ont aucun scrupule à le faire. Lors de la distribution du café, donc, avant que nous allions nous mettre en rangs pour l'appel, je consulte Else Krug et lui demande conseil pour cette affaire plutôt embrouillée.

— C'est cette Trude qui est venue vous trouver, celle qui est un peu dérangée ? me demande Else.

— Oui, elle s'appelle Trude, mais je ne sais pas si elle est dérangée ».

— Écoutez, depuis que je suis au block 2, ça fait déjà vingt fois qu'on l'a soi-disant volée. Elle refait toujours ce coup-là pour essayer de faire pitié et avoir du rabiot à midi, me confie Else.

Voilà donc de quoi était fait notre quotidien : vols, soupçons, dénonciations… Mon seul souci était d'empêcher que ces affaires ne parviennent aux oreilles de la chef SS Drechsel – faute de quoi tout se terminerait par des gifles et des rapports.

Autres scènes quotidiennes

Au cours des deux premières semaines passées au block des entrantes, l'appel me paraissait le plus grand des tourments que l'on pût nous infliger ; désormais, je le ressentais comme le seul moment de repos. Pouvoir rester en paix, deux fois par jour, en plein air, loin de ce tohu-bohu assourdissant ! Pendant l'appel, les asociales se tiennent au bord de l'allée du camp, en rangs par cinq, le dos tourné au block 2. Face à nous se trouvent les politiques du block 1, à côté les Tsiganes du block 4 ; en face mais de biais, les témoins de Jéhovah du block 3 et ainsi de suite, tout le long de l'allée. Une succession de carrés de femmes en habits rayés, immobiles et silencieux. Les rangs sont comme tirés au cordeau. Le silence matinal n'est brisé de temps à autre que par un ordre : « Silence ! » ou « Garde-à-vous ! ». Le soleil monte derrière les pins sombres que l'on aperçoit au bout de l'allée, au-delà de l'enceinte du camp, teintant le ciel d'une lumière dorée. J'avais cru à Bourma que le ciel au-dessus de la steppe était ce que l'on pouvait imaginer de plus beau ; mais à Ravensbrück j'ai l'impression de

n’avoir encore jamais vu de ciel aussi merveilleux. Au camp, on tourne son regard vers le ciel car on n’y voit ni murs, ni barbelés ; les nuages poussés par le vent, la lueur des étoiles, les oiseaux de passage sont les seules choses qui nous restent de la liberté, que l’on ne peut nous prendre. L’autre liberté, la forêt, la rue, la prairie, le chez-soi, toute la vie, s’estompent – et ce d’autant plus profondément qu’un individu demeure longtemps enfermé ; même le désir de liberté s’assoupit. Ne demeure que l’immense voûte céleste…

Certains matins, lors de l’appel, des lambeaux de nuages défilaient d’est en ouest comme des drapeaux claquant au vent ou comme la fumée d’incendies lointains. Le soir, nous regardions passer au-dessus de nos têtes de minces moutons roses sur l’horizon nacré. Le ciel changeait d’heure en heure, nous permettant de mesurer le temps qui passait. Mais ce que l’on voyait au-delà de l’enceinte du camp – à l’est quelques pins élancés, massifs, aux formes étranges ; à l’ouest, près du toit du « bâtiment cellulaire », le saule arrondi, amical ; derrière le block 2 et les baraques, sur le côté gauche de l’aile, un rideau de jeunes pins chétifs poussant sur une terre aride et sablonneuse –, tout ceci demeurait immuable au fil des ans, semblable à un décor sans vie.

L’« appel du travail » se déroulait de façon on ne peut plus militaire. Devant, là où l’allée du camp débouchait sur la place, se tenait, en plein milieu, installée à une sorte de pupitre, une chef SS « chargée du rapport » (SS-*Rapportführerin*) ou, plus tard, la surveillante SS chargée du « bureau du travail ». Les colonnes disposées en rangs par cinq, marchant en cadence, défilaient devant ce pupitre où elles étaient comptées, de même que les tricoteuses, les « disponibles » et les malades pourvues d’une « carte de service intérieur ». À l’origine, les SS considéraient le travail des détenus comme une mesure d’« éducation » ou de « rééducation ». La productivité du travail n’avait alors encore aucune importance. On charriait du sable d’un tas à un autre, puis on le ramenait à son point d’origine. Mais, à partir de 1941, les SS se mirent à louer des détenus aux propriétaires terriens mecklembourgeois des environs pour le travail des champs ; d’autres furent également loués à des maraîchers, ou employés à la construction de routes – peu à peu, les camps de concentration finirent par occuper une place importante dans l’industrie de guerre allemande. À l’automne 1940, nous travaillions huit heures et, à midi, revenions au camp pour deux heures. Et huit heures durant, on s’appliquait à tourmenter les

détenues au-delà de tout. Pour le choix de leurs équipes de surveillantes, les autorités SS tenaient encore, à l'époque, à ce qu'elles aient des convictions national-socialistes solidement enracinées et le tempérament adéquat. Des personnages comme la surveillante Drechsel, qui tourmentait les détenues de sa propre initiative et ne manquait pour le moins pas d'imagination en matière de sadisme, se firent rares au camp dans les années suivantes. On se mit à prendre comme personnel ce qu'on avait sous la main – et on le forma en conséquence.

Une des joies de la vie à Ravensbrück était de faire des achats à la cantine des détenues. En 1940-1941, on y trouvait du pain, de la brioche, de la confiture, du sirop, de la pâte de poisson et toutes sortes d'articles de toilette. Cette cantine était une source de revenus substantiels pour les SS : les détenues ayant le droit de se faire envoyer de l'argent par leur famille, elles achetaient évidemment tout ce qu'on leur proposait et payaient au prix qui leur était imposé.

À Ravensbrück, on avait le droit d'envoyer et de recevoir une lettre par mois. Dès l'arrivée au camp, il fallait fournir l'adresse de ceux à qui le courrier devait être envoyé. Au cours des premières années, une sévère censure avait cours mais, par la suite, les SS se trouvant dépassés par la situation – dans ce domaine comme dans d'autres –, celle-ci se relâcha. Les lettres devaient être écrites sur un papier, que nous achetions à la cantine, qui portait en guise d'en-tête « Camp de concentration de femmes – Ravensbrück » et où étaient également mentionnées les prescriptions régissant l'échange de courrier entre les détenues et le monde extérieur. Il y avait ainsi un papier spécial pour les « anciennes » politiques et pour les témoins de Jéhovah – celui-ci portait, à côté des prescriptions générales, l'inscription suivante, imprimée en caractères verts : « Je continue à être témoin de Jéhovah ! » Ces dernières n'avaient droit qu'à cinq lignes de texte. Sur le papier était également inscrit en caractères noirs que, pendant toute la durée de la guerre, les lettres ne devaient pas dépasser seize lignes. Les lettres que les asociales envoyaient à leurs proches avaient quelque chose de bouleversant. En ma qualité de *Stubenälteste*, j'avais la charge de parcourir l'ensemble du courrier émanant de l'aile A du block 2, afin de vérifier que rien n'y contrevenait à la censure. « Chère maman, écris-moi, rien qu'un seul mot. Je suis très triste. Chère maman, je t'ai fait tellement honte mais je vais me corriger, je te le promets. Quand je sortirai, je

travaillerai tout le temps, je ferai tout pour me rattraper. Si tu m'envoyais un mark ou deux… » Au fil de toutes ces lettres, c'était un père, une sœur ou une tante que l'on suppliait d'envoyer un mot – ou quelques sous… Très peu nombreuses étaient celles qui recevaient une réponse à leurs suppliques : leur famille les avait rejetées. Et lorsque d'aventure, le samedi (jour de la distribution du courrier), arrivait une lettre inattendue, les larmes se mettaient à couler à flots ! Mais dès le dimanche, toutes les promesses et engagements solennels étaient oubliés et c'est avec une belle ardeur qu'elles entonnaient : « Quoi de plus beau qu'une fille des rues, à Hambourg… »

L'appel mis à part, le dimanche était jour de congé et, pendant des années, il y eut même un repas dominical : goulash, chou rouge et pommes de terre à l'eau. Ce jour-là, on avait le droit de se promener dans l'allée du camp. Au fronton des baraques, des deux côtés de l'allée, étaient installés des haut-parleurs et le SS de la salle de garde – quand il ne l'oubliait pas – branchait la radio pour le concert du dimanche après-midi. Pour quelqu'un qui, comme moi, n'avait pas entendu de musique pendant des années, c'était là un fabuleux cadeau – et l'on supportait même patiemment les innombrables marches militaires et autres chants guerriers immondes de la soldatesque nazie pour avoir droit, parfois, à du Schubert ou du Mozart. Étrange spectacle : seules ou par deux, le fichu réglementairement noué sur la nuque de façon à ne laisser dépasser que deux centimètres de cheveux, des milliers de femmes en tenues rayées tournaient en rond, aux accents de la grande musique, véritable défilé de fantômes…

Un dimanche donc, je me promène seule parmi la foule des détenues dans l'allée du camp, me disant qu'il serait bon d'avoir une conversation vraiment « humaine ». J'examine les femmes aux triangles rouges ; l'expression du visage et le maintien trahissent d'emblée les « anciennes » politiques. C'est alors que, quelques pas derrière moi, une voix m'interpelle :

— Vous parlez russe ?

Or, à l'automne 1940, il n'y avait pas encore de détenues russes à Ravensbrück. Je jette un regard étonné à la ronde et je découvre une femme trapue, de petite taille, au regard perçant. Je réponds en russe, mais elle enchaîne aussitôt en allemand. Elle a entendu dire, poursuit-elle sans

façons, que j'ai vécu à Moscou ; or elle aussi y a des amis. Puis elle me demande où je vivais à Moscou. Je le lui dis et elle poursuit alors :

— Donc tu connais sûrement le camarade Tchernine ?

À peine ai-je répondu par l'affirmative que tombe une autre question :

— Et dans quelle chambre vivait-il à l'hôtel *Lux* ?

Je comprends aussitôt de quoi il retourne : à l'évidence, ce sont les communistes qui veulent me soumettre à un nouvel interrogatoire. Je réplique :

— Si je me souviens bien, Tchernine vivait dans la chambre numéro tant, et c'est là que le NKVD est venu l'arrêter pendant l'été 1937, à la suite de quoi sa femme et ses deux enfants ont été mis à la porte du *Lux*.

Mon interlocutrice se tait. Je poursuis :

— Cela t'intéresse aussi de savoir ce que sont devenus les camarades Piatnitski, Valetski, Kraevski et Lenski qui travaillaient pour le Komintern ? Eh bien, ils ont eu le même sort que Tchernine.

Sans un mot, elle me plante là et s'éloigne d'un pas digne, la tête rejetée en arrière. Je devais apprendre par la suite qu'elle s'appelait Palečkova et était l'une des dirigeantes des communistes tchèques du camp.

Je regagne alors le block 2 pour y faire la distribution du thé auquel nous avons droit le dimanche après-midi. Toutes les femmes du block sont là, une quinzaine par table environ. Les unes chantent leurs chansons de filles de joie ; les autres empruntent à un répertoire dégoulinant d'une sentimentalité creuse où il est question de « la nostalgie de ma petite maman, si loin, si loin » ou encore d'un bien-aimé qui escalade une falaise abrupte pour y cueillir un edelweiss, tombe dans le précipice où sa jouvencelle le retrouve – et éclate en sanglots à fendre l'âme : « Et il tenait dans sa main un edelweiss, tout rouge de sang… »

Else Krug est assise à ma table. Elle lance :

— Tiens, je vais t'instruire un peu en sciences naturelles !

Et la voilà qui se met à me faire le récit de son existence de prostituée spécialisée dans les pratiques « sadiques ». Ayant lu un certain nombre d'ouvrages médicaux et de textes de vulgarisation scientifique à ce propos, je pensais être au fait de la question. Mais les histoires d'Else Krug me font dresser les cheveux sur la tête. Contrairement aux autres asociales, elle parle des perversions les plus abominables avec une froide objectivité et il émane de sa façon de raconter une sorte de fierté professionnelle… Jamais elle ne disait : « Si je sors de là, je mènerai une autre vie, etc. » Elle se

contentait de remarquer sobrement : « Après quelques années au camp, ça ne me sera pas aussi facile qu'avant de gagner trois cents marks en une nuit ; il faudra que je trouve un "truc" à moi, question allure et vêtements, pour continuer à avoir du succès ! »

Else Krug était la seule chef de colonne *(Anweisungshäftling)* parmi les asociales du block 2. Elle avait sous ses ordres la « brigade de la cave » qui n'était composée que d'asociales. C'était là le travail le plus convoité : à la cave, il y avait en effet des pommes de terre, des betteraves et des choux ; en outre, elle se trouvait dans la baraque de la cuisine où étaient stockées, dans des chambres spéciales, des conserves et autres merveilles. Autant d'occasions de voler ! Mais autant de dangers de se faire prendre aussi ! Else avait réussi l'exploit de ne pas écoper d'un seul rapport pendant plus d'une année – et ce avec une brigade d'asociales ! Comment était-ce possible ? C'est qu'avant tout Else Krug était une personnalité – et pas seulement parce qu'elle volait pour tous les membres de la brigade en répartissant équitablement le butin.

Ce n'est qu'au bout d'un an et demi qu'elle fut donnée par une détenue : elle se retrouva d'abord au bunker, puis une année durant au block disciplinaire. À l'époque, j'avais depuis longtemps quitté le block 2, mais chaque fois que nous nous rencontrions, nous bavardions. Lorsqu'elle défilait avec ses codétenues dans l'allée du camp, nous nous saluions de loin car il était interdit de parler avec les femmes du block disciplinaire. Elle me lançait alors :

— Grete, ils se figurent qu'ils vont me faire craquer en me faisant bosser ! Là, ils se mettent le doigt dans l'œil, parce que le boulot, moi, ça me connaît !

Au début de l'année 1940, sur directive de Himmler, on introduisit à Ravensbrück les châtiments corporels pour les prétendues infractions commises au camp. Les « coupables » étaient attachées à un chevalet, installé dans une pièce spéciale du bâtiment cellulaire. La première année, l'exécution de la peine revenait soit au commandant du camp, le SS Kögel en personne, soit à la surveillante Drechsel ou à d'autres femmes SS. Mais au bout d'un certain temps – que cela ait cessé de les amuser ou que cela représentât pour eux un trop grand effort, dans la mesure où les condamnations à la bastonnade se faisaient de plus en plus nombreuses –, le commandant du camp fit savoir dans le block des droit commun que celles qui se porteraient volontaires pour « exécuter la peine » se verraient

attribuer de deux à trois rations supplémentaires. Il n'eut pas à attendre longtemps pour voir se présenter des candidates. Dès lors, ce furent deux droit commun puis une Polonaise qui se chargèrent de la bastonnade.

Au début de l'année 1942, les gazages avaient déjà commencé. Un jour, Kögel, le commandant du camp, convoque Else Krug qui se trouvait toujours au block disciplinaire :

— Krug, vous quittez immédiatement votre block ; vous avez triple ration et vous vous chargez de l'« exécution de la peine », lui ordonne-t-il. De toute façon, il me semble que c'est votre rayon, non ?

— Non, mon commandant, réplique alors Else Krug, je ne frapperai jamais une autre détenue !

— Comment ça, écume Kögel, sale putain, tu te permets un refus de travail ?

— Oui, mon commandant !

— Vous aurez de mes nouvelles ! Dégagez !

Sur ce, Else Krug regagne le block disciplinaire. Quelques semaines plus tard, on l'expédie à la chambre à gaz avec un transport de malades. Elle savait quelle était la destination du transport et elle savait aussi que c'était là la vengeance de Kögel.

Le camp de Ravensbrück se trouvait dans une cuvette. Du côté nord, juste derrière l'enceinte du camp se trouvait un escarpement sablonneux sur lequel poussaient des pins chétifs. Du côté sud, le terrain descendait en pente douce jusqu'à un marais que l'on intégra par la suite au camp des femmes pour y construire, après l'avoir comblé, de nouvelles baraques. Résultat : un des blocks s'enfonça lentement dans le sous-sol humide, tandis qu'un autre, pourvu, par précaution, d'un sol en ciment, n'eut, lui, jamais droit à un toit, mais simplement à une toile de tente, pour en alléger la construction. Par ailleurs, au cours des dernières années où le camp connut l'épouvantable surpopulation que l'on sait, les canalisations étaient en permanence saturées dans cet endroit qui était le plus bas du camp. Il y avait donc, en été, un véritable cloaque entre les baraques qui, l'hiver, se transformait en patinoire. Contigu au mur d'enceinte, au sud, était installé un petit camp pour hommes qui comptait quelques milliers de détenus. À l'ouest, juste derrière le bâtiment de la *Kommandantur* – il se trouvait hors de l'enceinte du camp et on en apercevait le toit dans l'alignement du block de la cuisine –, se trouvait le lac de Fürstenberg. Les détenues affectées au

travail extérieur racontaient que le camp était entouré de tous côtés d'étendues d'eau et de marécages.

Chasseurs et chassés

Un matin, la sirène – la « hurleuse » comme nous l'appelions au camp du fait de son mugissement aigu qui nous écorche les oreilles – retentit plus tôt que d'habitude, produisant un son lugubre, qui donne la chair de poule. Elle mugit ainsi durant d'interminables minutes. Soudain, la *Blockälteste* lance d'une voix que l'excitation fait trembler : « Tout le monde dans l'allée ! Évasion ! » Un instant plus tard, tous les blocks sont alignés à leur emplacement habituel. Les surveillantes se ruent avec leurs chiens sur la place du camp tandis que le commandant lance des ordres à la ronde et que des moteurs démarrent en toussant : les SS se préparent à la chasse à l'homme. On compte alors les détenues présentes à l'appel ; il en manque une du block disciplinaire : la Tsigane Weitz. Pendant la nuit, elle a escaladé la fenêtre de son block, sa couverture et son oreiller sous le bras, s'est risquée dans l'allée du camp où rôdent toute la nuit des chiens policiers, s'est faufilée à proximité du portail, a grimpé sur le toit de la cantine SS, sa couverture et son coussin toujours sous le bras, s'est laissée glisser à une dizaine de mètres à peine de la salle de garde des SS, le long du mur d'enceinte (surmonté de barbelé électrifié) qui court tout près le long de la cantine, a posé la couverture et le coussin sur le barbelé pour l'isoler et, s'assurant d'un équilibre précaire, a sauté de l'autre côté, vers la liberté. Quelques heures plus tard, à l'aube naissante, le garde découvrait la couverture rayée pendant au barbelé…

Nous sommes là, alignées et une seule pensée m'habite : ah, si elle pouvait réussir à se frayer un chemin à travers les bois et les marais, si elle trouvait une cachette sûre ! Mais les chiens ! On les a lâchés sur sa trace et tout le personnel SS du camp – hommes et femmes – est mobilisé pour lui faire la chasse.

Les femmes étaient envoyées au block disciplinaire suite à des « infractions à l'ordre du camp » pour trois mois, six mois, un an ou toute la durée de leur détention. Dans la masse des détenues, il y avait, bien évidemment, et tout particulièrement parmi les asociales et les droit commun, de véritables criminelles qui ne tardaient pas à se heurter au

sévère règlement prévalant au camp et finissaient un jour ou l'autre par atterrir au block disciplinaire. Leur présence transformait en enfer le séjour des autres malheureuses qui y avaient échoué. Bagarres, vols, dénonciations y étaient le lot quotidien. Par ailleurs, en 1940, le block disciplinaire était affligé d'une *Blockälteste* elle-même droit commun, qui y faisait régner la loi du plus fort. Ces détenues avaient droit à la même nourriture que nous mais exécutaient les travaux les plus durs. C'étaient donc elles qui souffraient le plus de la faim. À l'issue de l'évasion de la Tsigane Weitz, elles se virent infliger trois jours de privation de nourriture – ce qui déclencha une explosion de haine contre l'évadée.

Il est midi. Nous sommes toujours là, alignées, gelées. Dans de telles situations, le besoin d'un peu de chaleur l'emporte sur tout, les jambes s'engourdissent, on ne peut plus avoir quelque pensée que ce soit. Derrière nous, celles qui se sont évanouies sont alignées sur le gazon et il est interdit de les ramener dans les baraques. Soudain s'installe un silence de mort. Tous les regards se tournent vers la place du camp. Nous apercevons un groupe de surveillantes avec leurs chiens, le commandant du camp, le commandant en second et, au milieu d'eux, un petit bout de femme en loques qui court, saute, poussée en avant tandis que les chiens s'accrochent à ses jambes, à sa robe… Elle parcourt ainsi toute l'allée du camp entre deux haies de détenues qui observent le spectacle avec des yeux horrifiés.

La suite, je ne l'ai apprise que plus tard : Kögel en personne, le commandant du camp, conduisit *manu militari* jusqu'au block disciplinaire la Tsigane Weitz dont le corps tout entier portait les traces des morsures des chiens ; là il lança aux détenues alignées : « La voilà, la Weitz ; vous pouvez en faire ce que vous voulez ! » Et tandis que, décomposées, nous restions alignées dehors, les détenues du block se mirent à frapper la malheureuse avec leurs poings, leurs tabourets, à la piétiner jusqu'à ce qu'elle s'effondre en sang ; à la suite de quoi la *Blockälteste* fit son rapport au commandant. Cette misérable épave humaine, inerte, fut traînée tout le long de l'allée du camp et, devant chaque block, Kögel lançait, le doigt pointé vers la fugitive : « Voilà ce qui arrive à celles qui essaient de s'enfuir ! »

La Tsigane mourut quelques heures plus tard au bâtiment cellulaire. Les SS avaient fait l'exemple qu'ils souhaitaient.

En 1940-1941, il n'y eut dans tout le camp de Ravensbrück que quarante-sept décès. Au cours des années suivantes, il en mourait chaque jour quatre-

vingts et plus de mort « naturelle » – sans compter celles que l'on exécutait, que l'on tuait par injections et que l'on gazait. Mais, parmi les quarante-sept qui disparurent en 1940, plus de la moitié avait succombé aux mauvais traitements subis au bâtiment cellulaire, au froid ou à la faim. Les détenues qui travaillaient à l'infirmerie devaient aller chercher les cadavres dans les cellules et elles les trouvaient à même le sol, raidis par le froid, recroquevillés dans les sacs où on les avait enfournés, réduits à l'état de momies par la faim. C'est au block 2 que je vis pour la première fois le corps d'une femme après vingt-cinq coups de bâton. Son postérieur et le haut de ses cuisses étaient couverts d'ecchymoses noir et bleu ; en de nombreux endroits, les chairs avaient éclaté et des croûtes sanguinolentes s'étaient formées. La femme avait volé un gâteau à la cantine. Le visage blême, boursouflé, les yeux saillants, appuyée à la table (elle ne pouvait plus s'asseoir), elle nous racontait son épreuve quand la *Blockälteste*, cette idiote, commença à la sermonner, lui parlant du « vol et ses conséquences »… La femme répliqua :

— *Blockälteste*, je ne suis coupable de rien ; quand j'ai escaladé la fenêtre pour entrer dans le block de la cantine, je ne savais pas ce que je faisais – c'était seulement mon estomac qui était tellement vide…

Il y avait une femme dans notre baraque qui, chaque nuit, volait des gobelets – de simples gobelets d'aluminium vides – pour les aligner soigneusement dans son armoire. Tous les matins, cela déclenchait force cris et imprécations, on la battait – mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. « Il lui manque une case », s'accordaient à constater les asociales. Il y en avait d'ailleurs beaucoup, parmi elles, à qui « il manquait une case », et c'étaient les plus malheureuses de toutes. Elles servaient de souffre-douleur à leurs codétenues comme aux surveillantes. On avait forgé au camp une expression particulière pour désigner ces pauvres hères ; on les appelait les « perles rares » du camp. Au block 2, les femmes qui souffraient d'incontinence urinaire étaient « rééduquées » à coups de rapports et de nuits passées dans la buanderie humide en guise de punition : on considérait qu'elles faisaient au lit par pure malveillance. Il y avait aussi des épileptiques dont la maladie s'aggravait à vue d'œil et qui étaient repoussées par leurs codétenues avec horreur et dégoût. Il y avait enfin celles qui souffraient de maladies vénériennes (elles étaient légion) et dont le médecin SS Sonntag achevait de ruiner la santé avec ses traitements de cheval.

Erna a dix-huit ans, elle a une tête un peu trop grosse, des yeux bleu délavé, une moue exprimant une affliction obstinée. Elle ne parle presque jamais. De temps à autre, simplement, elle profère à la ronde malédictions et menaces. Cela n'empêche pas ses codétenues, qui connaissent sa manie, de la faire enrager : quand un avion passe au-dessus du camp, Erna se précipite à la fenêtre ou vers l'allée du camp et ses lèvres remuent spasmodiquement, comme si elle se parlait à elle-même. À ce moment, les autres lui lancent : « Eh Erna ! Ton aviateur arrive ! Il y a sûrement un type qui va sauter en parachute, regarde bien ! » Erna attendit son aviateur jusqu'à ce qu'on l'eût emmenée à la chambre à gaz.

Mais ce n'était pas seulement les jeunes qui se tourmentaient les unes les autres au block 2. Il y avait là tout un contingent de vieilles femmes, arrêtées en qualité d'ivrognes asociales, qui devaient supporter cette existence atroce : l'une d'entre elles devait d'ailleurs être à l'origine de la prompte interruption de ma carrière de *Stubenälteste*. Mais avant d'évoquer cet épisode, je voudrais parler d'une autre détenue de ce block.

Nous avions un registre du block qui se trouvait dans la pièce de service et où étaient méticuleusement consignés les noms, dates de naissance, professions, etc., des détenues. Le feuilletant un jour, je découvre : « Poremski Evguenia, asociale, née à Moscou – aile B, block 2. » Le soir, je me rends à l'aile B et demande à la *Stubenälteste* qui est Evguenia Poremski. Elle l'appelle et une femme de vingt-cinq-trente ans, aux yeux sombres, au long nez mince et légèrement de travers, fait son apparition dans le corridor, le regard interrogateur. Je lui dis que je suis venue la voir parce que j'ai remarqué dans le registre qu'elle est née à Moscou.

— Vous connaissez Moscou alors ? me lance-t-elle.

Je lui réponds en russe. Evguenia se met alors à sangloter et me tombe dans les bras : elle est fille d'émigrés russes – la nièce du ministre tsariste Stolypine – et on l'a arrêtée pour conduite dépravée et ivrognerie. J'eus, par la suite, beaucoup de discussions politiques avec Evguenia. Elle ne disposait que d'une culture relativement sommaire, mais elle était intelligente. Elle souffrait considérablement de se retrouver parmi les prostituées. Nous nous sommes vues pendant des années. Et puis un jour, elle est partie avec un transport pour travailler dans une fabrique de munitions.

Je voudrais tenter de faire comprendre, avant de poursuivre mon récit, comment l'homme change dans un camp de concentration. Au fil de tant d'années passées en détention, j'ai eu l'occasion d'observer l'être humain « à nu ». Il est très dur de s'observer soi-même ; et, lorsqu'on me demande comment je suis parvenue à survivre à sept ans de camp de concentration, où j'ai pu puiser cette force, je ne puis que répondre : aussi bien en Sibérie qu'à Ravensbrück, je n'ai survécu qu'à la faveur de certaines conditions. J'étais robuste, physiquement et nerveusement ; j'ai toujours su préserver un certain respect envers moi-même ; j'ai toujours trouvé des personnes auxquelles j'étais nécessaire ; j'ai toujours eu la chance de partager le bonheur de l'amitié, de relations humaines. À l'exception d'une certaine couche d'éléments criminels parmi les droit commun et les asociales, les femmes que l'on avait jetées au camp étaient pour la plupart des ménagères, des mères, des jeunes filles – de caractères différents, certes, mais au reste tout à fait semblables à celles du monde libre. Les premières années, il y avait relativement peu d'adversaires conscientes du national-socialisme – si l'on excepte les « anciennes » politiques et les témoins de Jéhovah. Par la suite, leur nombre s'accrut avec l'arrivée de femmes appartenant à la Résistance des pays occupés. Pour elles, l'adaptation aux conditions du camp fut plus facile : elles avaient lutté et leur déportation en camp semblait confirmer combien elles étaient dangereuses pour le national-socialisme. Voilà qui rehaussait l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes. Mais la plupart des détenues étaient des femmes « innocentes » qui n'avaient jamais bien compris pourquoi elles s'étaient retrouvées plongées dans cette horreur. Chacune se raccrochait en pensée, par toutes les fibres de son être, à ce qu'elle avait dû quitter – des enfants, un mari, la famille. C'est dans cet état de profond désespoir que ces femmes avaient été amenées au camp, pour une durée indéterminée. Elles subissaient un dressage militaire, elles n'avaient plus une minute du jour ou de la nuit pour elles-mêmes, tout ce qu'elles avaient à faire, elles devaient le faire en présence de centaines d'autres, à chaque pas qu'elles faisaient, à chaque mot qu'elles prononçaient, elles se heurtaient à une inconnue, en proie aux mêmes tourments qu'elles-mêmes. Peut-être y avait-il dans la masse de chaque baraque une personne ou deux vis-à-vis desquelles elles éprouvaient quelque affinité mais la grande majorité leur était insupportable dans tous leurs faits et gestes. On les obligeait à se mettre en rangs, à se geler, à travailler dur ; on leur criait après comme si elles étaient des gamines ; on

les morigénait, on les frappait, même. Tout « entrant » dans un camp de concentration, qu'il soit fort et en bonne santé ou faible et sans défense, éprouvait d'emblée un choc profond. À Ravensbrück, de plus, les souffrances des « nouvelles » allèrent en s'aggravant d'année en année : la majorité des femmes qui mouraient faisaient partie de cette catégorie.

Il fallait des mois, parfois des années, pour qu'elles s'accommodent du fait d'être détenues et s'adaptent aux conditions d'existence du camp. Le caractère des individus se transformait totalement au fil de ce processus. Leur intérêt pour le monde environnant, pour les souffrances des autres allait en déclinant. Confrontées à l'horreur, ces femmes réagissaient avec une indifférence, une faculté d'oublier croissantes. Apprenant que d'autres codétenues avaient été condamnées à mort, fusillées, mutilées, elles ne manifestaient bien souvent un sentiment d'horreur que pendant quelques minutes, puis les rires et les discussions sur les aspects les plus insignifiants de la vie du camp reprenaient le dessus. Ma propre personnalité n'échappait pas à de telles mutations. Je me souviens encore de ma première réaction, au début, lorsqu'une asociale s'évanouissait pendant l'appel ou qu'une Tsigane – toujours la même – alignée près de nous avait une crise cardiaque : je me précipitais pour lui porter secours, désespérée de ne rien pouvoir faire. Mais en 1944, lorsque je devais d'aventure passer à l'infirmerie et en traversais les couloirs bondés où se faisaient entendre les râles des mourantes, je me frayais un chemin hantée par une unique pensée : ne plus voir ce spectacle, ne plus entendre ces râles.

Le christianisme prétend que la souffrance purifie et ennoblit l'homme. La vie au camp de concentration a prouvé le contraire. Je crois que rien n'est plus dangereux que la souffrance, l'excès de souffrance. Cela vaut aussi bien pour des individus que pour des peuples entiers. Au camp, nous n'éprouvions pas seulement un grand choc du fait que l'on nous avait ravi notre liberté – chaque heure était une souffrance. Quelqu'un a dit : « Il est difficile de supporter les coups, mais il est bien plus insupportable d'être houspillé chaque jour » – c'était le cas au camp. Prisonnières de notre condition de détenues, nous ne pouvions ni répondre aux cris par des cris, ni aux coups par des coups ; nous avions perdu tous les droits les plus élémentaires. Les femmes se vengeaient du mal qu'on leur faisait sur leurs codétenues. Je ne parle pas ici des *Blockältesten* ni des *Stubenältesten* qui maltraitaient celles qui étaient placées sous leur responsabilité, non, je parle des simples détenues. Le regard porté sur l'autre était chargé d'envie et de

malveillance. Un croûton de pain, une portion de margarine ou de saucisse un peu plus grosse qu'une autre donnaient lieu à de véritables explosions de haine, à des promesses de terribles vengeances. Un jour, deux « anciennes » politiques du block 1 étaient en train de se disputer ; l'altercation atteignit son paroxysme lorsque l'une d'elles lança à l'autre :

— Quand nous serons sorties de là, il faudra que tu expliques au Parti comment tu as fait pour garder un si gros cul au camp !

Dans les camps allemands, les SS – comme le NKVD en Union soviétique – enfermaient ensemble politiques, droit commun et asociaux afin de mieux les tenir en main ; dans les camps nazis, les premières années, les différentes catégories de détenus étaient logées dans des baraques séparées mais, avec le surpeuplement croissant, cette règle cessa pour une part d'être appliquée et les détenus se virent autorisés à mettre en place une prétendue « auto-administration ». Ces méthodes aiguisèrent les conflits déjà existants parmi les détenus – car nombre de ceux qui exerçaient alors des fonctions d'encadrement au camp abusèrent de leur pouvoir, au lieu de le mettre au service de leurs codétenus.

Les fonctions de *Blockälteste*, de *Stubenälteste*, d'*Anweisungshäftling* n'étaient pas faciles à exercer ; ces femmes étaient soumises à une surveillante dont elles devaient exécuter les ordres. Elles avaient la tâche difficile de défendre les intérêts de leurs codétenues mais, par ailleurs, il leur fallait éviter d'entrer en conflit avec les prescriptions régissant la vie au camp. J'ai souvent eu l'occasion d'observer comment des femmes qui se voyaient octroyer un poste quelconque se métamorphosaient au fil des jours ; comment une détenue toute simple, abattue, tolérante, se muait en un tyran plein d'assurance, impérieux, arrogant, ne supportant aucune réplique, acceptant les flatteries les plus serviles, distribuant les punitions et s'attribuant sans scrupule ce qui revenait aux détenues de son block. Ce genre de *Blockälteste* pouvait transformer la vie de quelques centaines de détenues en enfer. J'ai déjà parlé de la façon dont il fallait faire les lits et ranger les armoires. Mais la *Blockälteste* avait aussi pour tâche de répartir la nourriture, les vêtements et le linge. Rien de plus facile, pour elle, dans ces conditions, que de favoriser les éléments serviles et soumis ou, les années suivantes, lorsque les colis furent autorisés, de se faire acheter et corrompre. Nombreuses étaient les *Blockältesten* qui faisaient rapidement leur le vocabulaire des SS, imitaient le maintien et le comportement de leur *Blockleiterin* pour faire régner la discipline – n'étant bientôt plus qu'une

courroie de transmission des autorités du camp, en un mot des surveillantes « frustrées ». Une *Blockälteste* malveillante n'avait qu'un mot à dire à la surveillante pour que pleuvent punitions collectives et rapports. À l'inverse, une *Blockälteste* habile et correcte pouvait très rapidement imposer sa volonté aux chefs de block SS qui étaient des plus bornées ; faire en sorte qu'elles n'effectuent pas de contrôles dans les blocks, qu'elles ne fassent pas de rapports, bref, contribuer d'une manière essentielle à ce que les détenues puissent respirer, au moins en dehors du travail. À partir du début de l'année 1942, quand commencèrent les prétendus « transports de malades », il devint fréquent qu'une *Blockälteste* tienne entre ses mains la vie de telle ou telle détenue de sa baraque. La direction du camp se mit en effet à leur demander d'établir des listes de femmes souffrant de « handicaps physiques », de « tares mentales », de détenues « inaptes au travail ». Très souvent, bien sûr, ces catégories de détenues étaient directement sélectionnées pour de tels transports par l'intermédiaire de l'infirmerie ; néanmoins il y eut des *Blockältesten* qui réussirent des années durant à « planquer » leurs vieilles et leurs infirmes.

Blockälteste *chez les témoins de Jéhovah*

Entre le réveil et l'appel, nous disposions de trois quarts d'heure pendant lesquels nous devions faire notre lit, nous laver, nous habiller, nous peigner, ranger notre casier selon les règles et absorber notre « petit déjeuner ». Cela aurait déjà été un exploit dans des conditions normales, mais que l'on imagine ce que cela représentait dans une baraque où grouillaient des centaines de femmes ! Il fallait jouer des coudes et bousculer tout le monde pour se frayer à la hâte un chemin parmi les allées étroites du dortoir et atteindre la salle d'eau. Autour de chaque robinet s'agitaient cinq ou six femmes, les unes se peignant, les autres se brossant les dents, les autres arrosant tout le monde alentour en se lavant tandis que fusaient insultes et jurons. On faisait la queue devant les toilettes, on la faisait aussi pour recevoir son café ; à l'emplacement des casiers éclataient de violentes disputes. Tout le monde essayait de se dépêcher, les détenues ne cessaient de se cogner les unes aux autres – la « hurleuse » avait déjà retenti, annonçant qu'il était temps de se rendre à l'appel, et la *Blockälteste* braillait

son habituel « Allez, en rangs ! ». Au beau milieu de cette confusion, la chef de block SS Drechsel faisait son apparition à la porte de la baraque :

— Qu'est-ce que vous attendez pour sortir de là, bande d'imbéciles ! Vous allez voir le rapport que je vais coller à tout le block, moi ! – et chaque femme qui passait devant elle recevait une gifle.

Mise en verve par cet exercice, elle se précipitait dans le dortoir de l'aile A et hurlait :

— Où est la *Stubenälteste* ?

Je m'approchais et me faisais passer un savon monumental :

— Des lits, ça ? Un vrai camp volant, oui ! Je ne supporterai pas longtemps ce bordel dans l'aile A ! Passez donc me voir dans un moment à la pièce de service !

L'appel est terminé, les « disponibles » et les tricoteuses sont retournées au block ; c'est alors que – juste devant la porte de la pièce de service – une femme commence à se répandre en lamentations, s'adressant à la *Blockälteste* :

— On m'a volé mon pain cette nuit, et je sais très bien qui c'est !

Aussitôt la porte s'ouvre et la surveillante Drechsel prend la pose, les jambes écartées, les poings sur les hanches, une expression de convoitise se dessinant sur son visage de rapace :

— Mais qu'est-ce qui se passe encore ?

La *Blockälteste* lui expose l'affaire.

— Et qui vous a volé votre pain ? demande-t-elle à la victime.

— C'est la Lina, celle de la table 6, répond celle-ci sans hésiter.

La surveillante retourne dans la pièce de service et ordonne d'y conduire sur-le-champ voleuse et volée. Je passe dans la pièce commune et j'appelle Lina. Celle-ci, une vieille femme ratatinée avec un visage de nourrisson rongé de chagrin et une voix d'enfant aiguë et larmoyante, se met à protester de son innocence avant que j'aie dit quoi que ce soit. Devant la porte de service, je prends encore le soin de leur chuchoter rapidement :

— Surtout, n'oubliez pas de vous présenter ! D'abord votre nom, ensuite le matricule – sinon la Drechsel va vous dérouiller !

Les deux femmes se présentent en bégayant, et l'interrogatoire commence. La chose paraît entendue : la *Blockälteste,* en effet, signale que la vieille Lina a déjà volé du pain. Voyant la SS Drechsel s'apprêter à faire un rapport, j'interviens :

— Madame la surveillante, à mon avis cette Lina est complètement irresponsable, elle ne sait pas ce qu'elle fait ! Vous le voyez bien vous-même !

La SS me regarde, bouche bée, faisant visiblement un effort pour comprendre comment j'ai pu proférer une telle énormité :

— Quoi ? Et ça veut être *Stubenälteste* ! Une idiote pareille ? Pas étonnant que l'aile A soit un tel merdier !

Elle se lève, s'approche tout près de moi et glapit :

— Ça fait bien trop longtemps que vous êtes *Stubenälteste* ! Je vais en faire part à la surveillante en chef !

Nous nous esquivons et je l'entends encore ajouter d'une voix vibrante d'indignation :

— Ça alors ! Jamais vu une chose pareille !

Comment les choses allaient-elles tourner ? Je me réjouissais grandement à l'idée de perdre mon poste de *Stubenälteste* ; mais si on allait me faire un rapport ? Je redoutais le pire.

Le matin suivant, on me convoque « en haut ». Je suis là, à attendre dans le couloir devant le bureau de la surveillante-chef Langefeld. Je vois sortir une jeune femme blonde, témoin de Jéhovah ; elle est jolie mais son visage a quelque chose d'arrogant et de hautain. C'est Marianne Korn, la secrétaire de la surveillante-chef.

— Entrez, Buber !

Je m'avance vers le bureau derrière lequel est assise la surveillante et me présente. La surveillante-chef Langefeld ne lève pas les yeux, poursuit sa lecture puis regarde par la fenêtre après avoir effectué une série de mouvements de la tête exprimant une étrange nervosité, comme pour rejeter ses cheveux en arrière, enfin elle finit par me demander :

— Vous êtes *Stubenälteste* chez les asociales ?

— Oui.

— Pensez-vous être capable de devenir *Blockälteste* ?

Sa question est si inattendue que je bégaie quelque chose comme : « Je ne pense pas. »

— Vous êtes nommée *Blockälteste* au block 3, chez les témoins de Jéhovah.

Je me tais.

— Il faut que vous sachiez que le block 3 est celui qu'on fait visiter. Vous devez donc faire en sorte qu'il y règne un ordre absolument impeccable !

Allez chercher vos affaires et allez tout de suite au block 3 !

Käthe Knoll qui m'avait précédée à la tête du block des témoins de Jéhovah était une « politique » allemande qui portait, si je me souviens bien, le numéro matricule 88. Elle n'avait jamais appartenu à un parti et n'évoquait jamais les raisons de son arrestation par la Gestapo. Des années plus tard, je découvris son dossier du camp : « Deux fois condamnée pour vol. » En 1940, elle était déjà une « vieille connaissance » au camp. Elle se considérait elle-même comme la meilleure *Blockälteste* et partageait cette opinion avec le commandant Kögel, qui lui confia donc le « block des visites ». En 1940, Käthe Knoll avait déjà la mort d'une détenue sur la conscience, l'Allemande Sabo, une « politique » : ayant écopé d'un rapport de Knoll, celle-ci s'était retrouvée au block disciplinaire et y était rapidement morte.

Käthe Knoll ne se contentait pas de faire respecter tous les règlements du camp ; en matière de lubies, elle surpassait les SS eux-mêmes ; elle était l'âme damnée de toutes les SS-*Blockleiterinnen*. Elle élaborait ainsi sans cesse de nouvelles tracasseries, si bien que les témoins de Jéhovah vivaient en permanence dans l'angoisse et dans la terreur, et n'hésitait pas à faire en sorte que même ces détenues modèles écopent de rapports. La surveillante-chef Langefeld éprouvait des sympathies marquées pour les témoins de Jéhovah, sympathies qui, je m'en rendis compte par la suite, allaient aussi bien à la fermeté de leurs convictions qu'à la nature même de leur foi. Elle apprit de la bouche de Marianne Korn, témoin de Jéhovah qui travaillait auprès d'elle, quel enfer était la vie au block 3. Mais il n'était pas si facile d'écarter une *Blockälteste* mise en place par le commandant et qu'il considérait comme la personne idéale pour remplir cette fonction. C'est pourquoi la surveillante-chef dut s'arranger pour prendre Käthe Knoll en flagrant délit d'« outrepassement de ses attributions de *Blockälteste* » ; elle lui colla un rapport en vertu duquel elle fut envoyée au bunker – d'où la nécessité de lui trouver une remplaçante à la tête du block 3. Restait donc à résoudre le problème du choix d'une femme qui convînt aussi bien à la SS Langefeld qu'à Marianne Korn. Elles ne l'avaient pas encore trouvée lorsque la surveillante Drechsel se présenta, vibrant d'indignation, pour exiger le limogeage immédiat de la *Stubenälteste* de l'aile A du block 2, « une idiote intégrale » qui avait osé affirmer que « l'on ne pouvait pas tenir pour responsable » une détenue qui avait commis un vol. La surveillante-

chef sauta sur l'occasion, se disant qu'un être aussi invraisemblable était précisément ce qui convenait pour le block des témoins de Jéhovah.

C'est avec des sentiments des plus mêlés que je fais mon entrée, vers midi, dans le block des visites nº 3. Il est situé sur le côté droit de l'allée du camp, en face du block des « anciennes » politiques. Il y règne un silence impressionnant. Une odeur de poudre à récurer, de désinfectant et de soupe au chou flotte dans l'air. Je découvre deux cent soixante-dix femmes qui prennent leur déjeuner, mais c'est à peine si l'on entend un mot. Je me sens si mal à l'aise que je pousse d'un geste hésitant la porte de la salle commune de l'aile A. À peine suis-je entrée qu'une grande blonde m'invite à m'asseoir, s'empare de l'assiette d'aluminium que je tiens à la main et la remplit presque à ras bord d'une platée de chou blanc. Je ne sais pas bien si je dois dire quelques mots, comme semble l'indiquer leur silence expectatif. Dois-je leur expliquer qui je suis ? Dois-je leur dire qu'elles peuvent recommencer à parler, crier, produire le vacarme auquel je suis habituée, bref, qu'elles peuvent se comporter comme à l'accoutumée ? Mais je ne dis rien et je m'assieds devant mon assiette de soupe. Où que je regarde, je ne vois que des visages souriants, chargés d'une expression soumise ; conformément au règlement, aucune n'a gardé son fichu, leurs cheveux sont sévèrement tirés en arrière et noués en chignon ; tout semble comme aligné au cordeau. La plupart d'entre elles ont des allures de paysannes, avec leurs visages hâlés, émaciés – des visages tannés par le vent et le soleil. Le dessus de la table brille comme un miroir et, sous chaque écuelle, il y a un morceau de carton rond de manière à ce que des marques ne viennent pas souiller la table parfaitement astiquée. Dans le couloir et entre les tables, le sol est recouvert de grandes feuilles de papier d'emballage pour que celles qui rentrent du travail ne le salissent pas. De nombreuses balayettes sont posées devant la porte car aucune détenue n'a le droit d'entrer dans la baraque sans avoir préalablement enlevé la boue et la poussière de ses chaussures ou de ses galoches. Une femme s'approche de moi et me demande :

— *Blockälteste,* est-ce que je peux aller dans le dortoir ? j'y ai oublié quelque chose…

Je la vois enlever ses galoches avant d'entrer dans le dortoir et le traverser rapidement en chaussettes. Le déjeuner s'achève sans qu'un mot n'ait été prononcé à voix haute. Des femmes se mettent à rassembler toute une batterie d'assiettes pour les laver à la salle d'eau ; une seule d'entre

elles fait le travail pour plusieurs. Toutes celles qui passent devant ma table où je suis restée assise, passablement oppressée et mal à l'aise, me dévisagent d'un air où se mêlent bienveillance et soumission. La « hurleuse » n'a pas encore retenti pour signaler l'« appel du travail » de la mi-journée que toutes se hâtent sur l'allée du camp, sans qu'il soit nécessaire de les y inviter. Nombre d'entre elles portent de grosses bottes de cuir et des vestes rayées à doublure épaisse. L'ensemble des détenues a reçu en septembre des bas kaki, des galoches et des vestes, mais les tenues d'hiver des témoins de Jéhovah datent de la première époque du camp ; elles sont taillées dans une étoffe plus solide, plus chaude. Nombre d'entre elles se trouvent au camp depuis des années déjà. Mis à part quelques « anciennes » politiques, ce sont elles qui portent à la manche les premiers numéros matricules – non sans fierté d'ailleurs.

À peine les femmes ont-elles quitté la baraque que les *Stubendienste* (détenues chargées du service) de l'aile A – la grande et blonde Frisonne Geesche, la Berlinoise Fridel Schwan et, toujours sur la brèche, la Saxonne Ella Hempel – roulent rapidement le papier d'emballage étalé sur le sol, passent un coup de balai, astiquent les vitres et vérifient que les tables sont impeccables.

Un problème me préoccupe au premier chef : les visites dans notre baraque. Je demande ce qu'il en est. Les femmes présentes me décrivent donc avec force éclats de rire ce que je dois dire, faire et ordonner au moment où le commandant Kögel fera son apparition à la porte du block avec ses visiteurs. Je fais répéter les exercices de garde-à-vous, d'alignement ; j'apprends à présenter le rapport réglementaire sur les effectifs du block – et l'on m'enseigne toutes les « particularités » de cette brute redoutée qu'est le commandant.

Greta Bötzel, une Allemande de Pologne, *Stubenälteste* de l'aile B du block 3, était l'élève docile de Käthe Knoll, la précédente *Blockälteste*. Il me fallut pas mal de temps pour parvenir à affirmer mon « autorité » de *Blockälteste* et à lui enseigner à mieux se conduire vis-à-vis des témoins de Jéhovah. J'entretenais des relations très fraternelles avec Bertel Schindler, la *Stubenälteste* de l'aile A ; par contre, j'eus, pendant tout le temps que nous eûmes à travailler ensemble au block 3, des rapports assez tendus avec Greta Bötzel – et tout ce que j'avais réussi à lui inculquer s'envola en fumée du jour où elle fut nommée *Blockälteste* dans une autre baraque.

Le royaume de l'ordre

J'entreprends la visite du « block modèle » dont je vais être *Blockälteste*. Deux cent soixante-quinze témoins de Jéhovah vivent dans cette baraque. Le block contigu, le 5, en abrite trois cents autres. Les règlements et prescriptions régissant la vie au camp leur sont comme passés dans le sang. Toutes les armoires sont exactement semblables : à chaque porte est accroché un essuie-mains noué en forme de cravate ; les écuelles d'aluminium, les gobelets et les assiettes brillent comme des sous neufs ; à l'intérieur, impeccablement pliées, s'alignent six serviettes hygiéniques et une ceinture sur lesquelles est brodé le numéro matricule ; les peignes sont lavés chaque jour ; la moindre tache sombre sur la poignée d'une brosse à chaussures est soigneusement grattée avec un éclat de verre ; les portes des armoires ne doivent laisser apparaître aucune empreinte de doigts. Les tabourets sont alignés comme au cordeau, parfaitement astiqués, et toute détenue du block portant des chaussures sait qu'il est interdit de toucher les pieds des tabourets – elle risque d'y laisser des traces de cirage – et se conforme à cette prescription. On enlève la poussière jusque sur les poutres qui forment la charpente ; en effet notre baraque, entièrement construite en bois, n'a pas de plafond et nous sommes directement sous le toit. Les témoins de Jéhovah me racontent qu'elles ont vu plus d'une surveillante monter sur les tables pour vérifier la propreté des poutres et qu'un commandant en second avait coutume de mettre des gants blancs pour passer la main au-dessus des casiers et détecter s'il y restait de la poussière. Puis mes codétenues me révèlent le secret de l'« astiquage » des tables : avec l'arête tranchante d'une poignée de brosse à chaussures, on en gratte la surface, centimètre par centimètre ! Les fenêtres étincellent et le plancher est d'un blanc immaculé – chaque jour les détenues s'y traînent à genoux pour le frotter et le récurer. Il va sans dire que la pièce de la surveillante est d'une propreté sans égal, de même que le réduit où sont entreposés les seaux et le matériel de nettoyage et où étincellent bassines et écuelles en zinc. Même propreté désespérante dans les toilettes et la salle d'eau : deux femmes chargées du service y passent des heures à astiquer et à laver. Mais le summum, ce sont les dortoirs, avec leurs cent quarante lits chacun. Paillasses parfaitement plates, couvertures impeccablement pliées et alignées sur les motifs carrés des taies d'oreillers – ces motifs dessinés sur les housses sont comptés de façon à ce que toutes les couvertures fassent la

même largeur ; tous les traversins disposés exactement de la même façon, de manière à ressembler à des boîtes parfaitement rectangulaires ; et, sous le lit du bas, toute une série de planches et de calandres indispensables à la réalisation de cette merveille. Sur chaque lit sont indiqués le nom et le matricule de celle qui l'occupe. À la porte du dortoir est accroché un plan des lieux où figure l'ensemble des lits avec les matricules des détenues correspondants, de manière à ce que la surveillante puisse, lors de ses inspections, identifier sans difficulté la propriétaire d'un lit mal fait. Affichée au vu et au su de toutes sur l'armoire de la salle commune, se trouve une liste indiquant quelle est la dernière table qui a droit à de la « bouillie », au « rabiot » de goulash dominical, au supplément de confiture, etc. C'est toute une science de s'y retrouver dans cette comptabilité alimentaire. À l'intérieur de la porte de chaque armoire sont consignés, en caractères d'imprimerie, sur de petites fiches cartonnées, les noms et numéros matricules complets des « résidentes » ; dans la pièce de service, en sus du registre du block, sont disponibles des plans concernant la disposition des tables dans la pièce commune, la place de chaque détenue lors de l'appel, un fichier dressant l'inventaire des lettres reçues et envoyées – et des listes, des listes sans fin.

Et il va falloir que je surveille tout cela ? À cette seule idée, je suis prise de frissons et de nausée. Et je me demande ce qui, au fond, est le pire : la cabane en torchis infestée de poux de Bourma ou cet ordre de cauchemar ?

Une curieuse existence commence alors pour moi au block 3. Chez les asociales, chaque minute apportait son lot de craintes et d'obligations. Chez les témoins de Jéhovah par contre, pas l'ombre d'un problème. Le block fonctionne comme un véritable métronome. Le matin, dans la hâte qui sépare le réveil de l'appel, c'est à peine si l'on entend un mot prononcé à voix haute. Le départ en rangs par deux pour l'appel, qui dans les autres baraques ne peut se faire sans que *Blockältesten* et *Stubenältesten* s'époumonent à tout va, se déroule ici sans le moindre à-coup, de la manière la plus naturelle du monde. Il en va de même des autres activités telles que la répartition de la nourriture, etc. Ma tâche principale, chez les témoins de Jéhovah, est de rendre leur séjour aussi agréable que possible (pour autant qu'il puisse l'être), de les préserver des tracasseries de la chef de block SS et de me faire le porte-parole de chacune d'entre elles (pour autant que j'en aie la force et le pouvoir). Ce problème se pose tous les jours, avant tout lorsque j'accompagne les malades à l'infirmerie. La façon

dont la *Blockälteste* s'adresse à l'infirmière SS en chef ou au médecin SS est déterminante pour permettre ou non aux malades d'obtenir soit une « fiche d'admission à l'infirmerie », soit une « carte de service intérieur ». Il est possible de se procurer en cachette des médicaments, de changer de linge plus souvent que le prévoit le règlement, sans parler d'une quantité d'autres petites choses si importantes dans les conditions d'existence du camp. Au block 3, on ne vole pas, on ne trompe pas, les codétenues ne se dénoncent pas les unes les autres. Chacune de ces femmes est non seulement dotée d'un sens du devoir très aigu, mais se sent en outre partie prenante et responsable de la baraque dans son ensemble. Assez rapidement, elles s'aperçoivent que je n'ai rien de ces manières de *Blockälteste* qu'elles redoutent tant, que je me sens bien auprès d'elles ; elles m'accueillent donc dans leur communauté de block et, deux années durant, ce rapport fondé sur la confiance absolue ne s'est trouvé brisé ni de mon fait, ni du leur. Lorsque nous aurons fait plus ample connaissance, je dispenserai chaque jour dix femmes ou davantage de l'appel du soir, leur épargnant l'obligation de demeurer exposées au froid pendant des heures – en faisant croire aux SS que telle ou telle colonne n'est pas encore rentrée du travail, ou autre mensonge du même acabit.

Les témoins de Jéhovah, ces « inconditionnelles de la Bible » comme on les appelait aussi, étaient à Ravensbrück la seule catégorie de détenues qui constituaient une communauté soudée par une même conviction. À l'exception de quelques Hollandaises, elles étaient toutes allemandes et membres de l'Union internationale des témoins de Jéhovah. Lorsque j'arrivai au block 3, je ne savais pas grand-chose de ce qui faisait l'originalité de leur foi et je ne savais pas davantage pourquoi Hitler, les considérant comme des ennemis de l'État, se déchaînait contre elles de façon aussi impitoyable. Avant 1933, une vieille femme qui faisait du porte-à-porte avait tenté avec beaucoup de zèle de me vendre une brochure expliquant que la fin du monde était proche. Je l'avais éconduite poliment, estimant cette crainte prématurée. Mais voici que je vivais quotidiennement avec des centaines de ces fanatiques religieuses ; dans la mesure où elles ne me considéraient pas comme un « instrument du Malin », il était fatal qu'elles tentent de me faire rejoindre leurs rangs ou, comme elles disaient dans le langage singulier de leur secte, de me faire « porter témoignage ». Toutes les femmes qui tentèrent de discuter avec moi avaient sans exception un niveau d'éducation très médiocre. La plupart d'entre elles étaient

originaires de villages ou de petites villes, de familles paysannes ou ouvrières, de la petite bourgeoisie parfois, mais toutes avaient fréquenté l'école. Il était parfaitement vain d'évoquer devant elles des références empruntées à l'histoire, voire aux sciences naturelles ; elles répondaient à tout par des citations de la Bible, et lorsque j'entrepris une fois de parler de l'histoire de l'évolution et mentionnai sans malice le bon vieux Darwin, elles réagirent comme si j'avais invoqué le Diable en personne. Elles finirent rapidement par se convaincre que je ne présentais aucune des prédispositions ou qualités me permettant de devenir témoin de Jéhovah ; elles cessèrent donc de tenter de me convertir mais – m'assuraient-elles sans relâche pour me manifester leur sympathie – elles conservaient l'espoir que l'« inspiration » finirait par me venir avant qu'il ne soit trop tard et que je connaisse le sort de tous les « damnés ». Si j'ai bien compris ce qu'elles entendaient par là, toute l'humanité allait, à brève échéance, connaître la « fin du monde » et être précipitée dans la damnation éternelle. C'est alors que surviendrait, pour les seuls témoins de Jéhovah, l'Âge d'or, l'« Armageddon ».

Cette croyance leur donnait une force extraordinaire et elles ont prouvé pendant toutes ces années passées au camp que la mort ne les effrayait en rien, qu'elles étaient capables d'endurer stoïquement des souffrances indicibles au nom de Jéhovah. Et en effet, combien les choses sont plus faciles pour un martyr animé de convictions religieuses, mû par la perspective d'un Au-delà lumineux, que pour un « croyant » politique qui meurt afin que, grâce à son combat et à son sacrifice, les générations à venir puissent connaître un avenir meilleur…

La seule croyance en l'imminence de la fin du monde n'aurait pourtant pas suffi à faire des témoins de Jéhovah des ennemis publics du Troisième Reich… si de surcroît elles n'avaient été convaincues que toute organisation étatique était l'« œuvre du Malin », de même d'ailleurs que toute Église – à commencer par l'Église catholique. Pour elles, le régime nazi était (et elles en trouvaient la prophétie dans la Bible !) le couronnement de l'entreprise diabolique ; survenant à la fin des temps, il était le signe avant-coureur de la chute de tous les incroyants dans l'enfer de la damnation. Les témoins de Jéhovah, qui s'en tenaient au commandement chrétien « Tu ne tueras point », étaient totalement réfractaires à la guerre : cela coûta la vie à de nombreux hommes professant cette foi et les femmes de Ravensbrück, elles, refusaient d'effectuer tout travail relevant de l'effort de guerre – une

attitude qui n'allait pas sans inconséquence. Jusqu'en 1942, elles constituèrent, au camp, le personnel le plus recherché, le plus convoité par les SS. Elles faisaient le ménage dans les maisons des hauts fonctionnaires, des surveillantes, à la *Kommandantur* ; elles travaillaient au foyer où étaient hébergés les enfants des SS ; elles étaient bonnes chez le commandant, le commandant en second et autres huiles du camp ; elles s'activaient dans le jardin des SS de Kellerbruch [3] ; elles s'occupaient des chiens redoutables des SS, des cochons, des poules et autres lapins angoras. Elles avaient un tel sens du devoir, étaient si assidues au travail, d'une intégrité si parfaite et se conformaient si docilement aux ordres des SS que les autorités du camp ne pouvaient rêver esclaves plus parfaites. À tel point qu'on les dota de laissez-passer spéciaux leur permettant d'entrer et de sortir du camp pour le travail sans surveillance : jamais un témoin de Jéhovah n'aurait songé à s'enfuir ! Elles étaient d'ailleurs, en un certain sens, des « détenues volontaires ». Il leur suffisait en effet de se présenter auprès de la surveillante-chef, de signer une déclaration attestant qu'elles renonçaient à leurs convictions pour être remises en liberté le jour même. Le contenu en était *grosso modo* le suivant : « Je soussignée… déclare renoncer à dater d'aujourd'hui à être témoin de Jéhovah et m'engage à ne plus participer aux activités de l'Union internationale des témoins de Jéhovah, ni par la parole, ni par écrit… »

Jusqu'en 1942, celles qui « signèrent » demeurèrent des cas tout à fait isolés. Mais par la suite, lorsque l'on se mit à les persécuter avec la dernière brutalité, elles furent plus nombreuses. Je posai un jour la question à l'une d'entre elles :

— Je ne peux pas comprendre pourquoi vous ne signez pas… En quoi est-ce que cela vous empêche de persister dans votre foi et de la propager en secret ? En agissant ainsi, vous serviriez tout de même bien mieux votre mouvement qu'en mourant dans les camps !

— Non, répondit-elle, notre conscience ne nous le permettrait pas. Donner cette signature aux SS, cela revient à pactiser avec le Diable.

Au fil de ma cohabitation avec les témoins de Jéhovah, je m'aperçus qu'elles supportaient avec joie des souffrances dont elles pensaient qu'elles seraient récompensées dans l'« Armageddon » ; de la même façon, le martyre de telle ou telle de leurs « sœurs » (c'est ainsi qu'elles s'appelaient entre elles) ne leur inspirait pas la moindre trace de peine ou d'affliction.

« Les voilà de l'"autre côté", elles sont plus heureuses que nous ! » : c'est ainsi qu'elles réagissaient à la mort, souvent atroce, de leurs camarades.

La *Blockälteste* que j'avais remplacée, Käthe Knoll, ne se contentait pas de veiller à ce que l'ensemble des prescriptions régissant la vie de la baraque soient respectées jusque dans les plus infimes détails ; elle jouait en sus le rôle de mandataire de la Gestapo et des SS : l'oreille sans cesse aux aguets, elle surveillait le block avec des yeux d'Argus, à l'affût de la moindre allusion à la religion dans les conversations. Les témoins de Jéhovah me racontèrent qu'elle surgissait tout à coup du couloir, traversait la salle commune pour menacer d'un rapport deux femmes qui, assises à une table à l'autre bout de la pièce, étaient en train de parler de la Bible. Mais pour un témoin de Jéhovah, une existence sans « étude de la Bible » est la plus grande punition qui se puisse concevoir. Elles vivaient corps et âme dans le monde biblique, comparant sans cesse ce qui se passait autour d'elles avec la Parole des « Saintes Écritures » – tout ce qui est arrivé et arrivera, des origines du monde à sa disparition, y étant annoncé. Elles y croyaient tellement qu'elles allaient jusqu'à anticiper sur leur propre sort, qui dans ses moindres méandres se trouvait « annoncé » dans la Bible. Elles interprétaient tous les événements survenant au camp en empruntant les concepts, voire le vocabulaire, de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Il me fallut un certain temps pour m'apercevoir que mes « rats de Bible », comme on les appelait parfois dans le jargon du camp, étaient en possession de bibles et de petites brochures éditées par leur mouvement. C'étaient des civils sympathisants de leur secte qui les leur avaient offertes quand elles allaient travailler en dehors du camp. Lorsque Käthe Knoll était à la tête du block, elles n'osaient pas y introduire en fraude ces trésors. À l'époque, elles mettaient sans doute à profit, au travail, les quelques minutes pendant lesquelles on ne les surveillait pas pour s'y plonger. Mais voici que sous mes auspices s'instaurait une ère nouvelle, pacifique – les Saintes Écritures l'avaient d'ailleurs prédite – ; quelques exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient donc apportés chaque soir, remportés chaque matin, cachés sous des chiffons, dans les seaux des détenues chargées du nettoyage. Je m'en aperçus un jour et leur dis qu'il serait tout de même beaucoup moins dangereux de cacher les bibles dans le bloc pendant la journée. La proposition fut adoptée avec enthousiasme. Dès lors, tout le block se mit à étudier les Écritures avec zèle chaque soir et le dimanche, dès qu'il y avait un moment de libre. Le soir, avant que la garde de nuit ne rôde

avec ses chiens, elles chantaient leurs chants dans leurs lits – ils ressemblaient à ceux de l'Armée du salut, mais en plus combatifs. Je faisais en sorte que rien ne leur arrive et qu'en cas de contrôle les bibles puissent être placées à temps dans des cachettes sûres. Quelques mois plus tard, nous déménageâmes à la baraque 17 (elle se trouvait sur la seconde allée du camp que l'on venait d'inaugurer). Ce block était, lui, pourvu d'un plafond ; nous pûmes donc aménager une cachette idéale en libérant une latte du boisage afin d'y stocker tous ces trésors bibliques lorsqu'il y avait du danger dans l'air.

Un soir, alors que toutes sont paisiblement assises ensemble, comme à l'accoutumée – à pratiquement chaque table, une détenue commente la Bible pour les autres –, deux petites vieilles installées près de la fenêtre m'interpellent :

— Grete, viens donc voir, cela fait longtemps que nous voulons te dire quelque chose.

Je renâcle, craignant quelque nouvelle tentative de conversion, mais l'une d'elles me prend par la manche et, attirant ma tête vers elle, me chuchote à l'oreille :

— Nous remercions tous les jours Jéhovah de t'avoir envoyée à nous. Comme nous avons souffert auparavant, et imploré la délivrance ! Mais Jéhovah nous a exaucées…

Je me dégage et m'enfuis, consternée, articulant un « Bien, bien… ! », puis me précipite sur l'allée du camp pour y respirer un peu d'air frais.

Visite

C'était donc là un des aspects de ma vie au block 3 – à une époque que l'on peut caractériser, la réalité du camp étant ce qu'elle est, comme un « âge d'or » –, mais n'oublions pas qu'en outre je remplissais la fonction de *Blockälteste* du « block des visites »… Aujourd'hui encore, je ne comprends pas comment je suis parvenue à subir, presque deux années durant, l'épreuve de visites quasi quotidiennes effectuées sous l'égide du commandant Kögel, sans me retrouver au bunker ou au block disciplinaire.

Sous mes auspices, l'étude de la Bible était rapidement devenue, au block 3, la chose la plus naturelle du monde, si bien que peu à peu mes témoins de Jéhovah perdirent toutes les « bonnes » habitudes de la vie

concentrationnaire. À l'époque, il était strictement interdit de cuire ou de réchauffer de la nourriture sur le poêle de la salle commune – et bien sûr cela était doublement interdit au « block des visites ». Peu à peu néanmoins, on se mit tout naturellement à réchauffer, dans ce « block modèle », du café, des restes de repas, à faire cuire des pommes de terre que l'on avait « organisées ». Et pourquoi pas au fond ? Simplement, il aurait suffi que le commandant Kögel découvre ce sacrilège pour que je me retrouve instantanément au bunker ou au block disciplinaire.

Mais je jouais un jeu beaucoup plus dangereux encore. Lorsqu'une détenue était malade, elle devait se présenter à la consultation de l'infirmerie et un médecin ou une infirmière SS décidaient si elle avait vraiment le droit d'être malade, c'est-à-dire d'être dispensée de travail. Quand elle avait une forte fièvre ou présentait des symptômes de maladie évidents, elle pouvait avoir la chance soit d'être admise à l'infirmerie, soit de se voir attribuer une « carte de service intérieur ». Mais les malheureuses dont la température n'était pas assez élevée étaient réexpédiées sans ménagement au travail. Parmi les témoins de Jéhovah, nombreuses étaient celles qui étaient affaiblies par les années passées au camp et se trouvaient dans un état d'épuisement chronique. Elles travaillaient presque toutes dans des colonnes formées une fois pour toutes. D'où l'idée d'imaginer un « système d'échange » : nous présentions à tous les contrôles de faux « états d'effectifs » qui nous permettaient de garder les faibles à tour de rôle dans la baraque. Les choses auraient été moins compliquées si le malheur n'avait voulu que nous soyons « block des visites ». Mais le détenu n'a pas le choix : il faut bien qu'il sache s'en sortir quelles que soient les conditions.

J'avais besoin de savoir que nous allions être gratifiées d'une visite une minute au moins avant que n'arrivent les intrus ; je postais donc une détenue du « service intérieur » (il y en avait quatre par aile) à une fenêtre à l'arrière du dortoir, là où la baraque donne sur l'allée du camp. Elle n'avait rien d'autre à faire que d'y « monter la garde ». Par ailleurs, aux heures « dangereuses » de la journée – vers onze heures du matin et trois heures de l'après-midi –, nous allions, les *Stubenältesten* ou moi-même, faire un tour dans le camp, sous un prétexte quelconque, pour veiller au grain. Enfin, Marianne Korn, la secrétaire de la surveillante-chef, avait – et elle savait que c'était là une question de vie ou de mort – pour consigne formelle de nous prévenir si la menace d'une visite se précisait. Dès que retentissait le cri « Ils arrivent ! » toutes les malades dépourvues de « cartes de service

intérieur » se précipitaient dans les toilettes et s'y enfermaient ; celles qui étaient couchées sans en avoir le droit, cachées au « troisième étage » tout au fond du dortoir, étaient averties qu'elles devaient observer le silence le plus complet. Dans le même temps, on enlevait tous les pots et plats remplis de soupe, de café, de purée de pommes de terre, qui se trouvaient sur le poêle et on ouvrait les fenêtres de la salle commune de façon à dissiper les odeurs de cuisine. Les malades « autorisées » et les détenues chargées du service s'installaient dans un ordre impeccable aux tables les plus proches de l'entrée ; je me hâtais de nouer mon fichu de façon réglementaire, boutonnais mon col jusqu'au cou et, les genoux tremblants – mais affectant une attitude de rigueur militaire et simulant la plus parfaite quiétude –, je me précipitais à la rencontre du groupe de visiteurs emmenés par le commandant Kögel. Je me postais dans l'encadrement de la porte du block et le visage replet de Kögel apparaissait, surmonté de sa casquette de SS. Selon l'importance et le rang des visiteurs, il était ou non en uniforme d'apparat, avec toute sa brochette de décorations. Les mains sur la couture de l'uniforme, je claquais des talons et présentais mon rapport : « *Blockälteste* Margarete Buber, nº matricule 4208, responsable du block 3 ; deux cent soixante-quinze détenues témoins de Jéhovah et trois politiques ; deux cent soixante sont au travail, huit affectées au service de nettoyage et sept pourvues de cartes de service intérieur. » Kögel me dévisageait et ses joues parfaitement glabres tressaillaient comme s'il serrait convulsivement les dents. Je me dirigeais ensuite vers le couloir, précédant les visiteurs, et ouvrais la porte du débarras, de la pièce de service, des trois premières armoires, lançais un énergique « Garde-à-vous ! » aux quelques malheureuses qui se trouvaient là – et elles bondissaient comme mues par un ressort. Les visiteurs – qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, de SS, de SA, de membres de l'Union des femmes national-socialistes ou autres nazillonnes – étaient éblouis par tous ces ustensiles d'aluminium et d'étain qui resplendissaient. Kögel était presque toujours le seul à poser des questions. Si un visiteur voulait engager une discussion avec une détenue, le commandant du camp s'interposait. Il s'adressait à la première femme venue, lui posant toujours la même question :

— Pourquoi vous a-t-on arrêtée ?

— Je suis témoin de Jéhovah ! lui répondait-elle chaque fois.

Il ne lui en laissait pas dire davantage, les témoins de Jéhovah ne perdant aucune occasion d'afficher leurs convictions, et invitait les visiteurs à venir

voir le dortoir. Des « ah ! » et des « oh ! » admiratifs saluaient l'ordre fastueux qui y régnait. Je restais dans l'encadrement de la porte, leur faisant la nique par-derrière – avec mes mains, mes pieds –, histoire d'amuser « mes » témoins de Jéhovah qui, après que Kögel eut lancé son habituel « Continuez ! », avaient repris leurs places et faisaient semblant de s'activer à tricoter les bas que nous avions soigneusement disposés à cet effet. Kögel m'interpellait alors :

— *Blockälteste*, approchez ! De combien de temps les détenues disposent-elles entre le réveil et l'appel ?

— De trois quarts d'heure, mon commandant !

Kögel faisait alors un geste en direction des lits et disait :

— Rendez-vous compte, tout ça en trois quarts d'heure : faire les lits, s'habiller, ranger les armoires, prendre son café – et avec tout ça, cet ordre, ces lits impeccables !

Puis il ajoutait :

— N'allez surtout pas croire que c'est une planche qui est sous cette couverture ! – et, arrachant celle-ci du lit, il tapotait la paillasse comme s'il s'agissait de l'encolure d'un cheval. Vous voyez le soin que l'on a pris à rembourrer cette paillasse ! Ce n'est pas en vain que l'on enseigne l'ordre et la propreté au camp de concentration.

Ensuite il avait l'habitude de s'approcher d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir les dortoirs de la baraque suivante, de celle d'après et de toutes les autres, les blocks étant alignés au cordeau comme tout le reste dans ce camp. Faisant un geste majestueux du bras en direction de l'extérieur, il lançait d'un ton emphatique :

— Et tous les autres blocks sont aussi impeccables que celui-ci, au camp de Ravensbrück !

Les visiteurs s'approchaient de la fenêtre et se répandaient en éloges sur cet établissement modèle, permettant de rééduquer aussi brillamment des ennemis de l'État et autres éléments douteux, de les transformer en individus utiles à la communauté nationale allemande. Après l'aile A, les visiteurs se dirigeaient vers l'aile B du block et, là, le même rite recommençait. Puis la meute s'éloignait, faisant craquer ses bottes et laissant sur son passage une odeur âcre de fumée de cigarettes. Celles que nous avions enfermées dans les toilettes en sortaient avec un cri de soulagement, toutes réjouies que, cette fois encore, « rien ne soit arrivé »… En un instant casseroles et écuelles avaient retrouvé leur place sur le poêle.

Parfois, pourtant, lorsqu'il était en verve, le commandant Kögel me demandait où travaillaient les témoins de Jéhovah ; j'énumérais alors dix colonnes imaginaires composées d'un nombre tout aussi fantaisiste de détenues – une chance pour moi qu'il ne se soit jamais avisé de vérifier ces chiffres. Parfois, il demandait à toutes celles sur qui il tombait dans le block pourquoi elles n'étaient pas au travail.

Une fois cependant, il s'en fallut d'un souffle que je ne me fasse prendre. Au signal, comme d'habitude, une vingtaine de femmes s'étaient précipitées dans les toilettes. La visite suivit son cours habituel et, le groupe étant déjà sur le point de quitter la baraque, un visiteur en civil demanda tout à trac : « Est-ce que je peux visiter les toilettes ? » Mon cœur se mit à battre la chamade. Je posai la main sur la poignée du premier cabinet, persuadée que j'allais le trouver fermé – comme tous les autres. Mais – ô miracle –, celui-ci était vide. Le civil trop curieux tira la chasse qui se mit à couler en cascade, de façon réglementaire. Il s'en fut, l'air satisfait. Je m'effondrai sur un tabouret, au bord de la syncope. Je devais apprendre par la suite que ce visiteur passionné par les chasses d'eau avait été consul d'Allemagne en Angleterre, où il avait été enfermé dans un camp d'internement, avant d'être renvoyé en Allemagne. Il tenait à s'assurer de la supériorité de la culture allemande sur l'anglaise : là-bas, les chasses d'eau ne fonctionnaient jamais.

Martyres modernes

La surveillante-chef Langefeld, comme je l'ai dit, protégeait les témoins de Jéhovah ; par contre, Zimmer, son homologue, leur vouait une animosité toute particulière. C'était une femme de cinquante-soixante ans ; le type même de la vieille gardienne de prison braillarde et colérique. On racontait au camp qu'elle aimait bien lever le coude et, selon les témoins de Jéhovah, son appartement était dans un état de désordre et de crasse inimaginable. La surveillante-chef Zimmer venait régulièrement effectuer des contrôles dans notre block, contrôles qui annonçaient généralement une visite. Pour elle, la baraque n'était jamais suffisamment bien rangée ; le lit le plus impeccable ne trouvait jamais grâce à ses yeux. Tout lui était prétexte pour s'en prendre aux femmes du block : « Vieilles dindes, qu'est-ce que vous foutez là, dans ce camp, à bavasser sur Jéhovah ! Qu'est-ce que vous attendez pour rentrer

chez vous et vous occuper un peu de vos enfants, de votre mari et de votre ménage, vieilles peaux que vous êtes ! » Les témoins de Jéhovah et la surveillante Zimmer se connaissaient depuis une éternité – depuis Lichtenburg, premier camp de concentration pour femmes –, elles savaient donc parfaitement à quoi s'en tenir les unes sur les autres.

Au reste, mes témoins de Jéhovah ne se contentaient pas de parler de leur Dieu et de l'avènement de l'« Âge d'or » ; elles pensaient aussi souvent à leurs enfants et à leurs maris. Le samedi, surtout, lors de la distribution du courrier. Nombre d'entre elles, bien sûr, recevaient des lettres de Buchenwald, Dachau et Sachsenhausen où leurs maris étaient enfermés – ils étaient eux aussi témoins de Jéhovah – ; mais d'autres recevaient des nouvelles de chez elles. Par exemple, le mari d'Ella Hempel, resté dans son petit village de Krethen en Saxe, avec quatre enfants, ne cessait de lui adresser la même prière depuis plus de deux ans : « Ma chère Ella, quand reviendras-tu enfin à la maison ? Les enfants et moi-même passons nos journées à t'attendre. La maison est en désordre, les enfants sont mal tenus, le jardin et l'exploitation vont à vau-l'eau. Comment peux-tu avoir le cœur assez dur pour abandonner ainsi les tiens ? Je ne crois pas que le Bon Dieu puisse trouver cela juste… »

Elle était là, sa lettre à la main, pleurant comme une Madeleine.

— Ella, comment peux-tu supporter ça ? lui disais-je. Alors que tu pourrais rentrer chez toi aujourd'hui même !

Elle redressait la tête :

— Bien sûr, quelqu'un qui prend la vie du bon côté comme toi ne peut pas comprendre ça ! Jéhovah a dit : « Tu quitteras femme et enfants pour me suivre ! »

Ses larmes séchées, une expression fanatique gravée sur le visage, elle se précipitait déjà, une serpillière à la main, pour faire le ménage dans le block.

Ces cinq cents femmes étaient devenues témoins de Jéhovah pour des raisons différentes. Les unes parce qu'elles étaient elles-mêmes épouses de témoins de Jéhovah – des « modérées », pour la plupart – ; d'autres, peu nombreuses, tenaient cela de leurs parents. Le reste avait connu la « révélation » à un moment ou à un autre. Leurs récits indiquaient qu'elles avaient grandi la plupart du temps dans des milieux très pauvres, avaient toujours eu à se débattre dans toutes sortes de difficultés économiques, avaient été profondément déçues par l'existence et avaient connu, pour

celles qui étaient mariées, des unions malheureuses. En fait, la vie de toutes ces femmes avait été un naufrage et c'est la raison pour laquelle elles la détestaient. Elles fuyaient la responsabilité que le combat pour l'existence leur avait imposée, s'installaient dans le rôle du martyr – le témoin de Jéhovah – et s'insurgeaient en conséquence contre celles qui « prenaient la vie du bon côté ». Adhérant à cette foi, elles changeaient de situation d'un seul coup : auparavant elles n'étaient que des êtres asservis, écrasés, confrontés à un destin impitoyable ; tout à coup, elles devenaient des « élues » s'élevant au-dessus de l'humanité tout entière, et leur ancienne rancœur contre les injustices subies se transformait en haine contre tout ce qui n'appartenait pas à leur communauté. Investie du rôle d'instrument privilégié de la vengeance divine de Jéhovah, chacune d'entre elles se grisait à l'idée que les incroyants se trouveraient précipités dans la damnation – tandis qu'elles seules échapperaient à ce cruel destin.

J'ai déjà évoqué les transports de malades à la chambre à gaz, la façon dont la direction du camp exigeait des *Blockältesten* qu'elles dressent des listes : « inaptes au travail », « infirmes » et autres « handicapées mentales ». Je prétendais, naturellement, que tout le monde dans mon block était en bonne santé et apte au travail. Mais il y avait parmi « mes » malades une femme qui souffrait d'une forme avancée de tuberculose endocrinienne. Elle s'appelait Anna Lück et était âgée de près de soixante ans. Elle restait au lit la plupart du temps. Ses souffrances, cependant, exigeaient qu'elle aille régulièrement se faire panser.

Un jour, le médecin SS la remarque et la fait enregistrer aussitôt sur la liste du « transport de malades ». Quelques jours plus tard, je l'apprends par mon amie qui travaille à l'infirmerie. Elle m'informe que la liste a déjà été signée par le médecin et qu'il n'y a donc plus aucune possibilité de rayer le nom d'Anna Lück. Après avoir longtemps réfléchi, nous ne trouvons qu'une seule solution : la décider à « abjurer ». Le cœur lourd, je vais donc la voir à l'infirmerie – vais-je parvenir à trouver les mots qu'il faut pour la convaincre ? Mais l'émotion est contagieuse : son visage hâve semble se réduire à ces deux grands yeux remplis d'effroi fixés sur moi. Je lui dis sans détour ce qui est arrivé, expose tous les arguments possibles et imaginables pour la convaincre de « signer » sans déchirement de conscience. Lorsque je la quitte, j'ai le sentiment qu'elle va s'habiller sur-le-champ et se présenter auprès de la surveillante-chef pour signer. Mais une demi-heure plus tard environ, je vois entrer Ella Hempel dans la pièce de service où je

me trouve. Une expression de dégoût et de fureur gravée sur le visage, elle me lance :

— Grete, je n'aurais jamais pu imaginer que tu étais de mèche avec le Malin ! Que tu faisais cause commune avec les SS !

Je ne comprends pas tout de suite ce qu'elle entend par là :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu as conseillé à Anna Lück d'aller signer ! Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

Là, vraiment, c'en est trop ; pour la première et la dernière fois, je sors de mes gonds et j'agonis d'injures un témoin de Jéhovah :

— Quoi ? hurlé-je, vous prétendez être des chrétiennes ? Et vous livrez de sang-froid votre sœur au gaz ? Dis-moi un peu quels sont les commandements chrétiens qui l'ordonnent ? L'amour du prochain peut-être ? Il ne vous suffit pas de laisser en carafe vos enfants, de laisser sans broncher les autorités les fourrer dans des foyers nazis, les maltraiter ? Non, il faut qu'en plus vous alliez prêter main-forte à un assassinat – pour la plus grande gloire de Jéhovah ! Des brutes sans cœur, voilà ce que vous êtes !

Elle s'attend si peu à cette sortie qu'elle bat en retraite, effrayée. Je suis alors persuadée de m'en être fait une ennemie pour toujours. Mais tout au contraire. À dater de ce jour, elle sera la soumission en personne – raison suffisante pour me la rendre tout à fait antipathique.

Cependant, toute une série d'événements lourds de conséquences avaient déjà précédé cet incident. Un jour, un témoin de Jéhovah vient me trouver et m'explique qu'une partie de ses « sœurs » refuseront, dorénavant, de manger du boudin. Pourquoi du boudin, précisément ? À Ravensbrück, nous eûmes droit, jusqu'en 1943, aux rations suivantes : environ cinq cents grammes de pain par jour, entre un demi et trois quarts de litre de légumes et cinq ou six pommes de terre à l'eau, plus une soupe le soir, et le matin – pendant un certain temps. Les samedis et les dimanches, cependant, le repas du soir était « froid ». Il consistait en une vingtaine de grammes de margarine, un petit fromage à cinq sous et, le dimanche, environ trente-cinq grammes de saucisse de foie, de saucisson ou de boudin froid. À partir de 1941, la qualité de la nourriture ne cessa d'aller en se détériorant. Les légumes secs et les pâtes disparurent totalement ; les matières grasses, elles, assez abondantes pendant la première année, se firent de plus en plus rares. La cuillère de saindoux que nous touchions chaque semaine, au début, disparut dès 1941, et la quantité de confiture devint infime : une cuillère à

soupe par semaine. Nos rations de sucre nous étaient intégralement volées par les SS. De la même façon, on ne put bientôt plus acheter à la cantine que des produits de qualité médiocre, tels ce pâté de poisson qui semblait fait avec des têtes et des arêtes de harengs ou ces « salades de légumes » immangeables.

C'est alors qu'un jeune témoin de Jéhovah, Ilse Unterdörfer, découvrit dans l'Ancien Testament le commandement divin : « Vous ne mangerez pas le sang [4] ! » et expliqua à ses « sœurs » qu'il ne fallait plus désormais manger du boudin. Environ vingt-cinq femmes représentant le courant « pur et dur » décidèrent donc que, dorénavant, elles ne mangeraient plus de boudin. Il y avait en effet trois fractions parmi les témoins de Jéhovah : les « pures et dures », le « marais » et les « modérées ». Elles se livraient à des luttes fractionnelles en bonne et due forme, s'accusaient les unes les autres de trahir les dogmes, établissant en permanence des parallèles entre leur situation et l'histoire biblique, affublant leurs adversaires de noms de traîtres notoires de l'Ancien Testament. Lorsque j'appris qu'elles refusaient de manger du boudin, je crus que c'était parce qu'elles ne l'aimaient pas – il est vrai, d'ailleurs, qu'il n'avait pas très bon goût. Je fis donc la proposition de donner, dans la mesure du possible, de la saucisse de foie à celles qui n'aimaient pas le boudin. Mais j'avais compté sans le commandement divin. Ce dont il était en effet question ici, ce n'était pas de boudin mais bien d'une manifestation à la gloire de Jéhovah. Les « pures et dures » voulaient faire parler d'elles et provoquer une riposte des SS – tant était grand leur désir de souffrance. Elles dressèrent donc une liste de toutes celles qui, conformément aux prescriptions divines, refusaient de consommer du boudin. La liste fut portée « en haut » et les SS s'en amusèrent beaucoup : si elles ne veulent pas de boudin, elles n'auront pas de margarine non plus, décidèrent-ils, cela ferait des économies ! Autant de gagné pour eux, donc.

Une seconde liste de « réfractaires » au boudin vint s'ajouter à la première. Une lutte acharnée opposant « pures et dures » aux « modérées » faisait rage au block des témoins de Jéhovah. Comme on pouvait s'y attendre, la direction du camp ne se contenta pas, en réaction, de supprimer la margarine ; elle recourut à des mesures beaucoup plus draconiennes, mises en œuvre par la surveillante-chef Zimmer. Le block des témoins de Jéhovah hérita soudain de cent nouvelles asociales comprenant un échantillon de toutes les « perles rares » du camp : énurétiques,

épileptiques, « tarées », bref, une vraie cour des miracles. Voilà donc pour la punition. Cette centurie de « tarées » devait « veiller » sur les témoins de Jéhovah, c'est-à-dire les dénoncer lorsqu'elles les surprenaient à lire et à commenter la Bible ou à parler religion. C'était là un coup sévère pour les témoins de Jéhovah – mais pas moins pour leur *Blockälteste*. Les dénonciations, les vols, les bagarres firent leur apparition dans notre block pacifique – le ver était dans le fruit. Il faut mettre au crédit des témoins de Jéhovah qu'elles m'épaulèrent d'une manière touchante dans l'exercice difficile de mes fonctions ; grâce à leur aide, je réussis pendant six mois – telle fut la durée de la « punition » – à contourner tous les écueils, tous les dangers, sans faire un seul rapport tandis que – suprême performance – le block 3 continuait à être « block des visites ». Les témoins de Jéhovah redoublèrent d'efforts et parvinrent à préserver l'ordre impeccable qui régnait dans leur baraque, en dépit des asociales.

La mesure de rétorsion prise par les SS connut une issue si grotesque que, pour un peu, j'y aurais vu la main de Jéhovah. Au cours des premières semaines, je tentai de préserver au moins quelques-unes des positions des témoins de Jéhovah : je les installai aux tables du fond, toutes ensemble, de façon à ce que les asociales ne puissent épier leurs discussions, et attribuai à ces dernières, qui étaient toutes jeunes, les lits du « troisième étage ». Mais une telle décision n'avait pas que du bon, loin de là : il y avait, parmi le « gratin » des asociales, de nombreuses énurétiques qui se mirent donc à arroser toutes les nuits les témoins de Jéhovah dormant en dessous.

Un beau jour – c'était un dimanche – arrive notre ennemie jurée, la surveillante-chef Zimmer. Détectant sur-le-champ le tri opéré entre le bon grain et l'ivraie, elle se met à me passer un savon :

— Cela fait belle lurette que j'ai compris que vous soutenez les témoins de Jéhovah et que vous portez la responsabilité de toutes ces histoires, dans ce block ! Vous allez me faire le plaisir de mettre ensemble les asociales et ces espèces de rats de Bible ! Et qu'il ne me revienne pas une seule fois que cette bande de dindes continue à causer de Jéhovah ! C'est bien compris ?

— À vos ordres, madame la surveillante-chef ! susurré-je.

Elle part en se dandinant… Sale histoire ! Mais voyons un peu la suite : les témoins de Jéhovah prennent gentiment en charge le « gratin ». Elles s'inquiètent de savoir si elles ont faim, leur proposent leur « rabiot », leur demandent si elles veulent un morceau de pain… Et comment qu'elles en veulent ! Ainsi, peu à peu, l'on voit se répéter ce spectacle, le soir, le

dimanche : bavardant amicalement, une asociale et un témoin de Jéhovah se promènent ensemble sur l'allée du camp. Et de quoi parlent-elles ? De religion, bien sûr ; certaines asociales commencent à « porter témoignage » ! Un nouvel élan de prosélytisme saisit les témoins de Jéhovah ; pas seulement dans le block mais aussi chez les Tsiganes, par exemple, et partout où elles peuvent en avoir l'occasion, elles diffusent l'enseignement de Jéhovah et préparent la « révélation » de nouveaux témoins. En peu de temps, les ralliements se multiplient : des asociales, des Tsiganes, une Polonaise, une juive, des politiques condamnées à des peines légères se présentent « en haut », y annoncent qu'elles sont désormais témoins de Jéhovah, réclament un triangle mauve et leur transfert au block 3. Les SS les invectivent, les jettent dehors et, soudain hystériques, décident de transférer ailleurs les cent asociales qui se trouvent dans notre block. Toute contente, je respire – tandis que les témoins de Jéhovah, elles, rendent grâce à Dieu.

Milena

En octobre 1940 – je n'étais *Blockälteste* que depuis peu de temps –, la *Stubenälteste* du block 7, celui des entrantes, vient me trouver ; elle me transmet le bonjour de Lotte Henschel [5] tout juste arrivée. Aussitôt, je cours la voir. Nous nous serrons la main comme de bonnes vieilles connaissances. En 1940, il était encore strictement interdit de pénétrer dans un block « étranger » sans raison de service ; nous nous mettons donc d'accord pour nous rencontrer lors de la promenade des entrantes, à laquelle, d'ailleurs, je n'ai pas davantage le droit de participer. Mais je compte sur mon brassard vert de *Blockälteste* pour m'éviter des ennuis. C'est avec impatience que j'attends donc le lendemain ; cela fait plus de deux mois que je me trouve seule, noyée dans une masse de milliers de femmes inconnues.

La promenade des entrantes a lieu sur le petit chemin étroit séparant l'enceinte du camp de l'arrière des baraques. On y a planté, à intervalles réguliers sur la bande de gazon qui pousse au pied du mur d'enceinte, des panneaux avec têtes de mort et os entrecroisés. Parmi la foule des vestes rayées, j'aperçois Lotte. Aussitôt, elle me demande si elle peut me présenter

une amie du même transport, une journaliste tchèque à qui elle a déjà beaucoup parlé de moi. Et elle me conduit auprès de Milena Jesenská.

Milena parle allemand avec un accent slave chantant. Elle me tend la main, sans plier les doigts, et dit : « Ne me la serrez pas trop fort, s'il vous plaît ! » Je regarde ses yeux cernés, son visage marqué par une profonde souffrance, gris, comme l'est celui des gens qui sortent de prison. Milena est grande, elle porte une longue robe rayée flottante et de grandes bottes. Quelques jolies petites boucles viennent s'échapper de sous le fichu, réglementairement noué. Lotte lui a raconté ce qui m'est arrivé et Milena a envie de faire ma connaissance – en sa qualité de journaliste, habituée à poser des questions. Jusqu'alors, je ne savais pas que poser des questions peut être un art. Milena, elle, en a une parfaite maîtrise. C'est sur le chemin étroit longeant le « mur des lamentations », comme elle l'appelle, juste en dessous de la ligne de barbelés chargés de courant à haute tension, que je lui raconte, au fil des promenades, mon histoire. Dès la première heure, Milena et moi avons été amies et nous le sommes restées – à la vie et à la mort – tout au long de ces quatre sinistres années de camp. Je remercie le destin de m'avoir envoyée à Ravensbrück et de m'avoir ainsi permis d'y rencontrer Milena.

Quatre années, c'est long, et c'est peut-être encore plus long au camp qu'en liberté. En quatre ans de vie en commun, dans de telles conditions, on peut acquérir une connaissance très approfondie d'un être auquel on est lié par l'amitié – et ce fut le cas avec Milena. La force de sa personnalité m'a fascinée dès le premier instant. En dépit de sa maladie, elle conserva cette force hors du commun jusqu'à sa mort. Elle avait cinq ans de plus que moi et était la fille d'un médecin pragois connu (également professeur d'université), Jan Jesensky. Il semble que l'indépendance de pensée ait été ancrée dans cette famille : dès 1621 (et une plaque apposée sur la mairie de la vieille ville de Prague le rappelle aujourd'hui encore) son ancêtre Jesenius, lui-même médecin réputé à son époque, fut condamné à mort et écartelé pour avoir pratiqué une autopsie. Dans les années vingt, Milena se mit à écrire pour différents journaux pragois, *Tribuna*, *Lidove Noviny* et *Narodni Listy*. Très vite, elle devint l'une des journalistes tchèques les plus connues. Dans les années qui précédèrent son arrestation, elle travaillait à la revue libérale de gauche *Pritomnost*, y traitant entre autres le problème des minorités nationales en Tchécoslovaquie.

Elle avait un sens de la justice très prononcé, une grande indépendance d'esprit et un esprit de contradiction inné ; tout ceci la conduisit, au début des années trente, au communisme. Elle qui avait un sens de la langue extrêmement développé, se contraignit à écrire dans les journaux communistes où sévissait la langue de bois. Mais il était impossible qu'un être aussi honnête ne finisse pas par entrer en conflit avec la discipline du Parti. Milena n'appartint au PC que quelques années. Dès 1936, elle en fut exclue. Je fus sidérée autant par la lucidité que par la sévérité du jugement qu'elle portait sur le communisme. Sans doute avais-je moi aussi perdu toutes mes illusions – mais il avait fallu pour cela que je subisse toute une série de coups du sort pour que je finisse par y voir clair. Milena, elle, ne devait qu'à son extrême clairvoyance de s'être ainsi formé son propre jugement.

Lorsque les Allemands occupèrent la Tchécoslovaquie, elle ne demeura pas inactive. Elle rejoignit la Résistance et s'occupa avant tout de faire passer à l'étranger des juifs, des aviateurs et des officiers tchèques. En 1939, elle fut arrêtée par la Gestapo et placée en détention préventive à Dresde. Lorsqu'elle arriva ensuite à Ravensbrück, elle était déjà malade. Elle pensait, à ce moment-là, avoir des rhumatismes. Ses mains étaient enflées et elle souffrait sans cesse de douleurs diverses ; pendant les appels interminables, elle se gelait avec les hardes dont on l'avait affublée au camp et, la nuit, elle ne parvenait pas à se réchauffer sous sa mince couverture. Dès le premier jour, une sourde angoisse me saisit à la vue de son visage marqué par la souffrance… Mais Milena ne se laissa jamais aller, s'entendant toujours à dissiper mes craintes. En 1940, elle tenait encore parfaitement le coup, en dépit de sa maladie, débordant de courage et d'initiative, étrangère à toute forme de mentalité concentrationnaire. Un jour, il m'arriva de lui demander avec circonspection si elle avait faim ; elle refusa catégoriquement de parler de cela et, comme je lui apportais une ration de pain, elle la repoussa avec irritation. Elle devait m'avouer par la suite que cela lui avait été infiniment désagréable de se voir offrir du pain.

Lorsque nous eûmes fait plus ample connaissance, elle me parla de son passé. J'appris ainsi qu'elle avait été de 1920 à 1922 l'amie de Franz Kafka. Cet amour avait exercé une profonde influence sur son évolution humaine et spirituelle. Elle avait fait la connaissance de l'écrivain après avoir traduit en tchèque ses premiers récits et la nouvelle *la Métamorphose*. Il suffit de lire le *Journal* de Kafka et ses *Lettres à Milena* (parues en 1952) [6] pour

mesurer l'importance du rôle qu'elle joua dans sa vie et dans son œuvre. Évoquant souvent Franz Kafka, vingt ans après, à Ravensbrück, Milena parlait moins de celui qu'elle avait aimé que de l'écrivain, dont elle admira le génie dès son adolescence. Pourtant, on sentait toujours planer dans ses propos le souvenir d'un amour dont l'issue tragique fut d'emblée inéluctable. À cette époque, Kafka était déjà malade et il n'avait pu la combler comme aspirait à l'être cette femme jeune, débordant de vitalité. Il le savait et les lettres qu'il lui adressa alors constituent un exercice d'autoflagellation bouleversant.

Mais à cette époque déjà, Kafka avait identifié en elle un être fort, confiant en lui-même, fier. Âgé de près de quinze ans de plus qu'elle, il l'appelait dans ses lettres « Maman Milena » et l'écrivain Willy Haas[7], un vieil ami de Milena, la compare dans sa postface aux *Lettres à Milena* à une « aristocrate du XVIe ou du XVIIe siècle, un personnage tel que Stendhal en a empruntés aux vieilles chroniques italiennes et transposés dans ses romans ». Ce caractère exceptionnel, cette inflexibilité – elle ne les perdit pas au camp non plus. Voici un incident qui le démontre parfaitement. À Ravensbrück, Milena avait obtenu un poste à l'infirmerie et Sonntag, le médecin SS, sembla d'emblée s'intéresser à elle en tant que femme. Il lui manifesta à plusieurs reprises de petites attentions, lui proposant même, une fois, les restes de son petit déjeuner – qu'elle refusa, d'ailleurs. Un jour, il la rencontre dans le couloir de l'infirmerie ; il avait à la main, comme d'habitude, la badine dont il se servait de temps en temps pour frapper les détenues. Engageant la conversation avec elle, il commence alors à lui caresser le menton avec cette badine, histoire de plaisanter. Milena s'en saisit soudain et, d'un geste brusque, la détourne – et avec elle le bras du médecin SS. À cet instant, son visage exprime tout le mépris qu'elle éprouve pour lui. Médusé, Sonntag en reste les bras ballants – mais, à dater de ce jour, il voua à Milena une haine mortelle.

J'ai moi-même fait l'expérience du mépris et de l'impudence avec lesquels les communistes traitaient toutes celles qui étaient entrées en conflit avec la ligne du Parti, en avaient été exclues ou l'avaient quitté de leur propre chef. Voilà qui ne pardonnait pas : quiconque n'avait pas voulu se plier à la discipline du Parti, avait conservé son indépendance intellectuelle, critiquait le communisme était un traître et appartenait à la lie de l'humanité. Et voici sans doute la meilleure preuve de la force émanant de la personnalité de Milena : en dépit de sa rupture avec le PC tchèque,

elle n'était pas traitée par ses ex-camarades tchèques comme une « traître » – tout au contraire, elles ne cessaient de s'empresser autour d'elle. C'étaient même des communistes tchèques qui lui avaient trouvé ce poste envié à l'infirmerie – cas unique dans les annales du camp. Cela faisait à peine deux semaines que nous étions amies que les porte-parole des communistes tchèques, Palečkova et Ilse Mach, allaient trouver Milena et lui demandaient si elle savait que j'étais une trotskiste et que je répandais les mensonges les plus éhontés sur l'Union soviétique. Milena leur déclara alors qu'elle me connaissait suffisamment pour savoir à quoi s'en tenir sur ce que je racontais à propos de la Russie et y prêter foi. Quelques jours plus tard, on lui lança une sorte d'ultimatum : il fallait qu'elle choisisse entre la communauté tchèque du camp et la trotskiste Grete Buber. Elle choisit en effet – et cela lui valut la haine des staliniennes pendant les quatre années qu'elle passa au camp. Tant qu'elle en eut la force, elle riposta lorsqu'on l'attaquait ; puis, quand sa maladie s'aggrava, elle souffrit au-delà de tout de ces persécutions. Au camp, ne l'oublions pas, l'on est astreint, chaque jour et chaque heure, à partager le même espace avec ses ennemis, à respirer le même air qu'eux. Et Dieu sait si cette existence offrait un champ infini à toutes les bassesses et mesquineries imaginables ! Milena ne sut jamais vraiment marcher en rangs par cinq, elle n'adopta jamais la position réglementaire lors de l'appel, elle ne se mettait pas à courir lorsqu'on lançait un ordre, elle ne courtisait pas la *Anweisungshäftling* de l'infirmerie. Pas un seul mot qui sortait de sa bouche n'était « dans le ton » du camp. Et le plus grotesque est que ce soient précisément des détenues politiques – les communistes – qui en aient pris ombrage… Je me souviens d'un appel, un soir de printemps. Derrière le mur d'enceinte du camp, les arbres commencent tout juste à verdir. Milena sifflote pour elle seule ; elle a complètement oublié où elle se trouve – l'appel, le camp… Je n'oublierai jamais l'explosion de colère que cela suscita parmi les communistes qui l'entouraient. Une autre fois, elle s'avançait avec sa colonne sur l'allée du camp, pour l'« appel du travail ». Notre block avait déjà « rompu les rangs » et je me tenais au bord de l'allée. Milena m'aperçoit ; elle arrache son fichu et l'agite en riant au-dessus des têtes des détenues stupéfaites et des SS sidérés.

Mais ce que nos ennemies lui pardonnaient le moins, c'étaient sa clairvoyance et son intransigeance politiques. Le camp débordait en permanence de rumeurs optimistes. Dès 1940, on « apprenait » chaque

trimestre la fin de la guerre ; tous les quinze jours, c'était une révolution qui éclatait quelque part – sans compter le nombre de fois où se répandit le bruit qu'Hitler avait été assassiné. Lorsqu'on débitait à Milena ce genre d'histoires, elle réduisait impitoyablement en lambeaux toutes ces illusions. Et lorsqu'en 1941 Hitler se lança à l'assaut de la Russie, elle y mit plus d'acharnement encore. On vit alors non seulement les communistes mais aussi de nombreuses politiques de toutes nationalités s'enthousiasmer pour la cause de l'Union soviétique ; Milena, elle, leur décrivait ce que deviendrait l'Europe si elle tombait sous la coupe de Staline – prédisant ainsi ce qui devait arriver en 1945. Moi-même, j'eus de vives discussions avec elle à ce propos, ne voulant pas croire qu'on laisserait les Russes aller si loin à l'ouest. « Si nous sortons vivantes du camp, je ne pourrai peut-être jamais retourner à Prague, disait-elle. Comment est-ce que nous allons échapper aux Russes ? » Telle était la question qu'elle se posait souvent avec angoisse. Quels plans de fuite n'ai-je pas forgés, que ne suis-je allée imaginer pour la consoler ! Mais ses appréhensions n'étaient que trop fondées. Les communistes firent courir le bruit que, si les Russes arrivaient à Ravensbrück, Milena et moi serions soit collées au mur, soit envoyées en Sibérie. Et elles n'auraient pas hésité un instant à leur prêter main-forte. Par la suite, lors de l'avance des Russes, et encore sous le coup du désespoir provoqué par la mort de Milena, il m'arrivait alors de remercier le Ciel de lui avoir permis de mourir dans un lit.

Milena travaillait à l'infirmerie où elle tenait la statistique des maladies vénériennes. Ce poste était une bénédiction car elle était installée dans une pièce propre, chauffée en hiver, et disposait d'une table. On y voyait presque toujours une fleur, elle avait une petite boîte pour ranger ses crayons, elle avait accroché au mur une photo représentant Prague. De sa place elle pouvait voir par la fenêtre le portail de fer qui nous séparait de la liberté. Milena a sauvé plus d'une malade en falsifiant les échantillons sanguins qui étaient envoyés à Berlin pour examen, puis lui revenaient. Elle trafiquait les résultats des syphilitiques – en effet, être détectée comme telle au camp était pratiquement l'équivalent d'une condamnation à mort : soit ces femmes succombaient à la thérapie barbare qu'on leur infligeait, soit, comme cela devint la règle par la suite, on les envoyait au gaz comme « incurables ». Chaque fois qu'elle falsifiait ainsi un dossier, Milena risquait sa propre vie : dans l'état de santé chancelant où elle se trouvait, elle n'aurait pas résisté à une des punitions prévues par le règlement. Au

cours de l'hiver 1941, Milena tenta d'aider Lotte Henschel, notre amie commune, à sortir du camp. Lotte avait quatre années de centrale et une de camp derrière elle ; son état de santé était déplorable. À Ravensbrück, en 1940-1941, on relâchait encore les tuberculeuses ; Milena procura donc à Lotte un échantillon d'expectoration positif et la fit admettre au service de phtisiologie. Le médecin SS établit son bulletin de sortie et nous attendions avec impatience, espérant que notre entreprise serait couronnée de succès. Or, précisément à cette époque, on commença à organiser les premiers « transports de malades ». Nous sûmes à quoi nous en tenir quant au sort de ces femmes que l'on prétendait avoir transférées dans un autre camp tout de suite après ce premier transport : on les liquidait. Et notre Lotte qui se trouvait au service des tuberculeux, avec l'échantillon positif que lui avait procuré Milena ! Milena s'accablait de reproches. Peu après, elle fit réaliser de nouveaux échantillons d'expectoration de Lotte qui se trouvèrent être, naturellement, tous négatifs. Elle les présenta au médecin SS Sonntag, affirmant que, miraculeusement, Lotte avait guéri. C'est donc à l'obstination de Milena et au fait que le médecin SS connaissait Lotte (elle avait travaillé à l'infirmerie) que notre amie dut la chance de ne pas figurer sur la liste du transport et d'échapper ainsi à une mort certaine.

Milena ne devint jamais une « détenue », elle ne devint jamais insensible et brutale comme tant d'autres. Elle continuait à percevoir comme telles toutes les horreurs du camp et se désespérait de ne pas vraiment pouvoir aider celles qui en avaient besoin.

Elle travaillait dans la même pièce que de nombreuses communistes et entendait leurs discussions à longueur de journée. Elle ne parvenait pas à se taire, étant d'une nature combative. Sans répit, elle polémiquait, avec le mordant qui lui était propre, contre leur bavardage mensonger où il n'était question que de collectivisme, de démocratie prolétarienne, de libertés socialistes, etc. On ne le lui pardonna pas. Il y avait à l'infirmerie quelques communistes allemandes qui s'activaient avec un zèle vétilleux au service des médecins SS. Milena les brocardait sans répit. Les politiques qui auraient dû en principe saboter – à la mesure de leurs moyens – les ordres des SS, opposaient fièrement à Milena leur sens du devoir et ne cessaient d'incriminer ce qu'elles considéraient comme sa nonchalance ou sa paresse. Par la suite, alors que sa maladie s'aggravait et que ses forces l'abandonnaient progressivement au point qu'elle ne tenait même plus debout, les communistes répandirent le bruit qu'elle était une simulatrice.

Tant que je fus *Blockälteste* chez les témoins de Jéhovah, Milena vint souvent me voir. Bien que cela fût interdit, nous nous installions toutes deux dans la pièce de service de la surveillante SS et elle réchauffait ses mains enflées au-dessus du poêle. Souvent, je l'entendais soupirer : « Ah ! m'asseoir une fois encore au bord du chemin et ne plus être soldat… »

Milena était écrivain. Les récits que je lui fis de ma vie en Sibérie lui dictèrent une résolution : si nous survivions et retrouvions la liberté, nous écririons un livre ensemble. Elle imaginait déjà un ouvrage consacré aux camps de concentration des deux dictatures, avec leurs appels, leurs colonnes de détenues, toutes semblables, marchant au pas, la déchéance de millions d'individus asservis – dans le premier cas au nom du socialisme, dans le second pour le plus grand profit de la race des Seigneurs…

L'été 1941 fut torride. Dans les ateliers de couture, on avait déjà introduit les équipes de nuit, et les effets de l'épuisement, de la sous-alimentation étaient de plus en plus évidents. Les femmes avaient les jambes terriblement enflées, couvertes de furoncles et d'abcès. Quelques cas de paralysie apparurent. Peut-être ces premiers cas étaient-ils à imputer aux moyens employés par le médecin SS Sonntag pour soigner les syphilitiques. En fait, l'administration du camp ne commença à s'inquiéter de ce phénomène que lorsqu'une douzaine de femmes se trouvèrent paralysées. Quand le commandant Kögel l'apprit, il fit une scène terrible au médecin SS. Des rumeurs commencèrent à circuler dans le camp – on parla d'une épidémie dans le Mecklembourg – et le Dr Sonntag plaça Ravensbrück en quarantaine. Les détenues étaient enfermées dans les blocks ; on ne sortait plus du camp pour aller au travail. On installa un réseau de barbelés au débouché de l'allée du camp sur la place. Les détenues travaillant aux cuisines n'étaient plus autorisées à retourner à leurs baraques – elles devaient dormir dans les bains. Plus une surveillante n'entrait dans le camp. La seule à se sentir immunisée contre cette « poliomyélite » était la surveillante-chef Zimmer. Elle allait en se dandinant d'un block à l'autre pour maintenir l'ordre. En effet, tout le monde était ravi. Une seule chose nous inquiétait et nous angoissait : chaque jour, de nouveaux cas de paralysie se déclaraient et il fallait emporter les malades sur des civières vers une baraque spéciale. Toutes celles qui étaient atteintes de paralysie présentaient les mêmes symptômes : elles ne pouvaient plus faire un seul mouvement. Mais, chose étonnante, aucune « ancienne » politique n'en était frappée – seules y succombaient, pour l'essentiel, des asociales, des

Tsiganes et des *Polenliebchen*. Si je me rappelle bien, huit jours après l'apparition de l'épidémie, il y avait déjà une centaine de femmes atteintes de « polio ». Un flot de désinfectants divers fut déversé sur le camp. Dans les toilettes, les salles d'eau, les salles communes, partout l'on éliminait microbes et bactéries. Les habitantes de chaque block déposaient les bidons sur l'allée du camp, près du réseau de barbelés, et rentraient à la baraque. Aussitôt une détenue employée aux cuisines lavait soigneusement chaque bidon métallique avec un désinfectant liquide. Les femmes de chaque baraque allaient à la promenade deux fois par jour, rigoureusement séparées des autres. À cette époque, je l'ai déjà dit, les témoins de Jéhovah avaient écopé d'une centaine d'asociales et la « polio » prospérait dans notre block.

Je n'oublierai jamais ces deux semaines de quarantaine. Elles constituent l'un des rares épisodes supportables de ma vie au camp – un présent des dieux, ni plus ni moins ! L'été 1942 fut superbe. Le soleil brillait dans un ciel d'azur, sans nuages. Le camp était comme pris sous un charme. Tout était silencieux dans les baraques. Pas une surveillante n'était là à criailler ; même les aboiements s'étaient tus. À l'exception des deux promenades journalières, nous étions astreintes à rester dans les blocks. Cependant, protégée par mon brassard vert, je contrevenais quotidiennement à cette interdiction. Milena s'était portée volontaire pour travailler à la « baraque des paralysées ». Chaque fois que possible, je me glissais le long de l'enceinte du camp, traversais la grande allée en direction de ladite baraque qui était entourée de barbelés et où il était évidemment interdit d'entrer. Milena sortait et, chacune d'un côté du barbelé, nous nous asseyions et bavardions, exposées aux rayons du soleil ; pour la première fois, nous nous sentions vraiment bien. Il n'y avait que la surveillante Zimmer pour continuer à rôder dans le camp ; les autres avaient disparu et ne représentaient plus aucun danger. Je savais, bien sûr, que les asociales cantonnées au block des témoins de Jéhovah considéraient d'un mauvais œil mes escapades quotidiennes et ne manqueraient pas d'en tirer parti à la fin de la quarantaine. Mais je ne m'en souciais guère – je pourrais toujours prétendre être venue « prendre des nouvelles des "paralytiques" » de mon block.

Je me rappelle avec beaucoup de précision ces conversations estivales, car Milena me fit alors découvrir un monde que je ne connaissais guère. Elle évoquait souvent des problèmes esthétiques pour lesquels elle manifestait un intérêt intense, fondé sur une culture très solide et un grand

esprit critique. Sans doute avais-je vécu auparavant dans un milieu ne manquant pas de vivacité intellectuelle – mais où la politique constituait un centre d'intérêt presque unique. Notre activisme politique nous laissait très peu de temps pour réfléchir à fond sur des problèmes extérieurs à notre domaine. Heinz Neumann [8] était assurément, de ce point de vue, une exception ; il vouait un amour profond et authentique à la littérature mais, communiste jusqu'au tréfonds de lui-même, il ne s'adonna jamais sans mauvaise conscience à son penchant pour ce « luxe d'intellectuel ». M'étant débarrassée de ces inhibitions, j'explorais avec Milena des domaines qui étaient pour moi autant de terres vierges. Elle me parlait de Kafka, mais me décrivait aussi la Prague et la Vienne des années vingt, leurs communautés d'artistes et de gens de plume, où presque chaque café était le quartier général d'une école littéraire. Comme bien des journalistes, Milena avait l'ambition d'écrire un jour autre chose que des feuilletons ou de bons articles pour les journaux. Elle souffrait souvent à l'idée de ne pas avoir assez tiré parti de ses dons, de ne pas avoir vraiment mis à profit son talent. Elle se promettait sans cesse d'écrire, lorsqu'elle aurait recouvré la liberté, quelque chose qui soit au niveau des capacités dont elle se sentait dotée. Elle appréciait particulièrement la bonne prose, la prose vivante. Elle me sidéra, un jour que je lui avais avoué ma prédilection naïve pour la poésie, en affirmant que celle-ci avait fait son temps et que seule une prose vigoureuse pouvait encore faire valoir ses titres à l'existence. « Ah, si seulement je savais raconter ! se plaignit-elle un jour. Certes, je peux faire un bon article pour un journal, mais je ne suis même pas capable de décrire une personne en train de franchir une porte ! » C'est très certainement à Franz Kafka qu'elle était redevable de la haute idée qu'elle se faisait de la prose ; n'a-t-il pas été lui-même l'un des plus grands prosateurs allemands du XXe siècle ?

Cette possibilité de nous soustraire à notre environnement et de nous retirer dans des sphères où les SS n'avaient nul accès était sans prix. L'activité spirituelle a souvent été associée à certaines formes de bavardage irresponsable, à certaine futilité. Au camp de concentration où chaque jour peut coûter la vie, l'esprit lui-même n'est pas une forteresse imprenable ; il ne prémunit le détenu ni contre la faim, ni contre les coups. Il aide peut-être à les supporter plus longtemps et avec davantage de dignité, mais il n'empêche pas l'individu de sombrer dès que son corps est devenu trop faible pour résister à ces épreuves. Il reste cependant la possibilité au détenu

de fixer son attention sur un objet situé hors de lui-même ; il le détourne de la faim, de la peur, des déboires quotidiens qu'il connaît au camp. Pour le prisonnier, l'esprit constitue une île, petite mais sûre, au beau milieu d'une mer de misère et de désolation ; il peut nouer entre certains détenus un lien précieux, car il leur donne une langue commune. Ceci était sans prix face à la décrépitude qui nous guettait et nous mettions à profit avec joie toutes les possibilités qui s'offraient de nous immerger totalement dans nos conversations.

Autre facteur essentiel : pour ce qui est des questions intellectuelles, les SS ne se sentaient absolument pas sûrs d'eux-mêmes. Un jour, Milena et moi trouvons dans un journal des reproductions de tableaux de Bruegel : ses *Chasseurs dans la neige* et sa *Parabole des aveugles*. Aussitôt, celles-ci sont découpées et affichées au mur de la pièce de service du block des témoins de Jéhovah. En fait, un œil exercé de SS aurait très bien pu voir – notamment dans ces figures pitoyables d'aveugles – une protestation contre notre condition de détenues. Et en effet, à peine le chef de block a-t-elle fait son entrée dans la pièce de service et avisé les reproductions, qu'elle ouvre déjà la bouche pour nous lancer une bordée d'injures… Mais elle ne trouve rien à dire que : « Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? » Je me lance tout de go dans un exposé sur l'Art en général et Bruegel en particulier. Je vois son regard perdre de son assurance et, de crainte de devoir avouer son inculture, elle reste muette et laisse les Bruegel là où ils sont – pour notre plus grande joie.

Mais les meilleures choses ont une fin – y compris notre quarantaine. Au bout de deux semaines environ, un autre médecin SS, spécialiste, lui, de la poliomyélite, fait son apparition, mandé par on ne sait qui. Et que découvre-t-il ? Que toute cette épidémie relève d'une psychose de masse. Le Dr Sonntag est ridiculisé – mais il ne tarde pas à prendre sa revanche. Il fait subir à certaines paralysées des chocs électriques, produisant chez elles toutes sortes de mouvements spasmodiques. Lorsque les autres malades ont vent de ce traitement, elles retrouvent leur capacité de mouvement. Seules quelques malheureuses affligées de rhumatisme articulaire aigu ou de paralysies dues à la syphilis ne sont pas « guéries » par cette méthode.

Notre voisine : la mort

La vie « normale » du camp a repris son cours – appel du matin, appel du travail, départ au travail, retour pour le repas de midi, rassemblement pour l'appel de midi, redépart au travail puis retour vers cinq heures, derechef rassemblement pour l'appel du soir, celui-ci ne durant jamais moins d'une heure et demie… Chaque fois, qu'il s'agisse du réveil ou du rassemblement, de la fin du rassemblement ou de l'extinction des feux, la sirène retentit, rythmant toute la vie du camp.

De nouveaux convois arrivent sans cesse. On a édifié derrière le « mur des lamentations » une nouvelle rangée de baraques construites à même le sol. Une porte est percée dans le mur d'enceinte et l'on s'installe dans les nouveaux blocks. Les témoins de Jéhovah emménagent dans les baraques 17 et 19. Ce déménagement est l'occasion d'une lutte passionnée et obstinée pour obtenir le droit d'emporter avec soi sa bonne vieille paillasse impeccablement rembourrée et bien carrée – comme s'il s'agissait de s'assurer d'un lit au paradis. L'intérieur du nouveau block a été peint en blanc, il est pourvu d'un faux plafond en bois et est donc considéré par les détenues comme « superbe ».

En 1940-1941, de nombreux transports de détenues polonaises sont arrivés au camp. Tout se passe comme si Hitler voulait exterminer l'ensemble du peuple polonais. Les nazis se mettent à procéder à des arrestations dans toutes les couches de la population, parmi toutes les catégories d'âge. Au camp, la rumeur se répand qu'une partie des femmes qui viennent d'arriver au camp sont condamnées à mort. On parle d'un convoi entier de détenues en provenance de Varsovie qui n'auraient été acheminées à Ravensbrück que pour y être exécutées. Un jour, c'était je crois début 1942, on convoque « en haut » dix Polonaises, puis on les conduit au bâtiment cellulaire. Peu avant l'appel du soir, on fait brusquement évacuer l'allée du camp. Toutes les détenues sont renvoyées et enfermées dans les baraques. Celles qui travaillent à la cuisine et à l'infirmerie – il y avait de nombreuses Polonaises parmi elles – voient ces dix femmes vêtues de longues robes sans ceinture, semblables à celles des pénitents, sortir du bâtiment cellulaire et avancer sur l'allée. Elles les voient se retourner, toutes souriantes, regardant en direction de l'infirmerie, et faisant des signes d'adieu à leurs amies qu'elles devinent derrière les fenêtres, avant de franchir le portail du camp.

La sirène retentit pour l'appel du soir. Il est environ six heures. Des milliers de femmes sont alignées sur la place d'appel, silencieuses. Soudain,

retentit de l’autre côté de l’enceinte une salve, suivie de dix coups de pistolet. Nous savons toutes ce qui vient de se passer, mais personne ne bronche. Juste en face de nous se trouve tout un groupe de Polonaises. Je vois des centaines de lèvres prononcer une prière silencieuse. De l’autre côté du mur, les cimes des pins frémissent, comme toujours, sur le faîte de la *Kommandantur* des essaims de corneilles croassent, comme toujours.

On imagine la mine défaite de plus d’une détenue lorsque s’achève l’appel. C’est la première fois qu’elles ont un écho direct de l’assassinat de certaines de leurs codétenues. À ce moment-là, nous avons compris que de terribles événements se préparaient.

Au début, l’exécution de détenues condamnées à mort avait lieu régulièrement pendant l’appel du soir. Nous étions là, alignées, l’oreille aux aguets, les nerfs tendus à craquer et entendions les cris, de l’autre côté du mur, avant que n’éclatent les salves. Il n’y avait pire torture qu’imaginer les scènes d’horreur précédant ces liquidations. C’était Wicklein, l’adjoint du commandant Kögel, qui, avec un commando SS, était chargé des exécutions. Des témoins de Jéhovah m’apprirent que ce commando venait de l’extérieur et qu’avant de procéder à ces assassinats les tueurs étaient gavés et abreuvés à la cantine SS.

Nombre de femmes faisant partie du transport de Varsovie ignoraient qu’elles étaient condamnées à mort. Puis, après les premières exécutions, toutes les Polonaises dont le numéro matricule se situait autour de 7 000 se mirent à craindre d’être liquidées – et certaines d’entre elles attendirent plus de trois ans. Après le transport de Varsovie, il en arriva un de Lublin, et celles qui s’y trouvaient étaient promises au même sort.

Au cours de l’hiver 1941-1942, une « commission médicale » fait son apparition à Ravensbrück. Jusqu’alors, étaient rassemblées à l’infirmerie les détenues gravement malades mais aussi celles que les *Blockältesten* des différentes baraques faisaient enregistrer comme « handicapées mentales », « infirmes », « inaptes au travail ». On nous « informe » alors que ces détenues vont être transférées dans des sanatoriums ou dans un camp où elles effectueront des travaux légers. La commission convoque pour examen médical au bâtiment des bains où elle siège toutes les femmes faisant partie de cette catégorie, à l’exception des grabataires. La commission médicale s’en va, puis revient peu après. C’est maintenant le tour des détenues du block juif de défiler aux bains, où les « médecins » s’enquièrent davantage de leurs orientations politiques que de leur santé.

Le premier transport de malades quitte Ravensbrück début 1942. On fait monter les femmes sur des camions, couchant les plus mal en point sur le plancher recouvert de paille. Le soir, Milena me raconte dans quelles conditions sont parties les grandes malades, ce qui confirme mes craintes concernant la destination réelle de ce prétendu transfert vers un autre camp. Dès le lendemain, plus aucun doute n'est possible. Un camion s'arrête devant le magasin. On y décharge les vêtements des femmes que l'on a « transférées », avec leurs uniformes portant les triangles et les matricules, leur linge, leurs petits sacs où elles gardaient brosse à dents et nécessaire de toilette, une béquille, une prothèse, des dentiers… Tout est clair, les transports de malades vont à la mort. La terrible nouvelle se répand dans le camp, parvenant rapidement à la connaissance des centaines de femmes promises au même sort. Pour nous, aucun doute n'est plus possible – mais les premières concernées, celles dont les jours sont dorénavant comptés, sont les seules à refuser de voir l'horreur en face, imaginant toutes sortes d'explications au retour des effets des malades « transférées ». « On leur aura fourni de nouveaux vêtements au sanatorium », disent-elles, préférant ne rien savoir du retour des béquilles, des prothèses et des dentiers…

Les transports se succèdent. Les effets des détenues liquidées sont ramenés au camp avec une absolue régularité. Après les « malades » vient le tour des juives. L'une d'elles nous promet de dissimuler un message dans l'ourlet de sa robe, lequel nous informera de la destination du transport. Et, en effet, sa robe est retrouvée, avec, dans l'ourlet, un papier où sont griffonnés ces mots : « On nous a emmenées à Dessau, maintenant on nous fait déshabiller. Bonne chance, adieu ! »

Nous passons nos journées dans les transes entre les transports de malades et les exécutions. Les « nouvelles » sont toujours plus nombreuses. On les convoie à Ravensbrück à partir de tous les pays occupés par les nazis, et maintenant on amène même des enfants… Angela fut sans doute le premier. C'était une fillette tsigane de neuf ans, une petite beauté indienne. Lorsqu'elle se promenait sur l'allée du camp parmi sa nombreuse famille, toutes les femmes la regardaient passer avec un regard maternel, douloureux. Elles l'embrassaient, lui offraient du pain – toutes pensaient à leurs propres enfants. Angela et une autre petite Tsigane furent envoyées à l'« atelier de couture de la surveillante Massar », où elles apprirent à lire et à écrire et se virent dotées d'une éducation nazie par ladite surveillante.

L’arrivée des deux premiers enfants à Ravensbrück tira des larmes à toutes les femmes. Mais on ne devait pas en rester là. Des mères juives arrivèrent avec leurs enfants, de Hollande, de Belgique, de France et de Turquie. Une image m’est restée : sur un tabouret dans l’entrée de l’infirmerie est assis un gros bébé avec des boucles noires, serrant son nounours contre lui. C’est une petite Turque. Elle est là, à jouer, tranquillement, tandis que les femmes envoyées à la « visite médicale » s’agitent en tous sens et se lamentent. Bientôt, les enfants firent partie du paysage du camp. Ils devaient sortir le matin vers cinq heures lorsque retentissait la sirène, rester plantés par tous les temps sur l’allée du camp pendant des heures ; comme ils ne travaillaient pas, ils n’avaient même pas droit, pendant la dernière année du camp, aux pommes de terre mais seulement à un pitoyable brouet de légumes séchés et à une petite ration de pain. Ils allaient mendier d’une baraque à l’autre. Mais dans le cœur de plus d’une femme, la souffrance avait tué le sentiment maternel. Je n’oublierai pourtant jamais les enfants russes. Début 1942, on amena à Ravensbrück sept petites filles russes âgées de six à treize ans. On se les arrachait. Les communistes proposèrent de les conduire au block des « anciennes » politiques. La surveillante-chef Langefeld donna son accord et les enfants firent leur entrée au block 1. Elles y étaient choyées et dorlotées, les femmes passaient leur temps à les cajoler, leur apportant toutes les friandises que l’on pouvait se procurer au camp. Tout ceci devait fatalement les conduire à se considérer comme supérieures aux autres petites détenues qui affluaient au fil des semaines – et, lorsqu’on les chassa par la suite du block 1, elles connurent des moments très difficiles.

Un dimanche – c’était en 1943, je crois – je me promène avec Lotte Henschel et Maria Gropp dans le camp. Tout à coup, sur l’allée, nous tombons sur une petite fille pleurant toutes les larmes de son corps. Elle doit avoir dans les trois ans. Nous lui demandons ce qui lui arrive. « J’ai perdu ma baraque ! » sanglote-t-elle. Ce n’était pas très étonnant : toutes les baraques se ressemblaient et la petite ne savait pas encore lire les chiffres. Lotte la prend donc dans ses bras et nous faisons le tour des blocks pour trouver la « maison » de l’enfant aux yeux bruns. Toutes les baraques offrent le même spectacle : des femmes à bout de nerfs, surexcitées, s’y bousculent sans répit et personne ne s’intéresse à la petite fille perdue. Nous parvenons non sans difficulté à mettre la main tantôt sur une *Blockälteste,* tantôt sur une *Stubenälteste,* mais aucune d’entre elles ne connaît l’enfant.

Entretemps, celle-ci s'est endormie dans les bras de Lotte. Elle se réveille au moment où nous sommes en train de discuter avec la *Blockälteste* de la baraque juive, dans la pièce de service. Un groupe de femmes nous entoure, secouant la tête – elles ne connaissent pas la fillette. Et voici que notre enfant trouvé se met à pleurnicher d'une voix pleine de reproche : « Mais je suis pas une youpine, je suis tsigane ! » Eh oui : à trois ans, la gamine avait déjà sa fierté raciale ! Nous nous rendons donc au block des Tsiganes et y trouvons effectivement sa mère.

En 1944 arrivèrent des détenues d'un camp de Tsiganes qui avait été évacué ; hommes et femmes y cohabitaient et de nombreux enfants y étaient nés. Beaucoup de mères étaient donc accompagnées d'enfants des deux sexes. On avait séparé de force hommes et femmes. Les garçons de plus de douze ans avaient été envoyés avec leurs pères au camp des hommes et les plus jeunes étaient restés avec les mères.

Je revois une scène : un soir, un essaim d'enfants se rassemble sur la seconde allée du camp. J'apprends qu'on leur a demandé de se mettre en rangs pour aller ensemble à la cuisine. Le commandant en second a « autorisé » une cuillerée de miel artificiel par enfant. En loques, des chaussures invraisemblables aux pieds – mais chacun tenant fermement dans ses mains un gobelet d'aluminium –, ils se mettent en rangs. Quelques gamins lancent des ordres comme les grands : « En rangs par cinq ! », « Les mains le long du corps ! », « Fermez-la ! ». Et, de fait, les enfants s'alignent tout naturellement en rangs par cinq et se taisent au commandement : « Silence ! » « Maintenant, nous allons chanter la chanson de l'Angleterre ! » hurle un gamin. Et les petits détenus affamés, en loques, s'ébranlent, marchant au pas vers la cuisine pour toucher leur cuillère de miel artificiel ; ils chantent : « Donne-moi la main, allons combattre l'Angleterre… »

La guerre contre l'Union soviétique procura aux SS de nouveaux esclaves pour leurs camps de concentration. On annonça bientôt le premier transport de détenues russes à Ravensbrück. La communiste tchèque Palečkova – celle-là même qui avait voulu me faire subir un interrogatoire sur l'allée du camp et nous avait, Milena et moi, frappées d'ostracisme – se porta volontaire pour la colonne travaillant aux bains et à l'épouillage ; elle voulait accueillir les femmes en provenance d'Union soviétique dès le premier jour. Je ne puis qu'imaginer ce que se dirent aux bains Palečkova et

les arrivantes russes et ukrainiennes. Je suppose qu'après les avoir saluées avec emphase elle leur dit combien les détenues communistes de Ravensbrück se sentaient solidaires d'elles. Il n'est pas exclu qu'elle ait alors essuyé les premières invectives. Sans doute ajouta-t-elle qu'elles devaient avoir, dans ce camp de concentration allemand, une attitude digne de leur patrie socialiste, et autres fortes paroles de même eau… Comme tous les communistes, Palečkova nourrissait les illusions les plus démesurées à l'égard des femmes russes, elle les imaginait dotées de toutes les vertus découlant d'une éducation socialiste, les considérant comme autant de combattantes et d'admiratrices loyales du parti bolchevik… Et voici qu'arrive une horde de femmes primitives, d'analphabètes politiques, de hooligans indisciplinées, toujours prêtes à voler ; pire, plus d'une ne fait pas mystère de l'aversion que lui inspire le régime stalinien. Dès le premier jour, Palečkova semble en avoir été profondément choquée. Elle devint taciturne. Cependant, elle n'abandonna pas immédiatement son nouveau poste. Il me revint qu'elle expliquait inlassablement aux femmes du block des « anciennes » politiques que toutes les femmes russes n'étaient pas comme celles qui venaient d'arriver à Ravensbrück. Peu après, j'appris que Palečkova manifestait des signes de dérangement mental. Lorsque l'on fut convaincu au block des « anciennes » politiques de la gravité de son état, on fit des efforts désespérés pour empêcher qu'elle ne soit transférée à l'infirmerie – cela aurait signifié, pour elle, une condamnation à mort. On ne parvint cependant pas à la sauver. Un jour, on tenta de lui administrer en cachette une piqûre destinée à la calmer ; l'effet fut inverse, elle entra dans un véritable état de démence. Le médecin SS la fit transférer au bâtiment cellulaire ; les témoins de Jéhovah qui y travaillaient comme femmes de peine nous racontèrent que son état était désespéré, qu'elle se refusait à manger quoi que ce soit, se tenait adossée au mur, une expression extatique gravée sur le visage, criant sans relâche : « Staline, je t'aime ! » Deux semaines plus tard, des détenues travaillant à l'infirmerie sortaient d'une cellule le cadavre de Palečkova – il ne lui restait plus que la peau et les os.

Début 1942, un important convoi d'un millier de femmes environ fut expédié à Auschwitz. Nous entendions pour la première fois parler de ce camp de concentration et personne n'avait la moindre idée de ce qui se cachait derrière ce nom. De nombreuses détenues se portèrent volontaires pour y partir, dont d'« anciennes » politiques. Partirent également avec ce transport la surveillante-chef Langefeld ainsi que Bertel Teege et Liesl

Maurer, les deux « coursières » du camp que tout le monde appréciait pour leurs qualités humaines et le bon travail qu'elles faisaient.

La nouvelle surveillante-chef s'appelait Mandel. Sous son égide, un nouveau régime s'instaura au camp. Avec elle, les appels déjà si pénibles devinrent un calvaire. La surveillante-chef Mandel avait une prédilection pour un sport tout à fait particulier : la chasse aux boucles. Quand les femmes étaient alignées, immobiles, sur l'allée du camp, elle passait lentement d'un rang à l'autre, avançant d'une démarche excessivement raide, les genoux rentrés, promenant son regard au-dessus des têtes des femmes. Elle ne tardait pas à en découvrir une dont les cheveux ondoyaient sur le front, débordant légèrement du fichu. Elle la faisait aussitôt sortir des rangs. Elle lui arrachait le fichu, la giflait et la frappait à coups de bottes puis relevait son numéro matricule. Elle parcourait ainsi les rangs de tous les blocks. Celles dont elle avait repéré les matricules étaient ensuite conduites aux bains et rasées. C'est ainsi qu'un jour une dizaine de femmes rasées – sans fichu, bien sûr – durent défiler devant l'ensemble des blocks alignés pour l'appel ; devant, on avait placé la plus grande d'entre elles après lui avoir accroché une pancarte autour du cou, portant l'inscription : « J'ai violé le règlement du camp en me faisant des boucles ! »

Par ailleurs, la surveillante-chef Mandel prolongea considérablement l'appel du soir en faisant quitter la place « en rangs serrés » aux milliers de femmes qui étaient là, c'est-à-dire que ces masses humaines devaient désormais regagner lentement, en rangs par cinq, leurs baraques. Bien entendu, ces manœuvres s'accompagnaient couramment de coups de pied et de claques.

À cette époque de nouveaux débats très animés avaient cours au block des témoins de Jéhovah. La question à l'ordre du jour était le refus du travail lié à l'économie de guerre. Ce fut la brigade chargée de l'élevage des lapins angoras qui fut la première à montrer l'exemple. Les témoins de Jéhovah affirmèrent avoir établi que la fourrure des lapins était utilisée à des fins militaires et qu'il était donc incompatible avec leur foi de rester dans cette brigade. Ce n'était pas, ajoutaient-elles, qu'elles refusaient, par principe, le travail. Le même jour, la brigade du jardin de Kellerbruch se joignit au mouvement, arguant du fait que les légumes qui y poussaient étaient envoyés à un hôpital militaire SS. En tout, ce furent environ quatre-vingt-dix témoins de Jéhovah qui déclarèrent ne plus vouloir accomplir dorénavant un travail lié à l'économie de guerre. Pour les punir, on

commença par les laisser debout, trois jours et trois nuits durant, dans la cour du bâtiment cellulaire. Ensuite, on les mit au cachot noir, au bunker. Mais il n'y avait pas assez de place au bâtiment cellulaire pour autant de détenues. On enleva donc dans une aile du block 25 – c'était le dernier sur la nouvelle allée du camp – toutes les tables, tous les tabourets et toutes les paillasses ; on blanchit toutes les vitres de façon à les rendre opaques et l'on ferma de l'extérieur les volets de bois. Ces femmes qui se trouvaient déjà à bout de forces furent enfermées dans cette pièce plongée dans le noir, sans veste, sans couverture, sans rien pour s'asseoir. Elles avaient droit chaque jour à une ration de pain et tous les quatre jours à un repas. Elles y restèrent quarante jours. Entre-temps, une directive de la Gestapo de Berlin parvint au camp : tout refus de travail devait être puni de soixante-quinze coups de bâton. Chaque témoin de Jéhovah (nombre d'entre elles avaient déjà entre cinquante et soixante ans) eut donc droit à trois fois vingt-cinq coups de bâton. Au terme de ces quarante jours, je les vis aux bains. Elles étaient devenues des squelettes ambulants, couvertes de plaies et de bleus. Toutes souffraient de dysenterie due à la famine et avaient l'air de malades mentales. Beaucoup d'entre elles furent transportées à l'infirmerie. Mais, lorsqu'on les laissa sortir du block 25, elles déclarèrent qu'elles continueraient à n'effectuer aucun travail à des fins militaires et que, de surcroît, elles refuseraient dorénavant de participer aux appels car « nous ne rendons les honneurs qu'à Jéhovah, pas aux SS ! » On les répartit entre les différentes baraques de l'ensemble du camp et les *Blockältesten* reçurent l'ordre de les conduire de force aux appels. Les *Blockältesten* un tant soit peu humaines les faisaient porter au rassemblement mais, dans de nombreux blocks, on se contentait de les traîner jusqu'à la place. Et ces vieilles femmes restaient là, recroquevillées par terre, tout le temps que durait l'appel, qu'il pleuve ou qu'il vente. Mais elles continuaient à refuser de travailler pour la guerre et de se rendre de leur plein gré au rassemblement.

Redwitz, le nouveau commandant en second, se faisait un plaisir tout particulier de ridiculiser et humilier ces femmes au cours des appels. Un jour, il commença par les sommer de se lever. Elles ne réagirent pas. Il haussa le ton. Sans résultat. Alors il ordonna à la police du camp d'aller chercher sur-le-champ quelques seaux d'eau et de les déverser sur les malheureuses couchées sur le sol, jusqu'à ce qu'elles soient trempées et transies.

À cette époque, un témoin de Jéhovah de mon block, une « modérée », me confia à voix basse :

— Tu sais, le mauvais Esprit s'est emparé des « pures et dures » !

C'est à Redwitz également que nous étions redevables de la « police du camp ». Un jour, passant des blocks en revue à l'appel (cela ne faisait que très peu de temps qu'il était entré en fonction), il s'arrête devant une femme du premier rang. Il la dévisage et dit :

— Passez me voir au bureau après.

Cette femme, nous l'appelions « Léo ». Je n'ai appris son véritable nom qu'après 1945. Par la suite, elle devait nous raconter qu'elle avait déjà rencontré Redwitz, avant 1933, lors d'une manifestation communiste à Hof ou à Munich. Simple agent de police, il s'activait ce jour-là à disperser les manifestants. Léo lui était tombée dessus et lui avait administré une gifle. Cela l'avait apparemment si fortement marqué qu'il l'avait reconnue, des années après, dans la foule des femmes du camp. Lorsque Léo arriva au bureau de compagnie, Redwitz lui dit simplement :

— À partir d'aujourd'hui, vous vous occupez de la police du camp !

Peu après nous revint la version que Redwitz racontait aux SS : Léo lui avait craché au visage pendant une manifestation. Il préférait passer la gifle sous silence, ç'aurait été tout de même trop humiliant… Mais en prenant Léo, le commandant en second avait fait le choix idéal. Elle cognait, gueulait, menaçait de faire des rapports ; bref, elle était comme taillée sur mesure pour cet emploi.

Été 1942, une fin d'après-midi brûlante, torride. Les brigades reviennent du travail. Courbées en avant, couvertes de sueur et de poussière, les femmes avancent en traînant leurs pieds chaussés des lourdes galoches de bois. Un groupe d'une trentaine de femmes s'engage sur l'allée du camp. Ce sont presque toutes de vieilles femmes, juives, et elles ne sont sans doute arrivées au camp que quelques jours auparavant car elles sont littéralement brûlées par le soleil. Cramoisis, leur visage, leurs mains, leurs bras, leurs pieds nus et le bas de leurs mollets ont enflé sous l'effet du soleil. Elles ont les mains en sang et avancent, les paumes ouvertes. Toute la journée durant, on leur a fait « lancer les briques ». C'est, au camp, l'un des travaux les plus redoutés. Il s'agit de décharger des péniches pleines à ras bord, les femmes font la chaîne et se lancent les briques dont les arêtes vives coupent leurs mains nues dès les premières minutes… Le même jour, après l'appel, je

conduis un témoin de Jéhovah malade à l'infirmerie ; j'y retrouve la *Blockälteste* qui est venue avec les trente vieilles juives pour tenter de trouver un produit quelconque susceptible de soulager leurs coups de soleil et de soigner leurs mains meurtries. Alors arrive le médecin-chef SS Schiedlausky qui se met à hurler :

— Dehors les youpines !

La *Blockälteste* tente en vain de s'interposer – elle se retrouve elle aussi dehors. Le lendemain, les bras et les jambes de ces femmes sont couverts de cloques. Elles se risquent de nouveau à l'infirmerie, avec davantage de succès cette fois : on les y panse. Deux jours plus tard, la *Blockälteste* tente d'aller faire changer leurs pansements de papier gonflés d'eau mais elle tombe de nouveau nez à nez avec le médecin SS Schiedlausky, se fait agonir d'injures et sortir de l'infirmerie. Les femmes ont une forte fièvre, c'est à peine si elles tiennent sur leurs jambes et il se dégage de leurs plaies infectées une telle puanteur que l'atmosphère devient irrespirable dans leur baraque. Deux jours passent encore, puis la *Blockälteste* tente une nouvelle fois sa chance à l'infirmerie, avec ses malades. On les laisse entrer, on découpe les bandes de papier qui se sont collées à leur peau et, bientôt, le plancher de la salle de soins grouille de la vermine qui s'était nichée dans les plaies de leurs bras et de leurs jambes. On finit par attribuer quelques « bulletins d'admission » à l'infirmerie à certaines d'entre elles – qui mourront des suites de l'insolation.

L'« infirmerie », la « consultation »… Nous pensions qu'il ne pouvait rien y avoir de pire que le médecin SS Sonntag et les coups de pied qu'il distribuait à tout va. Mais nous ne connaissions pas ses successeurs, le Dr Schiedlausky, le Dr Rosenthal et la doctoresse Oberhäuser ! À cette équipe vint s'ajouter une infirmière-chef SS que l'on surnommait l'« Antenne ». Ce quarteron instaura un régime de terreur à Ravensbrück.

Lorsqu'une détenue ne se sentait pas bien, elle le signalait à la *Blockälteste* qui devait dresser la liste de toutes les malades de sa baraque. Le matin, après l'appel du travail, elle les accompagnait, en rangs par cinq, bien sûr, à l'infirmerie. Il y avait déjà dix mille femmes à Ravensbrück en 1942 et, dans les conditions prévalant alors au camp, des centaines d'entre elles tombaient malades chaque jour. Tous les matins, donc, elles devaient attendre devant l'infirmerie, par tous les temps ; ensuite, on les faisait entrer dans la salle d'attente où elles devaient enlever leurs galoches. L'infirmière-chef « Antenne » était assise à une table. C'était une vieille femme longue

comme un jour sans pain, maigre, l'air bilieux, avec de grandes oreilles décollées et un visage d'une laideur grotesque. Elle se faisait remettre la liste où étaient inscrits les noms des malades et elle décidait qui serait admise à entrer dans la salle de consultation et qui ne le serait pas. Chaque malade devait se présenter séparément devant elle et lui exposer de quoi elle souffrait. Malheur à celle qui parlait trop doucement ou qui geignait, c'était perdu d'avance pour elle, il ne lui restait plus qu'à retourner d'où elle venait. Que celles qui attendaient aient l'audace de bavarder entre elles, et c'est tout le block qui se faisait chasser, *idem* pour celle qui, dans un accès de fatigue ou de faiblesse, s'appuyait contre le mur. Mais que l'on apporte une femme sans connaissance ou une malade gravement atteinte – surtout s'il s'agissait d'une vieille juive, d'une Tsigane ou d'un droit commun – et « Antenne », après s'être frotté les mains, lançait un sonore : « Admission dans le couloir ! » Il n'avait pas fallu longtemps à toutes les détenues pour savoir ce que signifiait cette expression. L'« admission dans le couloir », c'était en effet la mort assurée, car toutes celles qui étaient admises dans le couloir de l'infirmerie avaient droit deux jours durant à de puissants calmants qui les assommaient complètement ; le troisième, on les transférait dans la « petite pièce », le mouroir, où soit l'infirmière-chef, soit l'un des médecins les tuaient d'une injection d'Évipan dans le cœur.

Un jour, à l'heure de la consultation. La doctoresse SS Oberhäuser est là, assise les jambes ballantes sur la table d'examen, lorsqu'on amène une femme sans connaissance. Le sourire aux lèvres, elle lance aux détenues aides-soignantes : « Faites la passer dans la "petite pièce", elle va vite y passer ! », s'attendant, bien sûr, à ce qu'un rire complice vienne saluer le jeu de mots. À cette époque-là, toutes les malades graves étaient exposées au danger de se voir administrer une piqûre mortelle et les femmes se traînaient jusqu'à ce qu'elles s'écroulent, renonçant à se déclarer malades, de crainte de se retrouver à l'infirmerie.

Les plaies et blessures étaient traitées par des détenues. On peut difficilement imaginer ce que ces « détenues-secouristes » ont fait pour leurs camarades. Elles avaient installé leur table dans l'étroite entrée de l'infirmerie, dans le dos de l'« Antenne », et y avaient leurs instruments, leurs pommades, leurs bandages. C'est là que l'on prenait la température des femmes qui se présentaient et Dieu sait si elles leur ont souvent « donné un coup de pouce », question fièvre ! Là, parmi la foule des malades, elles

nettoyaient, pansaient abcès et eczémas, administraient comprimés et médicaments.

Un jour arrive au camp un transport de femmes enceintes. Elles avaient toutes été arrêtées pour « rapports avec des étrangers ». À Ravensbrück, les premières années, les femmes enceintes se voyaient soit remises en liberté, soit transférées dans un hôpital pour y accoucher – où on leur enlevait l'enfant après la naissance. Les mères, elles, étaient renvoyées au camp. Mais un autre sort attendait les nouvelles femmes enceintes. La Gestapo avait décrété qu'on les ferait avorter à Ravensbrück du « fruit de leur profanation de la race » et le docteur Rosenthal avait été chargé de l'opération. Nombre de ces femmes en étaient déjà au septième ou au huitième mois.

Peu de temps après, Milena vient me trouver, en proie à une vive agitation, et me dit :

— Tu sais, tout à l'heure, nous avons entendu très nettement le vagissement d'un nouveau-né. Et puis, tout à coup, plus rien…

C'est une détenue, Gerda Quernheim, infirmière de profession, qui assistait le médecin SS Rosenthal lors de ces avortements. Elle tuait tous les nouveau-nés viables en leur faisant une piqûre, en les étranglant ou en les jetant tout simplement dans la bassine d'eau. Mais on ne se contentait pas d'amener à Ravensbrück des femmes enceintes par suite de « rapports avec des étrangers ». Aussi longtemps que Rosenthal-Schiedlausky furent « en fonction », tous les enfants nés au camp sans exception furent condamnés à mort. Le camp de concentration n'étant pas aménagé pour les nourrissons, il ne devait donc y avoir que des nouveau-nés « non viables ».

En janvier 1945, je me trouvais, malade, à l'infirmerie ; dans le lit au-dessus de moi se trouvait une femme de vingt et un ans dont le médecin SS Rosenthal avait détruit la santé. C'était une jeune paysanne du Schleswig-Holstein qui avait été envoyée au camp en 1942 avec le transport des femmes enceintes. On l'avait fait accoucher au huitième mois de sa grossesse et, ce faisant, on lui avait déchiré l'urètre. En dépit de son état, elle devait effectuer des travaux pénibles et, affligée d'incontinence urinaire, elle souffrait en permanence de refroidissements accompagnés d'accès de fièvre ; elle finit par contracter une tuberculose pulmonaire. Rosenthal et Gerda Quernheim étaient amants. Des bruits sinistres couraient parmi les femmes de l'infirmerie à leur propos. En sa qualité d'« infirmière », Gerda Quernheim habitait dans le bâtiment même.

Rosenthal restait la nuit au camp, mais pas seulement « pour l'amour » de sa dulcinée – non, il assassinait des malades avec elle. Ils faisaient leur choix, martyrisaient leurs victimes puis les tuaient.

Une nuit, ils choisissent comme nouvelle victime une jeune Ukrainienne souffrant de mélancolie. Mais lorsqu'ils s'approchent de son lit, au mouroir, la jeune fille, saisie d'une angoisse mortelle, prend la fuite. Elle s'élance dans le couloir pour s'échapper par la fenêtre. Une Polonaise qui travaillait à l'infirmerie, et se reposait dans une chambre voisine, est alertée par le bruit et assiste par le trou de la serrure – les chambres sont fermées à clef pendant la nuit – à cette chasse atroce. Puis le silence s'abat à nouveau sur l'infirmerie. Le lendemain matin, la Polonaise raconte l'incident à Milena. Celle-ci va aussitôt inspecter les caisses où sont déposés les cadavres et y découvre celui de la jeune Ukrainienne. Elle porte de nombreuses traces de piqûres sur les bras, de nombreuses traces de coups sur le visage.

Une amie qui travaillait à l'infirmerie m'a raconté à propos de Rosenthal l'histoire suivante, qui montre bien le prix qu'accordait cet individu, comme la majorité de ses comparses, à la vie humaine. Lorsqu'une détenue mourait à l'infirmerie, les employées aux effectifs devaient présenter au médecin sa fiche de maladie et sa fiche signalétique. Le médecin rédigeait alors l'acte de décès et le signalait à la section politique qui, à son tour, avisait la famille. La plupart du temps, le médecin – c'était presque toujours le Dr Rosenthal – ne se souciait pas le moins du monde de la cause réelle du décès et écrivait ce qui lui passait par la tête. Aussi bien, les causes de la mort étaient souvent camouflées, notamment lorsque celle-ci résultait d'une bastonnade ou autres mauvais traitements. Rosenthal rédigeait un diagnostic quelconque en termes latins pompeux et considérait l'affaire réglée…

Un jour cependant, le hasard fait qu'à l'infirmerie se trouvent deux malades portant le même nom et le même prénom. En outre, elles ont pratiquement le même âge. La première est une asociale, l'autre est une politique condamnée à une peine légère ; la première souffre du typhus, la seconde d'un abcès… Celle qui a le typhus ne tarde pas à mourir et les détenues travaillant aux effectifs de l'infirmerie procèdent comme à l'accoutumée : elles sortent la feuille de maladie et la fiche signalétique de la défunte, les remettent au Dr Rosenthal qui rédige un certificat de décès fantaisiste et les transmet à la section politique. Mais peu après, les femmes du bureau des effectifs s'aperçoivent qu'elles se sont trompées : à la place de la fiche de la morte, elles ont pris celle de la détenue qui souffre d'un

abcès et se trouve encore à l'infirmerie… Elles sont bien sûr horrifiées – craignant la punition qu'entraînera cette erreur : mais elles se rendent bien compte qu'elles doivent avouer leur bévue. Entre-temps, la section politique a certainement annoncé son décès à la famille de la « fausse morte ». Mon amie et sa collègue qui se sont rendues coupables de cette erreur se décident donc, non sans appréhension, à en informer le Dr Rosenthal. Mais, à leur grande surprise, celui-ci reste absolument impavide, se contentant de dire qu'il est impossible d'en aviser la section politique. Les deux femmes ne comprennent pas ce qu'il entend par là. Peut-être veut-il, pour dissimuler l'erreur à la section politique, aviser lui-même les parents de la « fausse morte » de la bévue commise et, inversement, prévenir lui-même la famille de la défunte ? Il faut dire que ce qui va suivre est littéralement inconcevable, même pour des détenues qui ont été témoins, à l'infirmerie, de nombreux crimes. Tandis que les deux employées aux écritures sont encore là à se creuser la tête – se demandant où Rosenthal veut bien en venir –, l'infirmière Quernheim arrive, une seringue à la main, leur fait un petit signe de la main en passant devant elles, disparaît dans la pièce où est alitée la « fausse morte ». Quelques instants après, elle ressort et annonce, imperturbable :

— Et voilà, l'erreur est réparée. Elle est morte, elle aussi !

Au cours de l'été 1942, on fait venir à l'infirmerie une vingtaine de Polonaises, toutes jeunes, appartenant aux convois des condamnés à mort. Les médecins les font aligner et les passent en revue. La doctoresse Oberhäuser en renvoie une en disant :

— Elle a les jambes trop fines celle-ci, on ne peut rien en faire !

On en choisit alors, si je me rappelle bien, six, et on les garde à l'infirmerie. Une terreur panique s'empare alors des femmes des transports de Varsovie et de Lublin. On apprend, par ailleurs, que l'on a aménagé à l'infirmerie, un peu à l'écart, une salle à laquelle aucune aide-soignante détenue n'a accès. Auparavant, on avait installé également une véritable salle d'opération dotée de l'équipement le plus moderne. Arrive alors au camp le Dr Gebhardt, un médecin célèbre, professeur de chirurgie à l'université de Berlin, médecin-chef de la clinique orthopédique de Hohenlychen – il sera par la suite président de la Croix-Rouge allemande. Toute une cohorte d'assistants l'accompagne. Nous les voyons arriver, avec leurs pantalons blancs, sur la place du camp. Toutes les femmes travaillant à l'infirmerie sont renvoyées dans leurs baraques. Parmi les détenues

circulent les hypothèses et les bruits les plus divers : peut-être va-t-on stériliser les Polonaises ? Peut-être va-t-on leur faire subir l'une ou l'autre de ces horribles opérations expérimentales ? Lorsque les détenues employées à l'infirmerie retournent au travail, la nouvelle salle est étroitement surveillée par des infirmières SS chargées de soigner les nouvelles « malades » qui ont droit à une nourriture spéciale préparée à la cuisine SS. L'incertitude ne devait pourtant durer que quelques jours : trop paresseuses pour faire leur travail consciencieusement, les infirmières SS se mettent à faire appel aux détenues de l'infirmerie pour les aider. Celles-ci parviennent rapidement à jeter un coup d'œil dans la chambre mystérieuse. Elles y découvrent les six jeunes femmes, le visage déformé par la douleur. Elles ont les jambes prises dans des plâtres. Nous ne tardons pas à savoir, dans les moindres détails, ce qui s'est passé : opérant deux par deux ces femmes dans la fleur de l'âge, on a transplanté des parties de muscles ou d'os des unes sur les autres.

Des semaines passent et nos Polonaises sont là à clopiner dans l'infirmerie, appuyées sur leurs béquilles. Les mollets de plusieurs d'entre elles se sont atrophiés et ressemblent à des jambes d'enfants, d'autres ne peuvent plus marcher que sur la pointe des pieds… Mais déjà, l'on vient chercher de nouvelles victimes. Le Pr Gebhardt, sommité de la science allemande, brûle d'entreprendre de nouvelles expériences ! Cette fois, on a renoncé à toutes les cachotteries. On opère, mutile au grand jour, on parle même d'expériences sur la gangrène gazeuse. Les femmes meurent de fièvre et de septicémie. Celles qui sont « guéries », elles, sont renvoyées sur leurs béquilles dans les baraques et les « cobayes » – comme on les appelle – font désormais partie du paysage du camp. Et pourtant, ces femmes mutilées se raccrochent à un mince espoir : peut-être ces expériences leur vaudront-elles d'être graciées, peut-être ne seront-elles pas fusillées…

Le camp se développe

Au cours de l'été 1942, les SS se mettent à construire à un rythme intensif. D'un côté, au-delà de l'enceinte du camp, poussent de grandes usines modernes, construites en dur, qui pourront employer plusieurs dizaines de milliers d'esclaves. De l'autre, c'est l'entreprise Siemens-

Halske qui bâtit des baraques en toute hâte. On met en place de nouveaux blocks de grandes dimensions où on logera des milliers de femmes – bientôt, notre camp comportera trente-deux baraques et trois allées. Tous ces travaux de construction sont effectués par des prisonniers détenus au camp voisin. Le camp se développe, mais le nombre des détenues croît plus rapidement encore. Bientôt, les femmes se retrouvent à trois sur deux paillasses, à deux sur un tabouret, à quatre pour partager un casier. Jusqu'en 1942, il n'y eut à Ravensbrück ni punaises ni poux, mais la buanderie fonctionnait déjà mal, il était de plus en plus rare que le linge soit propre ; on manquait de garniture pour remplir les paillasses, de chaussures pour l'hiver ; les vestes rayées et d'une façon générale les vêtements étaient désormais faits d'une pauvre matière à base de papier. Les autorités SS ne ménageaient aucun effort pour préserver « discipline et bons usages » au camp, mais la dégradation constante de la nourriture, des conditions d'hébergement combinée à l'intensification de l'exploitation des détenues dans le cadre de l'industrie de guerre rendait l'ancien règlement du camp totalement inapplicable. Qui, en 1940-1941, aurait osé marcher sur les plates-bandes soignées qui se trouvaient devant les baraques et le long de l'allée ? Mais, dès 1942, il en allait tout autrement : à la fin de l'appel, des flots de détenues piétinaient gazon et fleurs pour rejoindre à temps leurs colonnes de travail. On entrait et sortait par les fenêtres des dortoirs car il devenait de plus en plus difficile à un si grand nombre de femmes de passer par les portes étroites des blocks. Par ailleurs, l'afflux sans cesse croissant de détenues russes contribuait pour une grande part à modifier l'atmosphère du camp. Il arrivait désormais que des brigades chargées de transporter le pain se fassent attaquer, ou que les femmes qui traînaient à grand-peine dans les baraques les bidons métalliques contenant vingt-cinq, voire cinquante litres de soupe, se fassent brusquement assaillir derrière un block par une bande qui, après les avoir dépouillées du bidon, disparaissait aussitôt.

Les SS répliquèrent en renforçant la police du camp ; celle-ci avait le droit de cogner sur les détenues et de faire des rapports. La police du camp constituait une véritable équipe de délatrices professionnelles. À l'automne 1942, Suhren, le nouveau commandant, entreprit de mettre en place, secondé par Ramdor, l'homme de la Gestapo, un véritable réseau de mouchardes dans le camp. Jusqu'alors, il n'y avait à ma connaissance qu'une seule détenue qui vendait ses camarades à la Gestapo, la Suissesse

Carmen Mori ; dorénavant, Suhren et Ramdor entretenaient toute une cohorte de mouchardes qu'ils payaient avec de la nourriture prélevée sur les colis de la Croix-Rouge.

Jusqu'à l'automne 1942, toutes les détenues de Ravensbrück avaient droit à la même nourriture. Seules celles qui travaillaient à la cuisine, au magasin, à la cave – ou en tout autre lieu où il était possible de voler – mangeaient mieux que les autres. Mais à partir de la fin de l'année 1942, les détenues se virent autorisées à recevoir des colis de chez elles. Pour nombre de femmes qui se trouvaient là, c'était une véritable planche de salut. De la part des SS, c'était aussi un coup de génie : ce seraient dorénavant les familles qui contribueraient à nourrir les esclaves du camp ; du coup, leurs maîtres pourraient d'autant plus et mieux les exploiter. Bientôt on instaura à Ravensbrück la journée de travail de onze heures et, dans de nombreux ateliers, on se mit à travailler jour et nuit. À partir de fin 1942, les SS commencèrent à manifester un certain intérêt à la préservation de notre force de travail car nous étions devenues un facteur important pour l'industrie de guerre.

L'autorisation des colis divisa les détenues en deux catégories rigoureusement différentes : les « possédantes » et les affamées. Les détenues françaises et russes n'eurent jamais de paquets. Les familles des Tsiganes, des asociales, des droit commun et d'une grande partie des « politiques légères » ne les approvisionnaient que de manière très parcimonieuse. Il y eut, bien sûr, de nombreuses détenues recevant des paquets qui partagèrent leur nourriture avec les « non-possédantes » – mais la proportion de celles qui en étaient réduites à l'ordinaire du camp demeurait néanmoins énorme, entraînant inéluctablement une profonde modification de la morale des détenues. Bientôt, on put tout obtenir au camp : avec de la nourriture, on s'assurait de la « compréhension » de la *Blockälteste,* on corrompait la chef de colonne ; rapidement, celle qui recevait des paquets se trouva mieux habillée que les autres, eut d'autres détenues à son service qui lui faisaient son lit, lavaient ses plats et lui rendaient tous les services possibles et imaginables. Lorsqu'on fut de surcroît autorisé à recevoir de chez soi des vêtements et du linge, un commerce florissant de tous ces objets se propagea. C'était l'époque où l'on pouvait acheter un pull-over pour quatre rations de pain, un mouchoir pour deux. Le beurre, la margarine et quelques autres produits alimentaires étaient la devise ayant cours sur le marché du camp.

Mais c'étaient les SS eux-mêmes qui étaient les principaux bénéficiaires de cette opération. Ils volaient par wagons entiers les paquets destinés aux détenues. Certains témoins de Jéhovah se virent confier un nouveau « poste de confiance » ; elles devaient trier et stocker dans les caves du bâtiment de la *Kommandantur* les colis de nourriture soustraits aux détenues par les SS. Il s'agissait principalement des paquets qu'expédiait la Croix-Rouge internationale. Au même moment, on enfermait des détenues au bunker ou au block disciplinaire pour « vol » où elles étaient battues pour ce « délit ».

Au cours de l'été 1942, une brigade de détenus hommes installa sous la surveillance des SS une clôture juste derrière la porte de notre block, puis se mit à creuser le sol pour installer de nouvelles canalisations. On ferma et on condamna les volets sur le côté droit de notre baraque. On nous avertit que toute tentative de communiquer avec ces hommes serait sanctionnée par de sévères mesures disciplinaires. Quand Kögel commandait le camp, jamais un détenu n'aurait mis les pieds au camp des femmes. Lorsque d'aventure une colonne de femmes rencontrait à l'extérieur du camp une colonne d'hommes, l'une des deux devait s'arrêter, et ceux (ou celles) qui la composaient devaient détourner les yeux jusqu'à ce que l'autre colonne soit passée. Mais, au fur et à mesure que le camp s'accroissait, sous l'autorité de Suhren, ces « dispositions préventives » étaient de moins en moins prises en compte.

Voici donc qu'à longueur de journée nous entendons les aboiements et les ordres que lance le *kapo* de la colonne des hommes, juste sous nos fenêtres fermées. Un sentiment de pitié douloureuse s'empare alors de toutes les femmes. Le traitement que l'on inflige à ces détenus les indigne jusqu'au tréfonds d'elles-mêmes, simplement parce que ce sont des hommes ; il y a longtemps qu'elles ne sont plus émues de voir certaines de leurs codétenues logées à la même enseigne. Elles se collent aux volets pour pouvoir apercevoir les pauvres hères à travers les interstices. Et il est vrai qu'ils ont bien piètre apparence ! Les costumes rayés flottent autour de leurs corps émaciés comme s'ils étaient suspendus à des cintres. Le seul à être bien nourri est le *kapo*, un droit commun. Il est armé d'un gourdin et, lorsqu'un détenu ne travaille pas assez vite, il le lui lance de toutes ses forces dans les jambes. En fait, nous parvenons à établir le contact avec eux dès le deuxième jour. Ils creusent tout contre le mur de la baraque et nous leur parlons à voix basse par les interstices des volets. Les témoins de Jéhovah veulent savoir combien de leurs compagnons se trouvent au camp de

Ravensbrück, la *Stubenälteste* tchèque demande des nouvelles de ses compatriotes. Les hommes les renseignent et en profitent pour leur demander du pain… Sous la clôture provisoire, le sable s'est éboulé et une vaste ouverture s'est formée. Nous y plaçons du pain et des bottes de carottes que l'on vend alors à la cantine. Mais nous faisons mieux : nous volons de la margarine à la cuisine pour en faire cadeau aux hommes. Ce petit jeu ne dure pas longtemps : un homme ne tarde pas à nous trahir. On me convoque « en haut ». La surveillante-chef Mandel m'interroge. Je fais celle qui ne sait rien. En effet, derrière notre baraque où l'on a construit une seconde clôture, des femmes ont également passé de la nourriture aux hommes – il est donc difficile de repérer les « coupables ». La surveillante finit par me laisser repartir, non sans m'avoir agonie d'injures. Peu après, cependant, elle me convoque à nouveau et me lance :

— Allez tout de suite au block 9 ! Vous y serez *Blockälteste* !

Le block 9 est la baraque des détenues juives. Des transports en partent en permanence pour y être liquidés.

— Je vous en prie, madame la surveillante-chef, envoyez-moi plutôt au travail extérieur !

— Quoi, c'est un refus de travail ? se met-elle à glapir.

— Non, je vous prie de me verser au travail extérieur, je ne veux plus être *Blockälteste* !

Il était si rare qu'un tel vœu soit formulé qu'elle hésita un peu, puis finit par accepter.

J'avais vécu pendant près de deux années avec les témoins de Jéhovah – c'est donc le cœur gros que je les quittai. Considérée comme une « ancienne » politique, je fus transférée au block 1 et me retrouvai pour la première fois dans la même baraque que Milena. Il y avait dans ce block de politiques quantité de *prima donna*, de détenues anciennes, fières de leurs titres de combattantes et de martyres – et ne se considérant pas comme les premières venues. En dépit de l'extrême méfiance avec laquelle on m'accueillit, il était impossible que je ne finisse pas par engager avec elles des discussions politiques. Pour des raisons trop évidentes, presque toutes les communistes allemandes se raccrochaient non seulement à l'espoir d'une victoire des Russes, mais aussi, tout comme avant, à celui du renversement d'Hitler par une révolution. Lors de nos discussions, elles s'appuyaient sur les rares cas de résistance politique au nazisme pour m'administrer la preuve que l'influence des communistes croissait de mois

en mois en Allemagne. Et lorsqu'on leur opposait que parmi les entrantes allemandes il y avait de moins en moins de véritables adversaires politiques des nazis, elles avaient une réponse toute prête : désormais, tous ceux qui étaient arrêtés étaient envoyés en prison et non en camp. Mais si on leur demandait ce que devenaient les « suspects » arrêtés chaque fois que la Gestapo éventait ces fameuses actions politiques, et pourquoi les journaux n'évoquaient pas ces mouvements de résistance, elles répliquaient que le PC allemand travaillait dans l'illégalité avec une telle perfection que ces militants parvenaient la plupart du temps à échapper aux griffes de la Gestapo. Aussi bien, si des arrestations avaient lieu, la presse national-socialiste n'en parlerait pas pour éviter de révéler à la population l'ampleur de la résistance. Bref, les « anciennes » politiques se berçaient d'illusions datant d'avant 1933. Elles étaient incapables de tirer quelque leçon que ce soit des événements politiques des dix dernières années.

Un jour – c'était début 1944, déjà – deux communistes allemandes et une jeune Russe, Genia, qui avait été infirmière dans les services sanitaires de l'armée de Crimée, sont assises ensemble autour d'une table du block des « anciennes » politiques. L'une des deux Allemandes – qui a déjà dix ans de camp derrière elle – dit alors à la jeune Genia :

— Après la guerre, nous construirons le socialisme en Allemagne, exactement comme chez vous en Union soviétique.

Le visage de Genia s'illumine alors, tandis qu'elle répond :

— Après la guerre, tout sera russe, entièrement russe…

Des détenues politiques du block 1 travaillant auprès des SS à la *Kommandantur* ou dans les bureaux du camp en rapportaient des journaux ; nous pouvions donc prendre connaissance tous les jours des rapports du haut commandement militaire allemand concernant l'état du front. Mais il n'y avait pas que les communiqués officiels allemands qui nous parvenaient aux oreilles. Nous avions également droit aux rumeurs les plus fantaisistes évoquant pêle-mêle effondrement du front, révolution et autres bouleversements, colportées le plus souvent par des détenues nouvellement arrivées et qui exprimaient ainsi le désir ardent d'une libération prochaine. Il y avait enfin les informations des radios étrangères qui nous parvinrent des années durant. Bien entendu, nous ignorions qui captait ces informations et par quels canaux elles nous parvenaient et nous n'osions donc pas croire qu'elles disaient juste. Mais nous étions toujours étonnées de constater que certains bruits se trouvaient confirmés (en général

quelques semaines voire quelques mois après qu'ils eurent commencé à circuler à Ravensbrück) par le *Völkischer Beobachter* ou *Das Reich* – fût-ce en page intérieure ou en petits caractères.

Nous eûmes droit, à partir de la fin de l'été 1942, à des alertes aériennes de plus en plus fréquentes ; le soir, on pouvait apercevoir en direction de Berlin, au sud-ouest, les faisceaux de projecteurs illuminer le ciel. Lorsque les escadrilles de bombardiers passaient en vrombissant au-dessus du camp, nous étions couchées sur nos paillasses, dans nos baraques de bois. Pour les détenues étrangères, toute bombe larguée sur une ville allemande était un motif justifié d'allégresse. Mes pensées aussi accompagnaient les aviateurs alliés, car je savais que l'on ne parviendrait à se débarrasser du national-socialisme qu'en lui infligeant une défaite militaire – mais en même temps, dans ces villes allemandes vivaient des êtres que j'aimais et je savais qu'il y avait en Allemagne beaucoup de gens qui, comme mes proches et mes amis, étaient des ennemis du nazisme, et que c'était sur eux comme sur les autres que l'on jetait sans distinction bombes incendiaires et bombes au phosphore.

Je travaille pour le Reich

Après l'appel matinal, je prends place dans la colonne de jardinage. On compte les quinze femmes qui la composent devant la salle de garde située de l'autre côté du portail du camp puis nous nous mettons en marche en chantant « Dans mon pays fleurissent les roses… », en rangs par cinq, le long du lac de Fürstenberg. Pour la première fois depuis deux ans que je suis au camp, je vois le monde extérieur. La rive du lac est bordée de roseaux et d'aulnaies très denses, au loin on aperçoit le clocher pointu de Fürstenberg. Au bout de quelques minutes, le chemin sablonneux débouche entre les poulaillers et la porcherie des SS et nous nous arrêtons devant la serre du jardin du camp. Notre colonne est accompagnée par une surveillante SS âgée d'environ cinquante ans ; elle est membre de l'Association des femmes national-socialistes, et on lui a confié ce poste à titre honorifique. En fait, elle était serveuse dans un restaurant et, s'étant vu attribuer ce poste depuis quelques jours seulement, elle redoute par-dessus tout que les détenues s'aperçoivent de sa timidité et elle se comporte en conséquence. Le jardinier SS Loebel répartit le travail. Quelques veinardes

sont envoyées à la serre, dont la chanteuse Eva Busch qui m'a fait entrer dans cette colonne. D'autres iront s'occuper des massifs de fleurs et tout le reste doit « remuer » la terre du jardin. Les jardins sont contigus à l'enceinte du camp des hommes. Par un trou pratiqué dans le mur, les détenus jettent de l'humus fertile que l'on a remonté de la partie marécageuse du camp située plus bas ; dix femmes de notre colonne sont alignées et, travaillant comme à la chaîne, déplacent avec leur pelle cette terre lourde et humide. Lorsque l'une d'entre nous relâche son rythme, le monticule de terre amassé devant elle grandit aussitôt tandis que le tas sur lequel elle jette la terre, lui, rapetisse à vue d'œil. Pendant les premières heures, je suis encore fascinée par les superbes touffes multicolores qui parsèment les jardins – mais mon intérêt ne tarde pas à se dissiper. Nous avons les mains pleines d'ampoules, l'estomac vide et ce n'est qu'au prix d'un gros effort que nous parvenons à manier la lourde pelle. Travailler au jardin – cela semble *a priori* tellement agréable… Mais lorsque l'on a pelleté neuf heures d'affilée, transbahuté de la boue dans des caissons, « remué » la terre, les fleurs perdent tout attrait. Un seul problème nous préoccupe toutes autant que nous sommes : comment « organiser » quelque chose à manger ? Des témoins de Jéhovah s'occupent des cochons des SS et disposent donc d'une grande quantité de pommes de terre. Nous nous mettons d'accord avec elles pour trouver une cachette sûre où elles apporteront un plein seau de pommes de terre cuites le jour même, et que nous mangerons pendant les pauses.

Au jardin du camp, on cultive surtout des fleurs destinées aux espaces verts situés devant les maisons des surveillantes, aux jardins qui entourent les villas du commandant, du commandant en second et autres membres du gratin SS. On ne lésine sur rien pour ce qui est de décorer les foyers SS de plantes en pots et de fleurs coupées. D'immenses étendues de gazon et de superbes plates-bandes s'étendent tout autour du bâtiment de la *Kommandantur*. Ce sont, bien sûr, les esclaves du camp qui ont la charge d'entretenir tout cela. Nous arrosons, arrachons les mauvaises herbes, replantons et transplantons. C'est là un travail difficile mais la colonne de jardinage n'en est pas moins très convoitée, le jardinier Loebel n'ayant rien du tyran SS auquel nous sommes par ailleurs habituées. Il ne jure pas, ne menace pas de faire des rapports ; en fait, c'est à peine s'il prononce un mot de temps à autre. Il sait parfaitement que nous volons des fleurs et que, non

seulement nous nous empiffrons de tomates et de concombres quand ils sont mûrs, mais en rapportons même au camp : pourtant, il ne dit rien.

Eva Busch règne en maître à la serre. Chanteuse de cabaret célèbre, elle est la femme du comédien Ernst Busch [9]. Il est bien difficile au jardinier Loebel de résister à une femme aussi charmante et il suffit à Eva de lui glisser à l'oreille que je suis une jardinière hors pair pour qu'il m'envoie travailler à la serre. Par la suite, nous parviendrons également à y faire venir Lotte Henschel. L'un des services les plus importants que l'on pouvait rendre à un ami au camp, c'était de lui procurer un poste offrant soit la possibilité de manger quelque chose, soit celle de faire cuire la nourriture volée.

Pendant tout le temps que je travaillais comme *Blockälteste*, le fait d'être responsable des femmes de toute une baraque m'avait maintenue dans un état de tension constante. En effet, non seulement j'étais personnellement et en permanence exposée au danger, mais quelques centaines de personnes l'étaient aussi. Au jardin, par contre, nous menions toutes trois une vie insouciante et heureuse. Des années d'existence au camp, impliquant une totale déresponsabilisation, la peur constante d'être punie, l'obligation de se soumettre – tout ceci explique que des femmes adultes en viennent à se comporter comme des enfants dès qu'elles peuvent respirer un peu. Elles s'amusent de tout, sont sans cesse en quête d'occasions de pouvoir rire. Ainsi, nous nous étions mis en tête d'installer un aquarium dans un bassin cimenté. Nous voici donc agenouillées au jardin sur un carré de couche à faire semblant, avec un sérieux imperturbable, de mettre des fleurs en pots ; en fait, nous sommes en train de capturer des grenouilles, des grosses brunes et des petites vertes – bref, tout ce que nous pouvons attraper. Le visage toujours grave, nous les emportons dans des pots de fleurs vides au nouvel aquarium et les jetons à l'eau. Et puis, pour que nos pauvres petites pensionnaires puissent se reposer de temps en temps, nous leur taillons de petits bateaux de bois qu'elles escaladent… Nous voici donc, ravies, au bord de notre bassin, à admirer notre ouvrage. Dès que nous entendons claquer la porte de la serre, Eva s'empare de l'arrosoir et asperge les fleurs qu'elle a déjà arrosées cent fois, je me mets à bêcher frénétiquement tandis que Lotte s'éloigne, les bras chargés de pots de fleurs.

C'est précisément la saison des concombres et des tomates. Bien sûr, nous en volons. Mais la difficulté est surtout de les rapporter au camp. Nous inventons de nouvelles cachettes chaque jour : dans un seau, par exemple,

sous la terre du jardin que nous sommes censées apporter à une surveillante ; dans les manches de nos vestes d'uniforme nouées au bout ; dans nos soutiens-gorge… Nous voulons apporter des glaïeuls à Milena. Mais comment faire ? Lotte, qui est maigre, glisse les longues tiges dans l'encolure de sa robe, noue solidement sa ceinture de manière à ce que les fleurs ne s'échappent pas, puis, raide comme la justice, s'en retourne au camp…

Malheureusement, cette belle vie parmi les fleurs, les plants de tomates et de concombres ne devait durer que peu de temps. Un jour, nous voyons arriver la surveillante-chef Zimmer :

— Est-ce que Buber travaille ici ? lance-t-elle.

Mon cœur se met à battre la chamade : en bonne détenue que je suis, je contreviens une fois par heure au moins au règlement du camp.

— Venez avec moi chez la surveillante-chef Mandel ! m'ordonne-t-elle.

Mon inquiétude croît : qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que l'on vienne me chercher en plein travail ?

— Vous parlez russe ? me demande la surveillante-chef Mandel.

— Oui, madame la surveillante-chef !

— Vous savez également taper à la machine et sténographier ?

— Oui.

— Bon, à partir de demain vous travaillerez dans la colonne Siemens. Vous y serez interprète et secrétaire auprès de M. Grade, le responsable des ateliers Siemens. Le bureau du travail est déjà au courant.

J'ai le cœur gros. Je cours voir Milena à l'infirmerie. Me voyant entrer dans son bureau à cette heure inhabituelle, elle croit d'abord qu'il est arrivé quelque malheur et pousse un soupir de soulagement lorsque je lui apprends ce qui se passe. Quel n'était pas mon bonheur alors ! À chaque événement, à chaque changement de ma situation, à chaque danger me menaçant, il y avait un être que ces nouvelles remuaient autant que moi…

Les baraques appartenant à l'entreprise Siemens avaient été construites par des détenus et la première n'était en fonction que depuis quelques semaines. À ce moment-là, pas plus d'une cinquantaine de femmes, employées au bobinage et à l'assemblage de relais électriques, y travaillaient. Avant d'y admettre une détenue, on la soumettait à un test d'habileté et d'intelligence. Celui-ci consistait à tordre un fil selon une forme donnée et à plier un morceau de papier selon un schéma prescrit. On contrôlait en outre son acuité visuelle. L'ingénieur Grade qui, en quinze ans

de bons et loyaux services chez Siemens & Halske, avait pris du galon, sélectionnait soigneusement parmi la masse d'esclaves qui lui étaient envoyées ce qui lui paraissait le plus utilisable. Inlassablement, il demandait la même chose au commandant en second : « Envoyez-moi davantage de détenus appartenant à l'"intelligentsia du camp" ! »

Le travail était organisé de la même façon que dans les entreprises Siemens où étaient employés des travailleurs libres. L'instruction et le contrôle des détenues travaillant au bobinage et à l'assemblage des relais furent confiés à des contremaîtresses civiles. Celles-ci étaient placées sous la direction de vieux chefs d'équipe des usines Siemens et c'est l'ingénieur Grade qui dirigeait l'ensemble de cette « filiale de Ravensbrück ». Par ailleurs, une surveillante SS avait la haute main sur chaque baraque de l'entreprise, faisant office de sbire des autorités du camp.

On établissait pour chaque détenue une fiche signalétique comportant nom, prénom, date de naissance et profession, où l'on consignait également le résultat du test ainsi que le type d'emploi convenant à chacune. Chaque détenue avait un « bulletin de paie » où étaient calculés le volume de travail effectué de même que le salaire y correspondant – le même que celui d'un travailleur libre de Siemens. À la fin de chaque semaine, on faisait la somme des heures de travail effectuées, de manière à établir ce que chaque ouvrière avait « gagné ». Bien sûr, aucune détenue ne vit jamais la couleur de cet argent. La firme Siemens le versait au camp de concentration, au prorata des esclaves employées. Ce système permettait de vérifier sur-le-champ si telle ou telle détenue n'avait pas atteint sa norme – soit environ quarante pfennigs de l'heure. Si d'aventure de tels accès de « paresse » se répétaient, la détenue avait d'abord droit à une réprimande de la part du chef d'équipe. Si cela ne suffisait pas, on allait chercher la surveillante SS qui distribuait des claques et faisait un rapport – à la suite de quoi la détenue se retrouvait au bunker ou au block disciplinaire. L'honorable entreprise Siemens introduisit également le « travail punitif » pour les détenues. Celui-ci consistait, pour les femmes n'ayant pas atteint la norme, à faire jusqu'à cinq heures d'« heures supplémentaires » après leurs dix ou onze heures de travail. Par contre, celles qui dépassaient la norme – cela existait malheureusement aussi – avaient droit à une prime sous forme de bons de cinquante pfennigs et un mark valables à la cantine des détenues, où les dernières années, au reste, l'on ne pouvait plus guère acheter que du sel et l'infecte « pâte de poisson ».

Mon travail chez Siemens consistait avant tout à assurer la correspondance du sieur Grade avec la direction du camp. Ingénieur dans le civil, cet homme s'était transformé en véritable SS. Il ne craignait pas de dénoncer à la surveillante les détenues « rétives au travail », lui demandant de faire un rapport. Lorsqu'il trouvait une détenue inutilisable, il ne se gênait pas pour employer à son propos les termes les plus dépréciatifs dans sa correspondance adressée au camp. Pour lui, aucune espèce de droits de l'homme ne s'appliquait aux détenues. Je ne devais pas tarder à apprendre que ce zèle était motivé tout autant par le désir de faire carrière que par la crainte d'être envoyé au front. Il eut d'ailleurs droit au sursis aussi longtemps qu'il s'avéra indispensable à l'entreprise Siemens.

Chaque détenue se voyait attribuer, dans l'atelier, une place déterminée. De nombreuses et vastes fenêtres éclairaient la baraque haute de plafond et spacieuse. En plus, chaque table était placée sous le faisceau d'une puissante lumière électrique. Les femmes bobinaient, assemblaient, ajustaient, vérifiaient et emballaient des relais qui étaient utilisés à la fois pour des téléphones automatiques et, surtout, pour les mécanismes de largage automatique des bombes. On fabriquait également des commutateurs et des appareils téléphoniques. Tous ces travaux complexes réclamaient une extrême attention et beaucoup d'habileté.

Les dictatures d'Hitler et de Staline ont montré que l'industrie moderne peut tirer le meilleur parti de l'emploi d'esclaves ; la seule condition étant de ne pas reculer devant l'usure du matériel humain et les dépenses en matériel tout court. Les camps de concentration russes tout comme ceux d'Allemagne furent mis en place pour isoler des ennemis de l'État ; il n'en reste pas moins que les deux systèmes, fondés sur le même mépris de l'individu, finirent par avoir recours, dans des situations critiques, à l'exploitation d'esclaves.

La colonne Siemens était placée sous les ordres de la surveillante SS Ehlert. Tous les matins, lorsque nous avions franchi le portail du camp, elle lançait à pleins poumons : « Allez, chantez maintenant ! chantez "Ohé du bateau" ! » Nous entonnions alors sa chanson favorite : « Nous étions amarrés au large de Madagascar, il y avait la peste à bord. Dans les tonneaux, l'eau était croupie et chaque jour un matelot passait par-dessus bord. Ohé ! ohé ! petite, du bateau !… » Pour aller chez Siemens, il fallait passer devant le jardin et j'avais chaque fois le cœur gros en apercevant la

serre et les massifs de fleurs. Derrière le jardin, nous traversions des voies de chemin de fer. Une fois, nous trouvâmes les barrières fermées et notre colonne resta bloquée devant la porcherie, tout près d'un énorme tas de choux-raves. En quelques secondes, tout avait été liquidé. La surveillante s'en aperçut mais se contenta de dire : « Allons, ça suffit maintenant ! » Au bureau, la surveillante Ehlert était installée près de la table où je tapais à la machine. Je pouvais l'observer à longueur de journée. Elle était blonde, plantureuse – une vraie Walkyrie –, aimait bien rire, bien manger ; l'idée que d'autres pouvaient souffrir de la faim lui était insupportable. Bonne fille, elle donnait très souvent de la nourriture aux détenues de sa colonne : « Allez donc me jeter ce papier dans la corbeille, derrière l'armoire de la pièce de service – mais avant, n'oubliez pas de regarder ce qu'il y a dedans ! » avait-elle coutume de dire. Et on y trouvait plusieurs tartines. Son occupation favorite était de rester assise toute la journée à potiner. C'était vraiment trop lui demander (et de surcroît cela ne correspondait pas à son tempérament) de faire activer les autres au travail ou encore plus d'inspecter les allées de l'atelier. Si elle n'y avait pas été poussée par Grade, elle n'aurait sans doute jamais fait un seul rapport. Au bout de quelques mois, elle fut déplacée par mesure disciplinaire et condamnée après la guerre à quinze ans de prison, lors du procès de Bergen-Belsen.

Par les fenêtres de la baraque de travail, nous voyions les détenus occupés à construire de nouveaux blocks. Quelques jours après mon arrivée chez Siemens, le garde SS vint trouver Grade et lui demanda la permission de téléphoner. Je l'entendis alors dire :

— Est-ce que je pourrais parler au Dr Rosenthal ? Nous venons d'abattre le détenu n° tant lors d'une tentative de fuite !

Durant mon bref passage chez Siemens, la garde signala cinq liquidations pour « tentative de fuite » – et ce, dans une seule colonne.

À l'automne 1942, un nouveau transport de femmes partit pour Auschwitz – parmi elles, toutes les « pures et dures » des témoins de Jéhovah. Nous ne savions toujours rien de précis sur Auschwitz. Mais je n'allais pas tarder à savoir à quoi m'en tenir.

Lorsqu'une détenue travaillant pour Siemens se sentait malade, on relevait son nom à l'usine, puis on la conduisait à l'infirmerie où l'on s'occupait d'elle en priorité – elle n'avait pas à faire la queue pendant des heures. L'entreprise Siemens souhaitait vivement réduire autant que possible toute « baisse de productivité ». Un jour, emmenant ainsi des

malades à l'infirmerie, je remarque une colonne de témoins de Jéhovah alignée près du bâtiment cellulaire, dans un coin de la place du camp. Je ne parviens pas très bien à distinguer leurs visages, mais il me semble néanmoins les connaître. Prétextant avoir oublié quelque chose à la baraque, je me glisse derrière le bâtiment cellulaire et les femmes ne tardent pas à me reconnaître. Elles sont là, une douzaine ou une quinzaine, appartenant au groupe des « pures et dures » ; on a commencé par les emmener à Auschwitz, puis on les a ramenées à Ravensbrück. L'une d'entre elles, Rosl Hahn (elle est originaire d'Ischl), me lance alors :

— Viens voir ici, Grete, j'ai quelque chose d'important à te dire ! On nous a ramenées d'Auschwitz et on va certainement nous exécuter. Mais avant de mourir il faut que je te raconte les horreurs qui se passent là-bas ! On y jette au feu des gens, des enfants vivants, même ; je t'assure, tu peux me croire, des nourrissons juifs sont jetés au feu. Dans tout le camp on sent jour et nuit la puanteur de la chair humaine brûlée. Tu me crois pas ? Eh bien, aussi vrai que je suis ici, devant toi, c'est la vérité, la pure vérité !

Son visage, naguère agréable, est jaune, de profondes rides se sont creusées dans ses joues, ses lèvres exsangues découvrent, lorsqu'elle parle, des dents blanches et saines. La vie semble s'être retirée dans son regard toujours très vif et dans la conviction de son ton. Les autres témoins de Jéhovah opinent silencieusement et me regardent, comme indifférentes. Je ne crois pas un mot de ce que je viens d'entendre, pensant qu'elles ont complètement perdu la raison. Je cherche quelque chose à dire pour pouvoir repartir.

— On va sans doute vous conduire au block 17. J'irai vous voir ce soir et on pourra reparler d'Auschwitz.

— Mais non, on va nous conduire au bâtiment cellulaire et ensuite nous fusiller, répondent-elles.

Je m'esquive, la gorge nouée. Le jour même, on les fait monter dans le fourgon cellulaire qui, bientôt, franchit le portail du camp. Peu après, on ramène leurs uniformes de détenues, avec triangles et matricules. Le jugement les condamnant à mort pour refus de travail a été exécuté.

Note 1 : Voir Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, Paris, Éd. du Seuil et Éd. de la Baconnière, 1949, 1986.

Note 2 : Margarete Buber-Neumann est officiellement en « détention de sécurité » à Ravensbrück car elle n'a été l'objet d'aucun jugement.

Note 3 : *Kellerbruch* est le nom de l'entreprise qui s'occupait du jardinage et du terrassement à Ravensbrück.

Note 4 : Genèse, Lévitique, *passim*.

Note 5 : Détenue politique que Margarete Buber-Neumann a connue lors de son transfert à Berlin en 1940.

Note 6 : Voir à ce propos : *Milena* de Margarete Buber-Neumann (Seuil, 1986), *Vivre* de Milena Jesenská (Lieu commun, 1985), *Lettres à Milena* de Franz Kafka (Gallimard, coll. « Idées », 1983), *Journal* de Franz Kafka (Livre de poche, 1983).

Note 7 : Écrivain pragois, ami de Milena Jesenská, éditeur et préfacier des *Lettres à Milena* de Franz Kafka.

Note 8 : Heinz Neumann (1902-1937 ?) : compagnon de Margarete Buber-Neumann, dirigeant du parti communiste allemand. S'oppose à Staline en 1932 à propos de l'attitude à adopter vis-à-vis des nazis, rapidement relevé de ses responsabilités. Réfugié en Union soviétique, il est arrêté en avril 1937 puis exécuté sans procès.

Note 9 : Ernst Busch (1900-1980) : comédien, chanteur, militant communiste lié à Brecht, notamment. Fit une importante carrière officielle en Allemagne de l'Est après 1945.

L’ABÎME

Secrétaire auprès de la surveillante-chef

La surveillante-chef Mandel partit avec le dernier transport pour Auschwitz. Elle fut remplacée par une dénommée Ehrich. Celle-ci avait été longtemps surveillante et avait démontré, à force de distribuer coups de pied, coups de poing et rapports, son aptitude à exercer une fonction plus élevée.

En octobre 1942, un groupe de visiteurs fait son apparition, pendant le travail, à la baraque Siemens. Il s’agit de la direction du camp de Ravensbrück – avec, entre autres, la surveillante-chef Langefeld. Guidée dans l’atelier par l’ingénieur Grade, elle m’aperçoit derrière ma machine à écrire.

— Depuis quand travaillez-vous ici ? Pourquoi n’êtes-vous plus chez les témoins de Jéhovah ? me demande-t-elle.

Je le lui explique brièvement et elle me dit de passer la voir, le soir, à son bureau.

La surveillante Langefeld n’était revenue que quelques jours auparavant d’Auschwitz pour reprendre son poste de surveillante-chef à Ravensbrück. Le soir, donc, je me rends dans son bureau et elle me demande :

— Est-ce que vous ne voudriez pas venir travailler avec moi au bureau ?

— Ce n’est pas à moi d’en décider ; c’est le bureau du travail qui m’a envoyée chez Siemens !

— Sans doute, poursuit-elle, mais est-ce que vous ne préféreriez pas plutôt travailler pour moi que chez Siemens ?

— Bien sûr…

Je vois qu’elle hésite :

— La chose est un peu compliquée car, moi non plus, je ne peux rien faire contre le bureau du travail. Mais voilà ce que je vous propose : restez une semaine au service intérieur de votre block – le temps que M. Grade trouve une autre secrétaire. Vous irez demain chercher une carte de service

intérieur auprès du Dr Oberhäuser que je préviendrai. Et dans une semaine, revenez me voir.

Étranges méthodes, me dis-je. La surveillante-chef n'a même pas le pouvoir de s'adresser au chef du bureau du travail pour demander qu'une détenue soit attachée à son service ! C'est qu'à l'époque je n'étais pas encore au fait des rivalités opposant les différents services SS du camp.

Je savoure donc ces journées de « service intérieur » dont on m'a si bizarrement fait cadeau. Un matin, je vois arriver la surveillante Laurenzen qui me fait savoir que je suis convoquée « en haut ». Curieuse, je lui demande auprès de qui elle me conduit. Elle me répond alors simplement :

— Tâchez de vous faire un peu belle.

— Comment, j'ai de la visite ?

— Ça, je n'en sais rien !

Elle m'emmène, nous franchissons le portail et nous dirigeons vers la *Kommandantur*. Elle s'annonce et nous attendons dans une pièce. Au camp de Ravensbrück, les visites étaient interdites, mais les parents des détenues parvenaient souvent à obtenir de la Gestapo une autorisation de visite, lorsqu'ils réussissaient à la convaincre qu'il s'agissait d'un cas de force majeure.

Nous voilà donc introduites auprès du commandant en second Bräuning, assis derrière son bureau. Rien qui ressemble à une visite. Il a sous les yeux un dossier ouvert. Je m'annonce ; Bräuning tourne les pages du dossier tout en me dévisageant de temps en temps.

— Ainsi donc, vous étiez la femme de Heinz Neumann, note-t-il au passage, et vous fréquentiez les cercles proches de Staline…

— Non !

— Taisez-vous donc, je ne vous ai rien demandé !

Il poursuit :

— Tiens, et le fameux Dimitrov a habité chez vous !

Il continue à lire, puis referme le dossier et dit :

— Vous ne vous figurez tout de même pas que l'on va vous relâcher ! J'ai fait venir votre dossier parce que cela m'intéressait. Vous pouvez disposer !

La surveillante me reconduit au camp et je me creuse les méninges pour essayer de comprendre par quel concours de circonstances malheureux il a bien pu tomber sur mon dossier. Rien n'était plus dangereux en effet que d'attirer sur soi l'attention de la direction du camp.

C’est seulement après la libération, en 1945, que j’appris que mon beau-frère Bernhard avait tout bonnement pris le train pour Ravensbrück, était parvenu sans encombre jusqu’à la *Kommandantur* où, après avoir exprimé le désir de me voir, il se fit éconduire poliment. Du coup, Bräuning « s’intéressa » à mon dossier. Il était commandant en second et *Sturmbannführer* dans la hiérarchie SS, incarnant le type achevé du gangster SS. Son visage usé était d’un gris qui avait quelque chose de vampirique. Il aimait prendre des poses théâtrales sur la place du camp, et nous lança un jour : « Moi, je ne laisserai jamais sortir une seule politique d’ici, même s’il faut que je les descende toutes avec mon propre revolver ! » Tout différent était son supérieur, le SS-*Hauptsturmführer* Suhren, commandant du camp. Comparé à son prédécesseur, ce sadique, cette terreur qu’était le commandant Kögel – stéréotype du militaire prussien –, le « nouveau » ne pouvait être perçu par les détenues que comme une providence : « il est poli », « avec lui on peut parler », disaient-elles. Suhren, en effet, n’arpentait pas l’allée du camp en faisant cliqueter ses éperons, il se contentait de se glisser le soir dans l’obscurité derrière les baraques où vivaient les femmes, observant du dehors l’agitation régnant dans les blocks. Soudain, il faisait son apparition, de jour comme de nuit, sur une allée secondaire, à l’improviste, où il aimait à surprendre les détenues en pleine activité interdite. C’était un espion né, un sournois. Mais sa passion était avant tout d’installer de nouvelles clôtures, de nouvelles barrières. Cela lui valut d’ailleurs d’être baptisé « le roi de la clôture ». Il y avait enfin un troisième personnage qui disposait au camp d’importantes prérogatives – c’était le *Hauptsturmführer* Seitz. Il avait la charge de l’« administration ». C’est « grâce » à lui, entre autres choses, que l’on nous reprenait nos tenues d’hiver et nos bas dès le mois d’avril, nous obligeant ainsi à aller pieds nus jusqu’en septembre.

Me voici donc embauchée au bureau de la surveillante Langefeld ; dès le lendemain l’ingénieur Grade est au courant et s’en plaint au commandant en second Bräuning. Une discussion entre ce dernier et la surveillante-chef Langefeld s’ensuit, à l’occasion de laquelle, bien entendu, Bräuning lui apprend qui est, en réalité, cette Buber – ne vient-il pas de prendre connaissance de mon « intéressant » dossier ? Ce fait devait avoir par la suite, aussi bien pour la Langefeld que pour moi, des conséquences très fâcheuses.

Dans les bureaux du camp travaillaient des détenues allemandes et polonaises. On y préparait les appels, relevant les effectifs de chaque block, les contrôlant – de façon à ce que la surveillante chargée du rassemblement n'ait rien d'autre à faire que comparer les chiffres ainsi établis avec ceux qui étaient fournis par les *Blockältesten*. En principe, la chose était très simple, mais en pratique cela ne collait presque jamais, tant les surveillantes SS étaient bêtes, sans exception aucune. En outre, nous nous occupions de l'approvisionnement de chaque block, des transferts d'un block à l'autre, tenions à jour la liste des effectifs du camp. Jusqu'à l'automne 1942, l'appareil du « bureau du travail » se trouvait également au bureau des effectifs, mais il se vit attribuer ensuite sa propre baraque et fut dirigé par l'*Arbeitseinsatzführer* Dittmann. Les détenues qui travaillaient au bureau des effectifs disposaient de nombreuses possibilités d'agir en faveur de leurs codétenues et d'influencer les surveillantes SS.

Dès 1942, une pagaille noire régnait aussi bien dans le fichier du camp que dans les listes de détenues présentes à Ravensbrück, d'ex-détenues remises en liberté ou décédées, ces listes étant établies soit selon les numéros matricules, soit par ordre alphabétique. Les « transports de malades » étant officiellement considérés comme des « transferts dans un autre camp », il aurait fallu, en bonne logique, les retrancher des effectifs du camp. Mais ce n'était en règle générale le cas que lorsqu'un autre camp avait « accusé réception » des détenues parties en transport. En l'occurrence – s'agissant des « transports de malades » – cela ne pouvait être le cas puisqu'on les envoyait à la mort. Du coup, on oubliait souvent de les « décompter ». Mais, d'un autre côté, une surveillante de la *Kommandantur* était chargée d'envoyer confidentiellement aux familles de celles que l'on avait assassinées un avis de décès. L'appareil bureaucratique de la direction du camp, qui fonctionnait d'une manière si parfaite pendant les premières années, commençait à s'enrayer.

Je quittai bientôt les bureaux du camp pour devenir secrétaire de la surveillante-chef Langefeld. En pratique, c'est elle qui avait la charge du camp, son rôle étant d'exécuter les ordres du commandant SS Suhren et du commandant en second Bräuning. Elle avait sous ses ordres la SS chargée du rapport et les surveillantes SS qu'elle devait répartir entre les différentes colonnes de travail et parmi lesquelles elle choisissait les « chefs de block ». En outre, la *Kommandantur* l'avait chargée d'autres responsabilités : elle devait veiller à ce que les comptes des effectifs

« tombent juste » et – jusqu'à ce que le « bureau du travail » prenne son autonomie – au bon déroulement des appels au travail. Tous les « rapports » établis à l'encontre de détenues, aussi bien au camp qu'au travail, lui étaient remis par les surveillantes. Chaque semaine, un « compte rendu disciplinaire » avait lieu dans son bureau. Elle procédait à l'interrogatoire des détenues ayant fait l'objet d'un rapport et avait à décider si celui-ci était fondé ou non. D'elle dépendait que le rapport soit transmis ou non au commandant. De même, des indications dont elle l'accompagnait dépendait souvent le type de punition infligée par le commandant ; celui-ci établissait un « procès-verbal de contravention » rédigé selon toutes les règles de l'art bureaucratique, le parafait et le renvoyait à la surveillante-chef. Les détenues « condamnées » étaient à nouveau convoquées pour « notification de peine » – et la Langefeld leur communiquait le jugement du commandant.

Elle avait en outre la charge de répondre aux « demandes d'information » et d'établir des « rapports de conduite » qui, en principe, étaient adressés à la « section politique » du camp, lorsqu'il était question de libérer une détenue. On demandait ainsi, par exemple, si la détenue X s'était amendée, comment elle travaillait, combien de sanctions lui avaient été infligées au camp ; bref, où en était sa « rééducation ». Les détenues faisant l'objet de « demandes d'information » étaient elles aussi convoquées par la surveillante Langefeld ; celle-ci devait se faire une opinion au cours d'un entretien qui ne durait guère plus de cinq minutes et déterminer si cette détenue était « mûre » pour être remise en liberté. Elle remplissait le questionnaire lié à la « demande d'informations » et ajoutait quelques phrases exprimant un avis favorable ou défavorable à la libération de la personne en question. Mais c'était toujours la Gestapo qui avait, en la matière, le dernier mot – sans oublier le commandant du camp qui consignait également sur ces papiers son avis quant à l'éventuelle libération de cette détenue. Outre la surveillante Langefeld, il y avait une seconde surveillante-chef, une certaine Gallinat, qui était responsable du service extérieur. Elle contrôlait l'activité des chefs de block SS et des surveillantes dans les commandos de travail.

Un être en proie au doute

La surveillante Langefeld était âgée de quarante-deux ans. Originaire de la région rhénane, elle avait grandi dans une famille de fonctionnaires extrêmement nationaliste. Elle était enfant pendant la Première Guerre mondiale et son plus grand regret avait été de ne pas être un homme pour pouvoir partir se battre contre l'ennemi héréditaire : la France. Johanna Prochaska qui avait combattu en 1812 dans un corps franc, déguisée en homme, était son idéal. L'occupation du pays rhénan par les Français en 1918 fut pour elle une humiliation sans pareille et c'est avec un enthousiasme total qu'elle accueillit la perspective du « renouveau de l'Allemagne » proclamé par Hitler. L'inflation appauvrit sa famille ; elle se maria puis se retrouva rapidement veuve ; il lui fallut alors se mettre en quête d'un métier afin de nourrir son enfant. Elle travailla d'abord dans des organisations de bienfaisance, puis comme gardienne de prison. En 1936 ou 1937, elle devint surveillante au camp de concentration de femmes de Lichtenburg, puis, rapidement, surveillante-chef à Ravensbrück. Début 1942, on l'envoya – toujours comme surveillante-chef – à Auschwitz, car elle ne s'entendait pas avec Kögel, le commandant de Ravensbrück. En octobre 1942, elle revint.

C'est donc avec cette femme que je me retrouvais tous les jours, dans la même pièce. Elle avait la réputation parmi les détenues d'être « correcte ». Elle ne cognait pas, ne donnait pas de coups de pied. Avant même que j'aie eu la moindre conversation personnelle avec elle, elle me fit l'impression d'un être déchiré par des doutes intérieurs, bourré d'inhibitions et de complexes d'infériorité. Elle était là, assise à son bureau, époussetant nerveusement sa robe ou frottant sans arrêt sa manche comme si elle y avait découvert des grains de poussière. De même, avant d'entamer une phrase, elle se raclait longuement la gorge, faisait machinalement le geste d'écarter les cheveux de son front. Parfois, on voyait son regard se perdre dans le lointain et, emportée par ses pensées, elle oubliait d'achever la phrase qu'elle venait de commencer. Elle se débarrassait de la plupart des surveillantes avec beaucoup de hauteur, faisant manifestement des efforts considérables pour que leurs relations ne prennent pas un tour personnel. Avec quelques-unes d'entre elles qui lui paraissaient sympathiques, par contre, elle oubliait toute distance et exprimait sans ambages la haine et l'aversion que lui inspiraient les dirigeants SS du camp dans leur totalité. En ces occasions, ma présence – celle d'une détenue, ne l'oublions pas – ne la retenait en rien. Je me souviens qu'un jour l'« administration », comme

cela était courant, se refusait à remettre les tenues d'hiver aux détenues. La surveillante Langefeld eut à ce propos une conversation téléphonique orageuse avec le chef de l'administration, le *Hauptsturmführer* Seitz, exigeant qu'il fasse livrer ces vêtements aux détenues. Après avoir reposé l'écouteur, elle se tourna vers moi – nous étions seules dans la pièce – et dit :

— Ce Seitz, il faudrait un jour l'obliger à rester nu pendant des heures sur l'allée du camp, histoire de lui apprendre ce que c'est que se geler !

Comment, dans ces conditions, n'aurais-je pas tenté d'influencer cet être chancelant, cela dans l'intérêt des détenues ?

Je posai les premiers jalons lors du « compte rendu disciplinaire ». Les détenues qui avaient écopé de « rapports » attendaient dans le couloir et comparaissaient l'une après l'autre dans le bureau de la surveillante-chef… Je vois donc arriver l'une de nos « perles rares », pauvre hère affamé – elle sortait du block disciplinaire. Le rapport indiquait : « X a volé un chou-rave. »

— Vous avez vraiment volé ce chou-rave ? demande la surveillante-chef.

L'accusée fond en sanglots et finit par répondre :

— Si vous saviez comme j'avais faim, madame la surveillante-chef !

— Et si tout le monde se met à voler des choux-raves, que nous restera-t-il à manger ?

— C'est vrai, madame la surveillante-chef, mais j'avais tellement faim, et…

La détenue est congédiée et la surveillante-chef doit maintenant décider si le rapport est justifié ou non. Lorsqu'une détenue n'avouait pas, on faisait venir des témoins. Mais, en l'occurrence, l'affaire était parfaitement claire, et cette pauvre femme affamée, exténuée savait ce qui l'attendait : le cachot noir, éventuellement la bastonnade. J'interviens donc :

— Madame la surveillante-chef, je connais X, j'étais dans le block des asociales avec elle. Elle est au bout du rouleau et ne survivra pas au bunker. La seule chose à faire pour elle serait de la sortir le plus vite possible du block disciplinaire ; mais si elle écope d'un nouveau rapport, elle n'a aucune chance.

La surveillante-chef ne répond rien, elle fait quelques mouvements convulsifs de la tête puis déchire brusquement le rapport et le jette dans la corbeille à papier.

Il m'était beaucoup plus facile d'influer sur ses décisions lorsqu'il s'agissait de détenues russes ou polonaises. Il fallait alors que je traduise et je pouvais donc tourner leurs réponses à ma convenance.

Je ne tardai pas à remarquer par ailleurs que la surveillante-chef n'avait pas beaucoup de mémoire. J'en profitai donc pour faire disparaître purement et simplement des rapports. Je choisissais tout particulièrement ceux qui étaient susceptibles d'entraîner de lourdes peines, les cachant sous une pile de papiers, sur son bureau. Ensuite, j'attendais de voir si la surveillante qui avait rédigé le rapport venait s'en enquérir. Si elle ne le faisait pas, je détruisais le papier. Lorsque j'apprenais qu'une surveillante se montrait particulièrement brutale, je saisissais la première occasion pour informer la surveillante-chef de ses « prouesses » ; dans la plupart des cas, elle relevait la mégère en question de son poste de *Blockleiterin*.

Je n'arrivais pas à comprendre comment cette femme pouvait d'une part se sentir profondément concernée par les souffrances de certaines détenues, et de l'autre supporter d'assister tous les vendredis, en compagnie du commandant du camp et du médecin SS, à l'« exécution de la peine », voir bastonner ces femmes. Je me rendais bien compte pourtant qu'après chaque séance de ce genre elle se trouvait en proie à la plus vive nervosité et au dégoût le plus évident. Mais elle était déchirée par des contradictions bien plus criantes encore. Elle évoquait devant moi, les yeux humides, le destin tragique de certaines Tsiganes ; elle convoquait Judith Horvath, mère de dix enfants, qu'elle avait déjà connue au camp de Lichtenburg, et trouvait pour cette vieille Tsigane les mots de consolation les plus affectueux, à vous fendre le cœur. Mais lorsque c'était d'une juive qu'il s'agissait ou lorsqu'elle faisait partir tout un transport pour Auschwitz, la haine se lisait sur son visage, déformait sa voix.

Elle avait été surveillante-chef à Auschwitz pendant six mois, elle connaissait donc l'existence des chambres à gaz dans ce camp, ainsi que le sort atroce qu'y subissaient les juifs. La protection de quelque huile SS lui avait permis d'être renvoyée à Ravensbrück. « Auschwitz est la chose la plus horrible qu'un être humain puisse imaginer, me dit-elle un jour. Je ne peux pas me pardonner d'avoir laissé là-bas les témoins de Jéhovah que j'y ai conduites. Ma seule consolation, c'est que Teege et Maurer au moins soient sauvées. » Et en effet, elle était parvenue au prix des plus grandes difficultés – elle était intervenue personnellement auprès d'Himmler – à

faire libérer deux détenues communistes d'Auschwitz, Bertel Teege et Lies ! Maurer.

On pouvait encore comprendre la sympathie qu'éprouvait la surveillante Langefeld pour les politiques et les témoins de Jéhovah allemandes… Mais, chose étonnante, elle admirait par-dessus tout les « nationalistes » polonaises. Celles d'entre elles que l'on condamnait à mort étaient à ses yeux des héroïnes et des martyres qui se sacrifiaient pour leur peuple. Mais d'un autre côté, elle partageait l'idée national-socialiste selon laquelle la race des Seigneurs a des prérogatives particulières, ne doutait pas un instant que les dirigeants nazis – Adolf Hitler et Heinrich Himmler – fussent d'une parfaite intégrité ; elle était convaincue que ni l'un ni l'autre ne soupçonnait à quel point les SS qui dirigeaient les camps étaient corrompus, dévoyés au plan de la morale et des mœurs. De la même façon qu'elle croyait au national-socialisme, la victoire de l'armée allemande lui semblait certaine.

Par contre, elle considérait comme inhumaine et politiquement incorrecte la déportation de millions de « travailleurs étrangers » en Allemagne…

Au fil de nos conversations toujours nombreuses, je parvins rapidement à ébranler sa foi en la victoire du Reich ; surtout, j'éveillai en elle des doutes inextricables en l'obligeant à voir le système du camp de concentration avec les yeux du détenu. J'en appelai à ses sentiments de mère, lui racontant dans tous les détails les assassinats continuels de nouveau-nés, les liquidations par piqûres, lui démontrant que ces crimes n'avaient pas pour cause l'avilissement des chefs ou médecins SS, mais étaient bel et bien inscrits dans la nature même de la dictature nazie. Je ne saurais dire à quel point je parvins à convaincre la surveillante Langefeld, mais il n'était pas négligeable qu'elle – surveillante-chef au camp – m'écoute. Au bout de quelque temps, je lui demandai comment elle parvenait à supporter et à trouver une justification à son travail dans un camp de concentration, comment elle pouvait accepter de partager la responsabilité de toutes les horreurs qui s'y commettaient. Elle me répondit alors d'un ton mal assuré :

— N'y a-t-il donc rien de positif dans mon travail au camp ? Est-ce que les détenues n'auraient pas la vie encore plus dure si c'était une autre qui était à ma place ?…

Je ne compris que peu à peu combien étaient tendues les relations entre la surveillante-chef et les autres chefs SS ; mais c'est seulement après l'épilogue funeste que connut mon activité auprès d'elle que je sus le fin mot de l'affaire : dès le retour de la surveillante Langefeld d'Auschwitz, le

commandant du camp Suhren et le commandant en second Bräuning avaient tout mis en œuvre pour la faire tomber. Ils constituaient soigneusement leur dossier contre elle, contrariaient et entravaient par tous les moyens possibles et imaginables son activité de surveillante-chef.

Au cours de l'hiver 1942, on annonça l'arrivée d'un important transport de détenues soviétiques appartenant aux services sanitaires de l'armée de Crimée. C'étaient presque toutes des infirmières, des médecins auxiliaires ou des médecins qui avaient été faites prisonnières à Sébastopol. Les Allemands les expédièrent en camp de concentration. Une certaine nervosité s'empara de l'ensemble des autorités du camp lorsqu'elles apprirent que les « femmes de l'Armée rouge » arrivaient.

On débarrassa une baraque que l'on entoura de barbelés. Lorsque les femmes russes débarquèrent des wagons de marchandises, quelques surveillantes les accueillirent à coups de pied et de poing. Les « femmes de l'Armée rouge » avaient gardé leurs uniformes et observaient une discipline strictement militaire. Elles entrèrent en rangs serrés dans le camp et les formalités d'admission se déroulèrent dans un silence absolu, sous le contrôle de leurs chefs. Le commandant et le commandant en second, en guise de provocation, s'en allèrent les observer alors qu'elles se trouvaient nues sous la douche. Je vis arriver la surveillante-chef au bureau, en proie à l'agitation la plus intense, et proférant un torrent d'injures contre l'impudence de ces SS dévergondés ; elle ne tarissait pas d'éloges sur l'attitude des entrantes russes – et ses propos laissaient deviner comme un mélange d'envie et de peur. Dans les baraques, les « femmes de l'Armée rouge » maintinrent leur mode d'existence militaire, ce qui contribua à accroître la sympathie de la surveillante Langefeld à leur égard. La baraque de l'« Armée rouge » fut placée sous la surveillance rigoureuse de la police du camp dirigée par Käthe Knoll – à qui j'avais succédé au block des témoins de Jéhovah.

L'arrivée des « femmes de l'Armée rouge » eut un effet frappant sur de nombreuses détenues russes et ukrainiennes du camp. Il ne se passait pratiquement pas de jour sans que Käthe Knoll – dans l'exercice de ses fonctions – n'apporte à la surveillante-chef des messages ou de petits sacs remplis de sel qui étaient tombés entre ses mains. C'étaient des détenues russes qui avaient essayé de les lancer par-dessus les barbelés à leurs camarades de l'« Armée rouge ». La surveillante-chef me demanda de traduire ces messages. Voilà ce qu'on pouvait y lire : « Chères camarades !

Nous saluons votre arrivée à Ravensbrück ! Comment va votre santé ? Vos épreuves n'ont-elles pas été trop dures ? Nous allons essayer de vous faire parvenir du pain. Cela fait maintenant presque un an que ces maudits Allemands nous ont déportées. Dites-nous le plus vite possible si vous allez refuser de travailler ! Si c'est le cas, nous sommes prêtes, nous aussi, à faire la grève… Répondez-nous ! » Suivaient de nombreuses signatures, avec indication des noms, des numéros matricules et des blocks dans lesquels se trouvaient les signataires. Toutes ces lettres étaient des actes d'allégeance, dictés par la crainte que suscitait l'apparition à Ravensbrück de ces représentantes de l'« autorité » russe. Bien entendu, je ne traduisis pas le contenu réel de ces billets, les transformant en messages de salutation purement sentimentaux. Ils prirent donc directement le chemin de la corbeille à papier. Ces nombreux messages n'étant sanctionnés par aucune punition, Käthe Knoll ou une autre femme de la police du camp s'en allèrent trouver une détenue polonaise qui parlait russe et allemand et lui demandèrent de traduire l'un d'entre eux. Ensuite seulement, elles le remirent à la surveillante Langefeld et je le « déchiffrai » – comme les précédents. Cela me valut d'être dénoncée au commandant en second mais je n'eus cependant à rendre des comptes que plusieurs mois plus tard : ceci fut porté à mon « débit » qui ne cessait de s'accroître.

Lorsqu'une détenue apprenait qu'elle faisait l'objet d'une « demande d'information » de la part de la Gestapo, elle ne se sentait plus de joie, se voyant déjà remise en liberté. C'est la raison pour laquelle je pressais toujours la surveillante Langefeld – qui avait du mal à assumer ses multiples charges – de répondre à ces « rapports de conduite ». Mon travail consistait alors à prendre en sténographie les questions posées par la surveillante-chef et les réponses des détenues. À la fin de l'interrogatoire, la surveillante Langefeld donnait son avis en quelques phrases, recommandant soit la remise en liberté, soit le maintien en détention de la personne en question. Il se trouva qu'au bout d'un certain temps, pour accélérer le travail, je me contentais de demander à la surveillante-chef s'il convenait de donner une réponse positive ou négative ; je remplissais alors moi-même les formulaires et les lui donnais à signer. Tout naturellement, bien sûr, je donnais une réponse positive à ces « demandes d'information » chaque fois que je le pouvais – notamment lorsque la détenue en question n'avait pas écopé de plusieurs punitions au camp. Mais cette manœuvre n'échappa pas au regard vigilant du commandant. Il arrivait que la Gestapo s'enquière de

détenues se trouvant à l'infirmerie, et que l'on ne pouvait donc pas convoquer. J'en profitai un jour pour demander à la surveillante-chef la permission d'y aller et d'interroger les malades, de manière à ce que l'on puisse remplir au plus vite ces « demandes d'information » qui avaient tant d'importance aux yeux de l'administration. Elle me donna son accord. Ceci constitua aussi par la suite l'un des points de l'acte d'accusation dressé contre la surveillante Langefeld et moi-même.

À l'automne 1942, la communiste allemande Erika Buchmann, qu'Himmler avait fait relâcher en janvier 1941 (après lui avoir démonstrativement serré la main !), fut ramenée au camp comme « récidiviste ». Elle avait émis sur son lieu de travail un jugement positif sur l'Union soviétique et avait été dénoncée. Ces « récidivistes » étaient automatiquement placées au block disciplinaire. Elles portaient à la manche, pour qu'on puisse les identifier, une bande de tissu de la même couleur que leur triangle. Erika Buchmann fut rapidement nommée *Blockälteste* du block disciplinaire. À ce titre, elle ne cessait de faire pleuvoir sur les détenues une avalanche de rapports qui les amenaient à comparaître devant la surveillante-chef lors du « compte rendu disciplinaire ». Je l'ai déjà dit, il y avait parmi les femmes du block disciplinaire des éléments détestables avec qui la cohabitation était des plus pénibles. Mais était-ce une raison suffisante pour qu'une prétendue socialiste comme Erika Buchmann aille dire à la surveillante Langefeld qu'il serait préférable de liquider de tels individus – car, disait-elle, ces femmes ne cessaient de perturber la vie de la communauté ? Cette communiste avait fait sienne, comme si cela allait de soi, la théorie fasciste de l'extermination des « éléments biologiquement inférieurs ».

Les SS avaient toujours besoin de nouvelles surveillantes pour les dizaines de milliers de détenues que l'on acheminait au camp. À cette fin, le commandant en second Bräuning entreprenait de véritables « tournées publicitaires ». Il se rendait par exemple aux usines aéronautiques Heinkel. On convoquait les ouvrières et il leur expliquait avec éloquence qu'on recherchait de la main-d'œuvre pour un camp de rééducation, qu'il s'agissait simplement d'un travail de surveillance… Il leur dressait un tableau alléchant des remarquables conditions de logement, de la qualité de la nourriture, de la diversité de la compagnie et surtout du niveau élevé des salaires qui les y attendaient. Il se gardait bien, naturellement, d'employer

le mot « camp de concentration ». Le succès était assuré, car quelle ouvrière d'une entreprise de guerre n'aurait pas préféré un poste de surveillance aussi engageant à un travail physique pénible, accompli dans les conditions les plus difficiles ? Après chacune des tournées du commandant en second, une vingtaine ou davantage de jeunes ouvrières entraient en fonction au camp.

Avant de se voir remettre leurs uniformes kaki, elles devaient se présenter toutes ensemble chez la surveillante-chef. La plupart d'entre elles étaient des femmes simples, plutôt misérablement habillées ; elles se tenaient là dans le bureau, tout empruntées, avec des visages embarrassés, ne sachant que faire de leurs mains. La surveillante-chef leur indiquait dans quelle maison elles habiteraient, où elles devaient aller « toucher » leurs uniformes, et quand elles commenceraient leur service. Je les regardais par la fenêtre traverser la place du camp, se poussant les unes les autres et découvrant avec des yeux ronds, terrifiés, les détenues qui défilaient devant elles. Nombre d'entre elles commençaient déjà à se métamorphoser dès qu'elles avaient reçu leur uniforme. Les choses ne sont-elles pas toutes différentes à partir du moment où l'on a des bottes à revers, un calot posé crânement sur l'oreille ? On se sent déjà beaucoup plus sûr de soi…

Chaque « nouvelle » était confiée à une surveillante plus expérimentée et devait partir le matin avec les brigades de travail. Au cours des premiers jours, la moitié de ces femmes avaient la même réaction : elles arrivaient en pleurant dans la pièce de service de la surveillante-chef et demandaient à être renvoyées sur-le-champ. On leur expliquait alors que seul le commandant en second ou le commandant pouvaient les autoriser à repartir. Mais peu nombreuses étaient celles qui s'y risquaient : la crainte d'aller trouver un officier qui allait peut-être leur passer un savon les retenait. L'idée de retourner à l'usine et d'y paraître ridicules – sans oublier bien sûr l'attrait de ce métier certes déplaisant mais pas trop fatigant, et extrêmement bien payé – contribuait aussi à les en dissuader.

Le commandant et le commandant en second initiaient les nouvelles surveillantes à leurs devoirs. Ils leur décrivaient les détenues comme des femmes perdues, dévoyées, qu'il convenait de traiter avec la plus extrême rigueur. Bien entendu, on insistait comme il convient sur l'importance de leur nouvel état, ne leur ménageant pas les injonctions à respecter consignes et règlements – mais surtout les menaçant de sanctions si elles s'avisaient d'établir quelque contact privé que ce soit avec cette lie de l'humanité

qu'étaient les détenues. Tous les deux ou trois jours, on convoquait les « nouvelles » pour leur prêcher la sévérité, toujours plus de sévérité. Dorénavant, elles vivaient entourées de surveillantes braillardes, autoritaires, cogneuses, fréquemment aussi de chefs de colonne du même acabit, sans parler de la masse des détenues le plus souvent sales, leur opposant des visages chargés d'agressivité et d'hostilité ou leur manifestant au contraire la servilité la plus méprisable. Pendant leurs heures de liberté, les nouvelles surveillantes aimaient à fréquenter les SS de la garde. Elles remarquèrent bientôt que c'étaient celles qui se montraient les plus brutales – et se vantaient de leurs actions héroïques – qui avaient les plus grands succès auprès d'eux. Et, à quelques exceptions près (des femmes dotées de courage personnel et d'une capacité de résistance, qui parvenaient à obtenir de la direction du camp d'être renvoyées avant que n'expire le délai de trois mois au terme duquel elles étaient « réquisitionnées »), nous avions le triste privilège de voir ces ouvrières se mettre au bout de deux semaines à distribuer des ordres comme si elles avaient été élevées dans une cour de caserne et bientôt, tout comme leurs aînées, brandir la menace de rapports et cogner à coups de poing.

Il arrivait aussi que ce soit un bureau de main-d'œuvre quelconque qui envoie des femmes travailler comme surveillantes à Ravensbrück. C'était la plupart du temps lorsqu'une femme à la recherche d'un emploi avait refusé une ou deux propositions de travail – un nouveau refus l'aurait exposée, cette fois, à la prison. Dans ces cas-là, on ne prononçait pas davantage le mot « camp de concentration » et elles éprouvaient un choc terrible en arrivant à Ravensbrück.

Les relations entre la surveillante-chef Langefeld et le commandant, le commandant en second et le nouveau chef de la main-d'œuvre, Dittmann, ne cessaient de se dégrader. Les adversaires en présence déployaient un zèle fébrile à rassembler des charges l'un contre l'autre. La surveillante Langefeld était au courant d'innombrables cas de corruption et de vols dont s'étaient rendus coupables tous les dirigeants SS du camp ; quant à eux – c'est du moins ce que je pensais à l'époque –, ils s'efforçaient de prouver que la surveillante-chef n'était pas à la hauteur de ses fonctions. On lui administrait la preuve que les listes d'effectifs du camp étaient fausses, que les chiffres annoncés aux appels ne collaient pas, etc. C'est Ramdor, l'homme de la Gestapo, qui était en l'occurrence chargé de « prospecter » pour le compte du commandant. Son réseau de mouchardes composé de

détenues croissait de semaine en semaine. Il expédiait des femmes au bunker sans qu'elles aient fait l'objet du moindre rapport, les frappait, les arrosait d'eau et les affamait pour les faire parler. Le simple nom de Ramdor suffisait à faire trembler les détenues. Il fouinait à la recherche de matériel d'agitation, sondait paillasses et casiers ; on chuchotait qu'il était en quête d'un radiorécepteur clandestin.

Au cours de l'hiver 1942-1943, deux Polonaises réussirent à s'évader de Ravensbrück. Travaillant de nuit à la cuisine, elles avaient, vers trois heures et demie du matin, chargé sur un camion des bidons contenant de la nourriture qui devaient être acheminés vers une dépendance, à l'extérieur du camp. Sans doute le chauffeur était-il au courant de leur plan d'évasion. Les femmes montèrent sur la plate-forme, se cachèrent derrière les bidons et le camion franchit le portail sans qu'on les voie. Elles sautèrent du camion en route et prirent le train pour Berlin. Elles étaient loin, très loin, lorsqu'on remarqua leur absence à l'appel. L'une d'entre elles fut reprise une année plus tard et ramenée au camp. On racontait que la seconde avait été abattue en tentant de franchir une frontière.

Il y avait de plus en plus de commandos travaillant à l'extérieur et de colonnes employées aux travaux agricoles dans les grandes propriétés du Mecklembourg ; il n'est donc pas surprenant qu'à l'automne et en hiver 1942 onze ou douze détenues se soient enfuies sans que les SS ne parviennent à les rattraper. Je rangeai leurs fiches avec une joie toute particulière dans la rubrique « en fuite ». Mais il fallait trouver un coupable pour des événements aussi anormaux – et ce fut bien sûr la surveillante-chef Langefeld. On lui reprocha d'avoir mal choisi les surveillantes auxquelles avait été confiée la responsabilité de ces colonnes.

La surveillante-chef profitait de toutes les occasions pour parler avec d'« anciennes » politiques. Elle avait de longues conversations avec Rosl Jochmann, une Autrichienne, avec l'Allemande Maria Fischer et la Polonaise Helene Korewa. Lorsqu'il fallait nommer de nouvelles *Blockältesten,* elle se ralliait aux propositions des politiques. Évidemment cela n'échappa pas à l'attention des mouchardes de Ramdor.

Deux politiques, Anni Rudroff, qui était *Blockälteste,* et Emmi Ambrošova, qui travaillait à la cantine des détenues, écopèrent alors d'un rapport de l'*Hauptsturmführer* Dittmann. L'une d'entre elles parce qu'elle n'avait pas apporté à temps de nouveaux numéros matricules pour un transport de détenues partant pour une fabrique de munitions, l'autre parce

qu’elle avait chauffé du thé sur un petit poêle de la cantine. Un rapport du Dittmann en question signifiait obligatoirement le block disciplinaire. J’intervins auprès de la surveillante-chef, lui démontrant que mes deux codétenues étaient absolument innocentes et la priant d’intervenir pour que les deux rapports soient annulés. La surveillante-chef n’osa pas s’en mêler et les deux rapports montèrent jusqu’au commandant. Quelques semaines plus tard, on apprit qu’elles étaient toutes deux condamnées à six mois de block disciplinaire. Je ne renonçai pas pour autant, essayant de convaincre la surveillante-chef d’intervenir auprès du commandant. Toujours irrésolue, elle colla les deux procès-verbaux dans un tiroir de son bureau et renvoya Anni Rudroff et Emmi Ambrošova dans leur baraque – au lieu de les expédier au block disciplinaire. Tous les deux ou trois jours, je lui rappelais qu’elle avait promis d’intervenir auprès du commandant, mais elle repoussait cette corvée de semaine en semaine.

Nous voici au début du printemps 1943. Nous recevons un message de la « section politique » convoquant dix Polonaises dont les matricules se situent entre 7 000 et 11 000. Je sais que ce sont des condamnées à mort. Une coursière va les chercher dans leur block. Assise derrière ma machine à écrire, je regarde par la fenêtre, les nerfs à vif, m’attendant à les voir surgir sur la deuxième allée du camp, entre le bâtiment cellulaire et le block 1. Elles font leur apparition ; deux d’entre elles marchent avec des béquilles. La surveillante Langefeld est assise au bureau, tournée de l’autre côté. Sans réfléchir, je m’écrie :

— Madame la surveillante-chef, on fusille les « opérées » ! Regardez, elles arrivent !

Elle sursaute, regarde par la fenêtre et, saisissant sur-le-champ le téléphone, demande à parler au commandant du camp :

— Monsieur le *Sturmbannführer*, a-t-on reçu la confirmation de Berlin concernant l’exécution des « cobayes » ?

J’ignore ce qu’il répondit. Toujours est-il que la surveillante me dit :

— Allez là-bas et renvoyez au block les deux femmes qui ont été opérées !

Cet appel leur sauva la vie.

Mi-avril, Ramdor fit enfermer trois « anciennes » politiques – Rosl Jochmann, Maria Fischer et Maria Schwartz – au bâtiment cellulaire. Dans le même temps, on emmena Marianne Scharinger, une coursière, à la *Kommandantur* où elle fut interrogée pendant des heures. Marianne

Scharinger avait été arrêtée par la Gestapo pour avoir assisté un médecin lors d'un avortement – ce qui était alors considéré comme un crime. Il semble qu'elle n'ait su résister aux menaces qui s'abattirent sur elle à la *Kommandantur* et elle fit des déclarations compromettantes pour la surveillante Langefeld.

Le matin du 20 avril, la surveillante-chef Langefeld quitte le bureau après un coup de téléphone de la *Kommandantur*. Je reste seule dans le bureau. C'est alors que je vois Milena sortir de l'infirmerie, traverser la place du camp déserte et se diriger vers la baraque où se trouve le bureau. Que fait-elle donc pendant ses heures de travail sur l'allée du camp ? Et que vient-elle faire justement au bureau ? Sans doute quelque malheur est-il arrivé pour qu'elle veuille me parler sur-le-champ… Je cours à sa rencontre dans le couloir :

— Mais qu'est-ce qui se passe, Milena ? lui lancé-je.

— Rien du tout, simplement j'ai eu peur pour toi tout à coup, j'ai voulu m'assurer que tout allait bien !

— Je t'en prie, Milena, retourne à l'infirmerie, j'ai peur qu'on te voie ici !

Et comme elle s'apprête, encore hésitante, à regagner la porte, je vois arriver au coin de la baraque, débouchant de l'entrée du camp, Ramdor, l'homme de la Gestapo, accompagné de la surveillante Löffler, sa secrétaire.

— Mon Dieu ! Retourne vite dans ton bureau ! s'écrie Milena.

Je me précipite dans la pièce et, avant même que j'aie pu m'asseoir à ma machine à écrire, la porte s'ouvre brutalement et Ramdor me lance :

— Suivez-moi !

Tandis que je m'éloigne de la baraque, encadrée par la surveillante Löffler et Ramdor, j'aperçois Milena, à quelques mètres de la porte, immobile, l'air totalement désemparée.

On me conduit au bâtiment cellulaire. Dans l'entrée, Ramdor inspecte les poches de mon tablier. Je demande :

— Pourquoi est-ce que l'on m'enferme au bunker ?

— Comment, et vous osez le demander en plus ! Vous qui avez systématiquement caché des rapports et détruit des messages clandestins ! Où sont passés les procès-verbaux de condamnation de Rudroff et d'Ambrošova ? Nous avons fini par éventer vos manœuvres ! Vous avez constitué des dossiers secrets et poursuivi votre agitation communiste !

Et comme j'entreprends de me défendre, il me coupe la parole :

— Et c’est loin d’être tout ! Vous allez d’ailleurs avoir tout le temps de réfléchir dans votre cellule et de décider si vous allez vous obstiner à mentir ou non !

La surveillante Löffler me remet entre les mains de sa collègue Binz, la surveillante du bâtiment cellulaire. On appelle la femme de peine, un témoin de Jéhovah, on me fait déshabiller et elle me donne une chemise, une mince culotte, une robe d’été à manches courtes, des bas et un mouchoir. On me prend mes chaussures. Puis la surveillante Binz me conduit le long d’un corridor ; nous descendons un escalier de fer menant à une cellule du rez-de-chaussée. Avant même que j’aie pu m’orienter, la porte s’est refermée et je me retrouve dans l’obscurité complète. Avançant à tâtons, je me heurte à un tabouret fixé au sol. Je m’assieds scrutant la nuit, à la recherche d’un peu de lumière. Une vague lueur se dessine sous la porte. Mon émoi est tel que je ne peux rester longtemps assise. Dans l’obscurité, on parvient rapidement à s’orienter : face au tabouret vissé au sol, se trouve une petite table pliante, sur le mur opposé est fixée une planche – repliée – faisant office de bat-flanc ; dans le coin gauche, près de la porte, il y a des cabinets, une arrivée d’eau, et, à droite de la porte, des tuyaux de chauffage central, froids. Face à la porte, tout en haut du mur, une petite fenêtre fermée, obturée par un store ne laissant passer ni air ni lumière. La cellule fait quatre pas et demi de long et deux et demi de large. Au début, je m’y déplace prudemment pour ne pas me cogner le tibia contre le tabouret, mais, rapidement, je m’habitue à y circuler de long en large. Ah ! Ramdor se trompe bien, s’il pense me faire craquer ainsi ! Simplement en m’enfermant dans le noir ? Ou peut-être va-t-il m’affamer ? Quel dommage que je n’aie pas mangé tout mon pain ce matin ! Mais qu’est-ce qu’il peut entendre par « des dossiers secrets » ? Peut-être va-t-il me battre ? Je me mets à penser à toutes les horreurs du bâtiment cellulaire. À celles que l’on a battues à mort, affamées, à celles qui sont devenues folles. Mais non, dehors il y a Milena, et je ne peux pas la laisser seule au camp ! Qui s’occuperait d’elle si la fièvre la reprenait ? Pourvu que son état n’aille pas s’aggraver juste en ce moment… Une terrible angoisse me saisit, à l’idée qu’elle est vouée à la mort. J’entends sa voix, lorsqu’elle sanglote le soir sur sa paillasse : « Ah ! si seulement je pouvais être morte sans avoir à mourir… Ne me laisse pas crever toute seule comme un chien… » Tant que j’étais près d’elle, je pouvais la consoler, j’étais la première à croire qu’elle reverrait la liberté et

parviendrait à recouvrer totalement la santé. Mais là, plongée dans l'obscurité de la cellule, je devins lucide et compris qu'elle était perdue.

Tout à coup, on allume la lumière de l'extérieur ; je cligne des yeux et vois un œil surmonté de cils roux se coller au judas. Cela ne dure qu'un instant, l'obscurité revient et j'entends des pas d'homme s'éloigner. C'est Ramdor, venu observer sa nouvelle proie. Sale chien, qui se repaît à la vue de sa victime ! Saisie d'un accès de haine, je me mets à arpenter la cellule en chantant. Le bunker est un cube de béton rectangulaire comprenant environ cent cellules au rez-de-chaussée et au premier étage, réparties des deux côtés, dans le sens de la longueur. Au centre du bâtiment, il y a une vaste cour faisant comme un puits de lumière, autour duquel court, au premier étage, tout le long des portes des cellules, une galerie métallique. Contigu à ce bâtiment cellulaire tout en longueur, est aménagé une sorte de hall d'accès où se trouvent la pièce de la surveillante, une pièce servant aux interrogatoires et la cellule où est installé un chevalet (et où l'on administre la bastonnade tous les vendredis), et enfin une douche. À l'arrière du bunker se trouve un mur dans lequel s'ouvre une unique porte, au rez-de-chaussée. C'est là que vivent les « détenus spéciaux ». Il s'agit d'hommes et de femmes emprisonnés par la Gestapo, soit comme otages, soit à cause de leurs antécédents familiaux, soit même de nazis. Tous vivent en cellule, mais dans des conditions relativement bonnes. Ils sont mieux nourris que les autres détenus du camp – pour ne rien dire des autres occupants du bunker –, font régulièrement leur promenade derrière le bâtiment cellulaire et sont traités de façon humaine par les surveillantes.

Le cachot noir

Après avoir arpenté nerveusement l'obscurité pendant quelques heures, je m'essaie à distinguer les nombreux bruits parvenant de l'autre côté de la porte de fer. Cris et imprécations de la surveillante Binz, sanglots déchirants, aboiements, puis des voix d'hommes, de gros rires… Le moindre mot résonne comme dans une piscine couverte. J'entends que l'on ouvre les trappes ménagées dans les portes des cellules, je colle mon œil à l'œilleton, ne distinguant qu'un mince rai de lumière. Les effluves familiers de la soupe du camp m'arrivent du couloir. Déjà le soir ! Des plats d'aluminium s'entrechoquent, j'entends passer des pas, puis s'élève un

déchirant « Madame la surveillante ! »… et le silence retombe lentement. La nuit est-elle déjà tombée ? Il fait si froid, bras nus, j'ai la chair de poule. Je me bats les flancs comme le font les cochers. Au loin, une colonne de détenues chante : « Mon ami, où es-tu ? Tu embrasses les filles au pays ! Mais moi, tu me laisses si seule… » Celles du dehors reviennent du travail, les veinardes ! Je sais alors que plusieurs heures vont passer avant que j'entame ma première nuit au bunker – sans parler de celles qui suivront, interminables, jusqu'au lendemain ! J'entends le hurlement assourdi de la sirène. La lumière se rallume brièvement, l'œil de la surveillante Binz apparaît à l'œilleton. Elle tourne la clef de la porte métallique – non pour ouvrir, comme je m'y attends, mais pour « me mettre sous écrous » pour la durée de la nuit. Je vois également disparaître la faible lueur qui passe sous la porte. Mon bat-flanc n'est pas descendu et on ne m'a pas donné la moindre couverture.

Commence alors un combat contre le froid, la fatigue et la faim… Tu t'installes quelques instants sur le tabouret, les jambes repliées contre ton corps, tes bras nus coincés entre elles pour les réchauffer ; tu poses la tête sur les genoux pour dormir un peu. Et voilà que tu tressailles, tu perds l'équilibre et te lèves d'un bond, recommences à parcourir la cellule en tous sens : quatre pas dans l'un, quatre pas dans l'autre, aller-retour, aller-retour… Le mieux serait peut-être de s'asseoir par terre, de s'appuyer le dos contre le mur. Mais comme il est froid et humide, cela te pénètre jusqu'à la moelle des os… Tu enroules le mouchoir autour de la tête et tu essaies de t'étendre sur le sol, roulée en boule comme un chien. Ah ! si seulement tu n'avais pas les bras nus !

Me vient alors une idée de génie : derrière les toilettes se trouve un paquet de journaux ; je le prends à tâtons et l'étends soigneusement sur le sol. Je peux y poser mon épaule et l'un de mes bras. Oui, il fait déjà un peu plus chaud.

Une nuit comme celle-là donne l'impression de ne jamais devoir finir… C'est presque un soulagement pour moi que d'entendre le hurlement familier de la sirène et les bruits devant la porte de la cellule.

Mais le jour suivant ne se distingue en rien de cette première nuit. Cinq minutes de lumière, simplement, le matin – le temps de balayer la cellule –, puis à nouveau, sans interruption, l'obscurité et le froid. La faim commence à me torturer. Curieusement, j'ai l'impression qu'il ne fait plus nuit dans la cellule. Je vois danser des boules lumineuses devant mes yeux, certaines de

couleurs chatoyantes, je vois s'illuminer la porte, puis les murs. Je ferme les yeux, mais j'ai l'impression qu'il fait plus clair encore. Des essaims de petits soleils défilent sans interruption. À un moment, le même jour, j'entends approcher des pas, ceux d'un homme. Je me relève précipitamment et me mets à arpenter lentement la pièce, le dos tourné à la porte. Je ne veux pas que Ramdor, cette brute sinistre, voie mon visage. La lumière s'allume, la trappe s'ouvre et Ramdor demande :

— Alors, ça va ? Vous êtes décidée à parler ?

Je ne réponds pas.

— J'ai tout mon temps ! lance-t-il alors d'un ton railleur, avant de refermer la trappe et d'éteindre la lumière.

Quand donc viendra-t-il me chercher pour m'interroger ? Pendant la nuit, sans doute. Mais il ne peut rien prouver contre moi. La surveillante Langefeld interviendra-t-elle en ma faveur ? Mais comment le pourrait-elle ? Toutes les accusations portées contre moi la chargent doublement – tout ceci se passait dans son bureau, sous ses yeux. Pendant quelques instants, j'oublie la faim et le froid. Mais une odeur de choux-raves se répand bientôt dans la cellule et l'eau me vient à la bouche. Je me recroqueville dans l'espace séparant le mur des latrines – c'est là qu'il me semble faire le plus chaud – et ramène la robe sur mes épaules. Chaque fois que j'entends des pas retentir sur les dalles, je me relève en hâte, et me remets à arpenter la cellule.

La seconde nuit, je commence à rêver. Je vois des montagnes de miches de pain amoncelées contre les murs, tends la main vers elles – et me réveille en sursaut. Je me penche au-dessus d'une auge pleine de macaronis, m'apprêtant à laper comme un chien – et me cogne la tête contre les latrines. Je me ressaisis et me remets à marcher à travers la cellule jusqu'à ce que mon cœur batte à tout rompre. Je vais à l'arrivée d'eau et bois avidement. Je me sens mieux pendant quelques instants… Dès le troisième jour, la torture de la faim va en s'atténuant – désormais, le besoin de chaleur l'emporte sur tout. Tous les jours à la même heure, le matin, la lumière se rallume et le témoin de Jéhovah me tend sans un mot le balai et la pelle, le visage totalement inexpressif, exsangue, un pli d'amertume figé à la commissure des lèvres – la compassion même, comme si elle portait un masque. Elle m'apparaît comme un être immatériel hantant ces lieux d'horreur. « Donne-moi davantage de papier ! lui dis-je. — Oui », murmure-t-elle, avant de refermer la porte et d'éteindre la lumière, comme si elle

craignait que j’en profite pour lui en demander davantage, que je la supplie par exemple de me donner un morceau de pain. Oui, les témoins de Jéhovah remplissaient avec conscience professionnelle les fonctions qu’on leur confiait au camp… Si elles prenaient des risques, cela ne pouvait être que dans l’intérêt de Jéhovah – pas d’une quelconque de leurs codétenues. En effet, qu’est-ce que les SS auraient bien pu penser d’elles s’ils les avaient prises en flagrant délit d’infraction à leurs devoirs de détenues ?

J’ai recouvert le sol de papier dans le coin qui se trouve entre le mur et les latrines, dérobant mon visage à l’œilleton. J’ai cessé de distinguer les jours et les nuits. Je sens mon pouls battre doucement dans mon cou. Ma seule contrariété est de ne pas parvenir à saisir les édredons moirés que je vois chatoyer sur le sol et qui disparaissent lorsque j’essaie d’en saisir la soie moelleuse… À d’autres moments, des gens entrent dans ma cellule. Ils rayonnent comme des vers luisants, semblent ne pas toucher le sol – mais ils sont infiniment amicaux, ils s’inclinent silencieusement vers moi, me sourient. Je n’ai encore jamais vu de tels visages. Je suis tout à fait tranquille et heureuse ; je souffre moins du froid. S’il n’y avait pas la torture du balai le matin… Je me cache le visage, aspirant à l’obscurité.

Ce n’est que plus tard que j’apprendrai que nous étions déjà le matin du huitième jour. La trappe claque et j’entends la voix de mégère de la surveillante Binz lancer : « Eh ben quoi, vous venez pas prendre votre pain ? » Je me dirige vers la porte en vacillant, je vois une ration de pain et un gobelet rempli d’ersatz de café chaud. La lumière s’allume, je m’empare, incrédule, de ces biens et les pose sur la table pliante ; la lumière s’éteint et je serre entre mes deux mains le pain odorant.

Au terme de ces sept jours de famine, donc, j’ai droit, tous les quatre jours, au repas habituel, et les trois autres jours à la ration de pain seulement. Il est difficile de dire ce qui est le plus redoutable : le jeûne complet ou ce régime qui vous maintient au bord de la famine. Au soir du huitième jour, on descend le bat-flanc, me remet deux couvertures, un drap et une housse – mais pas de paillasse. Dans le langage administratif de la Gestapo, cela s’appelle : « arrêts sévères au cachot noir avec couche dure ». Après avoir bu l’ersatz de café chaud et mangé un morceau de pain, je sens ma volonté de vivre se réveiller. Aussi incroyable que cela paraisse, je me lave à l’eau froide et, cherchant un endroit où poser mon mouchoir humide, m’aperçois que les tuyaux du chauffage central sont chauds. Je m’y blottis.

À dater de ce jour-là, le chauffage sera branché quotidiennement – pour une demi-heure seulement.

L'après-midi, la surveillante Binz me fait sortir de la cellule, me disant de prendre la couverture ; je retiens mon souffle pendant une minute, espérant quitter le cachot. Mais non : nous montons l'escalier de fer, longeons la galerie opposée, au premier étage, jusqu'à la dernière cellule. Elle ne me paraît pas aussi sombre, l'espace entre la porte et le sol est plus large, l'odeur de moisi y est moins prononcée que dans le cul-de-basse-fosse du rez-de-chaussée. En parcourant les quelques dizaines de mètres séparant les deux cellules, je vois briller le soleil dans la cour du bunker, un beau soleil clair de mai. Le printemps arrive, avec le redoux la vie renaît. Mais derrière presque toutes les portes de fer (il y en a une centaine) du bâtiment cellulaire, des hommes et des femmes sont enfermés pour de longues semaines, se gelant et crevant de faim. On vient d'amener une jeune Russe, condamnée pour vol. Elle hurle pendant des heures d'une voix perçante : *« Boje moj ! Oh ! boje moj ! »* (« Mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! »), donnant des coups de pied contre la porte de fer, faisant résonner tout le bâtiment de béton. De temps en temps, la surveillante Binz se précipite vers sa cellule, l'ouvre, frappe la malheureuse, la fait mordre par un chien ou l'arrose d'eau. Pendant un moment, on n'entend qu'un gémissement étouffé – mais il ne tarde pas à se transformer à nouveau en cette lamentation déchirante : *« Boje moj ! Oh ! boje moj ! »* Au début, je me couche à même le sol, l'oreille collée en bas de la porte pour tout entendre. Mais rapidement, cette plainte monotone qui semble n'avoir presque plus rien d'humain devient insupportable. Je me bouche les oreilles, mais ses cris sont si stridents qu'il me semble les ressentir physiquement. Cela durera plusieurs heures avant qu'épuisée elle ne se taise. Des êtres comme cette jeune Russe fournissent à la surveillante Binz l'occasion de donner libre cours à ses instincts les plus abjects. Elle fait sa ronde le matin et s'il arrive qu'une malheureuse n'ait pas plié réglementairement sa couverture, ne l'ait pas posée au bout du bat-flanc – dans l'obscurité complète –, à moins qu'à bout de forces elle ne se soit endormie par terre, elle lui tombe dessus à bras raccourcis et lui inflige trois jours de suppression de nourriture et de couverture, le bat-flanc relevé. Il y a des femmes qui ne sortent plus de ce cycle de punitions – ce qui les conduit tout droit à la mort.

Au bunker, ma perception du monde se réduit, pour l'essentiel, à ce que j'entends ; au bout de quelques semaines, je parviens à distinguer les voix

de nombreuses détenues, reconnais infailliblement le pas de la surveillante et celui de Ramdor, sais devant quelle cellule ils s'arrêtent. La terreur du bâtiment cellulaire est le vendredi, jour d'« exécution de peine ». On tire des cellules celles qui ont été condamnées à la bastonnade, et on amène du camp celles qui, pour cause de « rapports avec les étrangers », ont été condamnées à avoir la tête rasée et à subir la bastonnade elles aussi. Celles qui sont en cours d'instruction comme moi peuvent s'attendre tous les vendredis à ce qu'on vienne les chercher pour « exécution de la peine ».

C'est la nuit que Ramdor vient me chercher pour m'interroger ; mais il n'est plus question, comme lorsqu'il m'a amenée au bunker, de rapports que j'aurais fait disparaître, de messages clandestins que j'aurais escamotés. Ce qui l'intéresse, ce sont mes conversations privées avec la surveillante-chef Langefeld, un réseau d'espionnage dirigé contre Suhren, le commandant du camp, et Bräuning, le commandant en second, que j'étais censée avoir monté pour le compte de la surveillante Langefeld ; il est question d'agitation communiste aussi. « J'ai demandé cinq condamnations à mort. Les condamnées ne seront pas fusillées mais pendues sur l'allée du camp, pour faire un exemple », me dit Ramdor lors d'un de ces interrogatoires. Dès le premier interrogatoire, je comprends que la surveillante Langefeld a sans doute été arrêtée. J'interroge à différentes reprises le témoin de Jéhovah chargée de m'apporter le balai et elle finit par confirmer craintivement que la surveillante-chef n'est plus en fonctions.

Dans mon nouveau cachot, j'ai pour voisine une asociale, Betty Schneider, qui me répond lorsque je tape contre le mur. Les murs et le sol du bunker se prêtent parfaitement à des conversations d'une cellule à l'autre. Voici comment nous communiquons : après avoir attendu que tout soit calme devant les portes des cellules, que les pas de la surveillante se soient éloignés, nous nous accroupissons dans le coin situé près de la fenêtre et nous tapons. Il faut commencer par convenir de l'endroit du mur où l'on va communiquer. Lorsque l'autre parle, on colle son oreille – ou encore le gobelet d'aluminium, faisant office de cornet – contre le mur. Lorsque l'on parle à son tour, on approche ses lèvres tout contre le mur. En peu de temps, nous maîtrisons entièrement le rythme de la conversation. Le contenu de mes échanges avec Betty Schneider n'est pas très riche. Dès le deuxième jour pourtant, elle me propose de transmettre des informations à d'autres cellules – mais je ne m'y fie pas, sachant à quoi m'en tenir sur le

compte des asociales. Betty a été condamnée au cachot noir pour avoir eu des relations avec des détenus hommes.

Voici comment : on avait affecté une colonne de femmes au creusement de tranchées-abris près du mur conduisant au camp des hommes. Des détenus travaillaient en même temps de l'autre côté. Une brèche avait été percée dans le mur, par laquelle on faisait passer des wagonnets chargés de sable. Rapidement, hommes et femmes se mirent à échanger fébrilement messages et nourriture. On racontait alors qu'un samedi, à la fin du travail, on avait chargé une asociale sur l'un des wagonnets, soigneusement recouverte de sacs, puis on l'avait expédiée par la brèche au camp des hommes. Elle y serait ensuite restée jusqu'à l'appel du lundi, car on avait provisoirement suspendu, à ce moment-là, les appels du samedi soir et du dimanche. Rongées par la jalousie, sans doute, celles des asociales qui étaient dans le secret avaient fini par révéler toute l'histoire.

Mais Ramdor voulait arracher d'autres renseignements encore à Betty Schneider. Il y avait au camp des hommes et au camp des femmes des ateliers où arrivaient des wagons entiers de vêtements de fourrure avec lesquels on doublait des uniformes. On avait envoyé au gaz leurs anciens propriétaires. Les détenus trouvaient dans ces manteaux les derniers biens des déportés, de l'argent, des bijoux, de l'or. Ils avaient, bien sûr, la consigne très stricte de remettre aux autorités tout ce qu'ils trouvaient – mais cela n'empêcha pas le camp de regorger de bagues et autres bijoux pendant toute une période. Certains détenus avaient essayé de faire passer dehors ces objets de valeur par l'intermédiaire des soldats de la garde. Ils furent trahis et Betty Schneider fut dénoncée comme complice.

Au bunker, les jours passent. Dans l'obscurité aussi, il faut bien se soucier de remplir chaque heure. Au réveil, je coupe soigneusement ma ration de pain en trois parts : une pour le matin, les deux autres pour les repas de midi et du soir. Un jour, j'entends Betty frapper. Je me précipite vers le coin, mais elle n'est pas contre le mur. Je tends l'oreille. Elle est en train de frapper contre le sol. Je colle mon oreille aux lattes du plancher et entends nettement, à ma grande surprise, une voix d'homme :

— Betty, comment as-tu dormi ?

Betty répond alors :

— Bien, Karl, merci ! Mais j'ai terriblement faim. Et ce n'est que le deuxième jour aujourd'hui !

— Betty, on est tranquilles, maintenant, la Binz est en train de prendre son petit déjeuner… Tu ne veux pas nous chanter une chanson ?

— Mais si bien sûr !

Et Betty d'entonner : « Toi mon Karl, mon petit Karl… » Elle a changé les paroles pour ce Karl qui se trouve dans la cellule d'en dessous. En fait, la chanson dit : « Toi mon Peter, mon petit Peter… »

Karl et Betty ne se connaissent pas le moins du monde. Dès qu'il y a une minute de calme au bâtiment cellulaire, ils se mettent à « parler » en tapant. Betty lui parle de la ville où elle est née, évoque son enfance, ses succès auprès des hommes et Karl lui demande :

— Betty, comment es-tu ? Grande ?

Et Betty répond :

— Oui, grande et très mince !

— Es-tu blonde ?

— Oui, blonde et bouclée, avec les yeux bleus.

Je connais Betty, nous avons été ensemble au block 2. Elle est petite et menue, a les yeux bruns, les cheveux noirs. Elle est vraiment mignonne. Mais à ce moment-là, il faut qu'elle soit telle que Karl le souhaite. Dans la cellule de Karl, il y a deux autres hommes. L'un d'entre eux s'appelle Robert. Ils vont tous les trois être condamnés à mort pour « vol de biens appartenant à la Wehrmacht ».

— Est-ce que tu m'aimes vraiment, Karl ? demande Betty tendrement.

Et Karl, en équilibre sur un pied sur la table pliante et cramponné à la fenêtre pour pouvoir parler tout contre le plafond, lui fait serment qu'il n'aime qu'elle.

— Karl, quand nous sortirons d'ici, tu habiteras chez moi. J'ai une belle chambre. Tous les soirs nous serons ensemble, nous allumerons la lampe de chevet, je mettrai mon pyjama rose, tu seras assis à côté de moi sur le canapé…

Un bruit se fait entendre et Karl saute tout à coup de son poste d'écoute. Le surveillant des hommes approche.

Un dimanche après-midi. Des chants nostalgiques montent de nombreuses cellules, en français, en allemand, russe ou polonais… Les chanteuses se répondent, rivalisant de passion. J'ai tout à coup l'impression d'avoir entendu la voix d'Eva Busch. Mais pourquoi donc se trouverait-elle au bâtiment cellulaire ? Que peut-il bien s'être passé ? Présumant que la

surveillante Binz n’est pas dans les parages, je colle ma bouche à la jointure de la porte et crie en direction de la cour :

— Eva ! Eva !

Presque aussitôt, elle me répond :

— Grete !

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Je ne ressortirai jamais de là ! se lamente-t-elle, c’est trop dur, comment est-ce que je pourrais survivre à ça ?

J’essaie de la consoler en lui disant que je me fais l’impression d’un singe en cage passant son temps à guetter près de la grille si l’on va lui apporter à manger. À peine ai-je prononcé cette phrase que j’entends une porte de cellule s’ouvrir, monter des éclats de voix furieux tandis qu’Eva Busch se fait suppliante. Misère, la Binz ! À peine le témoin de Jéhovah m’a-t-elle apporté le café que la lumière s’allume brusquement et que la Binz fait irruption dans ma cellule ; elle m’arrache des mains le gobelet d’aluminium, verse le café sous l’arrivée d’eau et lance :

— Les singes n’ont pas besoin de café ! Trois jours sans manger et sans couverture !

Le coup est rude. Sans compter les trois jours d’Eva Busch dont je suis aussi coupable.

Me revoici donc couchée trois nuits durant dans mon recoin, derrière les latrines… Peu à peu, mes sens commencent à faiblir. Cette fois, je me remets à sombrer dans un état de quasi-inconscience bien plus rapidement que lors de ma première diète. Le troisième jour, je parviens à grand-peine à sortir de ma léthargie, mais voici que très tôt le matin, avant l’heure où l’on distribue le pain, la trappe de la porte s’ouvre et qu’une voix tout excitée me murmure :

— Grete, viens vite voir, je t’apporte quelque chose de la part de Milena !

Je me dirige alors à quatre pattes vers la porte, puis me redresse à tâtons ; c’est le témoin de Jéhovah. Elle sort, toute tremblante, un petit paquet froissé de l’échancrure de sa robe.

— Prends vite ça. Milena t’envoie toutes ses amitiés. Mais cache-le bien, pour l’amour de Dieu !

La trappe retombe, je m’accroupis, le visage inondé de larmes. Milena ne m’a pas oubliée ! Elle m’envoie une poignée de sucre, du pain et deux chaussons aux fruits prélevés sur un colis reçu de chez elle.

Ramdor me fait subir un nouvel interrogatoire. Il me dit en avoir assez de mon obstination à tout nier : il va demander mon transfert à Auschwitz, avec la mention « retour inopportun ». Jusqu'alors, je considérais toutes ses allusions à une condamnation à mort comme relevant de ses méthodes ordinaires pour arracher des aveux. Mais me faire partir « en transport pour Auschwitz » ? C'est parfaitement possible. Dans l'obscurité de ma cellule, les propos de Rosl Hahn sur Auschwitz me reviennent en mémoire. Il me semble soudain qu'une odeur de chair brûlée entre dans la cellule par les interstices de la fenêtre. Serait-ce la peur d'Auschwitz qui m'égare ? Je cogne au mur de Betty :

— Est-ce que toi aussi tu sens cette odeur répugnante ?

— Bien sûr ! Tu ne sais pas que le nouveau crématoire, derrière le bunker, a commencé à fonctionner ?

Cela fait plus de deux mois que je me trouve au cachot noir et j'ignore tout des dernières réalisations de Ravensbrück…

Tous les quatre jours, on m'apporte désormais à midi un demi-litre de soupe de choux-raves ou de légumes séchés, plus six pommes de terre ; il me faut alors mobiliser toute mon énergie pour en prélever trois que je place entre les tuyaux du chauffage central pour les garder au frais… Il me reste donc une pomme de terre par jour de famine. Bien entendu, je les mange avec la peau et toute la saleté qu'il y a dessus car, dans l'obscurité, on ne peut rien distinguer. Les idées liées à la nourriture tendent à envahir tout l'espace lorsqu'on est condamné à la famine. Pour le reste, ma vie est tout entière absorbée par le passé, des poèmes, des chansons. J'arpente la cellule en déclamant, quatre pas dans un sens, quatre pas dans l'autre. Il y a des jours où me reviennent des chants joyeux, et d'autres où je succombe à la mélancolie. J'écarte bien vite tout ce qui peut me faire voir l'avenir en noir, me ramène à ma famine, me fait craindre le pire. Je m'imagine une liberté radieuse où le soleil resplendirait sans interruption. Tous les matins, lorsque l'on m'apporte la pelle et le balai et que la cellule s'éclaire pour quelques instants, je me précipite sur les morceaux de journaux servant de papier hygiénique. C'est le *Schwarze Korps* découpé en petits morceaux. Je recompose les pages, espérant y apprendre du nouveau. J'y trouve un article qui me rend optimiste pendant plusieurs jours. Il est intitulé « Un miracle ! » et décrit la situation désespérée dans laquelle se trouvait le vieux Frédéric de Prusse après la bataille de Leuthen – mais, ô miracle, la mort soudaine d'Élisabeth de Russie renversa le cours des choses en sa faveur. Lisant cet

article dans *Schwarze Korps*, j'y décèle un indice certain de l'imminence de la défaite du national-socialisme en Allemagne…

Sous la fenêtre de la cellule se trouve une petite cour attenante à la prison. Elle sert à la promenade des détenus spéciaux, mais aussi des surveillants et surveillantes SS qui ont été mis aux arrêts. Un jour, j'entends une voix d'homme lancer en direction d'une cellule située au-dessus :

— T'as entendu les dernières nouvelles de Tunis ?

La suite m'échappe. Je frappe pour appeler Betty, mais elle ne sait rien, bien sûr, car ses amours avec Karl viennent de connaître leur premier orage – et cela l'accapare complètement. Elle me conseille de m'adresser aux hommes de la cellule située en dessous de la mienne : peut-être y a-t-il un politique parmi eux. Je suis son conseil. Au bout d'un certain temps, j'établis le contact et demande :

— As-tu entendu raconter quelque chose à propos du front d'Afrique ?

Il me répond :

— Comment est-ce que tu t'appelles ? Quel âge as-tu ? De quel block es-tu ?

Une fois sa curiosité satisfaite, son intérêt retombe aussitôt. J'aurais mieux fait de mettre en œuvre la méthode de Betty. Moi, ce qui m'intéresse, c'est Tunis – eux, c'est les femmes.

Betty est rongée par la jalousie. Karl et ses compagnons de cellule ne sont pas au cachot noir et, pendant la promenade des détenus spéciaux, ils se sont hissés devant la fenêtre et ont engagé la conversation avec une jeune Roumaine. Je l'entends appeler de l'extérieur :

— Monsieur Karrl !

Suivent des conversations et des rires – et même des chansons. Le soir, Karl et un de ses compagnons entonnent en canon en direction de la cour : « Bonne nuit, bonne nuit, bonne nuit !… Lorsque les étoiles montent au ciel, bonne nuit… » Et la nuit renvoie un joyeux : « Merci beaucoup, merci mille fois, monsieur Karrl ! » Betty, alors, se met à tambouriner avec ses poings contre le plancher de sa cellule et à abreuver Karl d'un flot d'imprécations. C'en est fait de leur idylle.

Une nouvelle fois, avant que ne se réveille le bâtiment cellulaire, la trappe de ma porte s'ouvre et je vois le témoin de Jéhovah extraire un petit paquet de sa robe ; le souffle court, le visage décomposé, elle murmure :

— Grete, je t’en supplie, est-ce que je peux dire à Milena que tu ne veux plus qu’elle t’envoie de paquets, que c’est trop dangereux ? Je t’en prie, je peux lui dire ça de ta part ?

Elle a l’air tellement pitoyable, tellement effrayée que je ne peux que lui répondre :

— Oui, j’interdis à Milena de continuer à m’envoyer quoi que ce soit !

Début juin – cela fait longtemps que je n’ai pas été convoquée pour être interrogée –, je vois arriver un matin dans ma cellule la surveillante Binz et la femme de peine portant une échelle double. Je crois qu’elles viennent perquisitionner, mais non, elles remontent les stores et la lumière entre dans ma cellule… Je ne sais plus si j’ai prié, pleuré ou chanté. Je me hisse en mobilisant toutes mes forces vers la fenêtre. Un pied appuyé sur la table pliante, je colle mon visage à l’étroite fente de la fenêtre. Je sens l’air estival, aperçois, par-dessus le mur d’enceinte, le soleil qui se reflète contre la cheminée du crématoire, devine un bout de ciel bleu et, à droite de la cheminée, tout au loin, la pointe d’un clocher. Je me repais de la vue du soleil et de la lumière du jour jusqu’à ce que mes bras soient près de lâcher, toute grisée à l’idée de renouer avec la vie.

Ce même jour m’apporte une autre joie : la porte de ma cellule s’ouvre et je vois entrer, le visage bouleversé, blême, deux de mes compagnes d’infortune – Maria Graf et Maria Presserova. Tant de joies en une seule journée ! C’est trop pour mon cœur soumis à rude épreuve. Mon regard s’accroche béatement à leurs visages ; j’écoute, comblée, leurs voix familières qui me sont si chères. Elles sont là ! Je vois sur leurs visages les souffrances qu’elles ont endurées – aussitôt l’horreur, la vie fantomatique que j’ai moi-même vécue se dissipe comme si elle appartenait à un passé imaginaire. La journée n’est plus faite d’heures d’attente solitaires, sombres, interminables. Mes deux camarades sont menacées de lourdes condamnations et elles ont besoin de mes conseils et de mon réconfort.

Après le refus de travail des témoins de Jéhovah en été 1942, on avait formé une colonne dite « colonne d’élevage des lapins angoras », composée de détenues politiques tchèques et allemandes. Maria Graf et Maria Presserova en faisaient partie. C’était un civil qui s’occupait du transport des lapins ; les détenues l’appelaient « le petit cocher » parce qu’il était extrêmement petit. Ce cocher était, à les en croire, un type en or. Rapidement, il en était venu à aider les détenues autant qu’il le pouvait. Il expédiait des lettres « en douce » à leurs familles, acceptant même que

celles-ci répondent clandestinement à son adresse personnelle à Fürstenberg, et se déclarant prêt à recevoir chez lui des médicaments en provenance de Prague, destinés à une Tchèque souffrant d'une grave anémie. Je ne me rappelle plus qui trahit les détenues de la « colonne angora » et le « petit cocher ». Quoi qu'il en soit, tout le monde se retrouva au bunker, y compris la malade tchèque, le « petit cocher », sa femme et sa fille. Le malheur fut que l'on trouva un paquet de lettres, chez eux, à Fürstenberg. Ramdor tint absolument à aller jusqu'à Prague pour interroger les parents de la Tchèque qui lui avaient envoyé lettres et paquets par l'intermédiaire du « petit cocher » ; là, il les menaça de les faire arrêter. Aux pauvres femmes qui se trouvaient au bâtiment cellulaire, il raconta que leurs maris ou leurs parents avaient été emprisonnés. Malheureusement, l'une des femmes incriminées avait déjà tout « avoué » et lourdement chargé les autres. Après avoir entretenu l'attente pendant des semaines, Ramdor prononça enfin son verdict contre les victimes qu'il avait choisies dans la « colonne angora » : Maria Graf écopa de vingt-cinq coups de bâton, quelques autres furent envoyées au block disciplinaire, contre toute attente Presserova fut acquittée, le « petit cocher », sa femme et sa fille furent envoyés en camp de concentration, la détenue tchèque malade fut libérée du bunker, mais elle ne parvint jamais à se rétablir et mourut à Ravensbrück.

Dans mon souvenir, ces journées passées dans la cellule en compagnie de Maria Graf et de Maria Presserova furent toutes de joie et de sérénité. Nous chantions, j'appris patiemment quelques chansons tchèques par cœur, nous partagions nos repas en toute honnêteté et, tous les soirs, Maria s'agenouillait – elle était une catholique fervente – et s'absorbait dans ses prières.

Folie et guérison

Je quitte le bâtiment cellulaire après y avoir passé dix semaines, sans avoir subi de nouvel interrogatoire. Je salue la place et l'allée du camp, la baraque, mes compagnes avec beaucoup plus d'enthousiasme que, des années plus tard, la véritable liberté. Le lendemain, je suis malade. Mon corps proteste contre l'alimentation quotidienne. Affectée au service intérieur, je suis couchée dans le dortoir, tout heureuse, sur la paillasse moelleuse. Milena me raconte que l'on a emprisonné la surveillante

Langefeld et qu’on l’a traduite à Breslau devant un tribunal SS. Après avoir passé près de deux mois en détention préventive, elle a été acquittée pour manque de preuves – mais destituée de son poste.

Je me rétablis très lentement. Le huitième jour, pourtant, je sors de la baraque pour me rendre dans un block de Polonaises, Helena Korewa m’ayant fait savoir qu’elle doit me parler d’une affaire urgente. Elle me montre, en s’entourant de toutes les précautions possibles et imaginables, un tract de la Royal Air Force révélant « la vérité sur la fuite de Hess en Angleterre ». Des détenues polonaises ont trouvé ce tract dans la forêt, pendant le travail. Ce morceau de papier exerçait un effet magique lorsqu’on le tenait entre ses mains, dans un camp de concentration.

Le lendemain matin, je vois arriver la surveillante Schroers chargée du « bureau des colis » près de ma paillasse. Elle m’ordonne de me lever immédiatement et se met à retourner mon lit en tous sens, semblant chercher le tract en question. En vain. J’ai du mal à me lever, je commence à avoir peur. Non sans raison, car, après avoir achevé sa fouille, elle me lance :

— Suivez-moi !

Elle me conduit « en haut ». Dans le couloir attenant à la pièce de service de la nouvelle surveillante-chef (elle s’appelle Klein-Träubel), je trouve Helena Korewa, sa fille et Halina Bella. Toutes trois travaillaient au bureau, à l’époque de la surveillante Langefeld. Je crois tout d’abord que les SS ont eu vent de l’existence de ce tract et m’ont repérée lorsque je suis allée au block des Polonaises. Nous attendons sans dire un mot. Le commandant en second, Bräuning, entre dans le bureau de la surveillante-chef après nous avoir dévisagées. Arrive alors une surveillante qui nous conduit sans aucune explication au bâtiment cellulaire. Lorsqu’elle me voit, la surveillante Binz lance, railleuse :

— Ah ! vous revoilà ! Eh bien, il n’a pas fallu longtemps !

Je ne juge pas utile de l’interroger sur les raisons de mon emprisonnement – la cause m’en apparaît assez claire.

Je me retrouve dans la cellule où Betty Schneider, maintenant au block disciplinaire, a passé des semaines. Cachot noir, sept jours de diète complète, puis un repas tous les quatre jours, les mêmes tourments, les mêmes bruits de l’autre côté de la porte de fer… Je commence à perdre la raison. Ces dix jours d’interruption de mon séjour au bunker étaient-ils réalité ou sont-ils pur produit de mon imagination ? Dès la deuxième

semaine, je n’ai plus aucune notion de ce que sont le bunker, le camp de concentration ; je ne sais plus si nous sommes le matin ou le soir, si nous approchons ou pas de ce quatrième jour tant espéré. Je vis en rêve toute une histoire, partageant le sort de ses héros sur la côte d’une mer du Sud. Nous vivons dans une cabane de chasseur, en bordure d’une forêt tropicale luxuriante. La nourriture est abondante, nous nous couchons au soleil et nageons dans une mer limpide. Les héros de mon histoire aiment, souffrent et profitent de la vie ; je les accompagne pas à pas dans les méandres de leurs destins. Maria Graf et Halina Bella qui se trouvent dans les deux cellules contiguës me ramènent parfois à la réalité en cognant au mur, mais il m’est pénible que l’on m’arrache, ne serait-ce que pour quelques instants, à mon existence imaginaire.

Cinq semaines de cachot noir passent, sans un interrogatoire. Un dimanche, la porte de la cellule s’ouvre et l’on nous fait sortir du bunker par la galerie métallique, Helena Korewa, Halina Bella et moi-même. J’ignore toujours aujourd’hui le motif de ce second séjour au cachot noir. Ce n’était sûrement pas le tract – il y aurait eu des interrogatoires et de lourdes peines. Sans doute s’agissait-il d’une attention spéciale de Bräuning qui considérait que dix semaines, c’était vraiment trop peu, eu égard à la « gravité du crime ».

La lumière m’est odieuse, tout comme l’horrible réalité. Je veux fermer les yeux et retourner à mes rêveries. Milena me fait admettre au block des malades, et, lorsqu’elle vient me voir le soir, il lui faut beaucoup de patience pour écouter les aventures de mes héros au bord de la mer.

Deux semaines durant, je vis dans un monde de rêves – jusqu’au jour où, jetant un coup d’œil par la fenêtre, je découvre que l’allée du camp grouille de femmes portant des vêtements de toutes les couleurs. Tiens, où sont passées les tenues rayées ? Je ne peux pas m’arracher à la contemplation de ce pêle-mêle bigarré. Mon intérêt pour le monde environnant s’éveille soudain. Je suis guérie ! Les détenues portent des vêtements civils que l’on a ornés sur la poitrine et sur le dos de grandes croix d’une autre couleur. Je remarque une femme qui traîne de gigantesques galoches de bois, vêtue d’une robe de soie d’un rose éclatant, agrémentée, par-devant et par-derrière, de croix en tissu d’un vert criard. Les Tsiganes se sont procuré d’indescriptibles hardes multicolores qu’elles s’efforcent de porter à la manière traditionnelle, et même le pas cadencé que les SS ont eu tant de mal à leur inculquer semble avoir disparu ; elles passent en flânant sous mes

fenêtres, roulant doucement des hanches. Certaines femmes – les *Prominenten*, la « classe possédante » qui reçoit des colis – portent de belles robes ou de beaux tailleurs et manifestent leur goût et leur sens de l'élégance dans le choix de leurs fichus. Seules celles qui travaillent à l'extérieur et dans les ateliers portent encore pour le moment l'uniforme du camp et les vestes rayées. Les SS manquaient d'étoffe pour fabriquer de nouveaux uniformes pour les détenus, et l'on convoyait à Ravensbrück par wagons entiers des manteaux, des robes, des sous-vêtements et des chaussures en provenance des camps de l'Est où l'on gazait en masse. Tout ce qui avait de la valeur était accaparé par les SS et le reste servait à nous habiller.

Tout avait été entassé pêle-mêle devant le magasin d'habillement, y compris des vêtements d'enfants ; certaines chaussures étaient soigneusement attachées ensemble – comme on avait ordonné de le faire à ceux que l'on avait envoyés au gaz. Mais il y avait aussi des centaines de chaussures dépareillées.

On triait les vêtements de ceux que l'on avait liquidés et, dans les premiers temps, on y cousait des croix découpées dans des tissus d'autres couleurs. Les détenues se baladaient dans le camp comme des moutons marqués pour l'abattoir ; on voulait ainsi rendre plus difficile toute velléité de s'enfuir. Par la suite, on s'épargna la peine de coudre ces croix en les traçant à la peinture à l'huile sur les vêtements.

La disparition des uniformes ne contribua pas peu à faire sombrer le camp dans la crasse et le désordre. À l'infirmerie, on pouvait lire partout des affiches proclamant : « Le pou, c'est la mort ! » Ceci ne les empêchait pas de grouiller dans de nombreuses baraques. La direction du camp prit des mesures draconiennes de désinfection, de crainte qu'un foyer de typhus ne se développe au cœur de l'Allemagne. Lorsqu'il s'agissait de combattre les poux, on ne reculait devant rien – même si certaines détenues devaient mourir de pneumonie. On abandonnait les femmes toutes nues pendant des heures dans des pièces glacées en attendant que leurs affaires reviennent de la désinfection – très souvent avec des poux encore vivants.

L'une des institutions les plus redoutées de Ravensbrück était le « bureau du travail ». On y constituait tous les jours de nouvelles colonnes pour les usines de munitions, la construction d'un aérodrome et autres entreprises de guerre. L'ensemble des détenues ne ménageaient aucun effort pour rester au

camp-base car on redoutait par-dessus tout de faire partie d'un transport et de travailler à l'extérieur dans une dépendance du camp où, en règle générale, la nourriture était pire encore et où, de surcroît, on était exposé au danger des bombardements. C'est approximativement à cette époque que l'on avait ramené à Ravensbrück, à pleins camions, des femmes qui avaient été gravement blessées dans les bombardements : nous fûmes terrifiées par les cris de douleur qu'elles poussaient quand on les amena à l'infirmerie.

Une « révolution » avait eu lieu à l'infirmerie pendant que j'étais au bunker. Le Dr Rosenthal et la détenue Gerda Quernheim avaient été arrêtés. Rosenthal comparut devant un tribunal SS et fut condamné à sept ans de réclusion. Ramdor fit enfermer Gerda Quernheim au bâtiment cellulaire, puis l'expédia à Auschwitz. C'est à la suite des dépositions d'un détenu du camp des hommes de Ravensbrück, un médecin tchèque, que l'on avait mis un terme à l'activité criminelle du couple Rosenthal-Quernheim. Gerda Quernheim s'était retrouvée deux fois enceinte et Rosenthal avait demandé à ce détenu de l'aider à la faire avorter. Celui-ci les avait dénoncés et ils avaient été arrêtés. Ce ne sont certainement pas les assassinats de femmes et de nouveau-nés qui auraient pu faire tomber le médecin SS, mais ce n'était plus un secret pour personne qu'il volait systématiquement les dents en or de ses victimes. Ce faisant, il empiétait sur les intérêts et les prérogatives de voleurs SS plus puissants que lui – et cela méritait punition. Le Dr Schiedlausky fut lui aussi éloigné de Ravensbrück. Les nouveaux médecins SS se mirent à recourir aux services de médecins-détenues tchèques, allemandes, russes, polonaises. Du coup, l'infirmerie cessa pour une bonne part d'être un lieu d'horreur – même si certains médecins parmi les détenues ne tardèrent pas à imiter dans le ton et le comportement leurs collègues SS. Par ailleurs, il y en avait qui traitaient mieux leurs compatriotes que les autres. Mais il y en avait aussi qui exerçaient leur profession avec abnégation – tâche réellement épuisante et décourageante dans les conditions qui prévalaient pendant les dernières années du camp. C'était l'époque où les femmes affamées tombaient comme des mouches, victimes du typhus, de la tuberculose, de la dysenterie.

Par manque de place, les détenues se retrouvaient à quatre par paillasse ; il n'y avait plus de draps que dans les blocks de celles qui travaillaient aux cuisines et de celles qu'on appelait les *Kommandierten* (détenues « en service commandé ») qui travaillaient dans les bureaux des SS, ou encore, dans la baraque des « anciennes » politiques. Une douche commença à

devenir une chose des plus rares. En revanche, les détenues devaient travailler onze heures par jour et recevaient une nourriture de plus en plus déficiente.

Redoutant d'être mobilisée par le bureau du travail, je me mis en quête, après mon rétablissement, d'un « bon » travail extérieur. Des détenues polonaises qui me connaissaient m'offrirent une place dans la « colonne de la forêt » et j'acceptai avec enthousiasme. Nous allions abattre des arbres dans la forêt. Notre chef de colonne était la mère Liberak, une femme en or, qui protégeait comme une vraie mère de nombreuses « opérées ». C'était « Genia » qui nous surveillait. En fait, elle s'appelait Eugénie et était originaire d'Ulm, n'avait pas plus de dix-neuf ans et se montrait parfaitement inoffensive et bienveillante. Dès son arrivée au camp en qualité de surveillante SS, elle avait été affectée à la colonne de la forêt. Les détenues polonaises lui firent un accueil amical et « Genia » – c'est ainsi qu'elles l'appelaient – fut bientôt liée aux Polonaises pour le meilleur et pour le pire. Elle faisait passer clandestinement du courrier comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Bien que cela fût rigoureusement interdit par les SS, la mère Liberak emmenait dans la forêt, presque tous les jours, un ou deux « cobayes ». Cette chance, bien sûr, était réservée à celles qui ne boitaient pas trop et pouvaient marcher jusqu'à l'endroit où nous travaillions. Si elles en étaient capables, elles pouvaient se reposer, assises sur les arbres abattus – personne ne les obligeait à travailler.

C'était un véritable plaisir que de marcher d'un bon pas dans la fraîcheur de l'air automnal. Il fallait toujours que la mère Liberak nous dise à mi-voix : « Pas si vite ! Pensez aux autres ! » Si nous allions trop vite, ses protégées aux jambes estropiées ne parvenaient pas à suivre. Nous passions devant les maisons des SS, descendant la route nationale en direction de Fürstenberg, puis nous prenions à droite, apercevant déjà la forêt au loin. Il y avait, le matin, une légère brume ; les arbres, la mousse et les feuilles jaunies étaient couverts d'une mince pellicule de givre. J'avais totalement oublié combien il est agréable de fouler le sol souple d'une forêt, de sentir son pied s'y enfoncer, d'entendre craquer les branches sèches. Il y avait dans l'air une odeur de fanes de pommes de terre et de feuilles en décomposition. Lorsque nous arrivions à la hutte que les détenues avaient construite avec des branches de pins, un geai s'envolait parfois en piaillant. Nous rangions haches et scies dans la hutte et Genia s'y installait avec son chien lorsqu'elle voulait dormir. Elle avait des relations si amicales et

confiantes avec les Polonaises qu'elle se fiait entièrement à leur promesse qu'aucune d'entre elles ne s'enfuirait jamais, et s'esquivait assez régulièrement pour faire un petit somme dans la hutte. C'était un garde forestier qui dirigeait les opérations. Il arrivait avec son chien, saluait toutes les détenues comme de bonnes vieilles connaissances puis allait marquer en compagnie de la mère Liberak les arbres qui devaient être abattus. Cet homme était parfaitement au courant des horreurs qui se perpétraient au camp. Les « cobayes » lui montraient leurs horribles cicatrices ; les Polonaises lui racontaient par le menu toutes les abominations qui avaient cours à Ravensbrück.

Les femmes s'y prenaient toujours à deux pour scier un arbre – mais à leur rythme, sans se presser ! Au bout de quelques heures, le garde forestier suggérait de brûler les branches ; c'était le signal que nous attendions toutes. Souvent, il nous indiquait même dans quel champ il valait mieux que nous allions, pour voler des pommes de terre. Toute la colonne se mettait avec zèle à attiser le feu tandis que quelques expertes s'esquivaient en vitesse pour aller ramasser des pommes de terre pour tout le groupe – sans même que Genia et le chien policier se soucient de les accompagner. Le feu crépitait, répandant une fumée épaisse, et l'on déversait soigneusement de pleins tabliers de pommes de terre dans la cendre où couvaient les braises. En attendant qu'elles soient cuites, on sciait encore quelques arbres, puis arrivait pour toutes l'heure des agapes… Je crois que l'exemple de la colonne de la forêt est demeuré unique dans les annales de Ravensbrück et que seules le rendirent possible la cohésion des Polonaises et leur capacité à se ménager les bonnes grâces aussi bien de Genia que du garde forestier. Malheureusement, cette colonne ne devait pas, elle non plus, échapper à son destin. Un jour – cela faisait déjà longtemps que je travaillais à l'atelier de couture –, toutes les femmes de la colonne de la forêt et Genia furent arrêtées par Ramdor ; elles restèrent au bunker pendant de longues semaines avant d'être envoyées au block disciplinaire. Je me souviens que Ramdor ne parvint pas à obtenir le moindre aveu. La jeune Genia, elle, demeura enfermée au bâtiment cellulaire jusqu'en avril 1945.

Dans la colonne de la mère Liberak, on pouvait de temps en temps sécher le boulot car elle avait mis en place un système de rotation qui fonctionnait bien. Mon tour vint au bout d'une semaine. À la fin de l'automne, par une journée ensoleillée, j'accompagne donc Milena pour un tour dans le camp. Elle porte le brassard jaune réservé à celles qui travaillent à l'infirmerie, la

police du camp nous laisse donc tranquilles. Nous faisons les cent pas, absorbées dans notre conversation, sur la seconde allée. D'un côté, nous apercevons notre saule tout rond et dépouillé de ses feuilles, de l'autre la silhouette sombre des pins. Nous parlons des forêts et des villes où nous irons ensemble lorsque nous aurons retrouvé la liberté. Milena me parle de sa fille Honza qu'elle a vue pour la dernière fois il y a déjà près de quatre ans de cela. Honza était venue la voir à la prison de Prague et elle se rappelle l'avoir vue s'éloigner dans le long couloir, avec ses maigres jambes d'enfant. Dehors, la vie continue et celles que nous avons connues enfants sont déjà des jeunes filles et doivent nous avoir oubliées depuis longtemps. Les lettres de nos familles sont rares et la peur de la censure les rend totalement stéréotypées et impersonnelles. J'entends encore Milena dire :

— Si seulement Honza pouvait me raconter ne serait-ce qu'une fois de quelle couleur est sa robe, si elle porte déjà des bas de soie et ce qu'elle fait de ses journées ! Si elle pouvait cesser de m'écrire toujours la même chose – qu'elle aime jouer du piano et qu'elle va à l'école…

Un jour, un incident bouleversa profondément Milena. À l'infirmerie, elle tomba sur un groupe de détenus alignés dans le couloir ; ils venaient du camp des hommes et avaient été amenés là pour être radiographiés. On les supposait atteints de tuberculose. Milena eut l'impression de reconnaître les grands yeux fiévreux de l'un d'entre eux – un véritable squelette ambulant. Elle prit le risque de repasser devant le groupe et de faire un clin d'œil au détenu en question. Il fit de même. C'était Závis Kalandra, un vieil ami de Prague. Cette rencontre plongea Milena dans l'émoi : elle voulait, elle devait l'aider. Un pharmacien SS venait souvent à l'infirmerie, qui s'occupait aussi du camp des hommes. Il avait auprès des détenues la réputation d'être très correct. Au bout de quelque temps, elle s'était convaincue qu'il n'était pas seulement correct mais éprouvait de la sympathie pour les détenus. Il accepta de transmettre à Kalandra un message de Milena : « Est-ce que je peux t'aider ? As-tu besoin de pain ? » lui demandait-elle. Le pharmacien lui rapporta la réponse de Kalandra : « Milena, je t'en supplie, dans ton propre intérêt comme dans le mien, cesse de m'écrire. C'est dangereux pour notre vie à tous deux ! » Contre toute attente, Kalandra survécut au camp et revint à Prague en 1945 où les communistes l'arrêtèrent à leur tour et le jetèrent en prison.

Au moment où nous faisons demi-tour sur l'allée, nous apercevons le chef du bureau du travail, Dittmann, qui se dirige vers nous. Mon sang se

glace. Il n’est pas encore arrivé à notre hauteur qu’il hurle déjà :

— Qu’est-ce que vous faites sur l’allée du camp pendant les heures de travail ?

Il me connaît de l’époque où je travaillais au bureau de la surveillante-chef et est au courant de mes « crimes ».

— Pourquoi est-ce que vous n’êtes pas à votre poste de travail ? écume-t-il – et son visage, qu’agrémente une grosse bosse sur une joue, s’empourpre.

J’improvise à la hâte un alibi :

— Je suis malade, on m’a mise au service intérieur.

Il ne s’en prend pas, Dieu merci, à Milena, car elle a son brassard.

— On dirait que vous vous ennuyez du bunker ! Faites-moi le plaisir de rejoindre en vitesse votre poste de travail sinon ça va chauffer ! lance-t-il.

Puis, faisant volte-face, il repart en faisant craquer ses bottes.

De retour au bureau du travail, Dittmann ne résiste pas au plaisir de me convoquer et, après m’avoir menacée d’un rapport, de me punir en m’envoyant travailler « à la chaîne » à l’atelier de couture n° 1.

— Présentez-vous auprès de l’*Oberscharführer* Graf ! Je l’aviserai par téléphone ! Disposez !

MOURIR OU SURVIVRE

Esclaves à la chaîne

L'atelier de couture n° 1 était un grand bâtiment en dur, avec un toit vitré et de grandes fenêtres sur les côtés. Plus de quatre cents femmes y travaillaient sur des machines à coudre électriques et autres machines de coupe. Elles fabriquaient des uniformes SS. Cet atelier faisait partie des « entreprises de Dachau » dont la direction centrale était installée au camp du même nom et qui rassemblaient trois ateliers de couture, un atelier de coupe, un atelier de tissage, un atelier de fourrure, un atelier de « remise en état » pour les uniformes déchirés et un atelier de réparation pour machines. Dans les seuls ateliers de couture travaillaient environ trois mille détenues. Par ailleurs, un certain nombre de baraques où l'on stockait les tissus et autre matériel de couture faisaient partie, elles aussi, du « complexe industriel » qu'un mur séparait du camp de Ravensbrück. Seuls l'atelier de coupe et les ateliers de couture 2 et 3, deux baraques où était entreposé du matériel, et l'atelier de réparation se trouvaient dans le « vieux » camp, en deçà du mur. Fin 1943, les détenues employées au complexe industriel vivaient encore dans l'ancien camp et franchissaient chaque jour le portail. Plus tard, les SS décidèrent d'héberger leurs esclaves tout près des ateliers pour pouvoir leur extorquer un maximum d'heures de travail ; en effet, les appels du matin qui duraient pendant des heures, les punitions et l'ensemble des obligations imposées par les SS représentaient autant de temps perdu au détriment des normes fixées.

L'immense bâtisse où se trouvait l'atelier de couture retentissait du crépitement des machines à coudre électriques. Il y régnait un tel vacarme que l'on ne s'entendait même pas parler. Des tapis roulants parcouraient toute la longueur de la bâtisse. Sur une chaîne, on confectionnait des pantalons d'uniforme SS, sur une autre des vestes d'uniforme SS, sur une autre encore des manteaux SS, des tenues de camouflage d'hiver ou des tenues léopard SS. Les machines à coudre étaient alignées les unes derrière les autres et une « chaîne » passait à côté d'elles ; chaque détenue y déposait

le vêtement, qui parvenait ainsi à celle qui était devant elle. L'atelier de coupe fournissait les pièces de tissu découpées, on les assemblait ensuite sur des tables spéciales, ailleurs on faisait le bâti, puis les différentes parties du vêtement passaient sur la « chaîne ». Une femme faisait la couture de côté, la suivante celle de devant, celle d'après cousait une manche, la suivante l'assemblait, la suivante fixait le col, etc., ce jusqu'à la dernière opération ; finalement la veste d'uniforme SS était réceptionnée et contrôlée par la chef de colonne responsable de la chaîne, la surveillante SS ou le SS qui supervisait le tout. Chaque chaîne avait sa norme à remplir. Si elle n'y parvenait pas, les « coupables » écopaient de coups, de rapports, devaient rester au garde-à-vous pendant des heures. La chef de colonne poussait les femmes à tenir le rythme, la surveillante braillait, le SS cognait. Assise à ma machine et entendant ce mot terrible – la « norme » –, je sentais se raviver mes souvenirs de Bourma où, de la même façon, nous vivions dans la terreur permanente de ne pas remplir notre norme. En Sibérie, on nous y contraignait en réduisant notre ration de pain ; à Ravensbrück, on s'efforçait d'obtenir le même résultat à force de coups, de garde-à-vous interminables, de rapports.

Je ne savais pas coudre, ma machine « s'emballait » et, bien que je n'aie qu'à assembler des bandes de tissu, je ne parvenais pas à faire ma norme. Je ne cessais de casser tantôt mon aiguille, tantôt mon fil. Que n'aurais-je dû subir si j'avais été une pauvre entrante inconnue ! Le SS m'aurait battue jusqu'au sang, la surveillante m'aurait giflée, la première chef de colonne droit commun ou asociale venue m'aurait sans cesse cherché noise. Ma vie serait devenue un enfer. Mais, vieille « Ravensbrückienne », je trouvai tout de suite des amies. Nelly, une chef de colonne tchèque, vit ma détresse et elle se mit de temps en temps à coudre sur une machine libre de gros tas de bandes qu'elle jetait près de moi. Je parvenais ainsi à tenir la norme. La petite Anička aux yeux bruns – qui travaillait à l'atelier de réparations et courait inlassablement pour réparer les dégâts et éviter aux couturières d'être punies – me passait en douce des aiguilles de façon à ce que je n'aie pas à en demander sans cesse à la surveillante et échappe ainsi à la gifle rituelle qui m'attendait. Nous travaillions en deux équipes et, pendant l'hiver 1943-1944, la journée était de dix, puis bientôt de onze heures.

Une équipe de nuit à l'atelier de couture n° 1. Les fenêtres doivent rester hermétiquement closes car nous sommes astreintes à un *black-out* total en raison des attaques aériennes. Au bout de quelques heures déjà, l'air de la

grande salle est saturé d'une épaisse poussière d'étoffe ; il devient très difficile de respirer. Courbées sur leurs machines, les femmes travaillent à un rythme infernal. À côté de moi est assise une jeune Ukrainienne au corps d'enfant et au visage diaphane. Je vois ses lèvres bouger tandis qu'elle coud ; elle chante pour elle seule et sa voix se perd dans le vacarme des machines. Je me penche vers elle, approchant mon oreille de sa tête. Elle sourit et continue à chanter. C'est une chanson tirée d'un film russe. Je reprends un instant la mélodie avec elle, et c'est ainsi que nous faisons connaissance. Elle m'aide à mettre en place les aiguilles, à engager le fil. Chaque fois, avant d'échanger quelques mots, nous jetons un coup d'œil à la ronde pour voir « si les environs sont propres », c'est-à-dire si un SS ou une surveillante ne rôde pas dans les parages.

La brute la plus redoutée de l'atelier de couture n° 1 est l'*Unterscharführer* Binder. Il se met en chasse, le plus souvent, dès avant minuit. Brusquement, nous entendons ses beuglements s'élever au-dessus du vacarme des machines. Celles-ci s'arrêtent un instant, toutes les femmes lèvent des yeux effrayés. Elles découvrent Binder planté devant sa nouvelle victime : soit qu'elle ne travaille pas assez vite, soit qu'elle ait fait une couture de travers ; parfois, tout simplement, il l'a prise en grippe pour une raison ou pour une autre… Il se met à hurler : « Hooo ! » Son visage s'empourpre, ses yeux sont exorbités – nous savons ce qui va suivre : il saisit la femme par les cheveux, lui cogne la tête contre la machine à coudre, la tire à nouveau en arrière et la frappe ainsi jusqu'à ce qu'elle s'effondre à terre, le nez en sang. Binder a besoin de voir du sang presque à chaque équipe, de jour ou de nuit. Il y a une petite Française, toute ronde, qu'il persécute tout particulièrement. Mais il a beau la frapper tant qu'il peut, elle bondit et l'abreuve d'un flot d'injures en français – ce qui lui vaut l'admiration de toutes les détenues de l'atelier et pousse au paroxysme la fureur de Binder.

À minuit, nous avons droit à une pause d'une demi-heure – pour peu que nous ne soyons pas astreintes, en guise de punition, à continuer à rester sur la chaîne. Chaque détenue reçoit alors un gobelet de café et certaines d'entre elles mangent leur morceau de pain. Mais nombreuses sont celles qui passent ces onze heures de nuit sans manger quoi que ce soit – elles avaient tellement faim qu'elles ont déjà avalé leur ration de pain la veille. Ma petite voisine n'a jamais rien à manger. Nous partageons mon pain ; quand nous ne nous endormons pas, tant nous sommes fatiguées pendant

ces quelques minutes de pause, la tête appuyée sur la machine à coudre, nous bavardons un peu. Le père de Nina était instituteur dans une petite ville ukrainienne. Elle en parle avec enthousiasme toutes les nuits. Il lui a appris à aimer les poètes et écrivains russes et elle connaît par cœur pratiquement tous les poèmes de Pouchkine. Sentant mon amour de la langue russe, elle récite, copie pour moi des chansons populaires russes et est toute fière lorsque je parviens à lui chanter à l'oreille un nouveau couplet que je viens d'apprendre. Son père a souffert de tuberculose pulmonaire pendant de nombreuses années. Nina semble avoir hérité de sa constitution fragile. En 1937, le NKVD arrêta ce père qu'elle aimait tant, et la charge de Nina et de ses deux petites sœurs retomba entièrement sur sa mère. Lorsque les Allemands envahirent l'Ukraine, la faim poussa Nina à aller travailler dans une des nombreuses cantines de l'armée allemande. Ignorant tout ce que cela impliquait, elle accepta de s'engager pour aller travailler dans les frontières du Reich, où elle fut envoyée dans une usine de munitions. Un jour, elle tenta de fuir pour rentrer chez elle. On l'arrêta et elle se retrouva au camp de concentration.

Nulle part, à Ravensbrück, les alertes aériennes n'étaient accueillies avec un aussi grand enthousiasme qu'à l'atelier de couture. Dès que retentissait l'appel : « Alerte aérienne, éteignez les lumières ! », toutes les détenues se précipitaient dans un coin où elles pouvaient se reposer. La plupart du temps, Anička arrivait en courant vers moi, sa boîte à outils sous le bras, m'attrapait par la main et m'entraînait dans la pièce où étaient entassés les uniformes SS qui nous servaient de couche. Tandis que les escadrilles de bombardiers passaient en grondant au-dessus du camp, faisant tinter les vitres de l'atelier de couture, nous nous abandonnions au sommeil jusqu'à ce que le signal annonçant la fin de l'alarme nous ramène à nos machines. Plus les alertes aériennes étaient fréquentes et longues, et plus nous avions à subir coups et hurlements à l'atelier. Les méthodes de Binder faisaient école. On cognait pratiquement sur toutes les chaînes. La surveillante Lange, « longue » comme son nom l'indique – une femme grossière, brutale, aux mains et aux pieds anormalement développés –, rivalisait de zèle avec ses collègues masculins. Mais tout différent était le SS Seipel, un homme grand, mince, légèrement voûté, aux yeux sombres et mélancoliques, qui était originaire de Hongrie. Il avait lui aussi la responsabilité d'une « chaîne de travail ». Il n'élevait jamais la voix, allait d'une couturière à l'autre, demandant parfois à l'une d'entre elles de se

lever, s’asseyait à sa machine et lui montrait patiemment comment s’y prendre. Un jour, il dit aux détenues : « Jamais je ne m’abaisserai à lever la main sur une femme ! » Bien entendu, sa réputation ne tarda pas à se répandre dans tout l’atelier et il eut droit un peu plus tard à un hommage que je n’oublierai jamais. Seipel faisait chaque jour la démonstration de son inaptitude au métier de surveillant SS dans un camp de concentration ; au bout d’un certain temps, on l’envoya donc au front pour une période d’instruction. Il partit et les femmes accusèrent le coup… Une quinzaine de jours plus tard, Seipel fait son apparition à l’atelier de couture n° 1, vraisemblablement pour chercher une attestation quelconque avant de partir au front. Aussitôt, les machines de toutes les femmes qui l’ont aperçu s’arrêtent et l’atelier se remplit de leurs cris enthousiastes : « M. Seipel revient, M. Seipel ! » Il les salue en souriant, tout en secouant la tête en signe de dénégation.

Le responsable de la production et de l’organisation du travail aux ateliers de couture 1, 2 et 3 était le SS-*Oberscharführer* Graf. Il ne se distinguait des cogneurs Binder, Rauxloh et Jürgeleit que par une plus grande intelligence et par le fait que, au lieu de battre ses victimes devant tout le monde, il le faisait dans la pièce de service – les frappant avec la boucle de son ceinturon ou les cognant contre le mur. Pour empêcher tout sabotage dans l’atelier de couture, les SS amalgamaient sur les chaînes politiques de toutes les nations, droit commun, Tsiganes et asociales. Par ailleurs, leur système de contrôle était si rigoureux que toute couture défectueuse était nécessairement détectée. S’ils s’apercevaient qu’une détenue avait détourné le moindre lambeau de tissu pour s’en faire un mouchoir ou une serviette hygiénique, elle était battue et avait droit à un rapport. La surveillante Lange avait un goût tout particulier pour les fouilles corporelles après le travail.

Et pourtant, il y avait, dans cet atelier où nous étions traitées comme des esclaves, des femmes qui s’activaient de toute leur énergie. Je ne parle pas ici des droit commun, dont le comportement servile face aux SS et le zèle au travail étaient connus, mais de certaines politiques. C’était par exemple le cas de la communiste Maria Wiedmeier qui avait occupé une position dirigeante dans le PC allemand et avait derrière elle près de dix années de prison et de camp. Sa fonction, dans le complexe industriel, était de fournir aux différents ateliers les tissus et étoffes nécessaires aux travaux de couture. Elle était chef d’une colonne composée d’une vingtaine de

femmes, avait en outre la responsabilité de surveiller les réserves des deux magasins et de compléter en permanence les stocks du complexe industriel. Par ailleurs elle devait, à la fin de chaque équipe, faire emporter les uniformes achevés sur un chariot, après avoir vérifié que le compte était exact. Elle avait une très haute idée de l'importance de sa tâche. Pas question de tolérer la moindre négligence dans sa colonne ! Elle s'activait pour les SS avec une méticulosité toute prussienne, avec rigueur et conscience professionnelles. Un jour d'ailleurs, l'*Oberscharführer* Graf eut ce mot : « Si je n'avais pas la Wiedmeier, rien ne marcherait dans les ateliers de couture ! » Cet hommage la remplissait de fierté et rehaussait l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. Son poids auprès des SS était à la mesure de son efficacité au travail, au point que le SS-*Oberscharführer* Graf se conformait sans barguigner à tous ses désirs concernant la nomination de telle ou telle détenue à tel ou tel poste aux ateliers de couture. Il ne doutait pas un instant que la communiste Maria Wiedmeier manifestât le même intérêt que lui à ce que les unités SS reçoivent leurs uniformes neufs avec la ponctualité requise. Bien entendu, cette position apportait beaucoup d'avantages personnels à la détenue Maria Wiedmeier : tout en surveillant avec ses yeux d'Argus ses précieux stocks dans les magasins, elle s'octroyait le droit d'y puiser de quoi faire du troc ou des cadeaux – avec toutes les contreparties que cela impliquait. Un jour, quelqu'un lui demanda comment elle pouvait justifier, en tant que communiste, un tel dévouement à l'égard des SS et un tel acharnement à pousser au travail les détenues placées sous ses ordres. « Que voulez-vous, répondit-elle, je suis une femme de devoir, il faut que je travaille ! » Mais cela ne l'empêcha pas de donner l'adresse suivante, dans le « civil », aux Russes et aux Ukrainiennes de la colonne chargée des approvisionnements en tissus : « Maria Wiedmeier, Comité central du parti communiste allemand. »

La fin de Milena

Un jour, on me retira de la couture pour m'affecter à la distribution des boutons et du fil. Je ne sais toujours pas aujourd'hui si je dus cette amélioration de ma situation à Maria Wiedmeier (allez savoir si la ligne politique de Heinz Neumann ne serait pas réhabilitée après la guerre ?!) ou à

un incident qui me mit aux prises avec l'*Unterscharführer* Binder. Une nuit Binder s'en prit à une petite Russe, presque une enfant, poussant son habituel beuglement guttural. La petite ne savait pas ce qu'il voulait et, effrayée, répétait en balbutiant : *« la nie ponimaiou ! »* À la fin, n'y tenant plus, je quitte ma machine à coudre et interviens :

— Monsieur l'*Unterscharführer*, elle ne comprend pas ce que vous dites !

Blinder fait volte-face et glapit, dans ma direction cette fois.

— Est-ce que je peux traduire ? dis-je, je sais le russe.

Binder fixe sur moi un regard stupide comme s'il n'avait pas compris ce que je disais, et, oubliant son intention de battre la petite Russe, tourne les talons en écumant de rage. Sans doute se précipita-t-il incontinent chez Graf, le chef de l'atelier de couture n° 1, pour lui annoncer :

— L'autre, là-bas, derrière la machine, elle sait le russe !

À l'évidence, cette remarque rappela à Graf l'histoire de la surveillante Langefeld. Il lui revint sans doute alors que le chef du bureau du travail m'avait envoyée à la chaîne « par mesure disciplinaire ». Ce simple fait était de nature à l'irriter car il veillait jalousement à ce qu'aucun membre de la direction du camp n'aille mettre le nez dans ses affaires. C'est très certainement à cette rivalité que je dus ma promotion à la distribution du fil et des boutons…

Mon nouveau travail était un pur plaisir après les horreurs de la machine à coudre électrique et l'angoisse de ne pas remplir la norme. Les femmes venaient de toutes les chaînes chercher du fil fort, de la soie ou du fil à boutonnières. Je connaissais déjà une bonne partie des centaines de femmes qui travaillaient à la couture lorsque, un jour, je vis s'approcher une jeune femme toute menue, vêtue d'une tenue rayée pitoyable serrée à la taille par une simple ficelle en guise de ceinture. Elle avait le visage gris, couvert de la poussière du tissu destiné aux tenues de camouflage. Ses cheveux presque crépus se dressaient en mèches rebelles au-dessus de sa tête. Elle avait des yeux bruns, enfantins, amicaux, et lorsqu'elle se précipitait vers la table où l'on distribuait le fil – cela arrivait assez souvent –, elle dissimulait son anxiété en affectant une démarche assurée. Je trouvai bientôt une occasion de parler avec elle ; elle était norvégienne et s'appelait Lille Graah. Peu après, la Croix-Rouge fournit aux détenues norvégiennes des tabliers de couleur vive qui, s'ils firent l'objet d'une admiration générale, furent surtout l'occasion pour leurs propriétaires de découvrir qu'il n'était rien de plus dangereux au camp que d'être repérable de loin. Lille continua à venir

à la table aux fournitures – mais dorénavant avec son superbe tablier orné de roses – et ne tarda pas à se faire attraper par un SS qui, pour la punir, l'envoya sur une autre machine où elle devait assembler des manches sur des uniformes SS et se trouvait toujours exposée au risque de ne pas remplir sa norme.

L'hiver 1943-1944 fut assurément la pire période à Ravensbrück. Bien sûr nous savions ce qui se passait sur le théâtre des opérations militaires, nous savions que l'étoile d'Hitler commençait à pâlir, mais nombre d'entre nous étaient à bout de forces. Elles s'en seraient tirées si le salut n'avait été qu'une question de semaines, de jours. Mais il leur fallait tenir le coup, attendre, impuissantes, et voir, chaque jour, des centaines de nouvelles victimes succomber. Les interminables appels de cet hiver étaient à eux seuls un supplice, dont les détenues revenaient les pieds et les mains gelés. Les médecins ne parvenaient pas à faire face aux innombrables amputations rendues nécessaires par ces gelures et les femmes mouraient de gangrène.

Pendant les premières années de Ravensbrück, c'était un certain Wendland, entrepreneur des pompes funèbres à Fürstenberg, qui emportait les mortes du camp de concentration sur son corbillard rustique. Les mortes étaient couchées dans un cercueil, revêtues d'une chemise de papier ajourée, comme ces napperons de papier que l'on met sous les tartes. Le nombre des décès s'accroissant sans cesse, le commerce de M. Wendland devint florissant. Il s'acheta un corbillard automobile. Mais les SS construisirent le premier crématoire et les morts devinrent dès lors leur affaire. À quoi bon des cercueils ? Des caisses pourvues de couvercles plats suffisaient. À quoi bon, alors que l'on manquait tellement de place, une caisse par morte ? Elles étaient si maigres, elles tenaient bien à deux dedans ! Avant, c'était quatre détenues de l'infirmerie qui portaient la défunte à sa dernière demeure, franchissant avec elle le portail du camp : dorénavant – il mourait plus d'une quinzaine de détenues par jour – on chargeait cinq caisses ou davantage sur un chariot et la « colonne des mortes » les emmenait au crématoire.

Au cours de cet hiver, l'état de santé de Milena s'aggrava de façon menaçante. Sa capacité de résistance était brisée. Elle parlait souvent de mourir.

— Je ne survivrai pas au camp, je ne retournerai jamais à Prague, disait-elle. Si au moins c'était M. Wendland qui était venu me chercher ; il avait l'air si brave avec sa blouse paysanne !

Mobilisant ses dernières forces, elle se traînait chaque jour au travail. La crainte qu'on ne lui fasse une piqûre mortelle ou qu'on ne la mette dans un transport de malades lui faisait tenir le coup. Elle avait sans cesse de la fièvre. Le nouveau médecin SS de Ravensbrück l'examina et établit qu'elle avait un rein infecté. Il ne restait plus, conclut-il, qu'une seule planche de salut : l'opération. Milena décida de saisir cette dernière chance de sauver sa peau ; comme tout individu, elle aimait la vie, et cet amour était encore attisé par son statut de prisonnière se consumant de nostalgie pour son enfant et son lointain pays. Milena survécut à l'opération. Elle sembla même se rétablir. Elle se crut guérie et je me pris à espérer qu'elle reverrait la liberté. Trois mois durant, toute mon existence au camp tint aux brefs quarts d'heure que je passais près de son lit à l'infirmerie. Le matin, avant l'appel, je courais à travers le camp encore sombre, emportant avec moi une ration faisant office de petit déjeuner, et allais retrouver Milena dans la chambre qu'elle partageait avec cinq autres moribondes. Cela m'était, bien sûr, rigoureusement interdit, mais tout se passait comme si je bénéficiais d'une immunité particulière. Ce n'est que le jour de la mort de Milena que je me fis prendre par l'infirmière SS. Plus son état était désespéré, et plus Milena croyait fermement qu'elle allait guérir, et mon amitié pour elle était si forte qu'il ne me venait même pas à l'esprit qu'elle pût disparaître. Elle mourut le 17 mai 1944. La vie avait perdu tout sens pour moi. Lorsque la « colonne des mortes » chargea le cercueil de Milena sur le chariot, je demandai à pouvoir l'accompagner. C'était un jour de printemps, il tombait des gouttes d'une pluie chaude et le garde, au portail, pouvait croire que c'était la pluie qui ruisselait sur mes joues. On entendait siffler tristement un oiseau aquatique dans les roseaux, au bord du lac de Fürstenberg ; nous déchargeâmes les caisses faisant office de cercueil et les portâmes au crématoire. Deux détenus de droit commun à l'allure patibulaire soulevèrent le couvercle. Nous empoignâmes le corps de Milena, et, me voyant près de défaillir, l'un d'eux me lança d'un ton moqueur :

— Tu peux y aller carrément, va, de toute façon elle ne sent plus rien !

Nouvelles de l'extérieur

Le 10 juin 1944, le camp apprit qu'un débarquement avait eu lieu en Normandie et qu'il avait réussi. Toutes les détenues exultaient, j'étais la

seule à ne pouvoir partager leur joie. Je traversais les jours comme une ombre et pleurais à longueur de nuit. À quoi bon continuer à vivre, si le destin a voulu que Milena meure ? L'image que je me faisais de la liberté était inséparable d'elle. Nos attentes, nos projets d'avenir, nous les avions forgés ensemble… Lotte, Maria et Anička partageaient mon chagrin, nous faisions bloc.

Pendant ma maladie, j'avais envoyé ma première lettre « clando » à ma mère. C'est une Polonaise qui la fit sortir, et elle atteignit sa destinataire. Ma mère sentit que j'étais au bout du rouleau et se demanda, avec mon beau-frère Bernhard, ce qu'ils pouvaient faire pour moi. Bernhard proposa que ce soit désormais lui qui m'écrive la lettre mensuelle autorisée et m'envoie les colis. Médecin, mon beau-frère avait fait de la prison et du camp après 1933, il savait donc ce qu'il convient d'écrire à un détenu. Il avait l'art de nous réconforter comme personne et nous redonna le goût de vivre – à moi, mais à beaucoup de mes camarades aussi. Ses lettres n'avaient pas ce côté impersonnel de tant d'autres. Comme nous ne nous étions pas vus depuis plus de dix ans, il faisait référence à des événements survenus quinze ans auparavant.

Mais commençons plutôt par les paquets ! Dans une de ses lettres, il m'écrivait par exemple : « Fais très attention à la boîte que je t'envoie, il est très difficile de s'en procurer de ce genre ! » Cette formule devait avoir un sens caché… Là-dessus, un gros colis arrive. Les provisions qu'il contient sont entourées de rubans de toutes les couleurs et, dans le coin d'une serviette de papier, il a écrit en caractères minuscules : « Salut et bons baisers – Bernhard. » Saisies par une curiosité frénétique, nous nous installons sur ma paillasse et passons au peigne fin les moindres petits morceaux de papier. Et voici déjà un nouvel indice ! Sur un rouleau de bonbons acidulés portant le nom charmant de « bonbons V », il a griffonné derrière le V un minuscule 3 – nous signalant l'existence d'une nouvelle « arme miracle » ! Sur une tablette de chocolat, il a délicatement gravé un nouveau bonjour. Nous allions ainsi de surprise en surprise. Entreprenant de réduire en pièces la boîte elle-même, nous découvrons, cachée dans chaque bord, une image : des reproductions en couleurs de tableaux de Van Gogh – *Barques de pêcheurs, les Tournesols* –, puis encore de Renoir – *Maison de campagne au bord de la Seine*. Les premières œuvres d'art en couleurs qui nous parvinrent au camp !

Mon beau-frère était passé maître en l'art de transmettre des messages clandestins. En dépit de la censure postale, il revenait sans cesse sur ce thème : quand la guerre finira-t-elle ? Il supputait, très allusivement, les échéances… Un jour arriva un nouveau paquet. Chaque fois, notre impatience s'aiguisait. Le colis, cette fois, contenait douze œufs peints. Il me fallut négocier interminablement avec la surveillante chargée de distribuer les colis pour qu'elle finisse par me le remettre. Sur chacun des œufs, un véritable artiste avait peint une sorte de miniature : des fleurs, des oiseaux chanteurs, des lapins, des chèvres aussi – en souvenir de la passion des bêtes qui m'habitait lorsque j'étais enfant. Le sens de l'un des « tableaux », par contre, m'échappa de prime abord et il nous fallut l'examiner longuement pour finir par comprendre : il représentait la légende de Persée et Andromède. Un dragon crachant du feu s'enroulait autour de l'œuf. Une minuscule croix gammée rouge était accrochée à la pointe de sa queue de serpent. Persée, coiffé d'un casque d'acier et vêtu d'un uniforme, plongeait son glaive dans le garrot du monstre, faisant jaillir des flots de sang. Les flammes que crachait le dragon venaient lécher une Andromède nue, collée à un rocher. Tour à tour, nous nous arrachions cette merveille des mains et chacune d'entre nous proposait sa propre interprétation de ce message clandestin – toujours plus fantaisiste encore que la précédente… À la fin, nous découvrons sous le guerrier un « moi » à peine visible et sous la jeune fille un « toi » – nous voilà donc convaincues qu'un coup décisif va être porté à très brève échéance au national-socialisme.

Le colis suivant – il arrive en juin 1944 – nous renforce dans cette conviction que la victoire est proche. Outre un grand nombre d'inscriptions en caractères microscopiques, jusqu'à l'intérieur des boîtes en fer-blanc (« Ne laissez pas l'espoir sombrer ! », « Notre soleil remonte au firmament ! »), nous finissons par trouver le message clandestin circonstancié que nous attendons depuis si longtemps. Il est inscrit en caractères minuscules, à peine lisibles, à l'intérieur de l'emballage d'un paquet de bonbons acidulés. De surcroît, il est codé. Bernhard nous y informe qu'un concert attendu depuis longtemps va bientôt avoir lieu dans son unité, qu'il ne s'agit ni d'une œuvre pour soliste, ni d'un quatuor à cordes, mais bel et bien d'une œuvre pour orchestre. Par ailleurs, il m'indique que ma sœur va donner naissance à un enfant en septembre au plus tard. Quatorze jours après l'attentat manqué contre Hitler, je reçois ma lettre mensuelle – bordée de noir… Ce revers n'empêcha pas mon beau-

frère de continuer de nous réconforter dans ses messages clandestins. Nous étions sans cesse dans l'attente impatiente de cette correspondance illégale et elle a contribué d'une manière décisive à nourrir notre espoir et notre courage pendant ces mois difficiles, jusqu'en janvier 1945 (après, nous n'eûmes plus droit à la poste).

Avec l'arrivée au camp de centaines de femmes évacuées de Varsovie, la vie y devint absolument insupportable. La Wehrmacht les avait invitées à se déplacer « sous la protection de l'Allemagne » et elles débarquaient au camp avec tous leurs biens et objets de valeur. Les Allemands s'étaient engagés à les héberger et à les prendre en charge dans de bonnes conditions à l'intérieur des frontières du Reich. Et voilà qu'elles se retrouvaient au camp de concentration de Ravensbrück… Encombrées de valises et de sacs qu'elles ont bourrés à toutes fins utiles d'oreillers et d'édredons, vêtues d'épais manteaux de fourrure, elles se retrouvent donc sur la place du camp, abasourdies, n'en croyant pas leurs yeux. Certaines n'ont pu se résoudre à abandonner leur chien à Varsovie et l'ont amené avec elles, il en est même une qui a entrepris cette plongée dans l'inconnu avec ses canaris en cage !

Il nous est rigoureusement interdit d'approcher les évacuées – mais celles-ci ont compris ce qui leur arrive dès que les premières d'entre elles sont passées par la pièce où les attend la surveillante de la section politique : on y relève leurs noms et on leur demande de remettre tous leurs objets de valeur – ils seront conservés, leur dit-on, aux « magasins ». Aux bains, les SS les délestent de tous leurs effets personnels – fourrures, chaussures –, ainsi que des valises contenant leurs derniers biens ; en échange de quoi, elles ont droit à de pauvres nippes faites de tissu léger et agrémentées de croix peintes sur toute la largeur de la poitrine et du dos, ainsi qu'à des semblants de chaussures, distribuées au petit bonheur la chance : telle hérite de deux pieds droits, telle autre de deux pieds gauches… certaines n'ont droit ni aux bas, ni au linge. Ainsi dépouillées et plumées, elles sont conduites en petits groupes au nouveau block des entrantes qui, en lieu et place de toit, est recouvert d'une toile de tente.

Voyant la tournure que prennent les choses, celles qui attendent leur tour se mettent à enterrer leurs bijoux dans les massifs de fleurs qui bordent la place du camp ; d'autres, folles de rage, jettent leurs bagues, leurs chaînes en or et leurs montres et les piétinent, réduisent en miettes photos, lettres et

souvenirs en tout genre – tout plutôt que les laisser tomber aux mains des SS…

Leur sort fut celui de la plupart des entrantes de cette époque : elles n'avaient pas la moindre idée de ce qui les attendait au camp, et elles furent nombreuses à ne pas survivre aux trois premiers mois de détention. Désormais, la plupart des vitres aux fenêtres des baraques étaient cassées ; les paillasses qu'il fallait naguère aligner au carré, sans « ventre », avaient disparu au profit de vagues sacs de papier infestés de poux, d'une saleté repoussante – certains plus ou moins remplis d'une sorte de fibre de bois. Il n'y avait plus désormais ni draps ni housses d'édredons, seulement une mince couverture de laine. Pour gagner de la place, on installait désormais quatre femmes par « paillasse » – on avait poussé les couchettes les unes contre les autres, créant ainsi un gigantesque grabat collectif, sur trois étages.

Jamais à Ravensbrück les contrastes ne furent aussi tranchés qu'au cours de cette ultime année. Des enfants mendiaient devant le block des *Prominenten*, l'« aristocratie » du camp ; des créatures en haillons, faméliques, fouillaient avidement les décharges en quête d'une nourriture – quelle qu'elle soit. En même temps, on pouvait voir sur l'allée du camp une détenue d'allure prospère, les joues roses, vêtue avec recherche, promener en laisse le lévrier aux longs poils soignés du commandant en second. En bas du camp, les canalisations débordaient, formant entre les baraques de véritables mares exhalant des odeurs pestilentielles. Sur la seconde et la troisième allée du camp, par contre, les SS faisaient aménager de nouveaux espaces verts et y faisaient planter des arbustes. Les SS avaient autorisé les détenues à former des chorales et l'on pouvait assister dans de nombreux blocks, le dimanche, à des récitals de chants et de danse d'une grande qualité artistique…

Les responsables du complexe industriel firent construire pour « leurs » détenus des baraques tout près des ateliers ; Siemens fit de même, et nos amies Lotte et Maria quittèrent le « vieux camp » pour émigrer vers ces nouvelles installations. Les nouveaux baraquements étaient beaucoup plus sombres et exigus que nos anciens blocks. Pour réduire les frais, on n'y avait prévu ni salle commune, ni cabinets, ni salle d'eau, ni même de lits à proprement parler – mais de simples « couchettes », installées en continu, sur trois étages. Les détenues du complexe industriel étaient réparties en

quatre baraques et l'on installa pour elles (soit quatre mille personnes) une salle d'eau et quelques cabinets – au beau milieu du terrain occupé par les ateliers et les baraques. Très vite, les toilettes devinrent inutilisables, à cause du manque d'eau et de la mauvaise qualité des installations ; les détenues en étaient donc réduites à faire leurs besoins en plein air ou à utiliser les fosses d'aisance primitives que l'on avait creusées à la hâte. Tout ceci avait pour moi un petit air tout à fait « sibérien ». Fin 1944, Ravensbrück dégringolait lentement mais sûrement au niveau de Karaganda.

Lille, Anička et moi étions « logées » sur une couchette au second étage, dans un coin près d'une fenêtre. Il était impossible de s'y asseoir vraiment, nous y restions donc tapies, recroquevillées, comme dans une grotte. Nous y mangions, y dormions, y bavardions le soir, y passions nos journées libres – lorsque nous n'étions pas en visite dans l'« ancien camp ». Nous formions un trio inséparable, une sorte de famille, partageant joies et peines. Nous recevions nos amies communes, le soir ou le dimanche, sur cette couchette : Margrete et Birgit les Norvégiennes, Lotte et Maria les Allemandes, Inka la Tchèque, Kouri et Danielle nos camarades françaises [1].

Moribonde à l'infirmerie

Je continuais à travailler à l'atelier de couture n° 1, mais j'avais fini par y être promue au bureau. Je le partageais avec une Hollandaise, Ilse Heckster, et avais la charge du fichier de l'ensemble des détenues travaillant à la couture. Les *Blockältesten* devaient signaler les détenues affectées au « service intérieur » et il me fallait reporter ces informations sur les fiches de la cartothèque. C'était un travail facile, mais je ne devais pas tarder à me rendre compte qu'il n'était pas sans danger non plus. Rapidement, en effet, je fus bien près de me retrouver au bunker. Je savais trop bien, pour en avoir fait l'expérience, les tourments qu'enduraient celles qui travaillaient à la « chaîne » ; ces journées de travail de onze heures étaient exténuantes et le nombre de malades « autorisées » croissait de semaine en semaine. Bien peu nombreuses étaient pourtant celles qui se voyaient affecter dans les règles au « service intérieur »… Du coup, lorsqu'une couturière venait me trouver après le travail pour me supplier de la porter malade, je le faisais. Je

finis donc, au bout d'un certain temps, par me retrouver avec environ vingt-cinq malades « illégales » sur les bras.

Un jour, mon chef, l'*Oberscharführer* Graf, m'annonce que le médecin SS Treite réclame sur-le-champ une liste de toutes les malades des ateliers de couture. Je sens mon sang se glacer. J'établis la liste en toute hâte, me disant que nous n'avons – mes malades « illégales » et moi-même – qu'un seul recours : Emmi Görlich, la secrétaire de Treite, elle aussi détenue politique… Il faut qu'elle sache dans quelle situation désespérée je me trouve, il faut qu'elle m'aide, dussé-je me jeter à ses genoux. Je me précipite donc à l'infirmerie avec ma liste – c'est elle, en fait, qui est chargée de la contrôler. Elle se montre d'emblée très réticente à falsifier la liste comme je la supplie de le faire, s'en tenant à une vague promesse – « On va voir ce qu'on peut faire ! » Je ne doute pourtant pas un instant que, sachant comment les choses se passent aux ateliers de couture, elle va faire ce qu'elle peut pour nous aider. Mais voici que deux jours plus tard Graf me prend à partie, furieux :

— Non mais, qu'est-ce que c'est que ce merdier, ici ! Vingt-cinq détenues sans autorisation de service intérieur ni bulletin d'admission à l'infirmerie ! Faites-moi venir *illico* tout ce beau monde !

Terrifiée, je trouve tout de même le courage de jouer ma dernière carte :

— Elles ont dû se tromper à l'infirmerie, monsieur Graf, elles sont complètement surmenées ! Il y a quelque chose qui ne va pas dans leur fichier ! Si vous voulez, je vais aller tout de suite à l'infirmerie avec la liste et je tirerai ça au clair !

Et tandis que je m'esquive, je l'entends encore vociférer :

— Mais enfin, il y a la signature du Dr Treite, ils n'ont pas inventé ça, non ?

La liste à la main, je me précipite à l'infirmerie, bien décidée à demander des comptes à Emmi Görlich.

— Eh bien quoi, me répond-elle, lorsque je la somme de s'expliquer, je ne vois pas pourquoi il faudrait que je vous couvre, je ne tiens pas à perdre mon boulot, moi !

Je parvins à tirer d'affaire quinze des vingt-cinq femmes – elles avaient des *Blockältesten* correctes qui acceptèrent de les ramener elles-mêmes à l'atelier de couture après la pause de midi en certifiant qu'elles avaient vraiment été malades. Mais les dix autres se virent infliger une raclée

mémorable par Graf et écopèrent d'un rapport. Curieusement il ne vint pas à l'idée de ce salopard que j'étais moi aussi dans le coup.

À l'automne 1944, je fus atteinte par la furonculose qui sévissait au camp – et elle fut bien près de m'emporter. C'est vers cette époque que (pour la première et la dernière fois) je fus battue par un SS. Pour une raison ou pour une autre – histoire, sans doute, de nous compliquer un peu plus l'existence –, on venait de décider d'interdire aux détenues travaillant au complexe industriel de se rendre dans l'ancien camp et l'on avait posté un SS au point de passage entre les deux. Ce jour-là, c'était un Roumain qui parlait à peine allemand. Tout un groupe de détenues était justement en train d'essayer de le circonvenir pour parvenir à passer quand même dans l'ancien camp… Sortant de l'atelier de couture, je me dirige vers le magasin situé de l'autre côté du mur qui entoure le complexe industriel. J'ai donc un laissez-passer m'autorisant à franchir le portail. Je me mets rapidement d'accord avec les femmes qui sont regroupées là pour tenter de les faire passer avec moi, et entreprends de négocier avec le SS. Mais avant même que j'aie pu prononcer un mot, il brandit sa matraque dans ma direction. Bien décidée à ne pas me laisser faire, je reviens à la charge, tentant une nouvelle fois de lui expliquer ce que je veux. Mais le voici qui se précipite sur moi et me frappe à toute volée sur mon cou constellé de furoncles – tandis que m'échappe un sonore : « Espèce d'abruti ! » Je chancelle, à demi assommée, et vlan, il m'assène un second coup sur le crâne ! Je m'affale, l'écume aux lèvres, dans la boue de l'allée. À cet instant, l'*Oberscharführer* Graf fait son apparition au coin de l'allée. Il me voit à terre, sans connaissance, et ordonne que l'on me porte dans son bureau.

Lorsque je reviens à moi, Graf me demande d'un ton légèrement embarrassé, voire dubitatif, s'il est vrai que j'ai traité le SS roumain d'« abruti » – c'est ce que ce dernier lui a dit, justifiant ainsi les coups dont il m'a gratifiée. Je l'assure aussitôt que je n'ai jamais rien dit de semblable…

— C'est bien ce que je pensais, conclut Graf visiblement soulagé, le Roumain a dû rêver. Quelqu'un comme vous n'irait jamais employer des expressions pareilles !

À la suite de quoi, le SS fut envoyé ailleurs.

En d'autres occasions, ce même Graf qui n'avait vraiment aucune raison de me faire des faveurs particulières n'aurait pas hésité à me battre comme plâtre. Mais il considérait les détenues de l'atelier de couture n° 1 comme sa

propriété personnelle en quelque sorte et il percevait les empiétements d'autres SS dans ce domaine comme autant d'attaques contre sa propre personne.

C'était une jeune étudiante en médecine tchèque qui avait la charge du service de santé du complexe industriel ; sachant qu'elle était une communiste fervente, je ne me résolus à aller me faire panser par elle qu'avec beaucoup de réticences – lorsque la douleur devint vraiment intolérable. Nous n'avions jusqu'alors pas échangé un mot. Pour elle (elle s'appelait Inka), j'étais une trotskiste – c'est ce qu'on lui avait rapporté – c'est-à-dire l'être le plus méprisable au monde.

Me voici donc dans la longue file de malades qui s'étire sur toute la longueur de l'étroit passage séparant les rangées de couchettes. Inka a installé ses pansements, ses pommades, ses désinfectants sur un tabouret de bois et elle soigne les éclopées à qui mieux mieux. Je suis fascinée par le zèle infatigable et l'inépuisable gentillesse avec lesquels elle soigne les malades. Elle-même respire la santé et l'assurance. Pour un peu, on se serait senti déjà beaucoup mieux, rien qu'à la regarder… Mes furoncles avaient la vie dure, et il me fallait aller la voir régulièrement. Un jour, elle se mit à me lancer quelques piques politiques sur un ton mi-sérieux, mi-blagueur. Je ne sais plus ce que je répondis, mais elle finit par me dire en riant qu'elle aimerait bien avoir une discussion politique avec moi – elle avait quelques éclaircissements à me demander… Le soir, donc, nous allons faire un tour entre les baraques et je lui raconte d'où vient la légende qui fait de moi une « trotskiste ».

Inka, en dépit de sa jeunesse et de sa foi communiste, avait le courage de regarder la réalité en face. Elle eut le cran de se former son propre jugement, de ne pas prendre pour argent comptant les prétendues vérités et articles de foi intangibles que l'on voulait lui inculquer. Sans doute les conditions très particulières prévalant dans un camp de concentration ne sont-elles pas étrangères au fait que cette jeune femme ait pu ainsi se rebeller contre les diktats des dirigeantes communistes de Ravensbrück… Toujours est-il qu'elle se rapproche sans cesse de moi. Avec son tempérament foncièrement démocratique et son sens de l'équité très profondément enraciné, elle est résolue à se faire son idée par elle-même et à décider seule qui sera son amie, et qui son ennemie.

Nos discussions se multiplient, toujours plus approfondies. Bientôt, il ne se passe plus guère de soirée sans que nous ayons une conversation. Nous

devenons amies. Ma maladie s'aggravant, Inka m'aide à la mesure de ses moyens. Les dirigeantes communistes tchèques du camp ne peuvent, bien sûr, ignorer plus longtemps notre amitié ; elles entreprennent de mettre Inka en garde. Puis, leurs manœuvres s'avérant vaines, elles se mettent à la menacer : si Inka ne renonce pas à ses relations avec moi, elles vont prendre des mesures disciplinaires contre elle. Inka leur rit au nez…

Il y avait, parmi les « femmes de l'Armée rouge », un professeur, Evguenia, dont les avis faisaient autorité concernant toutes les questions politiques. Elle travaillait auprès de Maria Wiedmeier à la baraque où étaient stockés les outils. Communiste, Inka avait d'étroites relations avec nombre de jeunes filles et femmes de l'« Armée rouge » – et donc, tout naturellement, avec Evguenia à laquelle elle vouait une grande admiration. Tout au début de notre amitié, Inka avait demandé incidemment à la vieille femme si elle connaissait Heinz Neumann ou si elle avait entendu parler de lui. Evguenia lui avait répondu que non. Un jour (on ne cessait, « vigilance » oblige, de rappeler Inka à l'ordre d'une manière sans cesse plus comminatoire), on la fit comparaître devant Evguenia, convaincu qu'elle ne manquerait pas de se plier au jugement de cette autorité du Parti. À la grande surprise de mon amie, Evguenia lui « révéla », entre autres, que mon mari Heinz Neumann avait commis les crimes les plus abominables, qu'il avait saboté des usines dans la région de la Volga, et qu'il avait donc sur la conscience la vie de nombreux travailleurs russes. Inka ne manqua pas l'occasion de rappeler à Evguenia qu'un mois à peine auparavant elle lui avait affirmé ne pas connaître Heinz Neumann et n'avoir même jamais entendu parler de lui…

En janvier 1945, ma furonculose empirant, je fus atteinte de septicémie ; sans le secours d'Inka, j'aurais eu bien peu de chances de rester en vie. Elle réussit à me faire admettre à l'infirmerie et me traita avec du Prontosil qu'elle avait volé. On m'avait installée au mouroir et Inka ne ménagea ni son amitié, ni ses efforts pour me soigner. Les communistes tchèques de Ravensbrück, elles, décidèrent d'exclure Inka du PCT en raison de son amitié avec la « trotskiste » Grete Buber. Elles tentèrent également d'interdire à un certain nombre d'autres jeunes communistes tchèques tout contact avec Inka.

Fin janvier 1945, nous apprîmes que le gestapiste Ramdor avait été arrêté par les SS. Peut-être était-ce Suhren, le commandant du camp, qui l'avait

« donné » parce qu'il en avait assez que la Gestapo vienne fourrer son nez dans toutes les affaires du camp ; peut-être aussi redoutait-il que Ramdor n'en sache trop long sur ses propres trafics au camp. Toujours est-il que ce fut pour nous comme si un cauchemar se dissipait, tout le camp poussa un soupir de soulagement.

La tuerie continue

Une de mes activités quotidiennes au bureau des ateliers de couture consistait à m'introduire subrepticement chaque matin, avant l'arrivée des SS, dans la pièce de service ; une grande carte d'Europe était accrochée au mur et la ligne de front y figurait, soigneusement dessinée au crayon-encre. Qui plus est, nos SS, ne se fiant pas aux communiqués du haut commandement militaire allemand, écoutaient clandestinement les radios étrangères pendant que l'équipe de nuit travaillait, et ils rectifiaient les positions des fronts sur la carte en se fiant scrupuleusement aux « émetteurs ennemis »… Voilà qui nous en disait long sur l'ardeur de leur patriotisme. À l'atelier de couture, nous sûmes rapidement discerner toute dégradation sensible des positions militaires à la mine que faisaient les SS. Mais généralement, leur abattement ne durait pas longtemps. Binder déchargeait sa bile en cognant à coups redoublés, la surveillante Lange en faisait autant ; Graf, lui, multipliait les conversations avec nous au bureau au fur et à mesure que la fin se rapprochait. Ilse Heckster, une communiste hollandaise travaillant depuis longtemps à l'atelier de couture, avait l'art, dans ces discussions, de simuler la naïveté, de jouer de son charme féminin, tout en manifestant un allègre bon sens ; elle amenait ainsi Graf à se découvrir de plus en plus… Un jour, poussé dans ses derniers retranchements, celui-ci finit par admettre qu'il n'est pas exclu que l'Allemagne perde la guerre (c'était pendant l'hiver 1944-1945 !). Feignant la plus intense compassion, Ilse lui demande alors :

— Mais vous, qu'est-ce que vous allez devenir, monsieur Graf ?

— Bof, répondit-il, ils vont sûrement m'arrêter et me déporter en Sibérie. Mais ça ne sera sans doute pas trop méchant : la Wiedmeier fera le boulot que je fais maintenant, et moi, je travaillerai comme détenu-instructeur dans un atelier de couture en Sibérie. Mais allez, c'est bien le diable si la Wiedmeier ne me donne pas un petit coup de piston !

Puis, éclatant d'un rire quelque peu forcé, il quitte le bureau, concluant :

— On verra bien, hein !

Un jour, je vois arriver au bureau une jeune Russe qui fait à peine dix-huit ans. Son visage est serein, comme illuminé par la foi, et elle me raconte qu'elle a été renvoyée d'une fabrique de munitions, vu qu'en sa qualité de « sabbatiste » elle refusait d'y travailler le samedi. En guise de sanction, l'*Obersturmführer* Dittmann l'a donc expédiée à l'atelier de couture. Continuera-t-elle à refuser de travailler le samedi ? Elle me répond par l'affirmative. Voilà qui pose un problème épineux. Je lui promets de réfléchir à son affaire ; simplement, elle souhaite travailler à l'atelier de tissage car c'est son métier. Je l'accompagne donc au bureau dudit atelier et elle y reste. Trois jours plus tard, l'atelier de tissage vient nous demander où elle est passée – elle n'a pas mis les pieds au travail. Imaginant qu'elle s'est « défilée », je cours me renseigner à son block. Sa *Blockälteste* m'apprend qu'on l'a conduite au bâtiment cellulaire deux jours auparavant puis qu'elle a été transférée à l'extérieur du camp. On l'avait condamnée à la pendaison pour « sabotage »…

À l'approche de l'armée russe, le camp d'Auschwitz avait été évacué, tous ceux qui y étaient détenus avaient donc été ramenés vers l'ouest. Un jour, nous voyons arriver des milliers de survivantes d'Auschwitz, avec leurs visages totalement hébétés de faim et de soif. Elles crient, suppliant qu'on leur donne à boire. Mais des jours durant, elles restent là à attendre, sans une goutte de liquide. À la fin, les détenues travaillant à la cuisine demandent la permission aux SS de distribuer du café à ces malheureuses. Elles l'obtiennent et apportent des bidons ; mais à peine sont-elles arrivées que les femmes d'Auschwitz se ruent par centaines, se piétinant les unes les autres, renversant le café à terre. Il faut alors l'intervention de la police du camp et d'une nuée de surveillantes pour qu'à la fin on parvienne à distribuer le café aux assoiffées…

Les détenues d'Auschwitz avaient apporté leur propre style de vie, tel que le leur avait inculqué le camp d'extermination : sauve ta peau, quoi qu'il en coûte ! Elles étaient, dans leur apparence extérieure comme dans leurs manières, rudes et brutales. Au début c'est du premier coup d'œil que l'on reconnaissait une femme d'Auschwitz, sur l'allée du camp… Peu après leur arrivée, une rumeur se répandit à Ravensbrück : toutes les anciennes et les inaptes au travail allaient être transférées à Mittweida, un camp où l'on

effectuait des « travaux légers ». Et bientôt, en effet, on procéda à l'appel d'un block ; les femmes durent défiler une par une devant un prétendu médecin, un certain Winkelmann (d'après ce que racontaient celles qui venaient d'Auschwitz, il y avait fait des sélections pour les chambres à gaz). D'un geste du pouce, il indiquait celles qui devaient sortir des rangs. Les autres pouvaient retourner à la baraque. Celles qu'il avait sélectionnées partirent en transport, en principe pour Mittweida. Des camions les emportèrent.

À la même époque, on avait désigné quelques politiques pour occuper de nouveaux postes de *Blockältesten*. On les envoya au « camp de jeunes d'Uckermark », derrière le complexe industriel, au-delà du mur d'enceinte de Ravensbrück ; c'était un camp où l'on enfermait auparavant de jeunes détenues. Et c'est là qu'elles retrouvèrent celles qui étaient censées être parties en transport à Mittweida. Peu à peu, nous sûmes ainsi dans quelles conditions lamentables vivaient ces femmes âgées ou diminuées. Nous nous figurions jusqu'alors que Ravensbrück était le pire qu'on pût imaginer – mais nous étions loin du compte. Dans ce fameux « Mittweida », les malheureuses avaient encore moins à manger que nous, les appels duraient des heures et des heures, elles n'avaient pas de manteaux, et n'avaient droit à aucun soin médical…

On construisit, au cours de l'année 1944, un second crématoire derrière le bunker. Les volutes de fumée noire et puante montant des deux cheminées en vinrent rapidement à faire partie du paysage ; elles fournissaient même matière à plaisanterie (« Tiens, regarde, c'est Lina qui s'envole ! ») ou à interpellations plus ou moins venimeuses (« Méfie-toi, si ça continue, tu vas rentrer chez toi par la cheminée, comme les autres ! »). Ces propos résumaient à merveille l'attitude des détenues face à la mort.

Quelques jours après le départ du transport de « Mittweida », Anička vient me trouver, pendant l'équipe de nuit, à la table des fournitures ; elle a l'air toute retournée et me demande d'aller jeter un coup d'œil par la fenêtre. Je vois une haute colonne de feu s'élever au-dessus du bâtiment cellulaire. Je ne comprends pas tout de suite ce qui peut bien être en train de brûler ainsi. Puis, tout à coup, je fais le rapprochement avec le crématoire. Anička et moi sommes perplexes : y a-t-il donc eu tant de morts, ces derniers temps ? Une nouvelle épidémie de typhus se serait-elle déclarée ? Nous pressentons quelque horreur, mais nous ne savons pas au juste de quoi il peut s'agir. Peu après, une *Blockälteste* du « camp de jeunes » finit par

tout nous raconter : un jour, des camions y étaient arrivés, il avait fallu sélectionner sur-le-champ quarante femmes et les surveillantes avaient entrepris de leur inscrire leur numéro matricule sur l'avant-bras avec un crayon-encre. La panique s'était emparée de ces femmes et elles avaient refusé de monter dans les camions. Il avait fallu faire venir spécialement un commando d'hommes pour les y contraindre ; les camions avaient longé le mur du camp et s'étaient arrêtés aux crématoires. On racontait au camp qu'une Polonaise d'une quarantaine d'années avait profité de l'obscurité naissante, lorsqu'on avait fait descendre les malheureuses, pour s'enfuir et se cacher dans la station d'épuration de Ravensbrück où elle avait passé la nuit. Le lendemain matin, un SS l'avait découverte et ramenée au camp. À force de coups, on avait fini par lui faire avouer qu'elle venait du « camp de jeunes ». Elle y fut reconduite et isolée. Lors du transport suivant, on la rembarqua dans un camion destiné au gazage. Au moment de monter, elle se mit à hurler à tue-tête : « C'est pas à Mittweida qu'on nous emmène, c'est au gaz, au crématoire ! »

Au cours des deux premières semaines du mois de février 1945, on gaza encore quatre mille femmes à Ravensbrück.

Au cours de cet hiver 1944-1945, les colonnes de feu sortant des cheminées derrière le bâtiment cellulaire en vinrent à remplacer les volutes de fumée dans le paysage quotidien de Ravensbrück. Toutes les femmes âgées de plus de cinquante ans, toutes celles dont les cheveux grisonnaient, toutes celles qui avaient attrapé ne serait-ce qu'une grippe, toutes celles qui avaient réchappé au typhus mais restaient amaigries et trop faibles pour travailler avaient tout à craindre des sélections du Dr Winkelmann. On affirmait qu'il se contentait de jeter un coup d'œil sur le visage et les cheveux des femmes avant de décider s'il convenait ou non de les envoyer à la mort. Celles donc qui grisonnaient ou avaient des cheveux blancs commencèrent à se teindre. Elles mélangeaient de la suie qu'elles prélevaient dans le poêle avec un peu d'eau et s'appliquaient cette mixture sur les cheveux. Mais lors de la sélection suivante, voilà que l'on s'avisait que ce n'était pas la tête, mais simplement les jambes des femmes que Winkelmann examinait avant de se décider. Lorsqu'elles étaient maigres et avaient les chevilles enflées, il n'y avait rien à faire… La seule planche de salut était de se faire « embaucher » le plus vite possible dans un atelier ou dans une colonne – car c'est avant tout les « disponibles » qui faisaient l'objet des sélections.

Un matin, la police du camp fait évacuer l'allée. Me trouvant alors au bureau de l'atelier de couture, je ne m'aperçois de rien et sors un peu après pour aller faire un tour au block. Personne dehors, comme si nous étions en pleine alerte aérienne. Tout à coup, je vois de l'autre côté du portail une longue colonne de détenues avançant lentement au milieu de l'allée du camp, en direction du complexe industriel. Ne me doutant toujours de rien, je reste plantée là, à regarder l'étrange cortège qui s'approche. Je vois les femmes franchir le portail de l'ancien camp ; elles avancent en rangs par cinq en se tenant par le bras. C'est alors qu'une détenue, membre de la police du camp, m'avise et se met à brailler :

— Eh toi, veux-tu bien fiche le camp !

Je cours me réfugier près de la baraque la plus proche et, adossée au mur, observe, horrifiée et fascinée à la fois, ce cortège funèbre. Deux surveillantes SS sont là, à frapper les femmes avec des lanières de cuir pour les faire avancer plus vite. Mais rien n'y fait, elles continuent à progresser du même pas lent, mécanique. Dans les premiers rangs, toutes ont la même expression : leurs visages figés semblent tournés vers le ciel, mais leur regard est absolument vide. Comme je me penche pour mieux les voir, une surveillante me repère :

— En voilà du culot, qu'est-ce que vous fabriquez là ? Ne vous en faites pas, votre tour va bientôt venir ! Demain, vous allez y passer ! me lance-t-elle, tout en me menaçant avec sa lanière de cuir.

M'esquivant au coin de la baraque, je m'y engouffre rapidement.

De retour à l'atelier de couture, je tombe, dans le bureau, sur l'*Oberscharführer* Graf.

— Vous avez vu cette colonne ? lui dis-je, on l'emmène au gaz ! Et la surveillante qui l'accompagne m'a dit que demain, c'est moi qui vais y passer !

Graf commence par faire comme s'il ne comprenait pas de quoi je parle. Je lui fais donc un récit circonstancié de ce que j'ai vu et entendu. Le voilà tout à coup qui s'emporte :

— Quoi ? Ils iraient se permettre de gazer *mes* détenues ? Non mais tout de même, j'ai encore mon mot à dire, non ! Tant que je serai là, ils n'en prendront pas une à l'atelier de couture !

Puis il quitte la pièce en claquant la porte derrière lui.

De nombreux enfants étaient nés à Ravensbrück au cours de la dernière année. Une sage-femme des plus expertes officiait à l'infirmerie et, les

naissances se multipliant, on installa même une baraque pour les femmes enceintes et celles qui avaient des nouveau-nés. Il arrivait que cinq enfants naissent le même jour. Une jeune Tchèque, Eliška, se porta volontaire pour travailler à la baraque des nourrissons. Elle rassemblait des morceaux d'étoffe pour en faire des couches et des maillots et nous étions toutes saisies d'un véritable enthousiasme à l'idée que des nourrissons allaient pouvoir vivre au camp. Malheureusement, l'administration ne fournissait pas une goutte de lait pour les nourrir et les jeunes mères, sous-alimentées, étaient incapables de les allaiter. On leur donnait donc une vague soupe, additionnée de ce que l'on pouvait trouver dans les paquets de la Croix-Rouge. Dans ces conditions, il était bien rare qu'ils survivent au-delà de trois mois. Ils étaient là, alignés sur une série de bat-flanc que l'on avait mis bout à bout, avec leurs petits visages ratatinés de vieillards. Au bout de quelques semaines, Eliška nous dit qu'il fallait qu'elle quitte cette baraque de cauchemar si elle ne voulait pas devenir folle : son travail se réduisait à regarder agoniser ces nourrissons et à emporter leurs cadavres. Il arrivait qu'il en meure jusqu'à sept par jour…

Le dimanche, nous allions souvent en visite à l'ancien camp. La baraque de nos amies françaises était tellement surpeuplée qu'il était bien difficile de s'y frayer un chemin au milieu de la presse ambiante ; j'entrais donc, avec Lille et Anička, par la fenêtre de derrière du dortoir et nous nous hissions au troisième étage où Kouri et Danielle avaient leur paillasse et nous attendaient. Nous demeurions là tapies sous le toit, toutes les cinq, à parler de l'avenir ou à écouter Kouri (Germaine de son vrai prénom) nous raconter ses aventures d'ethnologue parmi les tribus nomades en Afrique du Nord. Kouri et Danielle étaient « NN ». On ignora longtemps au camp ce que signifiaient ces initiales, tout comme le sort que les SS réservaient à celles qui se les voyaient attribuer. Les détenues « NN » n'avaient pas le droit de recevoir des paquets, ni d'envoyer ou de recevoir des lettres.

Nous devions apprendre par la suite que ces initiales désignaient toutes les détenues concernées par le décret *Nacht und Nebel* (nuit et brouillard) promulgué par la Gestapo et nous avons commencé à craindre que celle-ci n'ait l'intention de les liquider. Il y avait au camp la mère de Kouri, âgée de soixante-dix ans, et, même si elle était en meilleure santé que sa fille et plus solide qu'elle, son âge l'exposait à un danger constant.

Début 1945, nous apprenons un jour que toutes les détenues « NN », toutes les juives ainsi que toutes les Tsiganes ayant des enfants vont partir en transport pour Mauthausen ; nous ne doutons pas un instant que « Mauthausen » signifie, en l'occurrence, le gaz. Il nous faut donc trouver quelque chose pour tenter de sauver Kouri et Danielle. Nous les cachons et le transport quitte Ravensbrück sans elles, mais il apparaît rapidement qu'elles n'ont pas été les seules, loin de là, à se cacher. Il y a donc tout lieu de craindre que les SS se mettent à faire systématiquement la chasse à toutes les détenues « NN » qui sont passées à travers les mailles du filet.

Un dimanche – c'était fin janvier –, la fenêtre du mouroir où je suis couchée s'ouvre brusquement, poussée de l'extérieur. Je vois apparaître la tête d'Anička et celle de Lille qui m'annoncent, d'une voix tremblante d'excitation, qu'un « appel général » va avoir lieu et qu'il faut absolument cacher Kouri et Danielle – car c'est sans doute après les détenues « NN » que les SS en ont. Je leur propose de faire entrer Kouri à l'infirmerie, sans se faire remarquer ; elle est toute menue, je la cacherai sous ma couverture. La manœuvre réussit, Kouri se hisse sur mon lit qui se trouve au second étage et se glisse sous ma couverture en se faisant aussi petite que possible. Seule sa tête émerge encore, pour le moment, nous convenons qu'elle s'enfoncera dans les profondeurs du lit si le danger se précise. Une chance pour nous qu'il n'y ait que deux lits au mouroir ! La femme qui est couchée en dessous de moi est à l'agonie, elle est déjà tombée dans un état de demi-inconscience. Kouri m'annonce à voix basse que Danielle s'est tapie dans les combles d'une baraque (le « quatrième étage », comme on disait au camp) et va y rester tout le temps que durera l'appel.

Nous sommes donc là, dans les meilleures dispositions d'esprit qui soient, nous entendons la sirène donner le signal du rassemblement, puis les détenues converger vers la place du camp, les *Blockältesten* brailler ordres et injures, comme à l'accoutumée… Lorsqu'il y avait « appel général », personne – pas même celles qui étaient de « service intérieur » – n'avait le droit de rester dans les baraques, et même l'infirmerie, même les blocks de malades étaient passés au peigne fin. Pourtant, convaincues que l'on n'ira tout de même pas jusqu'à soulever mes couvertures, nous pensons n'avoir aucun souci à nous faire. Une heure passe, et davantage, Kouri commence à crever littéralement de chaud. Nous entendons des bruits de camions arrivant puis repartant sur l'allée du camp, mais n'y prenons pas autrement garde. Tout à coup, nous percevons, à l'autre bout du couloir, des bruits de

pas, des craquements de bottes. Les pas se rapprochent. Poussant Kouri sous la couverture, je me couche à moitié sur elle. La porte s'ouvre, entrent trois hommes en uniforme : le médecin SS Treite, Trommel et Winkelmann. Ils ont la tête exactement à la hauteur de ma couverture.

— Combien y a-t-il de malades dans cette pièce ? demande l'un d'entre eux.

— Deux, dis-je d'une voix mal assurée, tournant vers eux mon visage fiévreux.

— Et de quoi souffrez-vous ? me demande alors le SS.

— Septicémie, me hâté-je de répondre, craignant de perdre l'équilibre, car je me tiens appuyée de toutes mes forces sur une seule main pour mieux cacher Kouri.

Les trois SS jettent un coup d'œil sur la femme étendue en dessous de moi, puis font demi-tour et quittent le mouroir. Je libère la pauvre Kouri qui commence à étouffer et nous éclatons de rire, tout heureuses d'avoir échappé au danger.

La sirène annonce la fin de l'appel et nous sommes en train de nous demander comment faire sortir Kouri de l'infirmerie sans qu'elle se fasse pincer lorsque, à nouveau, la fenêtre s'ouvre de l'extérieur. Cette fois, c'est Danielle qui apparaît dans l'embrasure, pâle comme une morte, et s'écrie :

— Kouri, Kouri, ils vont gazer ta mère !

Germaine bondit du lit, poussant des cris de bête blessée, et se met à sangloter :

— Comment est-ce que j'ai pu ne penser qu'à sauver ma propre peau et oublier ma mère ?

C'est à peine si elle a la force de sortir par la fenêtre du mouroir.

Peu après, je vois arriver Lille qui m'annonce que Milena Fischerova, l'amie d'Anička, qui se trouvait au bloc des tuberculeuses, a été arrachée de son lit avec de nombreuses autres malades au cours de l'appel général, qu'on les a jetées en chemises de nuit dans un camion, entassées les unes sur les autres comme des cadavres et expédiées ainsi au gaz. Anička était brisée et nous étions toutes au bord du désespoir.

Les derniers Jours de Ravensbrück

Au cours des six derniers mois de notre séjour au camp, les discussions et l'activité des détenues – des détenues communistes, plus précisément – se firent beaucoup plus intenses. Les communistes de Ravensbrück se trouvaient dans une situation assez curieuse : la masse des détenues non politiques ne faisait aucune différence entre tout ce qui était allemand et les SS. De la même façon qu'elles haïssaient les SS, elles haïssaient les détenues allemandes. Mais ce n'était pas tout : la majorité des communistes de différentes nationalités en avaient aussi après leurs « camarades » allemandes, justifiant de la façon suivante cet accès de nationalisme : le parti communiste allemand ne pouvait être placé au même plan que les autres, vu que les communistes allemands n'avaient pas su faire la révolution pour empêcher Hitler d'arriver au pouvoir et ne s'étaient pas davantage montrés capables de renverser le national-socialisme au cours des douze années qui avaient suivi. D'enthousiasme, elles faisaient leur la thèse de la culpabilité collective du peuple allemand dans son ensemble – et les communistes allemandes n'osaient pas se défendre. Il ne s'en trouvait pas une pour poser la question : et qui donc avait été le premier à lutter contre Hitler ? Et combien de militants allemands étaient-ils morts en prison et dans les camps à une époque où le « camarade » Staline avait suffisamment bonne opinion d'Hitler pour signer avec lui un pacte d'amitié et pousser le zèle jusqu'à lui livrer des réfugiés politiques allemands – au mépris du droit d'asile que l'Union soviétique affirmait garantir ? Et il ne se trouvait personne non plus pour faire remarquer que ces marxistes se mettaient à parler en termes de peuples, et non plus de classes.

En se retirant des territoires qu'elle occupait, l'armée allemande emportait avec elle toutes les « prises de guerre » possibles et imaginables. Rien qu'au complexe industriel, on en avait rempli plusieurs baraques jusqu'au plafond. En dépit de cela, le manque de pièces de rechange pour les machines, d'aiguilles et de fil se faisait de plus en plus sentir à l'atelier de couture. Pour autant, les SS n'en exigeaient pas moins que la norme soit remplie. Le printemps approchait, et les détenues du complexe industriel cousaient des uniformes d'hiver pour fin 1945 - début 1946 ! Les Russes étaient presque sur l'Oder, mais à Ravensbrück on construisait un nouveau hall d'usine en dur ! Dès la fin du mois de janvier, le courant à haute tension s'était mis à tomber en panne de temps à autre. Les moteurs s'arrêtaient brusquement et un silence angoissant s'abattait sur les immenses ateliers. Le courant s'arrêtait de plus en plus souvent tandis que des essaims de

bombardiers passaient sans interruption au-dessus de Ravensbrück, faisant route sur Berlin, sans rencontrer la moindre opposition. Ce n'était plus, désormais, la sirène du camp qui déterminait le rythme de notre existence – mais des puissances supérieures. L'issue semblait toute proche, et pourtant les cheminées des crématoires continuaient à cracher leurs flammes et Winkelmann à choisir ses victimes.

Plus les fronts se rapprochaient, plus il était évident que l'armée nazie était en train de s'effondrer, et plus les détenues étaient préoccupées par cette question : comment les choses finiraient-elles, au camp ? Les SS mettraient-ils à exécution leur menace d'abattre toutes les politiques ? Des détenues en provenance d'un des camps de l'Est nous avaient raconté que les SS s'étaient tout bonnement débandés lorsque les Russes étaient arrivés. Nous pouvions toujours espérer que les choses se passeraient de la même façon chez nous. J'observais avec étonnement la façon dont un grand nombre de détenues commençaient à se préparer fiévreusement à leur libération. Elles prélevaient tout ce qu'elles pouvaient comme vêtements et tissus sur les stocks des SS. L'objet le plus convoité était alors un sac à dos. Pour ma part, je ne partageais guère cet intense désir de liberté. Lorsque Milena vivait encore, ce mot avait un sens : il signifiait être pour la première fois ensemble dans une ville, aller ensemble dans une forêt – pour la première fois aussi –, libres, unir nos forces pour écrire notre livre sur les camps de concentration des deux dictatures. Mais Milena n'étant plus, ce que l'on continuait à appeler liberté n'était plus qu'un pâle reflet de ce dont nous avions rêvé. Mais ce n'était pas tout : en fait, j'avais terriblement peur. Qu'allait-il se passer, en effet, si les Russes atteignaient Ravensbrück avant les Américains ou les Anglais ? Je pouvais être sûre que les staliniennes iraient tout de suite me dénoncer. Ma seule chance de m'en sortir était donc de me sauver du camp avant qu'ils n'arrivent. Un certain nombre de Polonaises connaissaient mon histoire, elles savaient à quel danger j'étais exposée. Elles me firent savoir qu'au moment décisif je pourrais compter sur leur aide ; elles avaient des plans de fuite mûrement élaborés.

Un jour, je vois arriver au bureau une Inka rayonnante. Elle me prend par la main d'autorité, laisse échapper un flot de paroles dont je parviens non sans mal à reconstituer le sens : « Il faut absolument que tu voies ça ! » Elle m'entraîne sur l'allée du camp, nous franchissons le portail de l'ancien camp. Et en effet, le miracle est là, inouï, inconcevable ! Sur l'allée du camp

avancent lentement, solennellement, plusieurs gros autobus immaculés de la Croix-Rouge suédoise. Nous demeurons bouche bée, de surprise, de joie. Les autobus sont remplis de paquets que l'on décharge en tas devant les magasins. Pour nous, tout ceci ne peut signifier qu'une chose : la guerre est finie, Hitler est vaincu ! C'est la Croix-Rouge qui prend le camp en charge ! Mais pas du tout : les autobus quittent le camp et, la nuit suivante, les SS arrivent avec deux camions et fauchent une partie des colis. Il y en a tant, heureusement, que chaque détenue a quand même droit à quelque chose… L'administration du camp nous fait savoir qu'une commission de détenues va répartir les colis, que nous aurons tout – sauf les cigarettes. Nous n'en croyons pas nos oreilles ! Les détenues sont invitées à se présenter, baraque par baraque, et chacune a droit à son paquet. Certaines ont tellement faim qu'elles ne parviennent pas à attendre d'être revenues à leur block : elles s'asseyent sur le bord de l'allée et commencent à festoyer. Elles se montrent les trésors que recèlent les boîtes contenues dans les paquets. Une sorte d'allégresse bachique s'empare du camp. Personne ne se soucie plus ni de l'ordre du camp ni des règlements. Les détenues allument de petits feux de camp entre les baraques du complexe industriel et y font réchauffer les savoureuses conserves trouvées dans leurs colis. Au block des malades, on a posé un paquet sur chaque lit et les mourantes jettent sur ces présents un regard radieux ; malheureusement, pour nombre d'entre elles, ils vinrent trop tard et, dans certains cas, accélérèrent même l'issue fatale.

Quelques jours plus tard, survient un autre événement, tout aussi incroyable : la Croix-Rouge internationale vient chercher trois cents Françaises. Mais un porte-parole des détenues françaises fait savoir aux SS qu'elles ne partiront pas si l'on ne leur adjoint pas toutes les Françaises se trouvant au « camp de jeunes » – ce sont elles qui ont la priorité. Les SS cèdent. C'est ainsi que de nombreuses détenues vouées à la mort firent partie du premier convoi de la Croix-Rouge internationale et furent les premières à retrouver la liberté.

On parlait déjà d'un prochain convoi de Françaises, Danielle et Kouri se préparaient au départ. Je me mis à consigner pendant des heures tous les crimes, tous les événements importants de la vie du camp dont je me souvenais et remis ces notes à Kouri.

Suivent des journées d'attente pleines d'agitation et de fébrilité. Un jour, comme cela devient de plus en plus fréquent au complexe industriel, le

courant est coupé. Jusqu'alors, il était d'usage que les couturières restent à leur place, des heures durant, parfois, à attendre que le courant revienne. Mais, ce jour-là, nous voyons Graf sortir de la pièce de service et lancer :

— Allez, ouste, rentrez dans vos blocks !

Les femmes se précipitent hors de l'atelier avec des cris de joie, convaincues que c'en est fini, une fois pour toutes, du travail d'esclave à Ravensbrück… Quelques jours passent, en effet, sans que nous soyons appelées au travail, et c'est bientôt le tour de celles de chez Siemens d'être, elles aussi, renvoyées dans l'ancien camp. Tout heureuses, nous retrouvons nos amies Lotte et Maria. Nous avons désormais tout notre temps devant nous. Nous chantons, nous fumons les cigarettes provenant des paquets de la Croix-Rouge que nous avons pu récupérer sur ces voleurs de SS. Un vent d'espoir et de liberté souffle sur le camp.

Un samedi – nous sommes déjà en mars –, toutes les Norvégiennes sont convoquées « en haut », avec leurs affaires. Les Norvégiennes travaillant au complexe industriel se regroupent en cortège sur l'allée du camp, accompagnées par des centaines de femmes radieuses. Aux abords de la place, nous sommes repoussées par la police du camp – mais pas moyen pour elle de faire évacuer l'allée. Une épaisse muraille de détenues fait masse autour des Norvégiennes, les interpellant, leur faisant des gestes d'adieu. Ce fut bien là la première manifestation d'allégresse à Ravensbrück. Notre Lille affichait un visage blême où se mêlaient joie et souci ; elle s'inquiétait fort de notre sort – à nous qui restions. Anička et moi avions aussi le cœur gros. Quand donc nous reverrions-nous ? Et saurions-nous retrouver alors cette complicité, cette solidarité qui nous avaient unies au camp de concentration ?

Depuis début janvier, nous n'avons plus de courrier, les journaux se font de plus en plus rares, il ne nous parvient, depuis que nous avons cessé de travailler, que de vagues rumeurs concernant le théâtre des opérations militaires. Début avril, le front occidental a atteint l'Elbe, le front oriental l'Oder et, concernant le sud, l'on avance certains noms de localités manifestement pas trop éloignées de Berlin. On raconte au camp que les unités SS se préparent à fuir. Tout comme nous, les SS s'équipent de sacs à dos et, à l'image de nombre de détenues, Graf, Binder et compagnie profitent des dernières opportunités de faire leur pelote, embarquant en douce toutes sortes de denrées et d'objets de valeur stockés au complexe industriel. Nombreuses sont les détenues qui prétendent savoir de source

sûre que, lorsque le front se rapprochera, les SS feront sauter l'ensemble du complexe industriel. Nous nous mettons à redouter qu'on nous y enferme toutes avant de le dynamiter.

Un beau jour, on nous ordonne d'évacuer immédiatement la baraque nº 4 du complexe industriel dans laquelle nous vivions. Elle est installée sur un étroit passage séparant les deux ateliers et les SS nous expliquent que, de ce fait même, notre baraque est trop exposée au danger en cas d'attaque aérienne. On évacue à la hâte une baraque du camp des hommes contigu et on l'intègre au complexe industriel. Nous y emménageons et c'est avec un certain amusement que je vois des détenues se battre comme des enragées pour s'assurer des meilleures places – alors même qu'à l'évidence l'issue est imminente.

Le 18 avril 1945, l'*Oberscharführer* Graf nous convoque, Ilse Heckster et moi, à l'atelier de couture. Nous nous y rendons en maugréant, tant nous sommes déjà habituées à cette nouvelle existence sans entraves ni contraintes.

— Informez les détenues travaillant à la couture que les ateliers fonctionneront à nouveau à plein régime à partir de lundi 23 avril ! nous lance Graf lorsque nous arrivons.

Il a prononcé cette phrase sur son ton de commandement habituel et nous accusons un instant le coup en silence. Puis Ilse Heckster lui demande d'un ton où perce une pointe d'ironie :

— Il va donc falloir faire marcher les machines à la pédale, c'est cela ?

Irrité, Graf fronce les sourcils et répond :

— Pas du tout. D'ici lundi, nous aurons à nouveau le courant à haute tension !

Le fait même qu'il ait consenti à répondre indique déjà suffisamment que nous avons partie gagnée.

— Et à quel réseau électrique serons-nous rattachés ? insisté-je.

— Au réseau nord ! répond-il d'un ton assuré.

Brûlant manifestement de lui tirer davantage les vers du nez, Ilse Heckster dit alors à Graf qu'elle est vraiment très contente que nous puissions enfin reprendre le travail. Graf est déjà tellement abattu que la sympathie qu'il croit percevoir dans les propos d'Ilse le ravit littéralement. Sans transition, il passe alors au ton de la confidence :

— En fait, je ne devrais pas vous en parler, mais je m'en remets à votre discrétion : il se trouve que le 20 avril, pour l'anniversaire du Führer, notre

nouvelle arme absolue va entrer en action. Elle va instantanément bouleverser la situation sur tous les champs de bataille en notre faveur. Dans très peu de temps, nous serons à nouveau devant Varsovie et nous aurons nettoyé la partie occidentale de l'Allemagne !

— En voilà une nouvelle intéressante, monsieur Graf ! lançons-nous en chœur avec la plus parfaite hypocrisie.

Puis nous quittons la pièce. Lorsque nous sommes sûres qu'il ne peut plus nous voir, nous nous tapotons légèrement le front – « Pauvre fou ! ».

Le 21 avril, nous voyons arriver Cilly, notre *Blockälteste,* avec une liste qui lui a été remise au bureau du camp. Elle énumère les noms d'un grand nombre de détenues tchèques et allemandes et nous annonce qu'elles doivent immédiatement se présenter « en haut » – avec toutes leurs affaires. Je suis sur la liste. Un cri s'élève : « On vous libère ! On va vous relâcher ! »

J'avais envisagé sous tous les angles différentes solutions pour m'en tirer : soit je tenterais d'échapper aux Russes avec l'aide des Polonaises, soit je profiterais de la confusion consécutive à la fuite des SS pour disparaître dans la nature – mais il ne m'était jamais venu à l'esprit que je pourrais être libérée. J'étais là, accroupie sur la couchette entre Anička et Inka, à hocher doucement la tête, comme paralysée par cette heureuse nouvelle. Après m'avoir longuement embrassée et congratulée (je me rendais compte, tout à coup, qu'Anička et Inka s'étaient fait beaucoup plus de souci pour mon sort à la libération du camp que je ne l'avais imaginé), mes deux amies se mirent à préparer mon sac et à m'habiller. C'est alors que nous vîmes arriver Lotte en courant – elle était à l'ancien camp – et nous annoncer, hors d'haleine et folle de joie, qu'elle aussi allait être libérée. Cela faisait neuf ans qu'elle était en camp et moi sept…

Une haie de détenues s'est formée sur l'allée du camp, qui nous font des signes d'adieu. Nous nous rassemblons « en haut », c'est-à-dire devant le bureau, et nous nous disposons en rangs par cinq. Nous sommes une soixantaine, tchèques et allemandes, toutes « vétérans » du camp, avec derrière nous cinq années ou plus de détention.

Nous sommes donc là, alignées, à saluer inlassablement de la main celles qui restent. Tout à coup, une inquiétude me saisit : mais où est donc passée Lotte ? Je demande à une détenue de son block d'aller voir ce qu'elle fait. Celle-ci revient bientôt et nous raconte : en revenant du complexe industriel, Lotte s'est précipitée dans sa baraque pour préparer ses affaires ; elle est alors tombée sur une surveillante qui l'a menacée de la battre et de

lui coller un rapport si elle n'allait pas immédiatement rejoindre une colonne chargée de charrier du sable ; Lotte a eu beau faire, elle n'est pas parvenue à la convaincre qu'elle était « libérée ». Et voilà sa libération qui lui passe sous le nez !

L'appel des noms a déjà commencé. C'est alors que nous voyons approcher, se traînant littéralement, une détenue que nous connaissons sous le nom de « Melody ». Elle sifflait remarquablement, d'où ce sobriquet sous lequel la connaissaient toutes les anciennes du camp ; elle avait d'ailleurs été sévèrement punie à plusieurs reprises pour avoir exercé ce talent prohibé à Ravensbrück… C'est à grand-peine que Melody tient sur ses jambes. Apprenant qu'elle est sur la liste des libérables, elle a rassemblé ses dernières forces pour s'arracher à son lit.

— Laissez-moi me mettre au milieu, nous demande-t-elle, qu'ils ne voient pas dans quel état je suis. Laissez-moi couchée par terre jusqu'à ce qu'on appelle mon nom. Vous allez voir comme je me rétablirai, dès que je serai libre ! Il faut bien que je revoie Berlin, tout de même !

Et elle se couche, dissimulée au milieu des rangs. À l'appel de son nom, elle se lève et franchit la porte du bureau d'un pas assuré. Jusqu'au dernier moment, je crains qu'on ne la retienne du fait de son état – mais non, elle regagne son rang d'un pas ferme et, lorsqu'elle s'étend à nouveau à terre avec un soupir de soulagement, un sourire de bonheur passe sur son visage.

Lorsque nous avons achevé les formalités au bureau, nous franchissons le portail pour nous rendre au « service politique » où l'on nous remet – aussi invraisemblable que cela puisse paraître, nous sommes le 21 avril 1945 ! – un certificat stipulant que nous sommes remises en liberté, mais que nous devons nous présenter dans les trois jours au bureau de la Gestapo dont nous dépendons.

C'est donc ainsi, vêtues de nos tenues du camp agrémentées de grandes croix dans le dos et sur la poitrine, que nous quittons le camp, en rangs par cinq, accompagnées par la surveillante-chef Binz ; nous n'avons pas un sou, pas un ticket de rationnement et emportons, pour tout viatique, quelques tranches de pain. Un ultime salut à nos compagnes de tant d'années de souffrance – et la voici, cette liberté après laquelle nous languissons depuis tant d'années ! Lorsque nous atteignons la route, au-delà du poste de garde, retentit un commandement : « Halte ! » Une idiote en profite alors pour demander à la surveillante Binz :

— Mais, madame la surveillante-chef, j'habite la région rhénane, moi, je n'arriverai jamais là-bas, comment est-ce que je vais faire pour me présenter à la Gestapo ?

Et la Binz de répliquer d'un ton catégorique :

— Ça, c'est à vous de voir ! À partir de maintenant, vous pouvez vous considérer comme des réfugiées !

Elle tourne les talons, et nous poursuivons notre chemin, comme nous sommes habituées à le faire, en rangs par cinq, bien au milieu de la route… Nous passons devant les maisons des SS et poursuivons en direction de Fürstenberg. Il ne me vient alors même pas à l'idée que cette route est vraiment celle de la liberté. Il faut un moment pour que les plus faibles commencent à traîner et que d'autres, semblant se rappeler tout à coup qu'elles sont des êtres humains, se mettent à marcher sur le trottoir. Au moment où la colonne commence à se défaire, une voix manifestement habituée au commandement lance :

— On ne va quand même pas aller comme ça à Fürstenberg, en troupeau ! Restez en rangs par cinq !

Mais déjà, nous commençons à réagir comme des êtres libres et une voix railleuse réplique :

— Hé dis donc, il faudrait voir à changer de ton ! C'est fini, ces histoires-là ! – et nos échines d'esclaves commencent à se redresser.

Note 1 : « Danielle » : Anise Postel-Vinay. Née à Paris en 1922 d'une famille catholique de l'est de la France, arrêtée à Paris en août 1942 pour participation à un réseau de renseignements militaires de l'Intelligence Service. Déportée au camp de Ravensbrück sous le régime *Nacht und Nebel* le 31 octobre 1943. Libérée par la Croix-Rouge suédoise le 23 avril 1945.

Traductrice de *Déportée en Sibérie* de Margarete Buber-Neumann (Éd. du Seuil, 1949, 1986), auteur d'articles sur les criminels nazis et la Résistance allemande, coauteur de l'ouvrage : *Les Chambres à gaz, secret d'État* (Éd. de Minuit, 1984 ; rééd. Éd. du Seuil, coll. « Points Histoire », 1987).

« Kouri » : Germaine Tillion. Ethnologue, spécialiste de l'Afrique arabo-berbère, Germaine Tillion est directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études. De 1934 à mai 1940, elle séjourne en mission scientifique dans l'Aurès. En août 1940, elle crée un groupe de résistance. Arrêtée le 13 août 1942, elle est déportée à Ravensbrück le 31 octobre 1943.

Après 1945, dans le cadre du Centre national de la recherche scientifique. Germaine Tillion enquête sur le camp de Ravensbrück dans le but de rédiger un livre blanc sur la déportation des femmes françaises, leur activité dans la Résistance et la réadaptation des survivantes. En 1951, elle fait partie du jury international qui, à Bruxelles, alerte l'opinion sur les camps soviétiques. De 1954 à 1962, elle concentre ses efforts vers une solution pacifique du conflit algérien. À partir de 1962, elle reprend ses missions en pays berbère et son enseignement à l'École pratique des hautes études.

Œuvres : *L'Afrique bascule vers l'avenir,* Éd. de Minuit, 1961 ; *Les Ennemis complémentaires,* Éd. de Minuit, 1960 ; *Le Harem et les Cousins,* Éd. du Seuil, 1966 ; *Ravensbrück,* Éd. du Seuil,

1973 ; ainsi que plusieurs études parues dans la *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*.

LA LIBERTÉ N’A PAS DE PRIX

Un monde sans barbelés

La gare de Fürstenberg est envahie par les réfugiés et les déserteurs. Nous y apprenons que les communications ferroviaires avec le sud sont coupées et que les Russes encerclent Berlin par le nord. On parle d’un train de réfugiés qui est censé passer à Fürstenberg le lendemain matin, se dirigeant vers le nord. Nous sommes là, les soixante libérées, à observer, indécises, perplexes, la cohue qui se presse dans la gare. Plus personne pour nous lancer des ordres, plus de sirène pour nous tirer du lit, nous faire mettre en rangs, nous signaler l’heure du coucher… Nous voici donc, après tant d’années passées au camp, tant d’années où nous avons été traitées comme des gamines, mises en demeure de prendre notre propre sort en main. C’est un pas que nombre d’entre nous sont incapables de faire. Je devais apprendre par la suite que certaines, totalement désemparées, avait repris le chemin de Ravensbrück. Incapables de prendre quelque initiative que ce soit, elles avaient battu en retraite devant ce monde chaotique qu’était celui de la liberté…

Melody est étendue sur le sol, devant le guichet fermé ; elle se met à vomir.

— Ne vous en faites pas, lance-t-elle, comme nous nous inquiétons de son état. Pourvu que j’arrive jusqu’à Berlin – après, tout ira bien !

Je m’en vais trouver un groupe de soldats et leur demande une carte et un morceau de papier. Puis je leur demande, en y mettant les formes, s’ils savent où passe le front russe. Ils me répondent sans se faire prier qu’ils sont sur l’Oder mais ont déjà atteint Berlin et qu’on a donc toutes les raisons de supposer qu’ils vont également attaquer sur l’Oder à brève échéance. Les Américains et les Anglais, eux, se trouvent depuis quelque temps déjà sur l’Elbe. Est-il encore possible d’atteindre Potsdam en passant entre les deux fronts et en contournant Berlin par l’ouest ? Ils me répondent qu’en principe c’est encore faisable, mais que dans quelques jours cela ne le sera plus. Quel est donc le meilleur chemin pour tenter de gagner Potsdam ?

Ils me font un croquis, me conseillant de prendre, le lendemain matin, le train de réfugiés jusqu'à Neu-Strelitz, puis d'emprunter la route nationale en direction du sud-ouest. J'espère retrouver ma mère à Potsdam et me réfugier ensuite avec elle en territoire américain.

Nous passons donc notre première nuit de liberté dans la gare en dépit des alertes aériennes – aussi bien, nous ignorons tout de l'usage d'aller se réfugier dans les abris antiaériens ! Au cours de la nuit, Emmi Görlich qui elle aussi a été libérée vient me trouver. Son attitude lors de l'épisode de l'infirmerie m'est restée sur le cœur ; pourtant, lorsqu'elle m'avoue, totalement désemparée, qu'Helene Kretschmar et elle-même ne savent pas quoi faire et qu'elles aimeraient m'accompagner, je ne parviens pas à dire non. Helene avait survécu au typhus et, bien que deux fois sélectionnée pour le gaz, avait réussi à s'en tirer. Je redoute, bien sûr, que ni l'une ni l'autre ne soit vraiment en état de marcher pendant des heures voire des journées entières sur la route nationale, mais elles m'assurent qu'elles se sentent en forme et prêtes à tout endurer.

Le lendemain matin, nous parvenons de haute lutte à monter dans le train de réfugiés. Nous agissons d'instinct, comme perdues dans le brouillard. Dans le compartiment où nous nous installons s'entassent soldats et civils. En face de nous, assis sur une banquette, comme figés, tout un groupe de jeunes gens qui semblent fixer le vide devant eux. Nous apprenons qu'il s'agit de soldats qui ont perdu la vue et que l'on vient d'évacuer une clinique ophtalmologique. Nous engageons la conversation avec quelques gars du *Volksturm* [1] ; les croix de couleur peintes sur nos manteaux les intriguent. Nous éclairons leur lanterne. Ils nous donnent alors de l'argent, des conserves et nous dispensent toutes sortes de bons conseils. Ils m'apprennent que, peu de temps auparavant, Potsdam a subi une très violente attaque aérienne et que le faubourg où vivait ma mère a été entièrement détruit. Apprenant cela, je vois brusquement toute mon énergie m'abandonner ; jusqu'alors, avec toutes les émotions de la veille, avec ce vertige de la liberté où je me trouvais emportée, seul ce but, cette destination que je m'étais assignée – Potsdam – m'avait permis de tenir le coup… Brusquement, je suis vidée, incapable d'entreprendre quoi que ce soit. Nous arrivons à Neu-Strelitz où je suis censée descendre. Mais à quoi bon si ma mère est, qui sait, ensevelie sous les décombres de sa maison ? Aussi bien, le train dépasse sans s'arrêter la gare de la ville. Il poursuit son chemin, grillant plusieurs autres gares pour finir par s'arrêter à Güstrow,

tout au nord du Mecklembourg. La consigne était d'évacuer les réfugiés aussi loin que possible vers le nord. Nous voici donc toutes les trois, noyées dans la foule des réfugiés et des soldats, totalement perplexes. Quel usage pouvons-nous bien faire d'une telle liberté ? Où aller, à quel saint se vouer ? Inutile désormais de tenter d'atteindre Potsdam. Nous nous mettons en quête d'un hébergement. La ville est littéralement surpeuplée. La crainte des attaques aériennes constitue la trame de toutes les conversations. On nous indique le chemin d'un camp de réfugiés. Femmes, enfants et vieillards s'y entassent sur de la paille. Avec ses poux et ses punaises, ce camp est une copie conforme de « notre » Ravensbrück. Il n'y a plus de journaux, mais la ville regorge de bruits et de rumeurs. On évacue à la hâte tous les hôpitaux militaires de Güstrow et une conversation avec des soldats qui ont « décroché » de l'Oder me fait comprendre que l'offensive russe doit y avoir commencé. Les informations faisant état de la progression rapide des Russes se multipliant, il faut que je songe à me remettre en mouvement. Je recopie soigneusement une carte que j'ai empruntée et, au matin du troisième jour de liberté, en dépit des protestations d'Helene, nous quittons la ville en direction de l'ouest. Mon plan est de rejoindre le front américain, aussi vite qu'il est possible dans les circonstances du moment. Les bords de la route nationale sont constellés de carcasses de chars et d'autocars carbonisés, la cohue des réfugiés reflue vers l'ouest, à pied, montés sur des charrettes ou dans d'élégantes automobiles sur le toit desquelles est entassé tout un bric-à-brac ménager. Nous nous arrêtons toutes les demi-heures pour ménager les forces défaillantes d'Helene. Dix kilomètres après Güstrow, nous atteignons un village. Incapable de faire un pas de plus, Helene se dirige vers la première ferme venue pour y demander l'hospitalité. La ferme regorge de réfugiés, nous ne pouvons y être logées que dans la grange. Le soir, couchée dans le foin, je vois le ciel tout étoilé à travers le toit délabré. Comme à Bourma jadis, et naguère à Ravensbrück, j'y cherche mon étoile – et, cette fois encore, elle va exaucer mes prières…

Le lendemain matin, comme nous nous apprêtons à repartir, la fermière, une femme sympathique, nous demande d'où nous pouvons bien sortir : nous ne ressemblons pas du tout aux autres réfugiés. Entendant prononcer l'expression « camp de concentration » – et le nom de Ravensbrück de surcroît –, elle nous entraîne aussitôt dans sa « bonne pièce » et nous demande avec émotion si nous connaissons des témoins de Jéhovah de Ravensbrück. Je me rappelle alors y avoir connu une certaine Klärchen

Mau, originaire de Güstrow, et le lui dis… La nouvelle lui fait tellement plaisir qu'elle nous prépare des pommes de terre au jus de lard, arrange une chambre en un tournemain et nous prie de rester quelques jours chez elle, le temps de reprendre un peu de forces. Elle fait partie avec son mari de l'Association internationale des témoins de Jéhovah.

L'idée de se reposer un peu est évidemment très séduisante, Helene et Emmi me supplient d'accepter et je finis par céder. Le jardin de la ferme est traversé par un petit ruisseau aux eaux limpides et nous allons y laver notre linge. Il fait un temps superbe, le soleil brille – une vraie journée de printemps. Un pont conduit à une prairie pleine de fleurs et de papillons, de l'autre côté du ruisseau. C'est un peu comme si je voyais des brins d'herbe, des fleurs pour la première fois de ma vie. Je descends lentement la prairie jusqu'à un petit lac bordé d'herbes hautes. Ce n'est qu'à cet instant que je redécouvre combien il fait bon vivre, combien la liberté est douce. Il y a bien, au-dessus de moi, dans le ciel sans nuages, ces avions qui semblent tourner en rond. Mais que m'importe ? Le soleil brille de tous ses feux, l'eau scintille. Chaque pas que je fais est un véritable bonheur, douloureux, presque, tant il est fort… Mais voici qu'un avion d'une taille monstrueuse pique droit sur moi, des coups de feu assourdissants crépitent tandis que se dessinent dans l'herbe l'impact des balles. Saisie de panique, je me jette dans une anfractuosité sablonneuse, en bordure de la prairie, me serrant contre la paroi caillouteuse de la cavité. Une nouvelle fois, le monstre plonge sur moi ; j'implore le Ciel : « De grâce, laisse-moi vivre un peu encore ! Il fait si bon être de ce monde ! » Mais déjà, les coups semblent crépiter à quelque distance, puis le grondement des moteurs s'éteint au loin. C'est la première attaque de chasseurs en piqué à laquelle j'assiste depuis que j'ai retrouvé la liberté. En fait, ce n'était pas moi qui étais visée, mais les blindés et convois militaires en déroute sur la route nationale qui serpente derrière la colline, à deux pas de « ma » prairie.

Lorsque je rentre à la ferme où l'on nous a si gentiment accueillies, des réfugiés m'apprennent que les Russes ne sont plus qu'à six kilomètres de Güstrow. Un flot ininterrompu de fuyards s'écoule sur la route en direction de Schwerin. Des tirs d'artillerie se font entendre. Je presse mes compagnes de repartir. D'ailleurs, le fermier et la fermière s'apprêtent eux aussi à prendre la fuite. Ils chargent quelques effets sur une charrette, y attellent leurs bœufs et leur cheval et nous invitent à y poser nos sacs à dos. Le paysan conduit son attelage à travers la cohue – son visage n'exprime que

soumission à la volonté divine. Les charrettes sont sans cesse bloquées, repoussées sur le bord de la chaussée par les voitures des officiers en fuite, les colonnes de camions et de motocyclettes qui dépassent la cohorte des paysans et citadins en exode. À mi-distance de Schwerin, un barrage de la police militaire interdit à tout ce qui est civil de pousser plus avant sur la route et oblige les charrettes à emprunter un chemin latéral. Les roues s'y enfoncent dans l'épaisse couche de sable, les bêtes ont le plus grand mal à tirer leur charge. À la tombée de la nuit, nous atteignons une petite forêt. De temps à autre, au loin, le vrombissement des avions et le crépitement de leurs mitrailleuses viennent rompre le silence campagnard. À l'horizon montent les volutes de fumée noire de nombreux incendies, de tous côtés se font entendre des détonations. Nous nous installons pour la nuit dans un bois de pins. Le paysan, sa femme et leur petit garçon se tapissent sous d'énormes couettes de plume qu'ils ont pris soin d'emporter avec eux.

Le lendemain matin, nous nous réveillons trempées jusqu'aux os par la pluie fine qui s'est mise à tomber ; les paysans sont complètement déprimés, ils ne savent plus que faire. Ils se disent qu'il est trop tard pour atteindre le front américain que nous imaginons sur l'Elbe et échapper ainsi aux Russes. Ils décident donc d'attendre dans une forêt voisine que la ligne de front ait dépassé leur village, puis de retourner à leur ferme pour y sauver ce qui peut l'être encore. Helene leur demande s'ils veulent bien la garder avec eux, elle ne se sent pas de taille à entreprendre une marche forcée jusqu'à l'Elbe. Nous leur faisons donc nos adieux et repartons en empruntant des chemins forestiers qu'ils nous ont indiqués – tout droit vers l'ouest. Nous voulons ainsi éviter la route nationale soumise à ces attaques aériennes en plongée dont le souvenir nous donne encore la chair de poule. Nous marchons pendant plusieurs heures à travers une forêt, jusqu'au moment où le chemin nous semble croiser une route ; nous découvrons bientôt un camp militaire en bordure de la forêt. Des quantités impressionnantes d'armes y sont entassées, à couvert sous les arbres. Au moment où nous nous apprêtons à déguerpir de cet endroit dangereux éclate une canonnade assourdissante : des avions se lancent à l'attaque de l'arsenal. Prenant nos jambes à notre cou, nous repartons en direction de la forêt, à travers taillis et sous-bois, puis finissons par nous arrêter dans une clairière. Les détonations s'éteignent peu à peu au loin. Encore sous le coup de l'émotion, nous nous asseyons au bord du chemin. Un profond silence s'établit à nouveau dans la forêt et nous finissons par retrouver notre calme. Nous

nous rappelons alors qu'Emmi a dans son sac à dos une boîte de Nescafé provenant du dernier colis de la Croix-Rouge que nous ayons reçu, ainsi qu'une petite casserole en aluminium. Nous avons vraiment besoin d'un petit remontant ; j'allume donc un petit feu dans une ornière et, puisant un peu d'eau brunâtre dans un marécage voisin, prépare le plus délectable des cafés que nous ayons bu depuis longtemps. Notre esprit d'initiative reprend alors le dessus et nous repartons. Mais notre course éperdue à travers la forêt nous a fait perdre notre chemin et, en outre, nous n'avons pas de montre. Le soleil a déjà un peu pâli, nous en déduisons donc que l'après-midi est déjà bien entamé. Sachant qu'il se couche à l'ouest, nous nous contentons d'avancer dans sa direction. Arrivées à un croisement, nous tombons sur deux soldats. Deux précautions valant mieux qu'une, je leur demande s'ils peuvent nous indiquer les points cardinaux et nous conseiller un chemin.

— Vous voulez aller du côté des Américains ou du côté des Russes ? me demandent-ils en guise de réponse.

— Vers l'ouest, dis-je.

— Alors venez avec nous, nous allons dans la même direction, fait l'un d'eux – et ils repartent dans la direction d'où nous venons.

Un instant prise de court, j'en viens à craindre d'avoir oublié, pendant ma captivité, de quel côté le soleil se lève et de quel côté il se couche. Mais tout de même… Désignant du doigt le soleil qui commence à décliner sérieusement, je les somme de m'expliquer une fois pour toutes où est l'ouest et où est l'est. S'ensuit alors une interminable dispute, interrompue par l'arrivée d'un motocycliste. Les soldats l'arrêtent et lui demandent d'arbitrer notre débat. Il finit par trancher en faveur d'Emmi et de moi-même. De surcroît il nous communique des informations de dernière heure du plus haut intérêt : les Russes ne sont qu'à quelques kilomètres derrière nous, mais à l'ouest, les Américains ont progressé jusqu'à Bad Kleinen – à une journée de marche de l'endroit où nous nous trouvons. Il nous indique très précisément le chemin à prendre pour atteindre la voie ferrée qui va à Bad Kleinen. Aiguillonnées par la peur et sentant le but à portée de main, nous décidons de marcher jusqu'à ce que nous ayons définitivement échappé au danger de tomber entre les mains des Russes.

Le soleil est déjà couché lorsque nous arrivons à proximité du remblai nous indiquant que nous ne sommes plus qu'à vingt kilomètres de Bad Kleinen. Un flot de soldats sans fusils, souvent même sans musette ni

havresac, s'écoule sur la route nationale, avançant au pas de course. Seuls les blessés demeurent assis au bord de la route ou clopinent lentement en direction de l'ouest. Tout à coup, quelques soldats se mettent à courir et, bientôt, tous en font autant.

— Qu'est-ce qui se passe ? lancé-je à ceux qui nous dépassent.

Pas de réponse. Ils courent à perdre haleine, droit devant eux. Nous, c'est à peine si nous pouvons encore mettre un pied devant l'autre ; une soif épouvantable nous torture. Nous demandons alors à des blessés assis au bord de la route pourquoi leurs camarades se sont lancés tout à coup dans cette course éperdue.

— Il paraît que les chars russes ne sont qu'à trois kilomètres. Alors vous comprenez, il suffit qu'il y en ait un qui se mette à courir, et tous les autres en font autant !

Les deux bas-côtés de la route sont jonchés de fusils brisés, de munitions de toutes sortes, de cadavres de chevaux – sans compter les voitures en panne. Parfois, la tombe d'un soldat, reconnaissable au casque d'acier posé de travers au sommet de la croix. Pêle-mêle, parmi les havresacs et autres effets abandonnés dans les fossés, des débris de photos de soldats en uniformes d'apparat SS, des livrets militaires et autres certificats d'« aryanité »…

Tenaillées par la soif, nous entrons dans la maisonnette d'un garde-barrière pour y demander de l'eau. Sur une table sont entassés des monceaux de boîtes de conserve, de tablettes de chocolat, de paquets de cigarettes, de raisins secs dont l'apparence nous est familière : tout ceci provient des colis de la Croix-Rouge. La femme du garde-barrière nous explique que ses enfants ont collecté tous ces trésors sur le remblai de la voie de chemin de fer. Ils y ont été jetés par des soldats qui avaient pillé un train de marchandises et qui, à l'approche du front américain, ont jugé plus prudent de s'en débarrasser. En bonnes « concentrationnaires » que nous sommes, nous nous précipitons vers le remblai et ramassons tout ce qui nous tombe sous la main, comme au pays de Cocagne – une boîte de corned-beef par-ci, une tablette de chocolat par-là, du lait en poudre, des cigarettes, des raisins secs –, et remplissons nos sacs à dos de ce pactole qui semble avoir été disséminé là exprès pour nous… Voici bientôt nos sacs lourds comme du plomb et c'est à peine si nous pouvons encore nous traîner. Il fait maintenant tout à fait nuit, nous avançons péniblement le long des rails. Tout à coup le grondement d'un train se fait entendre ; nous

tendons l'oreille, il se dirige, comme nous, vers l'ouest… « Ah ! si nous pouvions y monter ! »… Et justement, le voici qui ralentit et s'arrête ! Wagons de voyageurs et de marchandises y sont accrochés les uns aux autres dans l'ordre le plus fantaisiste, bourrés, les uns comme les autres, de femmes, d'hommes et d'enfants. Nous faisons signe du remblai pour que l'on nous aide à monter – nous n'en pouvons vraiment plus. Des hommes nous hissent dans un wagon de marchandises découvert – nous les remercions avec effusion. Nous apprenons que ce train a quitté Neu-Strelitz juste avant l'arrivée des Russes. Les cheminots de l'endroit l'ont formé à la hâte, ont fait monter leurs familles et tous les réfugiés traînant dans les parages, et en route vers le front américain…

Le train repart, progressant à très faible allure, puis s'arrête à nouveau. Personne n'a la moindre idée de ce qui se passe. Nous attendons, et voici qu'arrive enfin une explication : jusqu'à Bad Kleinen, la voie est bloquée par cinq trains sanitaires pleins de blessés graves, et il est interdit à quiconque de franchir la ligne de front américaine. Le ciel est constellé de milliers d'étoiles, il fait froid ; nous nous réveillons au lever du jour, totalement ankylosées, nos pieds endoloris nous font terriblement souffrir. Je parviens néanmoins à convaincre Emmi de reprendre la route, de ne pas abandonner la partie si près du but. Nous voilà donc reparties clopin-clopant, longeant le train sur le petit sentier qui chemine sur le remblai. Penchés aux fenêtres, les réfugiés nous mettent en garde : tous ceux qui tentent de franchir la ligne de front américaine sont abattus !

Sur la voie sont en effet immobilisés à la queue leu leu les cinq trains sanitaires sur lesquels ont été hissés des drapeaux blancs. Nous les dépassons et découvrons la gare de Bad Kleinen, déserte ; pas le moindre signe de vie alentour. De l'autre côté de la gare se dessine un chemin creux. Le cœur battant, nous escaladons le talus, toujours en direction de l'ouest, et apercevons sur un vaste pré des soldats déployés en tirailleurs. Sans plus réfléchir, nous nous élançons vers eux… Après tout, qu'auraient-ils à craindre de ces deux malheureuses femmes qui courent à leur rencontre ? Ce n'est pas seulement la peur des Russes qui nous rend si audacieuses et déterminées – c'est aussi que, sortant d'un camp de concentration, nous avons la conscience parfaitement tranquille.

Ce sont des soldats américains. Je me dirige vers l'un d'eux dont le visage rougeaud me semble plutôt affable et lui demande dans mon mauvais anglais de nous laisser passer. Je lui raconte que je viens de passer cinq ans

à Ravensbrück après avoir été déportée en Sibérie et lui explique le sort qui m'attend si je retombe aux mains des Russes. Avisant les croix peintes sur nos vêtements, il hoche la tête et, faisant un geste de la main, nous lance :

— OK !

Médusées, n'en croyant pas nos oreilles, nous poursuivons notre chemin. Mais à peine avons-nous fait une vingtaine de pas que nous l'entendons crier :

— *Halt ! Wait a moment !*

Allons bon, voilà qu'il s'est ravisé, qu'il va nous faire faire demi-tour ! Nous le voyons s'éloigner et disparaître dans une maison. Bien sûr, il est allé en référer à son supérieur, on va nous interdire de passer…

Mais non ! Quelques minutes plus tard, je vois une charrette franchir le portail de la ferme, tirée par deux chevaux. Elle se dirige vers nous et nous découvrons, assis sur le siège, notre brave Américain. Il arrête l'attelage à notre hauteur, saute à terre et nous lance en riant :

— Allez, montez là-dedans, vous avez assez marché comme ça – maintenant, vous avez une voiture !

À cheval et en voiture

À peine ai-je empoigné les rênes que les chevaux se mettent à tirer la charrette, nous emportant à travers le pré tout bosselé. La petite voiture se met à osciller comme si elle allait se renverser ; terrorisées, nous nous cramponnons convulsivement à la planche étroite faisant office de siège pour le cocher. À l'évidence, ce n'est pas nous, mais bel et bien les chevaux qui prennent la direction des opérations ! Parvenus au bout du champ, ils bifurquent comme si cela allait de soi dans un petit chemin de terre et nous entraînent en direction de l'ouest. Sentant les roues de la voiture s'enfoncer dans les ornières de terre meuble, je fais « Ho ! » sans trop y croire. Les chevaux s'arrêtent sur-le-champ. Je pousse un soupir de soulagement, mes mains agrippées aux rênes se détendent.

— Alors Emmi, lancé-je joyeusement, qu'est-ce que tu dis de ça ? Tu aurais imaginé, toi, qu'on nous ferait cadeau d'une vraie voiture, avec des chevaux et tout ? Et que ça serait un soldat américain qui aurait une idée pareille ? Dommage que je ne sache pas mieux l'anglais ! Nous ne l'avons

même pas remercié comme il faut, il ne s'est sûrement pas rendu compte du plaisir qu'il nous a fait… Mais pourquoi tu ne dis rien, Emmi ?

Me tournant vers elle, je m'aperçois qu'elle a le visage complètement décomposé. D'une main, elle se tient fébrilement cramponnée à mon bras :

— Ah ! Grete, tu ne peux pas savoir comme j'ai peur des chevaux ! Imagine qu'ils s'emballent et nous emportent comme ça !

Agacée, je tente d'écarter sa main et la rembarre :

— Cesse donc de dire des sottises, tu as vraiment du sang de navet dans les veines…

Puis, rapidement, ce bref accès de colère se dissipe et, claquant de la langue pour encourager les deux chevaux bais, je tire légèrement sur les rênes – comme m'ont jadis appris à le faire les cochers de mon père. À mon grand étonnement, les chevaux se remettent en mouvement.

Encore sous le coup de ce brutal changement de fortune, je me mets à réfléchir au parti à adopter : il est désormais exclu que nous tentions de gagner Potsdam – et tout à coup, un nom me traverse l'esprit : Thierstein, le petit village de Bavière d'où est originaire mon père et où se trouve la ferme de mes grands-parents. Sans m'arrêter un instant au fait que le Mecklembourg est à un bout de l'Allemagne et la Bavière à un autre, je décide incontinent de prendre la direction de ce dernier point d'attache…

— Emmi, en route pour la Bavière, pour Prague [2], pour ce que nous voulons ! Le monde nous appartient maintenant !

Une énorme bouffée de bonheur me submerge, le monde a d'un seul coup changé de visage. Plus question de fuir sans but ni destination, maintenant que je sais où je veux aller, que j'ai choisi, je commence vraiment à être libre ! Brusquement j'ai l'impression d'être délestée de ces sept années de dépendance et de servitude complètes. Je vais vraiment pouvoir vivre, c'est une telle joie, un tel vertige ! C'est un peu comme si je voyais pour la première fois les anémones sauvages d'un rose tendre qui poussent en bordure de la forêt, les troncs argentés des hêtres et l'herbe printanière qui perce sous le tapis de feuilles pourrissantes, comme si je sentais l'odeur de l'humus pour la première fois. Par-dessus la tête des chevaux qui dodelinent, j'aperçois les ornières dessinées sur le chemin forestier qui s'élève en pente douce – on pourrait croire qu'elles vont se perdre, à l'horizon, dans le bleu du ciel printanier…

Nous parvenons sur une petite hauteur ; de l'autre côté, le chemin descend en pente raide vers un petit lac. C'est l'occasion pour moi de

découvrir que le métier de cocher ne s'apprend pas en un jour… Notre voiture n'a pas de frein et je ne tire pas sur les rênes assez fermement pour que les chevaux freinent la voiture eux-mêmes, avec les chaînes du timon. La charrette vient donc sans cesse heurter les malheureuses bêtes derrière les pattes, les contraignant à un galop bien involontaire. Lorsque par bonheur nous finissons par nous arrêter au bord du lac, nous tremblons tout autant que nos pauvres chevaux ; je comprends alors pourquoi Emmi avait tellement peur et c'est avec un profond soupir de soulagement que je saute du siège.

La charrette est une voiture militaire allemande appartenant au train et nous sommes toutes contentes d'y découvrir, sous un tas de vieilles couvertures militaires, un seau cabossé et un sac à moitié plein d'avoine. Je prends le seau et descends vers le lac. Du côté de la montagne, la berge sablonneuse tombe à pic dans l'eau immobile, formant comme une crête qui affleure par endroits ; sans doute ces masses de sable ont-elles glissé de la montagne un jour ou l'autre… Accroupie au bord de l'eau, je laisse le seau s'enfoncer lentement au fil du faible courant. Emmi et moi parlons de « nos » chevaux comme s'ils nous appartenaient de toute éternité. Nous avons défait leurs bridons pour qu'ils puissent boire et manger et flattons leur mufle doux et chaud. Mais ils dédaignent l'avoine que nous leur présentons et c'est à peine s'ils boivent. Qu'est-ce qui leur arrive donc ? Ils ont l'air si tristes, si fatigués, baissant misérablement la tête… Mais oui, Emmi a raison : le brun foncé boite, il doit avoir un sabot abîmé. Qui sait ce qu'ils ont dû endurer ! Peut-être ont-ils fait toute la guerre, avec ses avances et ses retraites ? J'aimerais bien leur enlever le harnais et les emmener dans un pré ; mais le mieux serait encore sans doute de leur trouver une bonne écurie – au prochain village, peut-être.

Peu après, nous débouchons sur la grand-route. C'est un véritable enfer. Nous avançons au pas. La route est totalement embouteillée par le flot des voitures emportant les réfugiés. Deux courants se croisent : la foule des réfugiés, misérables, ne progressant que par à-coups, et qui tente avec obstination de se frayer un chemin en direction de l'ouest d'une part, et de l'autre ce cortège bruyant et guerrier qui fonce en sens inverse. Chaque fois que nous croisons une colonne motorisée lancée à toute allure, qu'un tank vient à notre rencontre en rugissant, couvrant toute la rumeur ambiante, l'un des deux chevaux – le brun clair – se cabre et tire la voiture vers le fossé. Ah ! si je savais m'y prendre avec ces animaux-là ! Les charrettes qui se

trouvent devant nous avancent, elles, à un rythme égal. Peut-être leurs chevaux se sont-ils déjà habitués à cette ambiance de débâcle. Chaque fois que nous devons nous arrêter et que mon regard va se perdre dans la forêt profonde toute proche, chaque fois que mon attention se relâche, un écart inopiné me rappelle à la réalité. Les petites jeeps foncent sur la route en pétaradant gaillardement. Mon optimisme des dernières heures commence à faiblir sérieusement. Lorsque je découvre que le brun clair a la gueule tout écorchée par le bridon, j'en oublie presque entièrement le bonheur d'être libre et ne sais plus à quel saint me vouer. Que faire ? Pour l'heure, notre sort est indissolublement lié à celui de notre attelage. De surcroît, sinistre présage, nous découvrons régulièrement sur le bord de la route des chevaux crevés, le ventre gonflé, la langue pendante – fantomatiques. Sur les bas-côtés de la chaussée est disséminé tout un bric-à-brac de pièces d'artillerie abandonnées, de véhicules incendiés, de débris de literie – et au milieu de tout cela, des croix, toujours des croix, parfois surmontées de casques. Nous nous frayons lentement un chemin à travers ce paysage dévasté. Ici et là, de petits lacs se sont formés dans les cratères des bombes. Leurs franges ciselées se découpent dans ces étangs tranquilles.

La route est totalement engorgée. Nous arrivons très lentement à un barrage américain. Plus nous approchons, et plus sont nombreuses les voitures qui font demi-tour après avoir été refoulées ; elles viennent s'amasser sur un pré en bordure de la route. Les réfugiés qui n'ont pas pu passer sont là, avec tout leur saint-frusquin, à se dégourdir les jambes et à râler.

— Nous venons du camp de concentration de Ravensbrück ! C'est un soldat américain qui nous a donné cette voiture et les chevaux, lancé-je au soldat lorsque nous arrivons au poste de contrôle.

— *OK, you can pass !*

Le soleil décline derrière la rangée d'arbres plantés le long de la route nationale qui semble se prolonger à l'infini devant nous, le ciel se teinte de couleurs orangées. Nous poursuivons notre chemin en direction du couchant. À la tombée de la nuit, nous atteignons un village. Nous sommes complètement épuisées. J'ai les bras tout ankylosés à force de tirer sur les rênes et c'est non sans mal que nous descendons de notre siège. Un paysan accepte d'héberger nos chevaux dans son écurie et je me confonds en remerciements. On nous indique aussi une grange où nous pourrons passer

la nuit. Il y règne une obscurité totale, nous installons nos couvertures militaires sur la paille à tâtons. Dans un coin, un enfant pleure. Une femme s'impatiente, réclamant le silence. Un peu partout se font entendre des bruissements de paille remuée, retournée. Il semble que la grange soit pleine à craquer. L'air est saturé d'une poussière qui nous colle aux lèvres, et c'est en vain que nous tentons de nous endormir. Dès que nous fermons les yeux, nous nous sentons tanguer, comme si nous étions encore dans la voiture, nous voyons défiler devant nous des arbres, des champs, des prés, comme dans un film – et puis, encore et toujours, l'interminable cortège des charrettes avançant cahin-caha. Nous avons les nerfs à vif. Sans doute avons-nous vécu toutes deux trop longtemps confinées derrière les murs d'enceinte et barbelés du camp ; ayant retrouvé la liberté, nous sommes comme débordées par la masse de sensations inhabituelles que nous éprouvons ; notre joie de vivre se réveille, mais tout ce que nous voyons, tout ce que nous ressentons épuise nos sens.

Le lendemain matin, un paysan et un réfugié qui a remarqué ma maladresse nous aident à harnacher les chevaux.

— Vous savez, mademoiselle, vous n'irez pas très loin avec ces chevaux-là, me dit le réfugié en guise d'au revoir.

Nous reprenons la route sous un ciel couvert. Ni Emmi ni moi n'avons envie de parler. Nous atteignons un petit village où l'on nous arrête à nouveau. Les soldats américains, cette fois, refusent de nous laisser aller plus loin. Nous avons beau dire et répéter que nous sortons d'un camp de concentration, que nous voulons rentrer chez nous, le soldat de garde se contente de faire « non » de la tête, obstinément. Finalement, un autre soldat – son supérieur sans doute – nous demande si nous serions d'accord pour accompagner des blessés allemands à l'hôpital militaire de Schwerin. Nous hésitons un instant. Passer par Schwerin nous fait faire un grand détour, nous devons pratiquement retourner en arrière. Mais nous finissons néanmoins par accepter. L'Américain disparaît dans une maison, puis revient, suivi par six soldats allemands aux uniformes sales, dépenaillés ; ils ont l'air complètement épuisés et portent toutes sortes de bandages, l'un autour de la tête, l'autre d'un bras, un troisième d'une jambe… Comparées à cet Américain dont le visage juvénile respire la santé, ces silhouettes faméliques ont quelque chose de vieux, d'irrémédiablement usé. Les blessés montent péniblement dans la voiture, s'installent de chaque côté, étalant sans vergogne leurs bottes pleines de boue sur nos sacs à dos et nos

couvertures militaires. Nous repartons. L'un des éclopés geint doucement. Sans doute est-ce un officier, son uniforme est mieux coupé que celui des autres. Il ne porte pas de galons – sans doute les a-t-il arrachés. Il tient sa tête bandée dans ses mains et regarde fixement devant lui. Il donne l'impression d'être ivre, marmonnant sans cesse des bribes de phrases inintelligibles. Je finis néanmoins par saisir quelques mots : « Survivre à cette humiliation, ça jamais ! J'aurais vraiment dû me tirer une balle dans la tête avant qu'ils ne me prennent mon pistolet ! »

— Ferme-la donc ! grogne l'un de ceux qui sont installés en face de lui. C'est pas les occasions de te pendre qui vont te manquer !

Le silence retombe et je me sens gagnée par un douloureux sentiment d'impuissance et d'embarras à l'endroit de ces soldats allemands que je ne connais pas.

Nous arrivons à un nouveau barrage. On ordonne aux blessés de descendre et on les conduit dans une maison. Les Américains nous demandent d'attendre. Il n'en ressort finalement que trois, les autres sont retenus sur place. Ce sont, nous explique-t-on, des simulateurs qui tentaient d'échapper à la captivité. Nous repartons puis, au bout d'un moment, proposons de faire une halte – et les blessés sautent tout de suite sur l'idée. Nous nous installons dans un pré, au bord d'une rivière. Nous sortons nos trésors (trouvés le long de la voie ferrée) de nos sacs. Les blessés déballent aussi leurs provisions ; nous décidons de faire une soupe ensemble. Emmi et l'un des blessés – un Berlinois, d'après son accent – préparent un feu. Je vais chercher du bois, tandis que les deux autres qui ne peuvent guère se déplacer (ils ont des bandages sur les jambes) enlèvent leur harnais aux chevaux. Mais ceux-ci ont d'étranges caprices. Au lieu de se mettre à brouter l'herbe jeune et tendre, ils secouent la tête avec un air de dépit profond, comme s'ils étaient agacés par un vol de mouches, effleurant à peine le sol de leurs lèvres charnues et renâclant. Ils n'ont pas l'air de bien savoir à quoi peut servir un pré.

Nous nous asseyons sur l'herbe, tandis que le feu commence à prendre et que s'envolent les premières volutes de fumée. La conversation s'engage. Le Berlinois nous demande d'où nous venons. « D'un camp de concentration, ça nous le savons, ajoute-t-il immédiatement, nous vous avons entendu le dire au barrage. D'ailleurs, il suffit de vous voir… Il y a quelque chose de spécial dans votre allure. Et puis cet accoutrement… Mais dites voir : pourquoi est-ce qu'on vous a collées là-bas ? »

Nous leur racontons donc Ravensbrück. Ils sont scandalisés.

— C’est pas possible, des choses pareilles ! Enfermer comme ça des milliers de femmes ! Les salauds ! Et dire que j’en avais jamais entendu parler !

— Et des chambres à gaz d’Auschwitz non plus, vous n’en avez pas entendu parler ? Ni des millions de juifs qu’on y a assassinés ?

— Vous savez, on a toujours plus ou moins entendu dire qu’il se passait des choses terribles dans les camps – mais de là à se douter de ce qu’on y faisait vraiment… C’est vrai, une fois, il y a plusieurs années de ça, j’ai vu une colonne de femmes en habits rayés, sur un chantier. Des juives, sûrement. Et il y avait une bonne femme en jupe-culotte avec un chien-loup qui les surveillait… Mais de là à imaginer qu’on gaze les gens…

Eh oui : qui serait allé imaginer une chose pareille ?

Le repas est prêt et nous nous installons tous autour du feu pour déguster notre soupe gracieusement offerte par la Croix-Rouge internationale.

Nous prenons congé des soldats devant l’hôpital militaire de Schwerin, leur souhaitant un prompt rétablissement et une captivité aussi brève que possible.

Nous nous arrêtons à un coin de rue et délibérons : que faire, maintenant ? Il est clair qu’il faut que nous nous débarrassions de la voiture et des chevaux – mais comment ? Il nous paraît évident que nous devons les rendre aux Américains, puisque c’est un Américain qui nous en avait fait cadeau… Nous avisons, justement, un soldat américain qui monte la garde devant un bâtiment public. Il commence par m’écouter de mauvaise grâce, ne me croyant manifestement qu’à demi, faisant passer impatiemment son chewing-gum d’une joue à l’autre ; puis il finit par m’envoyer sur les roses en bougonnant : « Et qu’est-ce que vous voulez que j’en fasse, moi, de vos foutus chevaux ? J’en ai rien à faire ! »

Nous voilà toutes désemparées. Nous ne pouvons quand même pas abandonner ces pauvres bêtes à leur sort, comme ça, au milieu de la rue… Nous sommes là à nous creuser la tête pour tenter de résoudre ce délicat problème lorsque j’aperçois, de l’autre côté de la rue, un homme portant un sac sur son dos, appuyé à la clôture d’un jardin. Un paysan, d’après son allure.

— Emmi, et si je demandais au type là-bas s’il veut qu’on lui donne la voiture et les chevaux ?

Je descends du siège et vais trouver l'homme. Un sourire malicieux passe sur son visage lorsqu'il m'entend lui exposer notre situation et lui offrir chevaux et attelage. Évaluant l'« affaire » d'un bref coup d'œil, il accepte sur-le-champ. Curieux, un paysan capable de se décider aussi vite ! C'est qu'il s'y connaît en chevaux, nous confie-t-il aussitôt. Je lui passe donc les rênes et lui demande s'il pourrait nous faire un petit bout de conduite en direction de Ratzeburg.

— Oui, c'est faisable, fait-il, mais pas aujourd'hui, c'est trop tard. Demain, si vous voulez bien.

L'homme s'est mis à nous tutoyer sans façon. Il nous raconte qu'il a des parents qui vivent dans un village près de Schwerin et qu'il espère trouver sa femme chez eux.

— Si vous voulez, on part ensemble demain matin pour Ratzeburg. D'accord ?

Nous acquiesçons. À peine notre « paysan » a-t-il empoigné les rênes que nos chevaux sont comme métamorphosés. Ils se mettent à trotter d'une manière tout à fait normale et même ce boiteux de brun foncé se met tout à coup à tirer régulièrement.

Toute contente, je vais m'installer avec Emmi sur les couvertures militaires, à l'arrière de la voiture ; quel soulagement de ne plus avoir la responsabilité de ces chevaux ! Il commence déjà à faire nuit. Tout à coup, le nouveau propriétaire de l'attelage se tourne vers nous, et nous examine des pieds à la tête. Puis, désignant les croix peintes sur nos vêtements, il demande :

— D'où est-ce que vous sortez donc ?

— Du camp de Ravensbrück !

— C'est bien ce que je pensais ! s'écrie notre « paysan », comme s'il venait de retrouver de vieilles connaissances. Nous sommes collègues, donc ! Moi, je sors de Güstrow !

— Güstrow ?

— Oui, la centrale, quoi ! répond-il sans détour.

Emmi et moi nous regardons, contenant non sans mal notre fou rire. En voilà un beau « collègue » ! Et qu'a-t-il bien pu faire pour se retrouver derrière les barreaux ? Il ne se fait pas prier pour éclairer notre lanterne :

— Trois ans pour abattage clandestin !

Et il se met à nous raconter ses histoires de prison. Il est plein d'esprit et d'entrain, et nous bavardons comme de vieux amis. Une étrange complicité

nous rapproche de ce « collègue », fondée sur une expérience commune de la réclusion… Nous finissons par arriver en vue d'un village et, nous montrant du doigt le clocher massif, comme épointé, il s'écrie :

— Voilà, c'est ça le trou où nous allons ! C'est là qu'il y a ces gens de ma famille. J'espère que ma femme est chez eux, et les enfants aussi ! Presque trois ans que je ne les ai pas vus… Avant la prison, on vivait à Stettin. Mais ça fait déjà un certain temps qu'ils ont été évacués.

Tandis que la nuit achève doucement de tomber, nous approchons cahin-caha du village. Juste avant l'entrée, nous obliquons dans un chemin et nous arrêtons devant une petite ferme. Nous descendons de la voiture et allons vers la maison avec notre « collègue ». Personne dans les parages. En ces journées agitées, la méfiance règne en maître.

Notre ami nous demande d'attendre un peu à l'écart et va à la porte. Il frappe. Pas de réponse. Il cogne à nouveau à la porte et une voix se fait alors entendre :

— Qui est là ?

— C'est moi, Heinrich ! Berta est chez vous ?

Silence.

— Tu m'entends, Anna ? C'est moi, Heinrich ! Je suis sorti de Güstrow ! Ils m'ont libéré !

— Tu es sorti de Güstrow ? Tu as fini ta peine ?

La voix de l'Anna en question est glaciale. Si elle pouvait l'envoyer au diable, notre Heinrich !

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? lui lance-t-elle alors, nous ne voulons plus entendre parler de toi ! Berta n'est pas chez nous et nous ne savons pas où elle est ! Va la chercher ailleurs !

Il fait nuit noire. Je devine la silhouette d'Heinrich, le vois hausser les épaules.

— Mais au moins, je ne pourrais pas passer la nuit chez vous ? J'ai une voiture, avec deux chevaux. Il faut bien que je les fasse manger, ces bêtes ! Et puis j'ai avec moi deux femmes qui sortent de camp de concentration. On ne pourrait pas passer la nuit dans votre grange ?

— Non, répond Anna d'un ton catégorique. Personne ne sera hébergé ici ! Allez hop, passez votre chemin ! Vous trouverez bien quelqu'un pour vous prendre au village !

Elle s'éloigne en traînant des pieds. Je l'entends qui grommelle encore :

— Du gibier de prison et de camp de concentration ! Manquerait plus que ça !

Nous regagnons lentement la voiture.

— C'était la sœur de ma femme, fait Heinrich avec mépris, ces crétins de paysans nous prennent vraiment pour des sous-hommes ! Ça fait rien ! On va bien trouver quelqu'un pour nous héberger !

Il pleut à flots lorsque nous nous mettons en route pour Ratzeburg, le lendemain matin à l'aube. L'eau ruisselle de partout, comme jetée à pleins seaux. Nous nous sommes installées dans la voiture, enroulées dans les couvertures. Nous sommes néanmoins d'excellente humeur. J'aperçois, abandonné sur un camion au milieu d'un champ, tout un équipement de cuisine flambant neuf, entièrement verni – du premier choix.

— Je vais emporter tout ça quand je repasserai, nous confie notre « collègue ». C'est vraiment chouette de votre part de m'avoir fait cadeau de votre voiture. C'est une bonne affaire. C'est le moment de tirer les marrons du feu, pendant que c'est encore la débandade et qu'il n'y a plus de flics : les anciens ont foutu le camp, mais on ne va sûrement pas tarder à voir rappliquer les nouveaux !

Les villages défilent, voilés par un épais rideau de pluie. Puis nous traversons une forêt ; je regarde, fascinée, l'eau s'écouler le long des troncs des arbres couverts de mousse grise… Et à nouveau nous roulons en rase campagne et nous devinons, noyées dans la grisaille, de paisibles maisons domaniales, avec leurs communs imposants.

Tout à coup, nous sommes dépassés à vive allure par un étrange équipage. C'est un élégant dog-cart où a pris place un couple âgé, emmitouflé dans des plaids multicolores. L'homme a une barbe blanche, et la femme porte un chapeau à la mode d'autrefois. Une jeune fille montant à l'écuyère caracole à côté de la voiture. Elle porte d'étroites culottes de cheval et chevauche tête nue, semblant se soucier comme d'une guigne de l'eau qui lui ruisselle le long des cheveux et du visage. Tout dans son maintien indique que ni l'inclémence du temps, ni les conditions de cette fuite éperdue ne l'affectent en quoi que ce soit. Aussi désespérée la situation soit-elle, il ne faut surtout rien en laisser paraître !

Peu après cette rencontre, j'aperçois le nom de Lützow[3] sur un panneau indicateur. Je le fais remarquer à Emmi et aussitôt nous entonnons à perdre haleine : « Ah ! les chasseurs téméraires et sauvages de Lützow, ah ! les

chasseurs téméraires et sauvages de Lützow… ! » Emporté par notre élan, notre ami de Güstrow se joint au chœur… Alors que nous approchons de Ratzeburg, un autre panneau indicateur nous fournit une nouvelle occasion de donner libre cours à notre penchant pour l'humour noir : « Ziethen [4] ». C'est ainsi que, sous un déluge torrentiel, nous saluons au passage tous les symboles de la glorieuse tradition prussienne.

À la rencontre du passé

Nous avons pris congé de notre « collègue » et saluons de la main la voiture qui s'éloigne. Quel dommage que nous ayons dû nous séparer ! Un curieux sentiment de solidarité nous rapprochait de cet ancien détenu ; nous nous entendions à demi-mot. Sans doute son jargon était-il quelque peu différent du nôtre, mais nous le comprenions, de la même façon qu'il comprenait le nôtre… Il avait donc parfaitement raison : nous étions bel et bien, au meilleur sens du terme, ses *collègues*.

Toujours est-il que nous voici redevenues piétonnes – et sous la pluie, qui plus est. La glaise tenace du Mecklembourg s'agglutine en mottes sous nos chaussures tandis que nous mettons le cap sur une propriété. Lorsque nous arrivons au portail, nous découvrons un spectacle qui nous cloue littéralement sur place : une agitation frénétique règne dans la grande cour entourée d'écuries et de communs. Des feux y ont été allumés et de la nourriture cuit dans des marmites de toutes tailles. Dans un coin, on s'affaire à saigner un cochon. Presque entièrement dissimulée par d'antiques chênes se dresse, majestueuse, la façade de la maison des maîtres. Dehors, exposés à la pluie, sont empilés tables, chaises, armoires et fauteuils. Aux fenêtres, on s'active à jeter dans la cour meubles et ustensiles de ménage dont s'emparent en toute hâte hommes et femmes. Du grenier s'envolent bottes de foin et de paille. Certains s'esquivent sans demander leur reste, lourdement chargés d'énormes sacs. Puis nous découvrons, tranquillement installées près de la porte de la maison, comme indifférentes à cette agitation, un groupe de femmes – sans doute l'intendante et les servantes de la propriété. Totalement passives, elles assistent en silence à toutes ces déprédations. Un peu plus loin, faisant cercle autour d'un feu, un groupe de jeunes filles chantent en chœur un air russe. Leurs visages, éclairés par les flammes, reflètent toute la joie de la liberté retrouvée. Nous

contemplons un moment ce spectacle, puis nous éloignons… Pourquoi nous esquiver ainsi ? Peut-être tout simplement parce que nous sommes avant tout allemandes – anciennes détenues des camps, certes, mais néanmoins allemandes – et que, de ce fait même, notre place n'est pas dans cette fête où éclate la joie des esclaves libérés…

Juste derrière la propriété, nous découvrons une Volkswagen, abandonnée dans un fossé au bord de la route. La pluie crépite contre la capote étincelante. Comme par jeu, j'appuie sur la poignée d'une portière. Elle s'ouvre et, sans nous poser davantage de questions, nous nous installons dans la voiture en riant, tout heureuses d'avoir trouvé un abri contre ce déluge torrentiel. Nous enlevons nos chaussures toutes crottées et nous allongeons sur les sièges moelleux. « Comme c'est bon d'être au sec ! Il ne nous manque que quelques litres d'essence et hop, en route pour la Bavière, pour Prague, même ! »

L'idée est tellement séduisante que j'en oublie tous les barrages routiers, tous les ponts dynamités… avant que ne me reviennent en mémoire toutes les villes, toutes les régions, toutes les montagnes qu'il nous va falloir traverser avant d'atteindre cette Bavière dont je n'ai fait, jusqu'à présent, que rêver. Comme des enfants pris par leur jeu, nous nous mettons à appuyer sur l'accélérateur, manipuler le changement de vitesses. Puis, poussées par la curiosité, nous ouvrons le vide-poche et y découvrons quelques objets qui nous rappellent que cette voiture avait, naguère, un propriétaire : de la crème hydratante, un peigne, un carnet, un nécessaire à chaussures. Je me sens un peu comme une intruse dans une maison étrangère et nous devons nous faire quelque peu violence pour nous décider à emporter les brosses à chaussures.

À travers les vitres couvertes de buée, j'aperçois les paysans accourant en rangs serrés pour prendre part eux aussi au pillage. Jetant à la ronde des regards inquiets, ils vont et viennent, chargés de sacs, traînant même des bottes de paille sur le chemin boueux. À la différence des travailleurs déportés *(Ostarbeiter)* que nous avons vus, s'activant avec le plus parfait naturel autour de leurs feux sitôt la liberté recouvrée, ces paysans, eux, me font l'effet de vulgaires chapardeurs.

Nous sommes tout engourdies par la chaleur qui règne dans la petite voiture, après avoir été transies pendant des heures ; nous ne tardons pas à nous endormir. Lorsque nous nous réveillons, nous sommes en proie à une véritable fringale. Il ne pleut plus. Nous descendons de la Volkswagen,

étirant nos bras et nos jambes ankylosés. Comme ça serait bon d'avoir quelque chose de chaud à manger ! À quelques centaines de mètres, nous apercevons une pauvre chaumière – celle d'un journalier, sans doute. Peut-être nous y fera-t-on cadeau de quelques pommes de terre ? La maisonnette est pleine à craquer de réfugiés. Il y en a partout, dans le couloir, à la cuisine – des hommes, des femmes, des enfants. Sur le poêle sont posées une bonne dizaine de casseroles remplies de soupe ou de pommes de terre. Tout ce tohu-bohu n'empêche pas la femme du journalier de nous faire bon accueil lorsque nous arrivons et lui demandons si elle n'aurait pas quelque chose à manger :

— Attendez, les pommes de terre seront prêtes dans un instant !

Et en effet nous avons droit à une écuelle bien remplie ; nous allons nous installer dehors et avalons voracement nos pommes de terre. Une nuée d'enfants s'agite en tous sens. La femme du journalier s'approche de nous. Elle est maigre, son visage est comme consumé par le chagrin.

— Tous ces réfugiés sont installés chez vous ? Ils sont bloqués ici ? lui demandé-je.

La femme hausse les épaules, comme indifférente :

— Je ne sais pas ; ce qui est sûr, c'est qu'ils ne peuvent pas tous rester chez moi. De toute façon, quand les *Ostarbeiter* auront fini de piller, ils vont sûrement partir. Peut-être qu'alors les réfugiés vont pouvoir s'installer sur la propriété… Allez savoir ! Qui vivra verra, pas vrai ? C'est pas nous qui pouvons changer quoi que ce soit à tout ça ! Mais au fait, où est-ce que vous allez, vous autres ?

— Mon amie va à Prague, et moi en Bavière.

La paysanne ouvre de grands yeux.

— Hein ? À pied ou quoi ? fait-elle.

— Mais oui, bien sûr !

La Bavière, Prague, pour cette femme qui n'est sans doute jamais allée plus loin que Schwerin, c'est vraiment le bout du monde ! Aussi bien, tout lui échappe dans l'agitation présente : ces gens qui s'en vont à pied vers des pays lointains, ces autres qui remplissent une charrette d'ustensiles de cuisine, de matelas et de couettes et abandonnent ferme et maison… N'est-ce pas à vous couper le souffle ? Je lui demande s'il n'y a pas dans le coin un endroit où nous pourrions passer la nuit. Elle nous indique longuement le chemin pour aller à la propriété voisine qui n'a sans doute pas encore été pillée et abandonnée.

— Le propriétaire est nazi ? lui demandé-je.

Me jetant un regard chargé de méfiance, elle répond :

— Il y avait bien, des fois, des messieurs du Parti qui venaient chasser chez lui ; mais chez qui d'autre ils auraient bien pu aller dans le coin ?

Emmi lui demande qui sont ces gens bizarres que l'on voit traîner sacs et bottes de foin sur le chemin qui passe devant la chaumière. Jetant un coup d'œil apeuré autour d'elle, elle nous répond à voix basse :

— Ce sont des paysans du village voisin.

Puis, baissant encore d'un ton, elle nous assure que le « maître » – elle entend par là le propriétaire du domaine – ne va pas tarder à revenir et qu'alors tous les pillards vont passer un mauvais quart d'heure. Et cela lui paraît bien naturel.

— Où est-ce que nous irions si tous ces sales Polaks devaient se mettre à faire la loi ici ! J'ai toujours dit que c'était une vraie calamité d'en avoir hérité ! Ils sont sales, paresseux, ils seraient capables de tuer leur propre mère !

Je tombe de haut ! Je tente de faire comprendre à cette femme totalement aveuglée par ses préjugés que tous ces Polonais, ces Russes et autres travailleurs étrangers ont été déportés contre leur gré en Allemagne et qu'on les y a traités comme des esclaves. Mais mon plaidoyer en faveur des *Ostarbeiter* tombe complètement à plat. Elle se met à glapir :

— Ah ! je vois, vous aussi, vous devez sortir de ce pays de sauvages !

— Pas du tout, nous sortons d'un camp de concentration !

— D'un camp de concentration, fait-elle, s'avançant vers nous, la main sur le cœur, un camp de concentration ? Dieu, comme ça devait être terrible ! Imaginez, il y a quelques semaines, j'ai vu une colonne d'hommes en uniformes rayés. C'était terrible à voir. Au village, on raconte que les SS en ont fusillé quelques-uns, là-bas, dans la forêt. Ceux qui ne pouvaient plus avancer. Quelle horreur, si vous aviez vu ça ! (Elle s'essuie les yeux du revers de la main.) Des pauvres diables à moitié morts de faim, qui ne sont même plus capables de marcher – et ces salauds de SS qui les descendent comme du bétail ! Ah ! dans quel monde affreux nous vivons !

Et derechef, elle essuie les larmes qui lui coulent sur le visage. Elle se tait pendant quelques minutes, toute remuée ; puis, reprenant le fil de la conversation, elle laisse tomber brutalement, comme pour justifier son explosion de colère d'avant :

— En tout cas, pour ce qui est de cette bande de Polaks, je vous garantis que vous vous trompez ! S'ils n'ont pas quelqu'un sur les talons avec un knout, ils n'en fichent pas une ramée !

J'abandonne la partie : à quoi bon gaspiller ma salive ? Nous remercions la femme du journalier et reprenons la route. La nuit tombe. Nous entendons s'élever les chants des Russes et des Polonais. Nous avançons, perdues dans nos pensées, sur le chemin détrempé. Il commence à faire noir, il faut que nous songions sérieusement à trouver un toit pour la nuit. Nous voyons rougeoyer au loin les lumières de la propriété voisine. De profondes ornières ont été creusées dans la boue par les innombrables voitures qui sont passées par là. Nous ne parvenons à progresser que très lentement dans ce bourbier. Nous tombons tout à coup sur un chariot de réfugiés, recouvert de bâches. C'est le dernier d'une longue file de voitures arrêtées. Personne dans les environs – sans doute les réfugiés sont-ils allés chercher de l'eau ou du fourrage pour les chevaux à la propriété. Des chiens, attachés entre les roues des voitures, aboient. Par intermittence nous parviennent les pleurs d'un nourrisson couché dans une voiture. Le cortège de chariots est absolument interminable, il encombre totalement la route. Deux chemins adjacents, à droite et à gauche, sont également obstrués. On se croirait dans un gigantesque camp militaire. Pataugeant dans le bourbier, nous parvenons à nous frayer un chemin au milieu de tout cet enchevêtrement de voitures et finissons par atteindre la propriété. Nous tombons alors sur un homme en culottes de cheval et bottes à tiges – l'inspecteur du domaine, sans doute. Nous lui demandons si nous pouvons dormir quelque part. Désignant du doigt l'une des granges, il lance :

— Vous pouvez dormir là-bas – mais seulement dans celle-là, pas dans les autres, compris ?

Puis, tournant les talons, il disparaît dans une étable.

Nous entrons à tâtons dans la grange. Il y fait une nuit d'encre, mais il règne aussi une intense agitation : bruits divers, cris, déplacements furtifs. Cela sent la poussière et les vêtements humides. Tant de gens ont dormi dans cette grange que le foin et la paille y sont comme hachés menu ; sous l'effet de l'humidité, ils s'agglomèrent en mottes compactes. Nous finissons par trouver une place pour étaler nos couvertures. Toutes sortes de voix se mêlent autour de nous, des jeunes et des vieilles, des voix d'hommes et des voix de femmes… Toutes sortes d'accents aussi : de la gouaille berlinoise au pur dialecte de Prusse orientale, en passant par l'impayable accent saxon.

Ce n’est qu’une fois que nous sommes confortablement installées sous nos couvertures que nous parvenons à distinguer les unes des autres les différentes conversations.

Ici, c’est une voix jeune, brutale et arrogante qui s’élève :

— Eh quoi ? On en a vu d’autres, non ? Il en faudrait plus que ça pour nous impressionner ! Une chance que tout ce cinéma soit fini ! On finira bien par se tirer de ce merdier-là aussi ! C’est pas maintenant qu’on va commencer à se laisser marcher sur les pieds ! Tiens, Renate, passe-moi encore un coup de kawa, toute cette saloperie de poussière, là, ça finit par vous embrumer le ciboulot ! On se croirait dans une fosse commune !

— Holà, doucement les basses ! reprend une voix de femme, jeune et gouailleuse comme la précédente, commence par en verser dans le couvercle de la gamelle de Johnny !

— Johnny, Johnny, y en a que pour lui ! C’est vraiment ton p’tit chouchou, çui-là !

— Hé, ferme-la donc, toi ! Renate sait quand même qui en a eu et qui en a pas eu ! fait une autre voix de femme, en tous points semblable à la précédente.

— Eh, n’oubliez quand même pas que c’est moi qui ai fauché la bibine, hein ! lance Johnny à la cantonade. Et en plus, faudrait quand même pas non plus que t’oublies que j’suis ton juteux, moi !

— À vos ordres, mon adjudant ! répond l’autre d’un ton railleur.

— Eh, fais gaffe, hein…

— C’est bientôt fini, ce cirque, non ? Vous êtes plus en train de casser du Russkof, là !

L’injonction a été lancée d’une voix qui me donne la chair de poule. Comme ce ton m’est familier ! Celui, très précisément, qu’employaient nos surveillantes à Ravensbrück… Mais bientôt, mon attention est attirée par une autre voix qui semble psalmodier. Elle ne s’adresse, dirait-on, à personne en particulier, mais capte néanmoins l’attention d’une manière irrésistible :

— Cela faisait déjà des heures que Grand-mère était assise derrière, dans la charrette, sans bouger. On ne voyait pas son visage : elle l’avait enroulé dans une écharpe pour se protéger du froid. À un moment donné, mon mari s’est approché d’elle pour voir comment elle allait – ça faisait déjà plusieurs heures qu’elle était morte. De froid. On l’a laissée au bord de la route, sans même l’enterrer. Pas moyen de faire autrement. On avait les Russes sur les

talons. Les deux gamins de Pachulke sont morts de froid, eux aussi, et ils ont dû les jeter du chariot.

Je donne une bourrade à Emmi pour m'assurer qu'elle est bien là. L'atmosphère est irrespirable. Et toujours cette voix qui continue, comme un moulin à prières :

— Il fallait bouger sans arrêt, sans quoi le froid vous prenait tout de suite. Finalement, on arrive à un village. Les gens nous disent que les Russes sont tout près. On voulait trouver un endroit pour se réfugier. Et ma gamine qui arrêtait pas de pleurer…

Tout à coup, un type se met à brailler, faisant sursauter toute la grange :

— Enlève tes sales pattes de mon sac, crénom ! Quel merdier, cette grange, on y voit pas à dix centimètres ! C'était bien la peine d'aller passer quatre ans au front pour finir par dormir sur cette paille dégueulasse quand on se retrouve chez soi ! Ils auraient au moins pu mettre une lanterne, ces abrutis !

— Allez, arrête de la ramener, toi ! T'as qu'à aller chez les *Werwolf*[5], si t'es pas content !

— Ta gueule !

Mais le tumulte ne finit pas pour autant. Emmi s'est serrée contre moi. À l'autre bout de la grange, une autre voix reprend :

— Moi, j'aimerais bien savoir si notre bon Führer a toujours une aussi grande gueule, à l'heure qu'il est ! Maintenant que c'est lui qui se retrouve dans la panade…

— Allons, jeunes gens, en voilà une façon de parler de notre Führer ! proteste énergiquement une voix de vieillard – un paysan de Prusse orientale, d'après l'accent. Vous savez bien que c'était un vrai père pour nous ! Est-ce que c'est sa faute s'il a été trahi par ses fils ? Oui, tout ça, c'est la faute aux officiers…

— Toi, Pépé, notre bon Führer a dû te faire cadeau d'une ferme, quand il a partagé le couloir de Dantzig… Comme je te comprends ! C'est vrai que pour des gens comme vous il a été un vrai père ! Avant, vous aviez même pas un vrai lit à vous, et voilà que vous vous retrouvez chef de village ! Ça valait le coup, non ? Bah, il faudra bien que vous réappreniez à vivre dans la merde !

— Mais Bon Dieu, vous allez pas arrêter avec votre politique ! De toute façon, tu vois bien qu'il y comprend rien, le Pépé, il est complètement bouché à l'émeri ! Et on voudrait bien pouvoir dormir, quand même !

— Voilà, c’est comme ça qu’elle est morte, ma petite. Mais même pas moyen de s’arrêter. Les Russkofs étaient juste derrière nous…

— Bon, ça suffit, maintenant, on pourrait pas essayer de roupiller pendant quelques heures ?

— Commence par la fermer, abruti !

Le lendemain matin, nous sommes réveillées par le caquètement des poules et le meuglement des vaches. Il fait beau. Des rais de lumière perçant par les interstices des planches et la porte font briller la poussière en suspension dans l’air. J’examine les inconnus dont nous avons entendu les conversations pendant la nuit. Les deux jeunes filles viennent juste de se réveiller et sont assises sur leurs couvertures, le visage tout bouffi de sommeil. Leurs cheveux bouclés au fer à friser sont tout ébouriffés, couverts de poussière. Elles ne sont pas encore complètement réveillées, que déjà elles se mettent à jacasser dans leur jargon de la veille. Le contraste entre ce sabir et les prénoms prétentieux dont elles s’affublent – « Irene » et « Renate » – a quelque chose de comique. Elles ressemblent à s’y méprendre à nos surveillantes de Ravensbrück. J’en suis encore à me demander à quelle organisation nazie elles peuvent bien appartenir lorsque je les découvre en pied : jupes kaki, chemisiers gris, l’uniforme des auxiliaires de la Wehrmacht, de l’armée nazie. Voilà donc l’explication de l’étrange jargon dont elles usent : c’est tout simplement celui des soldats allemands de la Seconde Guerre mondiale. Un peu plus tard, allant chercher de l’eau à la pompe, je tombe sur Irene. Son horrible coiffure mise à part, elle a l’air tout à fait sympathique et me propose d’appuyer sur le bras de la pompe pendant que je lave mon gobelet.

— Vous allez où ? me demande-t-elle sans s’embarrasser de formes.

— En Bavière.

— Moi, en fait, je devais aller à Berlin, mais il y a les Russes là-bas, et j’ai pas envie de me faire violer par ces cocos-là. Alors on s’est dit, avec mes camarades, qu’il valait mieux aller vers l’ouest. On trouvera bien à se caser quelque part. Vous allez vers Boizenburg ? On pourrait faire un petit bout de chemin ensemble… De toute façon, quand on tombera sur des barrages américains, il faudra qu’on prenne les petits chemins, à travers bois. Mes copains ont pas envie de se retrouver dans un camp de prisonniers…

Emmi et moi nous mettons donc en route en compagnie d’Irene et de ses « copains ». Il fait un temps superbe. Nos trois ex-soldats ont adopté la

tenue « civile » ; mais elle est des plus particulières : pantalons de la Wehrmacht et vestons récupérés à droite ou à gauche. Ils sont toujours aussi bruyants, leur allemand est toujours aussi navrant, mais ils manifestent à notre égard (parce que nous sortons d'un camp de concentration, bien sûr !) une politesse qui, dans sa gaucherie, a quelque chose de touchant.

Nous contournons deux ou trois barrages, nous engageant en file indienne sur d'étroits sentiers qui cheminent parmi des sous-bois peu fournis encore en ce mois de mai. Tout à coup, l'un des jeunes soldats découvre des morceaux de papiers épars.

— Venez voir ! lance-t-il à tue-tête, des journaux ! C'est un avion qui a dû les lancer !

Nous nous précipitons et parcourons l'annonce, imprimée en caractère d'affiche : « SUICIDE D'HITLER ! Son corps, arrosé d'essence, a été brûlé devant le bunker de la Chancellerie… Gœbbels et sa famille se sont empoisonnés… » Les lignes se brouillent devant mes yeux. Je ne me rends même pas compte que ces nouvelles datent de plusieurs jours. Un silence insolite semble s'être installé autour de moi. Le voici donc venu, le moment que j'ai tant attendu ! Et tous ces morts, mes morts, qui, eux, n'ont pas eu la chance de lui survivre…

Une tempête de jurons et d'imprécations m'arrache à l'intense émotion qui m'a saisie.

— *You can't go on !*

Cela fait déjà trois fois que le soldat prononce ces mots sans équivoque, tandis qu'avec une obstination égale je lui exhibe sous le nez mon sésame – le certificat de libération que l'on m'a remis au camp. Je tente de lui traduire, dans mon anglais maladroit, le texte absurde conçu par les SS et dont voici la substance : j'ai été, pour des motifs politiques, « incarcérée » au camp de concentration de Ravensbrück et, après ma libération, il me faut me présenter dans les trois jours au siège de la Gestapo dans mon village d'origine… Confronté au monde « libre » dans lequel nous nous sommes retrouvées, tout ceci est d'un grotesque achevé : l'arme absolue n'a pas vu le jour, le fantasme de la victoire définitive s'est envolé – jusqu'au Führer lui-même qui a dû tirer sa révérence… Alors pour ce qui est de se présenter au siège de la Gestapo et autres lieux d'horreur du même genre !

Mais le petit Américain, avec son casque posé de travers sur le crâne, ne manifeste pas le moindre intérêt pour mon bout de papier. Il ne sait pas un

mot d'allemand et tout ce qu'il veut, c'est qu'on lui fiche la paix. Il répète obstinément : *« You can't go through ! »* – et c'est son dernier mot.

— Viens Emmi ! lancé-je, découragée – et nous rebroussons chemin en jurant entre nos dents.

Cinq cents mètres plus loin, nous bifurquons dans les taillis et contournons ainsi une nouvelle fois le barrage. Nous nous sommes séparées peu de temps auparavant de nos compagnons de route, soldats et auxiliaires féminins de la Wehrmacht, qui nous ont enseigné cette méthode. Ils n'allaient pas assez vite pour nous. Mais plus nous avançons vers le sud du Mecklembourg, et plus les barrages se font nombreux. La plupart du temps, nos certificats de libération, voire tout simplement les mots de « camp de concentration », agissent comme de véritables sésames. Quelquefois, pourtant, nous nous heurtons à un mur. Chaque fois que l'expression « camp de concentration » n'exerce pas l'effet escompté et qu'il me faut commencer à argumenter, fouiller désespérément dans ma mémoire pour y retrouver les mots appropriés, je me mets à soupirer : « Ah ! si au moins on avait un dictionnaire ! »

Dans la rue d'un village, nous tombons sur deux jeunes, deux gamins âgés d'une quinzaine d'années à peine. Ils ont le teint mat, de grands yeux noirs. Les avisant tranquillement assis sur un muret, les jambes ballantes, nous leur demandons notre chemin. Je comprends, lorsqu'ils commencent à parler entre eux, que ce sont des Tsiganes. Je remarque tout à coup que l'un d'entre eux a un matricule tatoué sur un avant-bras – Auschwitz, donc ! Il a saisi mon regard et hoche la tête en grimaçant un sourire.

— Vous aussi ?

— Oui, Ravensbrück !

— Et vous allez où ?

Nous leur disons quels sont nos projets et leur demandons quels sont les leurs. Le plus communicatif d'entre eux nous répond tranquillement qu'ils n'en ont pas la moindre idée mais qu'ils sont tout à fait satisfaits de leur condition présente.

— On finira bien par arriver quelque part, fait-il, philosophe, avant de nous demander tout de go : Vous avez déjà mangé des œufs ?

— Des œufs ? Non, pas depuis que nous sommes sorties du camp. Je ne sais pas comment nous pourrions en avoir, d'ailleurs, c'est déjà bien beau quand on nous donne du pain et des pommes de terre…

— Comment ça, « donne » ? (Il s'étouffe de rire.) Mais enfin, ça s'« organise », tout ça ! Si vous attendez qu'on vous en fasse cadeau ! Mon copain et moi, on mange des œufs tous les jours ! On en a déjà mangé au moins cinquante. Et même des poules !

Il saute du mur, se laissant tomber sur l'herbe du fossé. Il est leste comme un jeune animal, manifestement heureux de vivre. Nous nous asseyons près des deux garçons.

— Quand est-ce qu'on vous a relâchés ? leur demandé-je.

— Relâchés ? Y nous ont pas relâchés…

— Vous avez foutu le camp ?

— Non plus !

— Votre camp a été libéré ?

— Non. On nous a évacués.

Me revient alors en mémoire la marche de la mort des détenus d'Auschwitz.

— Vous n'êtes quand même pas venus à pied d'Auschwitz à ici ?

— Si. Mais c'était déjà l'hiver. On a commencé par aller à Parchim. Et après on est repartis.

— C'était très dur ?

— Surtout pour lui, là, fait-il en désignant son camarade.

Il regarde l'autre enfant qui, en effet, a l'air bien faible et maladif. Sa peau mate, par contraste avec sa mauvaise mine, a l'air fardée.

— C'est ton copain, lui ?

— Oui, on se connaît d'Auschwitz. On est toujours restés ensemble.

Et il donne à son ami une bourrade affectueuse dans les côtes.

— Il restait combien de gens au camp, quand ils vous ont évacués ?

— Cent mille au moins. Ça faisait un cortège qui n'en finissait plus. Le pire, c'est que les SS achevaient tous ceux qui n'en pouvaient plus. On entendait tout le temps claquer les coups de grâce.

— Vous vous êtes sauvés pendant la marche ?

— Mais non, qu'est-ce que vous croyez ? On n'avait plus assez de forces pour ça ! Non, ça se passait pas comme ça ! D'abord, les problèmes ont commencé avec lui (il désigne son camarade, toujours silencieux). Il est tombé dans les pommes.

— Et ils ne l'ont pas achevé ?

— Bien sûr qu'ils l'auraient fait, s'ils s'en étaient aperçus ! reprend notre interlocuteur, tandis que son ami détourne la tête, gêné. En fait, il aime pas

que je parle de ça, ça lui fait honte. Mais à vous, je peux bien le dire, vous savez ce que c'est – vous sortez d'un camp. Donc, le deuxième jour, déjà, le voilà qui tourne de l'œil. La faim, bien sûr. Ça faisait des semaines qu'ils nous donnaient qu'un gobelet de soupe et une tranche de pain par jour. Moi aussi, j'étais vidé, mais je suis plus costaud que lui. Il s'arrêtait de plus en plus souvent au bord du fossé. C'était terrible. Chaque fois, je m'attendais à voir arriver un chien qui lui ferait son affaire. Je le suppliais, je le menaçais. Mais il était complètement abruti. Je n'arrêtais pas de le tirer pour l'obliger à se relever, et nous faisions encore un petit bout de chemin en nous tenant par le bras. Mais rapidement, j'ai été moi aussi au bout du rouleau et j'avais de plus en plus de mal à le traîner. Ensuite, il s'est mis à dérailler, il y avait quelque chose qui n'allait plus dans sa tête… Le troisième jour, j'y ai renoncé. Nos jambes n'en pouvaient plus, nous nous sommes laissés tomber tous les deux dans le fossé.

Le garçon s'interrompt, presse sa main contre sa bouche et se mord les doigts. Toute joie de vivre semble s'être effacée de son visage, d'un seul coup, son expression est celle d'un vieillard. Il laisse échapper un profond soupir, puis reprend :

— Ah oui, c'était vraiment terrible ! S'attendre tout le temps à voir approcher les bottes du SS, imaginer la détonation – et puis tout est fini… Et l'autre-là, assis à côté de moi, qui n'arrêtait pas de marmonner : « Mais laisse-moi crever, laisse-moi donc crever… » « Merde, tu vas arrêter à la fin ! » – c'est tout ce que je trouvais à lui répondre.

Brusquement, notre interlocuteur se tait, comme gêné, et nous regarde. Son sourire espiègle envahit à nouveau son visage et celui-ci retrouve ses traits juvéniles.

— Bon, ça va, lance-t-il avec un geste dédaigneux de la main, vous aussi, vous connaissez tout ça !

Puis il reprend :

— Où est-ce que j'en étais ? Ah oui ! Je lui ai parlé, j'ai essayé de le convaincre, comme on fait avec une mule malade qui ne veut plus avancer : « Arrête donc de dire des conneries, tu vas pas crever ! On est presque au bout, ça peut plus durer bien longtemps. T'as pas le droit de mourir maintenant ! » Mais à quoi bon ? Il ne comprenait même plus ce que je lui racontais ! Chaque fois que je levais la tête, je voyais les jambes des autres qui se traînaient sur la route. J'ai crié, je les ai suppliés de nous aider. Mais personne ne faisait attention à nous. Ils avaient bien assez de se traîner eux-

mêmes ! Et puis après tout, on n'était jamais que deux petits bohémiens… Chaque fois que j'entendais des bruits de bottes, je me penchais sur mon copain, comme si j'étais en train de lui parler. Je ne voulais pas qu'ils remarquent dans quel état il était. Je n'osais pas lever les yeux et, chaque fois que les pas s'arrêtaient, je me disais : « Cette fois ça y est, on est bons ! » Finalement, ça a été moins pénible pour lui que pour moi : il n'était plus conscient de rien…

Il s'interrompt à nouveau, absorbé dans ses pensées, puis reprend :

— Je voyais passer des camions, des tanks. J'essayais parfois de demander aux soldats qui s'y trouvaient de nous donner un morceau de pain ; mais ils devaient avoir peur des SS et ils ne s'arrêtaient pas. Après, j'ai dû m'endormir. Je me suis réveillé en sursaut en entendant crisser des freins, tout près de nous. Je me suis dit que cette fois, c'était la fin. J'ai fermé les yeux aussi fort que j'ai pu, puis, comme il ne se passait rien, ça a été plus fort que moi, je les ai rouverts et j'ai relevé la tête. J'ai aperçu, juste devant nous, un autobus blanc avec une croix rouge. Un type en est descendu et s'est approché de nous. Il portait un uniforme étrange. Je tremblais de peur, et je me suis mis à secouer Franz de toutes mes forces. J'ai levé les bras en l'air – quand j'y repense aujourd'hui, ça me fait bien rigoler ! Le type avait l'air brave. Il m'a dit quelque chose, mais je n'ai pas compris – je devais être trop dans le cirage. Il tenait un gobelet et un petit paquet à la main ; et dans le gobelet, il y avait du café – du vrai café ! Il a essayé de faire boire mon copain, mais pas moyen de lui faire avaler quoi que ce soit. Le café lui dégoulinait sur le menton. Tout de même, il a dû en avaler un peu, parce que quelques secondes plus tard il a ouvert les yeux. Le type a alors sorti des biscuits du paquet – et j'ai pu voir tout ce qu'il contenait. Un vrai trésor d'Ali Baba ! Des emballages de toutes les couleurs, des sacs et de tout petits paquets, faits dans un truc transparent ! Le type a tendu un biscuit à Franz, et là, vraiment, j'ai pas pu tenir : « Monsieur, monsieur, vous ne voulez pas me donner un petit quelque chose à moi aussi, rien qu'un biscuit ! Alors le type m'en a jeté tout un rouleau sur les genoux ! Si j'avais pu, je les aurais tous mangés en même temps ! Jamais de ma vie je n'avais mangé quelque chose d'aussi bon…

— Et comment ça s'est passé après, avec ton copain ? lui demande Emmi.

— Vous allez pas le croire : mais en un rien de temps, il était d'aplomb ! répond le garçon. Quand j'ai eu fini de m'empiffrer de mes biscuits, je me

suis aperçu qu'il était déjà en train de boire son café bien proprement, comme dans un salon ; ensuite, il est passé aux biscuits. Des dizaines de détenus s'agglutinaient autour de l'autobus blanc. Tout le monde a eu droit à un paquet, nous compris. Mon problème avec Franz a été alors de l'empêcher de tout manger – il ne voulait plus s'arrêter. Je savais bien que c'était dangereux. On a fait un feu au bord de la route et on s'est fait à manger dans les belles boîtes de conserve toutes neuves, comme on voyait les autres le faire. Tout le monde était content, tout le monde riait. C'est bien après que l'autobus blanc soit reparti que j'ai appris que c'était la Croix-Rouge suédoise.

— C'est comme ça que vous vous êtes retrouvés libres ?

— Oui, les SS avaient pris la tangente. On est restés quelques jours dans une grange, le temps que Franz puisse recommencer à marcher. Et puis on a repris la route. Vous aimez bien le Mecklembourg, vous aussi ?

Avant que nous ne nous séparions, les deux garçons nous enseignent les rudiments de l'art de voler poules et œufs. Réprimant à grand-peine notre fou rire, nous leur promettons de mettre à profit sans tarder l'enseignement qu'ils viennent de nous dispenser. Un peu plus tard, nous faisons cuire au bord d'un petit lac les quatre œufs dont ils nous ont fait cadeau.

En chemin nous remarquons une femme entre deux âges, assise devant une maisonnette entourée d'un jardinet bien soigné. Son visage avenant respire la sérénité, comme si elle était totalement étrangère à ce qui se passe autour d'elle. Nous lui demandons un peu d'eau fraîche. Elle se lève aussitôt, et, toute souriante, nous prie d'entrer.

Nous la suivons dans sa cuisine. La porte se referme doucement derrière nous et c'est comme si nous nous trouvions brusquement transportées dans un autre monde. Les étagères fixées aux murs sont ornées de galons de papier dentelés de toutes les couleurs. Des pots y sont impeccablement alignés, avec leurs motifs tous pareils : sucre, sel, farine, semoule et puis, plus petits, cannelle, noix de muscade, poivre… Il y a pour moi quelque chose de profondément émouvant dans ce spectacle, tant il me rappelle mon enfance, notre cuisine à Potsdam. Mais comment un tel ordre est-il encore concevable ? Se peut-il que la terre n'ait pas tremblé – fût-ce une seule fois – en ces lieux, que jamais rien ne soit venu déranger l'impeccable alignement de ces pots ? La vieille femme, avec son tablier bien propre, s'active à son fourneau, faisant chauffer pour ces deux vagabondes que

nous sommes du lait et du café. Nous nous installons devant un bon vieux bol et dégustons le tout. Un régal ! Puis la petite vieille nous raccompagne à travers son jardin minutieusement entretenu et prend congé de nous, tout comme le ferait une mère. Un étrange sentiment de malaise m'envahit tandis que nous nous éloignons. Je n'ai pas le cœur de me retourner vers ce vestige miraculeusement préservé d'un monde englouti.

La fin du miracle

Épuisées, nous atteignons les premières maisons de la petite ville de Zarrentin. La nuit tombe. À droite nous devinons un lac aux eaux tranquilles et à gauche se dresse un mur impressionnant. Ce jour-là, le chemin nous a paru effroyablement long. Nous sommes mortes de fatigue. Mais nous ne sommes pas encore vraiment entrées dans la ville que je m'aperçois que nous ne sommes pas au bout de nos peines : un barrage américain en contrôle l'accès. Comme de juste, le soldat de garde refuse de nous laisser passer. J'ai beau dire et beau faire, il ne veut rien savoir. Je sens le désespoir me gagner : pas moyen, ici, de contourner le barrage, avec d'un côté le lac, et de l'autre le mur… Me voilà en larmes, tentant d'expliquer au soldat d'une voix entrecoupée de sanglots que nous sommes épuisées, malades, que nous sommes tout à fait incapables de refaire des kilomètres et des kilomètres pour regagner le dernier village que nous avons traversé… Me voyant dans cet état, le soldat commence à s'agiter en proie au plus vif embarras, puis, levant brusquement la main, nous lance un *« Okay ! »* impérieux. Nous lui filons sous le nez comme si nous avions le diable aux trousses.

Nous mettons le cap sur la mairie, espérant que l'on nous y indiquera un lieu où passer la nuit. Mais des dizaines de gens sont déjà en train d'attendre, en quête, comme nous, d'hébergement. Nous nous frayons un chemin jusqu'au responsable et exhibons nos certificats de libération de Ravensbrück. L'homme réfléchit longuement, puis finit par dire :

— Écoutez, étant donné que vous sortez d'un camp, vous pouvez essayer de voir au couvent. On y a logé d'anciens prisonniers de guerre, ils vous feront peut-être une petite place…

— Quel genre de prisonniers de guerre ?

— Des Français, pour l'essentiel, mais il y a aussi des Russes, des Polonais et d'anciens *Ostarbeiter*. Allez-y, vous sortez d'un camp, vous avez droit à une place !

Jusqu'à une date toute récente, le couvent faisait office d'auberge pour les Jeunesses hitlériennes. Nous ne sommes pas encore arrivées à la porte que nous percevons déjà le vacarme des beuglements et des rires en cascade. Pour un peu, nous ferions tout de suite demi-tour… Comment savoir quel accueil vont nous faire ces étrangers ? C'est vrai, nous sortons d'un camp de concentration, mais après tout, nous sommes allemandes aussi. La fenêtre d'un bâtiment qui jouxte le couvent est ouverte. Des éclats de voix en russe s'y font entendre. Nous franchissons l'entrée principale du couvent et nous retrouvons dans une vaste salle. Tout au long des murs sont disposées d'interminables rangées de lits en bois à deux étages. À peine les habitants des lieux s'aperçoivent-ils de notre présence que le tapage cesse instantanément. Les hommes nous dévisagent, silencieux. M'adressant alors à celui qui est le plus près de moi, je dis :

— Nous sortons d'un camp de concentration et nous cherchons un endroit où dormir. Nous sommes très fatiguées.

Mon interlocuteur (c'est un Français) ne me pose pas la moindre question et lance incontinent à travers la salle :

— Marcel, André ! Allez hop, laissez vos lits ! Priorités aux dames ! Vous pouvez aussi bien dormir par terre !

Les deux types qu'il a ainsi interpellés ramassent leur barda sans faire d'histoires et libèrent les paillasses. Ce sont les meilleurs lits de la salle, juste à côté de la fenêtre. Nous nous asseyons sur « nos » lits, un peu abasourdies. Aussitôt, le joyeux tohu-bohu reprend. Quelques gars s'approchent et nous demandent d'où nous venons. À peine avons-nous prononcé le mot de « Ravensbrück » que d'autres accourent. Ils veulent savoir si des Français y ont été libérés et quand, s'il y avait aussi un camp d'hommes à Ravensbrück, combien il y avait de Français… Nous faisons de notre mieux pour les renseigner et découvrons alors qu'une bonne partie de nos hôtes sortent, eux aussi, de camp de concentration. La discussion s'engage aussitôt et prend rapidement un tour animé. Notre fatigue s'est comme envolée.

Les Français veulent savoir, bien sûr, pourquoi nous avons été envoyées en camp de concentration. J'entreprends donc, pour la première fois depuis que nous sommes sorties du camp, de raconter dans les grands traits mes

tribulations en Union soviétique, mon séjour en Sibérie et la façon dont j'ai été livrée à la Gestapo. Les Français m'écoutent en silence, mais je ne tarde pas à remarquer que certains froncent les sourcils et me jettent des regards presque hostiles – des regards qui semblent dire : « Allez croire des histoires pareilles ! »

L'un d'eux finit alors par m'interpeller :

— Si je vous ai bien comprise, vous prétendez avoir été emprisonnée en Union soviétique alors que vous étiez innocente ?

— C'est exactement ça.

— Et vous croyez vraiment que les Allemands – et vous êtes bien allemande, n'est-ce pas ? –, que les Allemands, là-bas, n'ont jamais conspiré contre l'Union soviétique ?

Comme ce ton m'est familier ! Rien qu'à l'entendre, je sens ma gorge se dessécher et mon cœur se met à battre la chamade ; voilà qui me rappelle trop l'interrogatoire auquel m'avaient soumise les communistes de Ravensbrück dès mon arrivée au block des entrantes – et la déclaration de guerre qui s'était ensuivie. Est-il concevable que la même chose recommence, ici, en liberté ? Que personne, ici non plus, ne veuille me croire ? Que ces Français aient parcouru la dernière décennie en sourds et en aveugles ? Les détenues communistes de Ravensbrück, elles, au moins, avaient des circonstances atténuantes, peut-être fallait-il qu'elles se cramponnent de toutes leurs forces à leur foi pour éviter de prendre conscience de l'absurdité de leur sort ? Mais ici, en liberté ? Non, je ne me laisserai pas traiter comme une vulgaire menteuse, je me battrai pour la vérité ! Et il faudra bien qu'ils l'entendent, ces communistes, dût-elle leur briser le cœur !

— N'ai-je pas été assez claire ? Je vous ai dit que j'avais émigré à Moscou parce que j'étais communiste, que j'avais fui l'Allemagne nazie en 1933 parce que j'étais antifasciste. Comment faut-il vous le dire ? Mon mari et moi étions alors membres du KPD depuis quinze ans, et si nous avons émigré en Union soviétique, c'est parce qu'elle représentait pour nous la seule force qui s'opposait réellement au fascisme ! Et nous serions allés conspirer contre ce pays ? Nous aurions fait cause commune avec nos ennemis mortels, les nazis ?

— Mais qui sait si, sans même vous en rendre compte, vous ne vous êtes pas trouvés en liaison avec des agents nazis camouflés ? Vous n'allez tout de même pas me dire qu'il n'y avait pas une cinquième colonne, en Union

soviétique, comme dans les autres pays ? Et vous ne pouvez quand même pas en vouloir au gouvernement soviétique de s'être défendu contre les espions nazis ! D'ailleurs, l'agression d'Hitler contre l'Union soviétique aurait bien dû suffire à vous convaincre que ce danger était réel ! Si donc on vous a emprisonnée, en tant qu'Allemande, il devait bien y avoir de bonnes raisons à ça !

— Vous oubliez que pendant les grandes purges de 1936, 1937 et 1938, Staline a non seulement fait emprisonner et condamner presque tous les vieux bolcheviks et les compagnons de lutte de Lénine, mais qu'il a fait arrêter aussi des millions de citoyens soviétiques, des paysans, de simples ouvriers ! Les étrangers ne représentaient qu'un pourcentage insignifiant de tous ceux qui ont alors été arrêtés. Et vous vous figurez que tous ces gens travaillaient pour la cinquième colonne nazie ?

— Quels crimes ces gens ont pu commettre, je n'en sais rien ; mais vous n'allez sûrement pas nous faire croire que l'on a arrêté des gens innocents en Union soviétique !

Mon interlocuteur est blême, il a les nerfs à vif et il me jette des regards haineux, comme si j'étais le pire de ses ennemis. Il est communiste – il ne peut, donc, ni ne veut céder. Comment pourrait-il d'ailleurs s'accommoder aussi facilement d'une vérité si amère ?

— À vous écouter, reprend-il, on pourrait presque croire que Staline ne vaut pas mieux qu'Hitler. Est-ce que c'est vraiment cela que vous avez voulu dire ? lance-t-il alors d'une voix qui semble me conjurer de le démentir.

— Oui, c'est bien ce que je veux dire ! Entre les crimes d'Hitler et ceux de Staline, il n'y a, à mon avis, qu'une différence de degré. Cela ne change rien au fait, bien sûr, que le communisme était, à l'origine, en tant qu'idée, quelque chose de positif – tandis que le national-socialisme, lui, a toujours été, dans ses intentions et son programme, un phénomène criminel. J'ignore une chose, il est vrai : dans quelle mesure est-ce l'idée communiste, la théorie communiste qui sont viciées à la base, ou dans quelle mesure est-ce la pratique, la politique soviétique sous Staline qui ont trahi des idées qui pouvaient être saines dans leurs fondements et entraîné l'Union soviétique dans une sorte de fascisme…

Du coup, ceux-là même des auditeurs qui paraissaient pencher de mon côté semblent devenir franchement réservés, voire hostiles ; tout se passe comme si le vide se faisait autour de moi. C'est tout juste si je ne

commence pas à me sentir coupable – après tout, ces hommes m'ont accueillie fraternellement, sans la moindre méfiance. Et voici maintenant le climat empoisonné… Pour la première fois depuis notre libération, je me sens envahie par une sourde angoisse face à l'avenir. Cette discussion ne tend-elle pas à indiquer qu'il continuera à y avoir, dans le monde libre, de ces communistes fervents pour pourvoir aux intérêts criminels de Staline ?

Par bonheur, au moment où la tension touche à son comble, Auguste, qui fait office de chef-cuisinier et auquel tous semblent vouer un grand respect, vient annoncer que le repas est prêt. Quelle bénédiction pour moi que cette diversion ! Nos hôtes sont, au reste, si accueillants, si amicaux ! C'est donc ainsi que nous savourons notre premier festin en liberté – préparé par un prisonnier de guerre français… Au menu, rôti de porc et pommes de terre. Il y a si longtemps que nous n'avons pas senti de tels effluves – nous n'y résistons pas – ; et pourtant, nous savons bien que ces mets sont comme du poison pour nos estomacs malades. Nous festoyons donc, rions avec les autres, racontons nos meilleures histoires du camp. Oublié, le débat tendu qui vient d'avoir lieu, nous voilà redevenus les meilleurs amis du monde, fraternellement unis par le souvenir des mêmes souffrances enfin surmontées.

Au cours de la nuit, Emmi et moi nous réveillons, bien mal en point. Ce plantureux repas nous a achevées. Trois jours durant, nos hôtes vont nous soigner à coup de thé et de biscottes – nous n'échangeons plus un mot de politique. Même mon adversaire communiste montre qu'il sait s'y prendre avec ces malades complètement anémiées que nous sommes.

Quelques jours plus tard – nous sommes encore couchées, en piteux état –, l'un de nos Français fait irruption dans la salle, riant, criant à tue-tête. Il bondit sur une chaise et hurle :

— Les Allemands ont capitulé ! Sans conditions ! La guerre est finie !

Tous ensemble, nous entonnons *la Marseillaise…*

Deux jours plus tard, nous apprenons que les prisonniers de guerre français vont être rapatriés en camion. La fièvre du départ est bientôt à son comble. Nous demandons à Auguste si nous ne pourrions pas faire un bout de chemin avec eux. Il retourne la question dans tous les sens, mais, comme nous sommes des femmes, ne trouve pas de moyen de nous faire passer en douce parmi les rapatriés.

Les camions sont arrivés dans la cour du couvent. Nos amis y jettent leurs bagages, tout joyeux, puis y prennent place à leur tour. Nous serrons

des mains à la volée, échangeons des vœux de bonheur. Quelques jeunes Allemandes nous entourent, les petites amies de jeunes détenus français arrivés au couvent deux jours auparavant seulement. Les autres Français leur jettent des regards chargés de mépris. Elles sont là, toutes perdues, et me font doublement peine, avec ces larmes qui leur ruissellent le long des joues…

Le calme est revenu au couvent de Zarrentin. Tout le monde est parti. Nous décidons, Emmi et moi, d'y rester encore quelques jours pour nous reposer. Les Français nous ont légué toutes leurs provisions, il y a de quoi tenir pendant des semaines. Mais, pour lors, nous ne pouvons que dévorer des yeux toutes ces merveilles – nous sommes encore malades. C'est avec une joie toute particulière que je repense à ces paisibles journées passées à Zarrentin. Il fait chaud, presque un temps d'été. Notre couvent gothique domine le lac et voisine avec une belle église ancienne. Derrière le couvent se dessine une vaste étendue où pousse une herbe drue ; s'y dressent quelques antiques châtaigniers, des tilleuls ; tout autour, des maisons campagnardes, disposées en un large arc de cercle. Le versant de la colline qui s'incline vers le lac est planté de lilas. Emmi et moi flânons parmi toute cette verdure. Les feuilles des châtaigniers sont encore si tendres qu'elles semblent succomber à l'ardeur du soleil. Elles pendent, tout avachies, comme exténuées. Un couple étrange est accoudé de part et d'autre d'une clôture : un jeune soldat américain, du côté de la rue, et de l'autre, dans le jardin, une jeune fille aux yeux bruns, vêtue d'une robe claire – une Allemande. Ils se sourient, rien ne semble pouvoir troubler leur idylle. Je devais d'ailleurs me rendre compte par la suite que le printemps est ici une puissance autrement redoutable que toutes les dispositions… de la puissance occupante. À ce moment-là en effet, il était encore interdit aux soldats américains de « fraterniser » avec les Allemands.

En fait, il ne m'était absolument pas venu à l'idée que vivre dans une maison aux portes fracassées pouvait présenter quelque danger pour deux femmes seules. Tout était si paisible alentour… Il devait en tout cas s'avérer, la dernière nuit que nous passâmes à Zarrentin, qu'un verrou à notre porte n'aurait pas été du luxe. Vers minuit, donc, je m'éveille en sursaut, tirée du sommeil par un bruit inhabituel. Retenant mon souffle, je tends l'oreille : c'est bien un bruit de pas, et ces pas se rapprochent de notre salle. Je vois le pinceau lumineux d'une lampe-torche hésiter contre le mur,

j’entends l’intrus avancer à tâtons. Soudain, la lumière s’allume. Dans l’embrasure de la porte se découpe la silhouette d’un soldat américain. Il nous a repérées, installées tout au fond de la pièce dans deux lits superposés – Emmi en haut, et moi en bas.

L’Américain traverse la salle en titubant, se dirigeant vers nous, enlève son casque et le lance à toute volée sur la table. Je découvre son visage et comprends sur-le-champ qu’il est complètement saoul. D’un pas toujours vacillant, il arrive jusqu’à moi et s’affale au bout de mon lit. Encore embrumée de sommeil, je me redresse d’un coup. Ma première réaction à cette visite nocturne inopinée est moins de peur que de colère. C’est donc sans aménité que je lance au soldat :

— *Get out !* Qu’est-ce que vous venez faire ici, nom de Dieu ?

Question idiote, soit dit en passant, car ce qu’il veut, le joyeux drille, je ne le sais que trop bien… Comment parvenir à l’empêcher de me serrer de trop près. Je n’ai pas le temps de m’attarder sur la question, déjà, il me saisit les pieds, tentant de remonter ses mains le long de mes jambes. Je lui lance un coup de pied et hurle :

— Tu vas t’en aller, oui, tu n’as pas honte !

Mais il se contente de battre en retraite provisoirement au bout du lit. Mon expérience sibérienne m’a enseigné qu’il n’existe en pareil cas qu’une seule planche de salut : parler, parler sans relâche…

— De quelle ville vous êtes ? lui demandé-je donc, d’une manière aussi abrupte que dépourvue de toute logique, du nord ou du sud des États-Unis ?

Premier succès : il me répond !

— *New Orleans !* grogne-t-il.

— Et vous êtes marié ? enchaîné-je aussitôt.

— Oui, oui, bien sûr !

À ma grande surprise, il me lâche les pieds, plonge sa main dans sa vareuse, en retire un portefeuille et se met à en explorer le contenu.

— Voilà ma femme, fait-il en posant sur ma couverture la photo d’une blonde qui arbore un large sourire.

— Très jolie ! dis-je, soucieuse de ne pas laisser retomber la conversation. Et vous avez des enfants aussi ?

Une seconde photo atterrit aussitôt sur mes genoux.

— *My son !*

Tout avinée qu’elle est, sa voix vibre de fierté paternelle.

Me voilà déjà convaincue de l'avoir emporté sur toute la ligne… Erreur ! Rempochant rapidement ses photos, il tend à nouveau les mains vers mes jambes que j'ai pourtant pris la précaution de serrer tout contre moi. Je me mets alors à brailler à tue-tête :

— Mais tu ne vas pas aller au diable ! Tu es marié, non ? Tu ne peux pas attendre encore un peu de rentrer à La Nouvelle-Orléans et d'y retrouver ta femme ?!

Aussi réduit mon vocabulaire anglais soit-il, il m'a parfaitement comprise et répond d'un ton sans réplique :

— Non, je n'attendrai pas un jour de plus !

Il me serre déjà de si près que je sens son haleine avinée tout contre mon visage. En désespoir de cause, je lance à Emmi qui, jusqu'alors, n'a ni bronché, ni ouvert la bouche :

— Pour l'amour de Dieu, Emmi, fais quelque chose ! Va chercher quelqu'un !

Et elle d'articuler d'une voix chevrotante :

— Mais Grete, pourquoi est-ce que tu ne lui demandes pas s'il a un dictionnaire…

Sidérée par un tel manque d'à-propos, je reste toute pantoise. Puis d'un coup, j'éclate :

— Espèce d'imbécile, tu te figures qu'il a besoin d'un dictionnaire, pour ce qu'il veut !

Cette fois, je ne trouve vraiment plus mes mots… Je lui tombe dessus à bras raccourcis, hurlant et tempêtant :

— Et dire que vous vous prétendez américain et qu'on dit que vous, les Américains, vous êtes des gentlemen ! Vous, en tout cas, vous êtes bien tout ce qu'on veut, sauf un gentleman !

Il lâche prise, fixant sur moi ses yeux injectés de sang, décontenancé ; puis il se lève maladroitement, saisit au passage son casque et sort de la salle en vacillant, laissant la lumière allumée.

Dès le lendemain matin, nous repartons par la route nationale. Nous avons le visage défait et nos haltes dans le fossé se font de plus en plus fréquentes. Nous sommes à nouveau malades. Pour la première fois, je sens mon courage se dérober entièrement. Je me suis disputée avec Emmi – à cause de cette histoire de dictionnaire – et je lui ai dit avec des mots méchants qu'elle n'était qu'une lâche. Sans doute cet accès d'agressivité

est-il dû à mon état et, déjà, je le regrette. Que pouvons-nous faire d'autre, aussi bien, que nous consoler l'une l'autre ?

— Je n'en peux plus… Qu'est-ce que nous allons bien devenir ? Est-ce que nous finirons par arriver un jour chez nous ? me lamenté-je en me tenant le ventre.

— Mais nous ne pouvons tout de même pas rester assises indéfiniment au bord de cette route, fait Emmi, m'implorant de repartir. Ah ! si ce maudit sac à dos n'était pas si lourd…

Le sac à dos ! Encore une pomme de discorde et je vois déjà se profiler une nouvelle querelle avec Emmi. C'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle emporte tout ce qui lui tombe sous la main. Avant de quitter Ravensbrück, elle a « organisé » un peu de linge, prélevé sur le « butin » des SS. Ensuite, elle a accumulé tous les trésors qu'elle trouvait dans les fossés, le long des routes. Tout bourré qu'il est, son sac est impeccablement rangé – de quoi me faire pâlir de jalousie. Tout y est soigneusement empaqueté dans de petits sacs. Le sac d'Emmi est un reflet fidèle de sa personnalité – il faut la voir, avec ses cheveux soigneusement tirés en arrière et serrés sur la nuque en macaron, traversant le chaos, impeccable, en toutes circonstances. Jamais son imagination ne vient se mettre en travers de son inébranlable pondération et il n'est nullement surprenant qu'elle me considère, au fond, comme une aventurière…

— Pourquoi est-ce que tu ne te débarrasses pas d'une partie au moins de tout ce fourbi que tu traînes dans ton sac ? demandé-je, irritée, à Emmi.

— Jeter ? Mais tu rêves ! Alors que c'est tout ce qui me reste ! Tu oublies que mon mari a divorcé quand j'étais à Ravensbrück. Je n'ai pas de famille, il faut que je reparte à zéro. Tu ne peux donc pas comprendre comme c'est dur, tout ça ?

Elle se met à pleurer et je me trouve tout à coup sans cœur, brutale.

— Ne crains rien, Emmi. Pour commencer, tu vas venir avec moi à Thierstein. C'est tout près de la frontière avec la Bohême. Tu pourras y rester aussi longtemps que tu voudras.

— Ça, je voudrais bien ! Mais non, ce n'est pas possible, il faut que j'aille à Prague aussi vite que possible.

— À ta place, je ne le ferais pas – n'oublie pas que tu es une Allemande des Sudètes. Attends donc un peu de voir la tournure que vont prendre les choses. Tu comprends bien qu'en Tchécoslovaquie, après tout ce qui s'est passé, on doit avoir plutôt mauvaise opinion des Allemands. N'oublie pas

qu’il y avait une forte proportion de nazis parmi les Allemands des Sudètes…

— Je sais bien ! Mais qu’est-ce que j’ai à voir avec ça, moi ? Tu voudrais que les Tchèques s’en prennent à moi, précisément, alors que j’ai milité pendant des années dans la social-démocratie tchèque – et me suis retrouvée en camp de concentration pour cette bonne et simple raison !

— Je sais, Emmi, je sais. Mais va savoir si les Tchèques sauront encore faire la différence, après cette guerre, entre tel type d’Allemand et tel autre… Moi, si j’étais à ta place, je n’irais pas en Tchécoslovaquie pour le moment, de toute façon.

— Mais il faut bien que je rentre chez moi… Tu ne peux pas comprendre ça, toi. C’est mon pays, Prague…

Nous voici plantées devant la vitrine d’une boulangerie, dans les faubourgs de Boizenburg. Nous avisons un type hâve et émacié, le teint mat, et qui porte un mouchoir noué aux quatre coins en guise de couvre-chef. Une odeur appétissante de pain frais parvient jusqu’à nous. Le type nous demande timidement :

— Vous avez des tickets, vous ?

Je remarque alors, sur sa veste, le triangle rouge avec un « F » dessus. Un déporté français, donc, l’un des nôtres.

— Toi, tu as de l’argent ? lui demandons-nous à notre tour.

— De l’argent, oui, fait-il en hochant la tête d’un air résigné, mais sans tickets, on a rien…

— Tu as demandé ?

— Oui.

— Et ils ne t’ont rien donné ?!

Ça, c’est un peu fort, tout de même ! Mais ce n’est qu’après coup que j’ai vraiment pris conscience de l’énormité de la situation : voilà un type qui sort de camp, qui a survécu à l’enfer, qui est là à crever d’envie devant un morceau de pain, qui est même prêt à le payer – et un boulanger allemand qui se permet de lui répondre : « Pas de tickets, pas de pain ! »

J’entre donc dans la boulangerie avec Emmi, l’argent du Français à la main, et me campe devant le comptoir :

— Trois pains, s’il vous plaît !

Ma voix tremble d’émotion, d’énervement. Ce ne sont pas seulement le pain et la faim qui sont en cause ici, c’est bien plus que cela…

— Voilà l’argent. Nous n’avons pas de tickets !

— Pas de tickets, fait la boulangère avec hauteur, alors je regrette, nous ne vendons pas sans…

— Je sais, je sais, dis-je sans la laisser finir, mais nous, nous sortons d’un camp de concentration, nous n’avons pas de tickets et nous avons faim !

— C’est possible, mais je n’y peux rien, moi. Tous mes clients sont logés à la même enseigne. Allez chercher des tickets à la mairie !

Cette fois, c’en est vraiment trop !

— Vous allez me donner tout de suite ces pains, sinon…

Ma voix s’étrangle. Une main se pose alors sur mon bras et une jeune femme me dit d’un ton apaisant :

— Écoutez, j’ai des tickets, si vous voulez… Je vous en prie, cela me fera plaisir… Je suis tellement désolée de tout ça…

Toute penaude, j’articule un bref « merci » et, les pains sous le bras, nous allons rejoindre notre camarade. Des rues entières de Boizenburg, petite ville du Mecklembourg en bordure de l’Elbe, sont en ruines. À de nombreuses reprises, déjà, nous sommes tombées en chemin sur des maisons détruites, généralement des fermes isolées qui n’avaient été incendiées que dans les derniers jours de la guerre, et continuaient à se consumer en répandant une odeur âcre d’incendie. Mais ici, c’est autre chose : pour la première fois, nous découvrons ces ruines anciennes, déjà, froides, et il y a dans ce spectacle quelque chose de bouleversant. Je me surprends à tenter de reconstituer d’après ces vestiges chaque maison, l’allure générale de la rue. Il reste inconcevable pour moi que l’on ait pu, à l’époque, s’accoutumer à un spectacle aussi atroce.

Nous tombons, dans les rues des faubourgs, sur des groupes d’anciens détenus qui convergent vers le centre de Boizenburg. Ils ont l’air d’épouvantails avec leurs haillons rayés, leurs triangles et leurs matricules cousus sur la veste et la jambe du pantalon. Fallait-il être doté d’une imagination perverse pour affliger les détenus de ce genre de tenue ! Si au moins les malheureux pouvaient se débarrasser de ces oripeaux infâmes ! Emmi et moi nous acharnons à gratter au couteau les croix peintes sur nos vêtements – nous voulons enfin ressembler à des êtres humains normaux. Je n’ai jamais réussi à comprendre pourquoi (comme je l’ai constaté dès notre arrivée à Boizenburg) de nombreux anciens détenus ont continué à porter ce costume infamant bien après leur libération, faisant ainsi étalage d’un statut

particulier auquel ils semblaient tenir. Il est tout de même des formes étranges d'exhibitionnisme…

Nous retrouvons, devant la mairie de Boizenburg, l'habituelle cohue des réfugiés. On y a mis en place un premier centre d'assistance provisoire aux anciens détenus et on s'y active jour et nuit à canaliser le flot des déportés. Je ne tarde pas à comprendre que ce n'est pas du luxe : il s'avère en effet que des droit commun ou des asociaux ont troqué leurs triangles noirs ou verts contre des triangles rouges de politiques, qu'ils se livrent au pillage dans les villages et « saisissent » de leur propre initiative les biens appartenant à des nazis. On raconte même qu'un couple d'asociaux sortis d'un camp s'était établi à proximité de Boizenburg, l'un et l'autre affirmant être médecins. Les autorités d'occupation américaines leur avaient accordé toutes les facilités, y compris une voiture. Ils sillonnaient donc les routes des alentours, un fanion de la Croix-Rouge flottant à l'avant du capot, vaquant paisiblement à leurs occupations – jusqu'au jour où, reconnus par un ancien déporté politique, ils avaient été démasqués.

À Boizenburg, chaque ancien déporté se voit attribuer une certaine somme d'argent, des tickets d'alimentation et des bons lui donnant droit à une soupe par jour. L'auberge *Mecklenburger Hof* a été transformée en centre d'hébergement ; c'est là que je loge avec Emmi. Les lits de camp y sont serrés les uns contre les autres, mais les murs et le plafond de la salle qui fait office de dortoir, ornés de guirlandes fanées, montrent qu'elle fut, naguère, réservée à un autre emploi : bals et autres festivités, pour longtemps oubliés.

Les premiers jours, nous ne quittons pratiquement pas notre lit, comme assommées par l'agitation et le tohu-bohu ambiants. C'est à grand-peine que, chaque midi, nous traversons la ville pour aller toucher notre ration à la soupe populaire provisoire que l'on a installée à Boizenburg. Tous les anciens déportés bénéficient d'un appréciable privilège : ils sont dispensés de faire la queue lors de la distribution de la soupe.

Toutes les rumeurs qui nous reviennent nous le confirment : il est interdit aux civils allemands de franchir l'Elbe. Les nazis ont fait sauter tous les ponts et le ponton provisoire est réservé aux troupes alliées.

« Mais pourquoi est-ce qu'on ne met pas en service des bacs ? » demandé-je, étonnée. Là n'est pas le problème, m'explique-t-on, il est rigoureusement interdit de franchir le fleuve. Ceux qui tentent de le faire sont aussitôt emprisonnés. L'un de nos interlocuteurs nous affirme même

que les soldats alliés tirent sur tous ceux qui essaient de traverser l'Elbe à la nage. D'autres nous assurent par contre que le ponton sera ouvert au trafic civil dans trois semaines au plus tard. Il va donc falloir que nous nous fassions à l'idée d'un séjour relativement long à Boizenburg.

Emmi suggère que nous nous mettions en quête d'un travail nous permettant, éventuellement, de toucher de la nourriture. En voilà une bonne idée – parfaitement caractéristique, au reste, de notre mentalité d'anciennes des camps ! Nous nous rendons donc au bureau du travail. Chose étonnante, cette institution fonctionne à nouveau, déjà, avec un nouveau directeur installé par les autorités d'occupation. Lorsque nous nous y présentons, nous apprenons que les demandeurs d'emploi doivent commencer par obtenir une recommandation de la part du Military Government. Bizarre… Nous nous la procurons donc et retournons au bureau du travail.

— Nous aimerions bien avoir un travail, peu importe lequel…

— Un travail ? répète le fonctionnaire incrédule, comme s'il avait mal compris. Vous venez de passer des années en camp de concentration, et ça ne vous suffit pas encore ? Vous ne croyez pas que vous avez surtout besoin de vous reposer un peu ?

— Sans doute, sans doute… Si nous pouvions franchir l'Elbe, nous repartirions dès demain pour arriver chez nous le plus vite possible. Il n'y a que là que nous pourrions vraiment nous reposer. Mais ici, à Boizenburg… Pour ne rien vous cacher, ce que nous voudrions avoir, c'est un travail où l'on touche de la nourriture…

Il nous demande nos noms et notre « adresse » à Boizenburg.

— Oui, il faut bien le reconnaître, conclut le directeur compréhensif, lorsque nous prenons congé, le *Mecklenburger Hof* n'est pas l'endroit rêvé pour se reposer…

C'est pour nous une véritable joie d'acheter à manger avec nos tickets – si réduite soit la quantité de nourriture à laquelle nous avons droit. Oui, quelle jubilation de tenir dans sa main argent et tickets, de pouvoir décider si l'on va s'offrir cent cinquante ou cent grammes seulement de beurre, un pain entier ou un demi-pain, de savoir qu'est révolu le temps où l'on mendiait quelques pommes de terre ou un croûton de pain, révolu le temps où il nous fallait survivre avec notre ration de famine, à Ravensbrück…

Nous prenons donc notre tour dans une queue. C'est pour moi un plaisir de contempler cette masse de gens qui s'agitent en tous sens, de me sentir un être « normal » parmi tant d'autres dans une ville comme les autres.

Soudain, je sens mon sang se figer. Mon regard s'est arrêté sur un type avec des bottes à tiges et qui avance dans la rue, un filet à provisions à la main. Il me tourne le dos, je vois son cou, son occiput.

— Emmi, prends-moi vite mon pain, je reviens tout de suite !

Je m'élance à la poursuite de l'homme. Il bifurque dans la rue principale. Je lui emboîte le pas, toujours plus près de lui. Mes pas se précipitent, impossible de ralentir pour me mettre au rythme de la démarche tranquille du type aux bottes. Que faire ? Pas un soldat américain à la ronde… Le saisir par le bras et lui lancer : « Je vous arrête » ? Il aurait vite fait de m'envoyer rouler à terre d'un simple coup de poing, puis de s'esquiver. Mais le voici qui stoppe, et je suis obligée de le dépasser. Pourvu qu'il ne me reconnaisse pas ! Dieu merci, je ne porte pas le manteau où demeurent les traces de croix peintes qui ne manqueraient pas de me trahir… J'avise une affiche des forces d'occupation, placardée sur un mur. Je me plante devant, faisant semblant de m'y intéresser, lorgnant du coin de l'œil si mon bonhomme continue son chemin. Les bottes passent devant moi, je lui emboîte à nouveau le pas. Cette rue n'en finit pas. Et toujours pas d'Américains en vue, pas même un policier auxiliaire. L'homme prend une rue latérale à droite. Il va bientôt être trop tard, il va m'échapper ! Sur la gauche, j'aperçois les bureaux du port de Boizenburg, un soldat américain y monte la garde. Je traverse la rue en courant, saute par-dessus le réseau de barbelés et me précipite vers le factionnaire, lui indiquant de la main la direction dans laquelle le type s'est engagé :

— Regardez, là-bas, c'est le gestapiste de Ravensbrück ! Arrêtez-le !

Le soldat pose son fusil à terre et se met à courir. Au même moment, je vois quatre soldats s'élancer. Ramdor a compris, il tente de s'échapper… Les Américains finissent par le rattraper. Combien de temps dure cette scène – je ne sais plus. Tout s'y passe comme dans un rêve. Lorsque les soldats le ramènent, horrifiée, j'ai un moment de recul : mon Dieu, ce n'est pas lui, je me suis trompée ! D'une voix mal assurée, je lui demande :

— Vous êtes bien Ramdor ?

— Oui, répond-il.

La peur a rendu son visage pratiquement méconnaissable.

— Vous êtes injuste, madame Buber, j'étais social-démocrate, avant…

— *Shut up !* l'interrompt sans ménagement le soldat américain.

Le commandant des bureaux du port établit un procès-verbal. Nous montons ensuite dans un véhicule bâché qui nous conduit auprès du

commandant de la place de Boizenburg. Deux soldats américains, pistolets-mitrailleurs sur les genoux, nous accompagnent. Lorsque nous arrivons à la mairie, nous tombons sur un groupe d'anciens déportés qui sont là, comme d'habitude, à attendre devant la porte. Sans doute certains reconnaissent-ils Ramdor à ce moment-là (il a sévi au camp des hommes de Ravensbrück pendant des années)… En tout cas, lorsqu'un peu plus tard il ressort de la mairie pour être conduit en prison, les anciens de Ravensbrück se jettent sur lui et le battent comme plâtre en dépit des soldats américains qui tentent de s'interposer. On enregistre mon adresse au bureau du commandant, puis on me laisse repartir.

La semaine suivante, deux Américains viennent m'interroger. Ils dressent procès-verbal de mes déclarations concernant Ramdor : récit des tortures qu'il nous a infligées, des mauvais traitements, des assassinats qu'il a commis pendant toutes ces années où il fut la terreur de Ravensbrück. Je leur raconte ma propre « expérience » de ce bourreau, mes quinze semaines de cachot noir. Après avoir enregistré toutes ces déclarations, les deux Américains se mettent à me poser toutes sortes de questions bizarres :

— En fait, comment savez-vous que Ramdor était un SS ?

— Tous ceux qui appartenaient au personnel militaire de surveillance à Ravensbrück faisaient partie de la SS.

— Est-ce que vous pourriez en apporter la preuve ?

— Non, je ne peux pas…

La question suivante est tout aussi déconcertante :

— Vous affirmez que Ramdor était un homme de la Gestapo. Avez-vous quelque document qui le prouve ?

— Un document ? Mais j'étais une détenue, je n'avais pas accès à la *Kommandantur* du camp. Mais j'ai bien vu qu'au camp Ramdor faisait le travail d'un gestapiste ; c'est lui qui m'a interrogée quand j'étais au bunker.

— Cela ne suffit pas. Ramdor affirme, lui, qu'il était agent de police judiciaire, pas gestapiste. Il dit qu'il n'était pas SS non plus. L'avez-vous jamais vu en uniforme ?

Voici que je me prends moi-même à douter… C'est vrai, Ramdor était toujours en civil. Puis, brusquement, cela me revient : un jour, au bunker…

— Oui, une fois ! J'étais à la prison du camp. Ramdor a ouvert la trappe de la porte de ma cellule et, dans l'encadrement, je l'ai vu : il était en uniforme SS.

Lorsque les Américains évacuèrent le Mecklembourg, cédant la place aux Anglais, ils transférèrent Ramdor à Lüneburg. Il fut, par la suite, condamné à mort lors du procès de Hambourg où comparurent les personnels de surveillance des camps.

Où je retrouve d'anciens camarades

Emmi trouva rapidement un travail à l'hôpital de Boizenburg. J'étais à nouveau clouée au lit, incapable de me rétablir. Chaque fois, elle me rapportait scrupuleusement la moitié du repas qu'elle touchait à l'hôpital.

— Lorsque je serai rétablie, lui disais-je, il faudra absolument que nous trouvions un moyen de franchir l'Elbe – fût-ce à la nage.

Emmi, elle, s'efforçait de me tempérer :

— Tu ne crois pas que nous ferions mieux d'écrire au commandant américain de la place, ou, plus simplement encore, d'aller le trouver ? Si les prisonniers de guerre et les anciens déportés étrangers ont le droit d'emprunter le ponton, pourquoi pas nous ?

— Oui, tu as raison. C'est vrai qu'ici on ne fait pas la différence entre les Allemands qui ont été nazis et ceux qui ont combattu les nazis. C'est vraiment incompréhensible !

Dès le lendemain, je me rends (seule, car Emmi est au travail) au bureau de la place. Mais pas moyen d'être reçue par les Américains. Un sous-fifre faisant office de traducteur – un Allemand – prend la lettre que j'ai préparée d'avance pour plus de sûreté et me congédie, non sans m'avoir conseillé de m'armer de patience.

Un soir, deux hommes se présentent à la « salle de bal » du *Mecklenburger Hof* et demandent poliment à nous parler. Ils nous tutoient, nous donnent du « camarade Emmi », « camarade Grete » et l'un d'eux nous invite cérémonieusement à venir nous installer chez lui. Nous acceptons et nous retrouvons bientôt dans une petite maison de pêcheurs. C'est là qu'habite la famille K. : une petite chaumière inclinée par le vent, avec des murs de briques rouges et un toit de roseaux tout arrondi. La mère K. nous accueille sur le pas de la porte comme des vieilles amies de la famille. Arrivent ensuite sa fille, son plus jeune fils – et l'on nous fait entrer dans la pièce commune avec le même empressement que si nous étions des parents qui se sont longtemps fait attendre. D'emblée, nos hôtes engagent la

conversation sans façon en bas-allemand, rient avec nous de la manière la plus naturelle, la plus chaleureuse qui soit…

Qui sont ces gens si aimables, si hospitaliers ? Je n'en ai toujours pas la moindre idée. Que veulent dire ces « camarade Grete », « camarade Emmi » ? Se peut-il qu'il s'agisse de communistes ? C'est alors que je découvre une étagère couvrant presque la moitié d'un mur et chargée de livres. Rapidement, je m'efforce d'en déchiffrer les titres : Marx, Engels, Feuerbach… Il n'y a plus de doute. Aussitôt, je n'ai plus qu'une idée en tête : retourner à mon camp volant, au *Mecklenburger Hof*. Non, vraiment, je n'ai pas le cœur à me lancer à nouveau dans des discussions, des affrontements verbaux stériles. Je suis fatiguée, au bout du rouleau. Et pourtant, comme cette maison est agréable ! Dire que je ne vais même pas pouvoir m'y reposer quelques jours ! Et ces gens si accueillants, si bons ? Continueront-ils à être aussi bien disposés, à me traiter comme l'une des leurs, lorsqu'ils apprendront que je ne suis plus leur « camarade », que je ne partage plus leur foi ? Ne vont-ils pas devenir mes ennemis jurés lorsque je leur aurai dit la vérité ? Je m'enfonce en soupirant dans mon fauteuil : comme cette pièce est agréable, on s'y sent vraiment comme chez soi ! Elle me fait un peu penser à une cabine de bateau, tant tout y est habilement agencé et disposé… Une impression qui se trouve encore renforcée par les deux maquettes de voiliers qui trônent sous des cloches de verre, l'un sur le buffet, l'autre sur l'étagère à livres. Je me lève pour aller regarder de plus près ces œuvres d'art. Martha, la fille, s'approche et m'explique que c'est son père qui en est l'auteur, de même que c'est lui qui a entièrement rénové la maison. Il a été longtemps chômeur et c'est pendant cette période qu'il s'est mis à faire des maquettes de bateaux, gagnant ainsi pas mal d'argent. Notre père est gréeur, me confie-t-elle non sans fierté. Gréeur ? cela ne me dit rien. C'étaient, m'explique-t-elle, ceux qui, dans le temps, étaient spécialisés dans le gréement des voiliers. Après avoir été matelot, son père a travaillé sur un chantier naval, à Hambourg… Voilà donc pourquoi cet homme ressemble tant à un marin, pourquoi il a cette curieuse démarche chaloupée. Les temps ont commencé à devenir durs, poursuit-elle, lorsqu'il s'est retrouvé pour une longue période au chômage – mais c'est surtout avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir que cela s'est vraiment gâté.

Martha n'en dit pas davantage. La mère K. nous appelle de la cuisine ; elle veut que nous venions jeter un coup d'œil dans son royaume. Elle me confie bientôt qu'elle a réussi à se procurer « en douce » un peu de viande

et de matière grasse ; elle a donc invité quelques amis pour le repas du soir et va nous préparer quelque chose de bon. Puis elle nous conduit à « notre » chambre, une mansarde sous le toit, d'une blancheur et d'une propreté éclatantes ; les lits viennent d'être faits, les rideaux de mousseline sentent bon la lessive. Avec nos chaussures éculées, nos vêtements minables et usés, nous avons vraiment le sentiment de jurer dans ce palace si accueillant.

Nous retournons nous asseoir à la table ronde de la pièce commune. Le père K. ne tarde pas à nous rejoindre, de retour du travail. Bientôt, la conversation vient à tourner autour des camps de concentration ; les visages de nos hôtes ne trahissent rien de ces sentiments de culpabilité, de cette espèce de commisération surfaite et désagréable que j'ai si souvent rencontrés au cours de ces semaines de liberté. Les K., eux, parlent de tout cela avec une froide objectivité, un peu comme s'ils étaient experts en la matière.

— Et maintenant, je vais vous montrer mes trésors ! fait le père K., se dirigeant d'un pas décidé vers l'étagère chargée de livres.

Le premier qu'il choisit et pose d'un air solennel devant nous est un petit volume – le *Manifeste communiste*. Le suivant est la *Révolution russe* de Rosa Luxemburg. Tiens donc, pourquoi ce livre-là, précisément ? Le père K. serait-il un oppositionnel ? Nous désignant du doigt l'imposante rangée d'œuvres de Marx, de Lénine, notre hôte se met à nous raconter comment il a enterré ces livres dans son jardin en 1933, où ils sont restés douze ans durant.

— Bon, c'est vrai, ils sont un peu moisis, maintenant. Comme nous. Mais ça ne fait rien. Maintenant, nous sommes libres, et eux, ils ont retrouvé leur place sur l'étagère. Je suis sûr que vous comprenez bien ce que ça peut représenter, tout ça, vous deux ?

Je sens la chair de poule parcourir ma peau, comme une onde – et je suis sûre que tout le monde peut s'en apercevoir ! J'ai eu jusqu'alors le faible espoir que les K. soient en fait des sociaux-démocrates. Mais du Rosa Luxemburg, enterré douze ans durant dans le jardin ? Non, il n'y a vraiment plus rien à espérer !

— Dis-moi, camarade Grete, fait alors le père K., un ancien déporté qui loge au *Mecklenburger Hof* m'a dit que tu étais la femme de Heinz Neumann et que Heinz avait été arrêté en Union soviétique ? C'est vrai, ça ?

J’acquiesce. Depuis que nous sommes arrivées chez les K., j’ai évité d’évoquer la Sibérie et tout ce qui s’est passé avant, soucieuse d’avoir la paix.

— Sais-tu, poursuit le père K., que j’ai connu Heinz ? Quand il est venu ici, à Boizenburg la Rouge, comme on disait, pour un meeting. Quel orateur c’était ! Tiens, il a eu drôlement raison d’avancer le mot d’ordre : « Frappez les fascistes partout où vous les rencontrerez ! » Si on avait fait comme il disait, on se serait pas retrouvés dans ce pétrin ! Il faut que je te dise, Grete : avec un petit groupe de copains, on a rompu avec le PC fin 1931. Ils nous ont traités de trotskistes, bien sûr, après. Mais c’était pas vrai, on n’était pas trotskistes, et on l’est toujours pas aujourd’hui. À l’époque, on a bien compris qu’on était en train de nous embobiner, on a bien senti le vent qui soufflait de Moscou ! On a bien vu que les gars du CC, à Berlin, tout ce qu’ils avaient à faire, c’était d’obéir ! Le Komintern, il n’était plus bon qu’à servir les intérêts des Russes !

« Quand on a eu quitté le Parti, je me suis assis devant mes bouquins pour essayer de trouver une explication à toute cette trahison. En fait, si on regarde bien les choses, on s’aperçoit que Rosa Luxemburg l’avait bien vu venir, tout ça… Ensuite, 1933 est arrivé, et on a rapidement eu d’autres soucis. Les nazis sont venus nous ramasser les uns après les autres…

K. fait une pause et un sentiment de bonheur tel que je n’en ai pas connu depuis longtemps m’envahit. D’un ton quelque peu hésitant, comme embarrassé, K. me demande alors :

— Camarade Grete, dis-moi un peu : qu’est-ce que tu penses de l’Union soviétique, toi ? Tu y as vécu, après tout. N’aie pas peur : tu peux nous dire la vérité…

Et je la leur dis… Entre-temps, quelques amis des K. nous ont rejoints dans la petite maison de pêcheurs, tous anciens membres du KPD devenus oppositionnels comme le père K., mais tous antifascistes, ayant connu, pendant de longues années, les camps et les prisons nazis. Là-bas, leurs co-détenus leur avaient collé l’étiquette de « traîtres trotskistes » et ils en avaient souffert – mais bien davantage encore, ils avaient souffert des doutes politiques qui ne cessaient de les assaillir. Ils se considéraient encore comme des communistes, comme des champions de la doctrine vraie – alors même que leurs assises idéologiques s’effondraient de toutes parts. Ils n’osaient pas encore remettre en question Lénine de quelque manière que ce

soit, pour ne rien dire de la révolution d'Octobre, voire de la doctrine marxiste. Le grand traître, c'était Staline…

« Et tu ne crois pas que tout de même les choses se seraient passées autrement si Lénine n'était pas mort si tôt ? » – telle était une des questions qui revenaient sans cesse.

Leur décrivant les grandes purges et les procès de Moscou, je fus frappée de constater à quel point ils ignoraient tout de la terrible vérité et combien ils étaient touchés au plus profond en l'apprenant. C'était au point qu'ils n'osaient même pas me poser des questions. Seule la mère K. finit par remarquer naïvement :

— À t'entendre, on en viendrait presque à se dire qu'elles sont vraies, toutes ces histoires qu'on raconte sur les soldats russes – qu'ils ont l'ordre de voler, de piller, de violer… Moi qui ai toujours cru que ce que la presse nazie écrivait sur l'Union soviétique était pure propagande… On dirait bien qu'il y avait un fond de vérité dans ce qu'ils racontaient, les nazis ! Il y a vraiment de quoi vous rendre fou, quand on t'entend nous dire comment ils vous ont arrêtés, toi et des milliers d'autres camarades loyaux, comment le NKVD soutirait des aveux aux gens, comment ils ont organisé ces horribles procès…

Je poursuis mon récit et lorsque j'en arrive au moment où les Soviétiques nous livrent à la Gestapo, un camarade – appelons-le M. – éclate et se met à jurer :

— Bande d'assassins ! Ah ! si on pouvait leur faire payer ça, un jour ! Et le pacte entre Staline et Hitler par la même occasion !

Un autre invité, F., raconte alors qu'un vieux militant de ses amis s'est suicidé en apprenant la signature de ce pacte déshonorant.

Il y a longtemps qu'Emmi est allée se coucher… Mes nouveaux amis (mais ne sont-ils pas, au fond, de vieilles connaissances ?) affichent des mines perplexes, complètement déroutées. Et encore, je ne leur ai donné qu'un aperçu de la vérité… Pour quoi donc avons-nous vécu, pour quoi avons-nous combattu et souffert ? semblent-ils demander.

— Le pire de tout, remarque alors le père K., c'est qu'aujourd'hui nous ne pouvons même pas être tout simplement heureux d'être libérés ; c'est vrai, je me demande toujours si nous n'avons pas, nous aussi, notre part de responsabilité dans tout ce chaos ? Est-ce que nous autres, anciens communistes, n'avons pas contribué à saper la république de Weimar, et fait du même coup, sans le savoir, le jeu des Russes ?

Le camarade M. se met alors à protester énergiquement :

— Comment ça ? Et le SPD, avec sa politique du « moindre mal », est-ce qu'il n'a pas contribué, lui aussi, à amener les nazis au pouvoir ? Et est-ce que l'Europe d'aujourd'hui ne serait pas toute différente si la social-démocratie n'avait pas trahi en 1918 ?

— Tu sais, avec des si… Quoi qu'il en soit, la faillite du SPD ne date pas de 1918, mais de 1914. Mais cela ne nous décharge pas pour autant de toute responsabilité. Nous n'aurions pas dû nous contenter de croire, de nous plier à la discipline du Parti – nous aurions dû taper du poing sur la table. Quand je repense au fameux « plébiscite rouge[6] » ! Ça me donne vraiment envie de vomir !

— Silence ! lance soudain la mère K.

Elle a branché la radio à pleine puissance et nous entendons l'indicatif de la BBC : « … – ! …-! »

— Voilà, m'explique-t-elle, c'est ça qui nous a permis de tenir pendant toutes ces années de guerre ! Nous étions jusqu'à dix parfois, bouclés dans cette pièce, les rideaux tirés. Un miracle qu'ils n'aient pas fini par nous choper tous autant que nous étions !

Nous restons là à bavarder jusqu'à l'aube. Depuis que j'ai été libérée, ce sont les premières personnes que je rencontre avec lesquelles je me trouve en parfaite communion d'idées – des militants qui, après avoir été longuement tourmentés par le doute, ont fini par se détourner du Parti et par rompre avec leur vision du monde communiste. Certes, ils ne sont pas encore au bout de leur calvaire, mais ils connaissent déjà les tourments auxquels n'échappe pas le communiste lorsqu'il perd la foi et que, solitaire, abandonné de tous, il doit à nouveau s'orienter dans l'existence…

Mon récit m'a épuisée, et pourtant je me sens déborder de courage et d'optimisme. Je suis sûr qu'il y en a des milliers, à travers toute l'Allemagne, des « ex » du genre de K. et de ses amis. Et je suis certaine qu'avec eux nous parviendrons bien à mettre à nu le grand mensonge soviétique…

Les jours suivants sont enfin des journées de vrai repos : nous passons des heures au soleil dans le petit jardin pavé contigu à la maison, couchées sur l'herbe épaisse, parmi les fleurs ; nous marchons jusqu'aux prairies qui bordent l'Elbe et en admirons le flot puissant. Des soldats américains s'y baignent, d'autres improvisent des matches de base-ball sur le bord.

Quelques jours après notre arrivée, le père K. nous fait part d'une rumeur circulant en ville : les Américains auraient commencé à se retirer du Mecklembourg et de Thuringe et les Russes viendraient s'y installer.

— Mais c'est complètement absurde, les Alliés ne peuvent pas faire une chose pareille ! dis-je, incrédule. Ce serait vraiment suicidaire !

— C'est vrai, mais d'un autre côté, ils ne semblent pas être très fins politiques, remarque le père K. d'un ton amer. Pourquoi a-t-il donc fallu qu'ils laissent les Russes aller jusqu'à Berlin ? Aujourd'hui encore, il leur suffirait d'un froncement de sourcils pour leur faire repasser l'Oder. À en croire les réfugiés, l'armée russe, avec ses équipements de bric et de broc, c'est vraiment de la rigolade. Je préfère ne pas savoir ce qu'ils seraient devenus sans l'aide américaine…

— Mais qu'est-ce que vous allez devenir, si on laisse les Russes avancer jusqu'à l'Elbe ? demandé-je.

À peine ai-je posé la question que je me mords les lèvres en rencontrant les regards chargés d'angoisse de Martha et de sa mère…

— Mais non, c'est impossible ! m'empressé-je d'ajouter.

Des mois après – j'étais déjà parvenue depuis longtemps au terme de mon voyage –, je reçus une lettre bouleversante du père K. L'inconcevable avait bel et bien eu lieu : les Russes avaient avancé jusqu'à l'Elbe. Chaque ligne de cette lettre portait la marque de l'amertume et de la rage. « Ce qui se passe ici ressemble à ce que devait être la vie de l'humanité avant le déluge, écrivait le père K. Nos prétendus communistes appellent ça le socialisme, mais ils ne cessent de se faire les avocats et les propagateurs du vol, de l'assassinat, du pillage, de la fraude et de la dictature – et ils viennent nous raconter que c'est là un progrès décisif par rapport au fascisme hitlérien… Que disent donc les communistes du "Reich" de toute cette barbarie ? »

J'aurais pu répondre à cette question du vieux K. Mais sans doute ma réponse ne lui aurait-elle pas fait plaisir.

Je franchis l'Elbe

Deux déportés français autorisés par les Américains à passer de l'autre côté de l'Elbe nous ont fait cadeau, tant ils sont contents de rentrer chez eux, de leurs bicyclettes. En ces temps où les chemins de fer ne

fonctionnent pas, où l’essence est des plus rares, c’est là le présent le plus précieux que l’on puisse imaginer.

Les mauvaises nouvelles prennent de plus en plus consistance : jour et nuit désormais camions, tanks et canons américains défilent à grand fracas dans la rue principale de Boizenburg, en direction de l’ouest. Emmi et moi décidons de nous entraîner pendant quelques jours à rouler à bicyclette, après quoi nous tenterons de franchir l’Elbe, quoi qu’il advienne. On raconte à Boizenburg qu’un passeur clandestin fait traverser le fleuve aux réfugiés à Lauenburg, sur une barque de pêcheur, aux premières heures du jour… Pourtant, les jours passent et Emmi n’a toujours pas le courage de repartir. Elle redoute de se lancer à nouveau sur la route nationale, comme elle craint toute entreprise hasardeuse. Je lui propose d’aller voir au moins à Lauenburg s’il y a vraiment moyen de traverser, mais elle me répond, toujours aussi timorée :

— Tu n’as pas entendu ce qu’ils ont dit ? Tous ceux qu’on attrape à proximité des bateaux sont arrêtés ! Si on retournait plutôt voir le commandant de la place de Boizenburg, peut-être va-t-il finir par nous autoriser à emprunter le ponton ?

Nous tentons une dernière fois notre chance auprès du commandant. En vain.

Les Américains, entre-temps, se sont retirés du Mecklembourg qui est passé sous administration anglaise. Je découvre, tout étonnée, l’étrange gymnastique à laquelle se livrent les soldats anglais, sur la place du marché, lors de la relève de la garde. Voilà qui me rappelle de vieux souvenirs de Potsdam et j’ai bien l’impression que cette armée ressemble davantage à l’armée prussienne qu’à son alliée américaine. Rien qui s’apparente en effet à un tel dressage chez les Américains – ils sont, eux, des civils en uniforme…

Une nouvelle vague de réfugiés arrive, porteuse de rumeurs lourdes de menaces : les Russes seraient sur le point d’entrer au Mecklembourg. C’est maintenant le père K. qui me presse de partir et, comme Emmi continue de tergiverser, je décide de tenter ma chance toute seule. J’ai le cœur gros de l’abandonner à son sort. Comment va-t-elle réussir à se débrouiller, elle qui manque tellement d’esprit d’initiative ? Comment va-t-elle parvenir à regagner son pays, au beau milieu de ce chaos ? Mais je n’ai pas le choix, il faut que je la quitte.

Martha m’accompagne, elle me conduira chez des parents des K., à Lauenburg – et je passerai la nuit chez eux. Mais peu avant la ville, nous sommes arrêtées par les Anglais qui interdisent aux civils de franchir le pont enjambant le canal de l’Elbe à la Trave. Il s’agit d’empêcher les réfugiés d’engorger complètement Lauenburg. Des centaines de réfugiés sont bloqués, avec leurs voitures, sur une prairie au bord du canal, attendant patiemment qu’on veuille bien les laisser passer. Je tente de parlementer avec un soldat de garde. Mais il ne daigne même pas me répondre.

— Est-ce qu’il ne vaudrait pas mieux que tu reviennes avec moi à Boizenburg ? me demande Martha.

Je suis très tentée de dire oui. Boizenburg, c’est cette famille si accueillante, ces gens auxquels je me suis attachée, « ma » maison, « mon » lit – tandis qu’ici il n’y a que ce fleuve me barrant la route, et au-delà, ces centaines de kilomètres en terre inconnue… Pourtant : faire demi-tour, capituler au premier obstacle ? Non, c’est impossible ! Je me suis fixé un objectif, il faut que je l’atteigne ! Mais au fond, pourquoi est-ce que je tiens tellement à aller à Thierstein ? Est-ce à cause de ma mère, que j’ai tellement envie de revoir, que je dois absolument retrouver ? Oui, c’est cela, Thierstein, c’est mon pays, mon chez-moi…

— Non Martha, dis-je, je vais rester ici, il le faut ; je vais attendre avec les autres ; j’ai une couverture pour la nuit, et on me laissera bien m’installer sous une voiture.

Mon cœur se serre lorsque je vois disparaître au loin, sur la route nationale, la robe rouge de Martha.

J’avise, au-delà de la prairie qui borde le canal, un petit bois de pins. Je m’y dirige, espérant y trouver un coin abrité pour la nuit. Un sentier longe le canal. J’aperçois au loin la carcasse d’un pont que l’on a fait sauter. Le canal ne fait guère plus de vingt mètres de large, et je ne puis me faire à l’idée que cet obstacle ridicule va suffire à m’empêcher de poursuivre mon périple. Sans même y prendre garde, je me dirige droit sur le pont détruit et m’aperçois bientôt, à mon grand étonnement, que l’une des arches a résisté. Une passerelle de bois intacte y subsiste. Inconsciente du danger, je prends mon sac et franchis la passerelle en douceur. Et voilà, c’est fait. Mais il me faut maintenant aller chercher ma bicyclette – mon bien le plus précieux. Mission accomplie une nouvelle fois, et me voici bientôt assise sur la rive

interdite, inondée de sueur – tout heureuse et pas peu fière d'avoir si joliment berné les Anglais.

Les parents des K. sont introuvables à Lauenburg et je finis par atterrir, après avoir longuement erré en ville, dans une écurie pleine à craquer de réfugiés. On m'y confirme qu'en effet un passeur fait franchir clandestinement le fleuve, et l'on m'explique d'où part la barque. Le problème est que les Anglais ont décrété l'état d'exception dans la ville : les Allemands n'ont le droit de sortir qu'entre cinq heures du matin et dix heures du soir. Et tous ceux qui se font prendre sont expédiés en prison… Je me fais expliquer comment me rendre à l'endroit fatidique, au bord de l'Elbe, et quitte l'écurie dès quatre heures. Je roule, le cœur battant, dans les rues désertes. Mais lorsque j'arrive à destination, j'ai la mauvaise surprise de découvrir une queue de plus d'une centaine de personnes, sagement alignées les unes derrière les autres. Et c'est une simple barque de pêcheur qui fait la navette, n'emportant chaque fois que cinq personnes au plus. À Lauenburg, l'Elbe fait plus d'un kilomètre de large, et, avec les crues printanières, le courant y est fort. Mes espoirs s'amenuisent au fil des heures et des minutes.

— Avec un peu de chance, remarque près de moi un initié, le commandant anglais se réveillera tard aujourd'hui. Et il ne fera attention à nous qu'au moment où il prendra son petit déjeuner.

— Comment ça, il peut nous voir ? demandé-je tout étonnée. (Nous sommes installés derrière un bosquet de saules qui borde le fleuve.)

— Et comment ! reprend mon interlocuteur, tendant la main en direction de Lauenburg. Sa villa est tout en haut de la colline ; le matin, quand il boit son café, il prend ses jumelles et il découvre la barque qui fait la navette… Ça le met en colère, bien sûr, puisqu'il l'a lui-même formellement interdit. Du coup, il envoie immédiatement une section de soldats ramasser les gens qui attendent.

— Et alors ?

— Alors, ça dépend : des fois ils arrêtent les gens, sinon ils se contentent de les chasser et de confisquer la barque…

— C'est déjà arrivé quand vous faisiez la queue ? Comment se fait-il qu'il y ait quand même un canot aujourd'hui, alors ?

— Oh ! vous savez, il se trouve toujours des petits malins pour en dégotter un autre…

Vers huit heures, en effet – il y a encore de trente à quarante personnes devant moi –, retentit soudain un cri : « Les Anglais ! » Aussitôt, le groupe s'égaille dans toutes les directions. Empoignant ma bicyclette, je me mets à courir à travers les fourrés le long du fleuve. Vite, que je ne me fasse pas prendre au moins ! Je cache la bicyclette dans un épais buisson entièrement recouvert d'orties, puis je m'y glisse à mon tour. Je distingue au loin des éclats de voix, des jurons. L'agitation dure un bon moment, puis le bruit semble s'éloigner. Je m'apprête déjà à sortir de ma cachette lorsque j'entends des craquements tout près de moi, dans les buissons. Je rentre la tête, retenant mon souffle. Mais un type écarte bientôt les branchages et me lance d'un ton de sous-officier prussien :

— Allez, sortez de là !

C'est un policier auxiliaire allemand.

— Allez, rappliquez ! m'ordonne-t-il sur le ton naguère en usage.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? riposté-je.

— Ne posez donc pas de questions idiotes, vous savez parfaitement que les Anglais ont interdit que l'on franchisse l'Elbe et vous avez tenté de le faire ; alors ne vous en prenez qu'à vous-même si vous vous retrouvez dans un camp de réfugiés jusqu'à ce que la situation soit redevenue normale !

— Ça, c'est bien la meilleure ! Je suis à peine sortie du camp, et voilà qu'on veut me remettre dans un camp ! – je m'étrangle littéralement de rage. Ça ne serait pas vous par hasard qui auriez suggéré aux Anglais de venir débusquer les gens jusque dans les fourrés ?!

Le type est furieux. Que n'a-t-il une matraque pour me faire comprendre de quel bois il se chauffe ! Un second policier auxiliaire arrive à la rescousse.

— Qu'est-ce que vous avez à vous énerver comme ça ? Après tout, nous, on ne fait que ce que les Anglais nous disent de faire ! Si ça ne tenait qu'à nous, on n'empêcherait personne de passer l'Elbe ; alors pourquoi faut-il que vous veniez nous compliquer la tâche ?

Je fais en vain une dernière tentative pour convaincre mes deux flics de me laisser repartir – après tout, je sors d'un camp de concentration. J'ai les mollets et les mains tout brûlés par les orties, le visage rouge comme une pivoine. Encadrée par les deux policiers, j'arrive l'une des dernières sur la prairie où l'on embarque dans des camions ceux qui se sont fait ramasser. Personne, à mon grand étonnement, ne se rebiffe. Un peu en retrait, des soldats et un officier anglais surveillent les opérations. Quoi ? Ils veulent me

coller dans un camp ? Avec des barbelés, des baraques, des gardes, des gens qui vous lancent des ordres ?! Jetant ma bicyclette sur l'herbe, je me précipite vers l'officier :

— *Sir*, je viens de passer sept ans en camp de concentration ! Si maintenant vous voulez me coller dans un camp de réfugiés, il va falloir que vous le fassiez *manu militari* ! Tenez, regardez, c'est mon certificat de libération du camp ! Laissez-moi retourner à Lauenburg !

L'officier jette un coup d'œil sur le papier.

— *OK, you can go !* lance-t-il.

À peine ai-je fait quelques pas que mes nerfs craquent ; je m'effondre dans un fossé, au bord de la route, et me mets à vomir.

— Vous ne connaîtriez pas un endroit pour dormir ? demandé-je à la première personne que je rencontre lorsque j'arrive à Lauenburg, appuyée sur ma bicyclette.

Mon interlocutrice est une jeune femme ; elle porte une robe légère de couleur vive, un rouge à lèvres flamboyant, ses sourcils sont dessinés au crayon.

— Ça va être difficile, répond-elle, avec un accent de Prusse orientale à couper au couteau, nous sommes des réfugiés nous aussi ; regardez, nous vivons là-bas, dans la baraque en planches au bord du canal.

Elle m'indique de la main une sorte d'appentis passablement décrépi. Je la remercie et m'apprête à repartir, mais je la vois s'approcher de moi, me dévisager – et tout à coup, elle lance :

— Vous savez que je vous connais ?

— Ça m'étonnerait beaucoup, répliqué-je ; vous devez me confondre avec quelqu'un qui me ressemble !

— Non, non, je suis sûre de ne pas me tromper, je sais très bien qui vous êtes !

Puis, comme hésitante, elle s'arrête. Je me dis qu'elle doit faire partie de cette catégorie de gens un peu dérangés qui ne cessent de rencontrer de « vieilles connaissances » – tout simplement parce qu'ils ont besoin de parler.

— Et où est-ce que vous m'auriez connue ? Et quand ?

— En 1940-1941.

— C'est absolument impossible, je n'étais pas… – pour un peu, j'allais dire « en Allemagne » – … pas là.

Tout ce bavardage inutile commence à m'énerver.

— Mais si, vous avez été notre *Stubenälteste* à Ravensbrück ! Au block 2, chez les asociales !

Ses joues semblent s'empourprer sous le maquillage. Est-ce vraiment la honte d'évoquer cet épisode de son existence ou me joue-t-elle la comédie ?

— Oui, c'est vrai, j'y ai été *Stubenälteste* pendant deux mois. Et vous, combien de temps êtes-vous restée à Ravensbrück ?

— Jusqu'en 1941. J'ai été relâchée puis on m'a tout de suite réquisitionnée. Après, quand les Russes sont arrivés, j'ai fait toute la retraite – de la Prusse orientale à ici.

Elle fouille nerveusement dans son sac à main et en sort des cigarettes. Des anglaises.

— Maintenant, on peut fumer autant qu'on veut hein, *Stubenälteste* ? C'est fini toutes ces histoires, les vingt-cinq coups sur les fesses, et ces sales bonnes femmes SS ! Mon Dieu, quand j'y repense !

Elle rit et m'offre une cigarette. Elle a les ongles soigneusement faits – d'un rouge éclatant eux aussi.

— Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, maintenant ? me demande-t-elle.

— Pour commencer, traverser l'Elbe, ensuite aller en Bavière et y retrouver ma mère. Ah ! si je pouvais seulement être déjà de l'autre côté du fleuve…

Je lui raconte alors mes mésaventures avec les policiers auxiliaires. Elle accompagne mon récit de quelques jurons bien sentis qui disent suffisamment toute la répulsion que lui inspire ce genre d'individus.

— Vous savez, ajoute-t-elle, les Anglais, eux, sont tellement corrects ! Jamais ils n'iraient faire des choses pareilles ! Les Américains n'étaient pas mal non plus, mais les Anglais sont encore bien plus chouettes ! Des gens vraiment très bien, vous pouvez me croire !

Ce qui signifie, en d'autres termes, qu'elle est satisfaite de sa nouvelle clientèle. Je jette mon mégot dans le canal et m'apprête à prendre congé.

— Ah ! non, pas question ! s'exclame-t-elle, je ne vais pas vous laisser partir comme ça ! Je ne peux tout de même pas laisser mon ancienne *Stubenälteste* à la rue ! Bien sûr, c'est jamais qu'une baraque provisoire, ça vaut pas notre petit chez-soi d'avant, mais on vous trouvera bien quand même un coin pour dormir ! C'est ma mère qui va en faire une tête, quand elle va me voir rappliquer avec une vieille connaissance de Ravensbrück !

Joignant le geste à la parole, elle empoigne ma bicyclette, fait demi-tour et m'entraîne ; nous descendons en direction du canal, traversons une zone industrielle dévastée, passant devant des entrepôts éventrés par les bombes, des grues figées, des péniches immobiles. L'appentis où habite la jeune fille comporte deux pièces, séparées par un petit couloir. Chacune d'entre elles est occupée par une famille. La sienne compte six personnes, celle d'à côté cinq. Une odeur de serpillière humide, de pommes de terre bouillies empuantit la pièce. Apprenant que nous avons été ensemble au camp, la mère de mon « amie » est tout de suite aux petits soins pour moi :

— Mais asseyez-vous donc, mademoiselle, le repas va bientôt être prêt. Il n'y a que des pommes de terre en sauce, malheureusement. Si j'avais su…

C'est une femme corpulente, elle est encore vêtue d'une robe de chambre passée. La fille est tout le portrait de la mère : le même visage épaté de paysan – à cette différence près que celui de la mère est déjà très marqué par l'âge, avec ses bajoues tombantes, son nez boursouflé, informe. Par contre elle a, me semble-t-il, les cheveux teints et soigneusement frisés sur le front. Sont également présents le père de mon amie, menuisier de son état à l'en croire, deux de ses jeunes frères et une de ses sœurs plus âgée qu'elle. Les deux frères collectent des mégots pour la pipe de leur père ainsi que des pommes de terre, du bois, du charbon qu'ils se procurent sans débourser un pfennig. Les deux sœurs approvisionnent la famille en conserves anglaises, cigarettes et autres douceurs redevables à l'armée britannique. On dispose également de café en suffisance. Je ne tarde pas à noter que l'atmosphère ambiante dans cette maison ne ressemble en rien à celle que l'on trouve habituellement parmi les réfugiés. Tous les membres de cette famille disposent de cette remarquable faculté d'adaptation qui constitue le signe distinctif des asociaux. Je remarque non sans amusement qu'ils ont même « embelli » leur intérieur de fortune, épinglant sur les murs de bois des cartes postales en couleurs, des illustrations tirées de revues ; le miroir qui trône dans un coin est orné de guirlandes de papier ; en dessous du miroir, une caisse renversée sert de support aux poudriers et autres bigoudis.

— Vous êtes drôlement bien installés ici ! lancé-je d'un ton admiratif.

— Oui, on fait ce qu'on peut, répond la mère, mais quand je pense à l'appartement superbe que nous avions à Königsberg, j'en ai les larmes aux yeux.

Elle renifle, se passe en effet la main sur les yeux… Elle est maintenant tout à fait réveillée et me demande non sans arrière-pensée si j'ai des tickets

d’alimentation pour Lauenburg. Non, je n’en ai pas.

— Liselotte, fait-elle, emmène donc la dame à la mairie, qu’elle prenne ses tickets ! Ça serait quand même bête de ne pas le faire, vous avez droit à double ration !

Je lui jette un regard interrogateur.

— Mais oui, reprend-elle, Liselotte aussi a fait une demande de supplément, tous ceux qui ont fait du camp y ont droit. Ils l’ont dit à la radio !

Et en effet, Liselotte obtient sans difficulté mes tickets.

— C’est une camarade, elle était en camp avec moi ! dit-elle en guise de présentations lorsque nous arrivons au guichet.

À l’évidence, elle s’assure une considération accrue de la part des nouvelles autorités en exhibant mon certificat de libération du camp. Nous regagnons la baraque et toute la famille tient conseil : quel est pour moi le moyen le plus sûr de franchir l’Elbe ?

— Tant qu’à être dans la rue pendant le *curfew*, fait la mère, ça ne change rien que vous vous fassiez prendre à deux ou à quatre heures du matin ! Nous allons donc vous réveiller à une heure et demie, vous irez vous installer au bord du fleuve, et comme ça, vous serez la première.

Voilà une remarque qui me paraît en effet frappée au coin du bon sens.

— Oui, objecté-je, mais si les Anglais m’attrapent une deuxième fois, qu’est-ce qui va m’arriver ?

— Allons, il faut que vous preniez le risque, tranche le père, qui ne risque rien n’a rien…

Et les voilà qui se mettent à raconter des histoires de gens arrêtés par les Anglais, de bateaux confisqués, d’échanges de coups de feu… Le moins qu’on puisse dire, c’est que la psychologie n’est pas leur fort.

Le soir, ils étendent six paillasses sur le sol ; Liselotte me cède la sienne et va partager celle de sa sœur. Il fait encore nuit noire lorsque la mère me réveille. Elle m’a préparé du café et quantité de tartines.

— Il faut bien que vous ayez des provisions pour la route, fait-elle, on ne sait jamais ce qui peut arriver !

Puis elle me glisse encore une petite blague à tabac et du papier à cigarettes. Le jour point à peine lorsque je quitte la baraque après des adieux pleins d’effusion et me mets en route le long du canal, empruntant un chemin mal pavé. Si au moins cette maudite bicyclette ne faisait pas un tel bruit de ferraille ! Je traverse la digue et descends sur la prairie où plane

un léger brouillard. J’atteins les taillis qui bordent le fleuve, me voilà déjà plus rassurée. Je retrouve l’endroit de la veille, il est désert. Pas trace de barque non plus. Je crois deviner, sur l’autre rive, une masse sombre, peut-être un bateau. Mais à quoi cela m’avance-t-il ? J’inspecte les lieux, perplexe. Tout autour règne un silence de mort. Même le flot s’écoule sans bruit. Traverser à la nage ? Cela doit être faisable. Mais cela signifie tout abandonner, y compris la bicyclette…

Tout à coup, un bruissement se fait entendre dans un fourré. Je sursaute. Dieu du Ciel, c’est sûrement la police ! Mais non, c’est un jeune homme que je vois émerger des buissons, avec un vélo lui aussi. Il s’approche et m’adresse un aimable bonjour.

— Bon, dit-il, je suis le deuxième, c’est pas mal. Mais où est la barque ? Flûte, les Anglais l’ont remorquée de l’autre côté ! Nous voilà bien !

Nous allumons une cigarette, ne sachant que faire. Bientôt arrive un troisième candidat à la traversée. Il a, comme le précédent, passé la nuit dans les fourrés. Ce sont tous deux des soldats qui tentent d’échapper à la captivité.

— Bon, fait l’un, il n’y a qu’une chose à faire : on va traverser à la nage, nous deux, et vous pendant ce temps-là vous gardez nos frusques. D’accord ?

Je vois les têtes des nageurs s’éloigner lentement. Le courant est très fort et ne cesse de les entraîner vers l’aval. L’eau est encore très froide, mais, finalement, tout se passe bien. Je les vois aborder sur l’autre rive, quelques centaines de mètres plus bas, puis s’affairer autour de la barque. Mais que se passe-t-il donc ? Cela fait presque une heure, déjà, qu’ils sont partis et je ne les vois toujours pas revenir… Puis je remarque qu’un troisième homme s’est joint à eux, ils courent en tous sens. Enfin, la barque se détache du rivage. Lorsqu’ils se rapprochent, je découvre que c’est avec des planches qu’ils rament si énergiquement. Les Anglais ont jeté les rames à l’eau et le courant les a entraînées. Il a donc fallu qu’ils aillent chercher ces lattes à la ferme la plus proche. Le troisième larron est un Polonais, un travailleur déporté qui leur a proposé de nous aider. Quatre personnes, plus trois bicyclettes, c’est déjà un poids considérable pour cette barque.

— Tenez, mademoiselle, prenez cette planche, il va falloir que vous ramiez ferme, sinon on n’y arrivera pas !

Nous devons rester debout pour pouvoir manipuler les lattes. La barque s’enfonce dans l’eau qui monte jusqu’à quelques centimètres du bord. Le

courant me donne le tournis, je crains à chaque instant de perdre l'équilibre. Lorsque nous arrivons au milieu du fleuve, la barque se met à tourner sur elle-même.

— Allez-y mademoiselle, souquez, souquez, ne vous arrêtez pas !

Ma latte glisse sur l'eau et j'arrose tout le monde. Une chance, ils prennent le parti d'en rire. Bientôt nous finissons par vaincre le courant, nous approchons du bord, du salut ! Je sors alors ma petite blague à tabac et veux l'offrir au Polonais. Mais il refuse avec indignation :

— Jamais de la vie, c'est pas pour me faire payer que je vous ai aidés ! Gardez votre tabac, vous en aurez bien besoin !

Nous descendons rapidement le talus qui borde le fleuve et nous retrouvons sur la route de Celle. Gagné ! Maintenant il n'y a plus d'obstacle ! En proie à une joie incoercible, je me mets à rouler sans tenir mon guidon. Me voilà tout à fait libre, maître de mon sort !

Note 1 : Le 25 septembre 1944, Hitler décréta la mobilisation de tous les hommes de seize à soixante-six ans pour la défense du « sol national ». Les nouvelles recrues constituèrent le *Volkssturm*.

Note 2 : Emmi Görlich est originaire de Prague. (Voir *infra*.)

Note 3 : Von Lützow (1782-1834) : baron, chef de corps francs qui combattirent contre les armées napoléoniennes.

Note 4 : Ziethen (1770-1848) : général prussien, commanda les armées de Frédéric-Guillaume III contre Napoléon. Les panneaux « Lützow » et « Ziethen » auxquels l'auteur fait allusion indiquent les domaines dont ils étaient les maîtres.

Note 5 : Organisation de partisans mise en place par les nazis au cours de la dernière phase de la guerre, destinée à lutter sur les arrières des troupes alliées. Le *Werwolf* assassina notamment un certain nombre de représentants des autorités mises en place par les Américains.

Note 6 : Référendum organisé le 9 août 1931, à l'initiative des partis conservateurs allemands et des nazis, visant au renversement du gouvernement social-démocrate de Prusse. Les communistes s'y rallièrent sur ordre de Staline (voir Margarete Buber-Neumann, *La Révolution mondiale*, Casterman, 1971, p. 274-275).

LE RETOUR

Un récit dramatique

La grand-route traverse les landes de Lüneburg. Tout alentour, ce ne sont que bouleaux, pins aux formes tourmentées, marécages. À peine s'éloigne-t-on d'une centaine de mètres du bord de la route que déjà l'on tombe dans des marais où poussent ajoncs et herbes aquatiques de toutes sortes que le vent fait bruisser. Sur les collines sablonneuses fleurit le genêt doré, les alouettes poussent leurs trilles sans répit. Je roule pendant des kilomètres et des kilomètres en direction de Celle sans rencontrer âme qui vive. Le flot des réfugiés est demeuré bloqué de l'autre côté de l'Elbe. Quelle joie pour moi que ce premier jour de solitude, au-delà du fleuve, entièrement consacré à avancer vers mon objectif.

Vers midi je commence à avoir faim et, avisant un panneau qui indique un village tout proche, m'engage sur le chemin qui y mène. J'aperçois bientôt les premières maisons à l'architecture caractéristique de cette région de landes, avec leurs toits massifs, couverts de roseaux séchés ; je les passe en revue, en quête de la plus accueillante ; mais bientôt je remarque, placardée sur le portail de l'une d'entre elles, une grande pancarte en carton ; un frisson me parcourt : « Ne pillez pas cette maison, y est-il écrit, ce paysan a sauvé la vie d'un juif ! »

Sans plus réfléchir, j'entre dans la ferme et me retrouve dans un grand vestibule ; il y fait frais. Je vois alors arriver de l'autre côté un jeune homme trapu qui m'interroge dans un allemand un peu bizarre :

— Qu'est-ce qué vous vouléi ?

Je lui demande, comme j'en ai maintenant l'habitude, si l'on peut me donner quelque chose de chaud à manger ou à boire. Il y a quelque chose de tout à fait insolite dans l'allure de mon interlocuteur. Sans doute est-ce lui, le juif auquel les paysans ont sauvé la vie. Avec ses cheveux courts et sa dégaine peu banale, il a tout l'air de sortir d'un camp.

— Attendez une seconde, me répond-il, je vais demander à la fermière !

J’entends des voix, un tintement de vaisselle, puis la porte s’ouvre à nouveau et il me lance :

— Allez, v’nez donc, on est justement en train d’manger !

Je le suis dans la cuisine où sont assis le paysan, sa femme et une jeune fille. Le jeune homme aux yeux noirs m’invite à m’asseoir, comme s’il était le maître de maison. Un grand plat rempli de lait caillé est posé au milieu de la table et chacun s’y sert à son tour. Relevant la tête de son assiette, la paysanne me jette un regard amical et m’encourage d’un hochement de tête à me servir. Une cuillère et un tas de pommes de terre cuites à l’eau, toutes fumantes, sont posés devant moi. J’entreprends de peler les pommes de terre avec le manche de la cuillère, comme je vois les autres le faire. Si enfin quelqu’un pouvait dire quelque chose pour me mettre un peu à l’aise ! J’ai complètement oublié que les paysans ne parlent pas en mangeant… À mon grand soulagement, le jeune homme finit par rompre le silence.

— D’où est-ce que vous venez comme ça ? me demande-t-il.

Je lui raconte donc mes aventures et tribulations pour traverser l’Elbe.

— Et vous êtes d’où ? demande-t-il encore.

À peine ai-je prononcé le mot de « camp de concentration » qu’il me tombe quasiment au cou.

— Hé vous entendez, lance-t-il au paysan, c’est une collègue à moi ! Elle vient de Ravensbrück ! Ça alors, ça fait plaisir ! Mais comment est-ce que vous avez fait pour atterrir justement dans notre village ?

— Je pourrais bien vous poser la même question, rétorqué-je, comment est-ce que vous êtes arrivé là ? J’ai vu la pancarte sur le portail. Comment est-ce que vous avez bien pu faire ?

La fermière me conduit dans la pièce commune pour que nous puissions y poursuivre la conversation. Elle me traite comme un hôte de marque, pose des tasses à café à bord doré sur une table ovale, se met en quatre. Mon « collègue », lui, parle sans interruption. Il veut tout savoir sur Ravensbrück. Prenant sans cesse le paysan à témoin, il clame :

— Voyez, hein, c’étaient des gens comme elle, des innocents qu’on jetait dans les camps ! Terrible, hein, des femmes, des milliers de jeunes femmes, qu’ils ont traitées comme ça, pis que du bétail !

Le paysan se contente de hocher de la tête et détourne les yeux. À la fin, je parviens à convaincre B. (c’est son nom) de me raconter, lui aussi, son histoire. Il est originaire de Pologne et c’est là que ses malheurs ont commencé, me dit-il.

— Et comment avez-vous fait pour vous en tirer ? demandé-je.

— Je suis passé d'une montre à l'autre, répond-il, énigmatique.

— Mais quel rapport avec les montres ?

— C'est bien simple : la première grande action des Allemands contre les juifs, chez nous en Pologne, accompagnée des déportations en masse, a eu lieu au cours de l'hiver 1941-1942. Après cette action, nous nous sommes demandé, avec mes parents, quelle était la meilleure solution pour tenter d'échapper à la mort. Mes parents ont pensé que le mieux pour les deux grands (ma sœur et moi) serait de nous porter volontaires pour un camp de travail SS, vu que nous avions tous les deux un bon métier – ma sœur est couturière, et moi je suis horloger. Nous voilà donc partis pour Cracovie. Un peu partout, nous entendons dire que tous les juifs sont en danger de mort. Pas le temps de se poser des questions. Nous nous sommes donc quittés, et j'ai dit à ma sœur : "Écoute, si nous nous en sortons, retrouvons-nous à la fin de la guerre chez notre tante de Cracovie ! Et n'oublie pas surtout !"

« Il ne me fallut pas longtemps pour m'en apercevoir : même au camp de travail, la mort rôdait partout. Les sélections se suivaient sans relâche. J'avais indiqué à mon arrivée que j'étais horloger et, quelques jours plus tard, un SS m'ordonnait déjà de réparer sa montre-bracelet dans les meilleurs délais. Je compris alors que, tant que je n'aurais pas fini de réparer cette montre, ma vie ne serait pas menacée, qu'on ne m'enverrait pas en transport. Je fis donc en sorte d'avoir toujours une nouvelle montre à réparer avant d'en avoir fini avec la précédente. Je ne sais pas pourquoi, les montres des SS tombaient toujours en panne. Voilà donc comment j'ai vécu, pendant plus de deux ans, d'une montre à l'autre. Par la suite on m'a envoyé dans des commandos de travail, puis dans un véritable camp de concentration. Ma vie tenait toujours à… une montre. Mais un jour – c'était déjà fin 1944 –, patatras, la catastrophe : un *kapo* me demande de lui réparer sa montre et me propose en échange un morceau de pain. Je n'ose pas dire non, et essaie de la remettre en état à l'atelier sans me faire repérer. Seulement voilà : un détenu avait tout entendu lorsque j'avais conclu le marché et il savait qu'il était interdit de faire des réparations pour d'autres détenus. Il menace donc de me dénoncer aux SS si je ne lui donne pas la montre. Je ne peux évidemment pas lui donner la montre, le *kapo* m'aurait battu à mort. J'ai beau l'implorer, le supplier, il ne veut rien entendre et me dénonce. Je me retrouve dans un block disciplinaire. Tout va très vite alors :

en un rien de temps, me voilà devenu “musulman”, on m’envoie en transport à Bergen-Belsen – c’est pour ainsi dire mon arrêt de mort… Mais non, le sort devait en décider autrement.

Le récit de B. est accompagné de mimiques expressives ; il geint, gesticule, comme s’il se trouvait replongé dans les tourments qu’il a endurés. Son front se couvre de sueur, ses yeux s’injectent de sang.

— Un jour à Bergen-Belsen, reprend-il, on a formé un transport pour aller faire des travaux de déblaiement à Hambourg. Ils avaient besoin de mille hommes. Il s’en est présenté peut-être cinq mille. Tout le monde voulait échapper à cet enfer, faire partie des mille élus. On se cognait dessus à coups de gourdin pour être parmi les premiers. Mobilisant toutes mes forces, déployant des trésors d’astuce, rampant entre les jambes de ceux qui m’empoignaient, je finis par y arriver : je faisais partie des mille premiers – une fois encore j’étais sauvé !

« À Hambourg, tout se passait très bien : on nous donnait du pain et on nous a affectés à un chantier naval où nous étions bien traités. Mais au bout de quelques semaines, le bruit commence à courir que l’on va nous renvoyer à Bergen-Belsen. Pour nous, y retourner, c’est la mort assurée. Sans intention précise, je vole sur le chantier un pantalon civil, une veste, une casquette et, à tout hasard, une paire de tenailles. Est-ce que je voulais vraiment m’évader ? Je n’en sais rien… C’était simplement comme ça, au cas où une occasion se présenterait.

« Un jour, on nous embarque à nouveau dans un wagon de marchandises ; tandis que les autres restent là, accroupis sur le sol, totalement hébétés, désespérés, je me mets à bricoler après les deux portes du wagon, histoire de voir s’il est vraiment impossible de les ouvrir. Les gardes SS ne peuvent pas nous voir, ils sont postés en dehors du wagon dans la vigie du garde-frein. Rapidement je me rends compte que les portes sont trop solides, elles résistent à ma petite paire de tenailles. J’avise alors, dans le toit, une petite fenêtre grillagée. Les écrous et les vis qui retiennent le grillage sont complètement rouillés. Il y en a six. Prenant appui de la main gauche sur une traverse de la cloison, je m’y attaque avec mes tenailles. Les vis résistent et je suis déjà sur le point d’abandonner… Mais en voici une qui commence à céder. Mobilisant toutes mes forces, je tire, je tourne. J’ai des crampes dans les bras, je dois très souvent m’interrompre. Personne dans le wagon ne semble prêter la moindre attention à la dangereuse activité dans laquelle je me suis engagé. Lorsque j’en suis à ma quatrième vis pourtant,

un détenu russe me demande à voix basse si vraiment je cherche à m'évader. "Toi m'emmener, et mon camarade aussi ?" fait-il alors. J'acquiesce. Tout va beaucoup plus vite, alors. L'un des Russes me soutient, et la grille ne tarde pas à céder. Je passe la tête dehors. Il fait une nuit d'encre. Comme nous l'avons décidé, je commence par jeter mes deux galoches et je tends l'oreille. Pas de réactions. Je jette alors le paquet que j'ai fait avec mes frusques civiles et saute du train qui avance lentement et roule en bas du talus. Tout de suite après, j'entends le choc sourd de deux corps qui tombent. Mes Russes ont sauté aussi. Toujours pas de réaction. Lorsque je vois s'éloigner les lumières de queue du train, je me relève et inspire profondément. Les deux Russes me rejoignent et nous explorons longuement l'obscurité avant de retrouver mon paquet et mes précieuses galoches. J'enfile rapidement les vêtements civils par-dessus l'habit rayé et conseille aux Russes de retourner leur veste pour éviter d'être identifiés au premier coup d'œil comme évadés d'un camp. Nous voilà prêts et je leur dis que le mieux est que nous nous dépêchions de nous enfoncer dans la forêt. Mais l'un d'eux me coupe : "Nous pas aller avec toi ! Toi juif !" Ça m'a fait de la peine ! Mais à force, on finit par s'habituer, hein !

B. s'interrompt et essuie la sueur qui ruisselle sur son visage. La paysanne qui l'a écouté pendant tout ce temps, comme figée, quitte brusquement la pièce. C'est alors seulement que je remarque que j'ai les larmes aux yeux.

— J'ai donc marché, seul, pendant des kilomètres et des kilomètres, prenant des chemins de traverse, à travers prés et champs. Au lever du jour, j'arrive à la lisière d'une forêt et qu'est-ce que je découvre ? Des baraques, semblables à celles que je connais si bien, à même le sol – mais pas entourés de barbelés, simplement d'une clôture. C'est un camp d'*Ostarbeiter* libres. Cela me donne une idée : je pourrais peut-être trouver du travail chez un paysan, en me faisant passer pour un *Ostarbeiter*… Par contre, je ne trouverai sûrement personne qui accepte de m'héberger pour la nuit. Il faudra que j'essaie d'entrer dans le camp, le soir, et que j'y trouve un coin pour dormir.

« J'aperçois, de l'autre côté de la forêt, un village. Je m'y dirige, frappe à une porte, dis que je suis un *Ostarbeiter* et demande à la paysanne si elle n'a pas du petit bois à couper. Elle en a. Par contre, comme je l'avais prévu, elle n'est pas d'accord pour que je dorme dans sa ferme, même à la grange. Il est encore très tôt lorsque je m'attaque au petit bois. J'ai tellement faim

que je tiens à peine sur mes jambes. Cela tourne à l'idée fixe : ces paysans vont-ils me prendre en pitié et me donner quelque chose à manger ? Impossible de penser à autre chose. Lorsqu'enfin la fermière m'appelle : "Allons, venez, c'est l'heure du petit déjeuner !" – j'oublie toute prudence et me précipite vers la maison. Entrant dans la cuisine, je vais pour ôter mon béret, par politesse, mais me reprends au dernier moment : avec ma large tonsure au milieu du crâne, je me trahirais immédiatement comme évadé d'un camp. Je garde donc le béret vissé sur le crâne et, pour compenser cette impolitesse, me mets à manger mon pain noir sans me presser, en tout petits morceaux, comme si je n'attachais aucune importance particulière à ce petit déjeuner. S'ils savaient que c'est la première bouchée que j'avale depuis une éternité et que je suis à moitié mort de faim ! Réellement éperdu de reconnaissance, je reprends mon travail jusqu'à midi où, à nouveau, on m'invite à venir manger. C'est là que je fais une gaffe qui, pour un peu, m'aurait coûté cher. La paysanne apporte un grand plat rempli de légumes et de pommes de terre et le pose au milieu de la table. En Allemagne, je n'ai, jusqu'alors, jamais mangé dans une assiette, mais toujours dans une écuelle en fer-blanc. Bien sûr, celle que la fermière vient de poser au milieu de la table est deux fois plus grande que celles auxquelles j'étais habitué jusqu'alors – mais après tout, on n'est pas dans un camp… Je m'empare donc du plat et m'apprête à m'y attaquer. Mais à peine ai-je levé ma cuillère que j'avise le regard passablement surpris des paysans. Avec un sourire embarrassé, je repousse l'écuelle vers le milieu de la table. Personne ne dit mot et chacun plonge à tour de rôle sa cuillère dans le plat commun…

« C'est une véritable montagne de petit bois que j'ai fendu lorsqu'arrive le soir. Le paysan est content et il marmonne que je peux revenir le lendemain. D'un pas indécis, je me dirige vers le camp en traversant la forêt. Il fait déjà nuit noire lorsque je me hisse par-dessus la clôture et vais m'accroupir derrière la porte restée ouverte de la première baraque. Je remonte mes genoux sous mon menton, et c'est ainsi que je passe la première nuit. Dès les premières lumières du jour je me glisse dehors, franchis à nouveau la clôture sans encombre et retourne chez mes paysans. Tout se passe bien deux nuits de suite, mais la troisième, nous avons droit à une alerte aérienne. J'entends les gardes hurler "Éteignez les lumières !" et un soldat entreprend d'inspecter la baraque avec sa lampe-torche. Tremblant de peur, je l'entends s'approcher de la porte derrière laquelle je suis accroupi et le voilà bientôt qui découvre la pointe de mes pieds dans le

faisceau de la lampe. Je suis fait. Les soldats m'attrapent au collet, m'arrachent mon béret et découvrent la tonsure fatale : "D'où est-ce que tu sors, saloperie de juif ? Tu t'es évadé, hein ?" Une grêle de coups s'abat sur moi. Me voilà à moitié assommé et cette fois, je le sais, mon compte est bon. Lorsque l'alerte s'achève, un soldat me conduit au poste de police voisin. Eh bien voilà, c'est ma dernière nuit, me dis-je.

« Le lendemain matin, les policiers téléphonent à Bergen-Belsen et on leur donne l'ordre de m'y reconduire – de nombreux détenus du convoi de Hambourg se sont évadés en cours de route, on est encore à leur recherche. L'après-midi, deux policiers me font monter dans une voiture. Mais une nouvelle alerte aérienne les contraint à s'arrêter dans un village. Ils me conduisent donc à la mairie. L'alerte se prolongeant, nous devons passer la nuit au village. Nous nous installons dans une chambre et les policiers m'ordonnent d'aller m'accroupir par terre, au fond de la pièce. L'un d'entre eux s'installe à la table, le dos au mur, et l'autre sur un banc, en face de lui. Pas un bruit. Je m'endors un moment puis me réveille en sursaut. Mes deux flics ronflent, la tête posée sur la table. Je parcours la pièce des yeux et, tout à coup, sans même que j'y prenne garde, mon regard s'arrête sur la porte. Je me redresse lentement, bouche bée : la clef est restée dans la serrure !

« À partir de ce moment-là, c'est moins ma volonté que mon instinct qui me pousse à agir – l'instinct de la dernière chance. Il y a, entre le dos du policier et le mur, un passage large de vingt centimètres environ. Je m'y faufile sans bruit, mes chaussures sous le bras. Les policiers continuent à ronfler. Je fais encore deux pas, et prononce d'une voix à peine perceptible : "Il faut que j'aille aux toilettes !" Pas de réaction, ils continuent à ronfler. J'arrive à la porte. La clef tourne sans bruit dans la serrure. Je la retire, abaisse la poignée. C'est comme si mon cœur avait cessé de battre, j'ai la respiration coupée. Pas un bruit alentour. Je parviens à refermer la porte, à remettre la clef à tâtons dans la serrure, à la tourner. Mais au dernier moment le courage me manque : je ne l'emporte pas. Je me retrouve dans un long corridor, gagne la porte d'entrée, et me mets à courir parmi les rues sombres, traverse un terrain découvert, arrive à une forêt et m'effondre. Je tremble comme une feuille, comme si j'étais emporté dans une danse de Saint-Guy, l'écume aux lèvres. Je finis par m'évanouir. Il fait jour lorsque je reviens à moi, recroquevillé dans un fourré…

« Je crois qu'ils ne m'ont pas trouvé parce que j'étais resté tout près du village. Ça ne leur serait pas venu à l'idée. Je suis reparti et, dès que je suis

arrivé au village voisin, j'ai frappé à la porte de la première maison – celle-là même où nous sommes en ce moment. Le paysan m'a permis de dormir dans sa grange et c'est ce qui m'a sauvé. J'ai soigneusement caché dans le foin ma tenue rayée que j'avais gardée sous mes vêtements civils. Nous étions début avril, il faisait déjà moins froid. Je coupais du bois, j'attendais que l'on m'appelle pour les repas. Les paysans étaient très gentils. Je ne mettais pas le nez hors de la ferme. Au bout de quelques jours, je vois un type franchir le portail. Un SS ! Il vient vers moi. Je pose la hache, m'attendant à recevoir un coup en plein visage. "Ça fait combien de temps que tu travailles ici ? aboie-t-il. — Une semaine, à peu près, dis-je. — Où est ton patron ?" Je désigne la ferme de la main. "Bon, quand tu auras fini, ce soir, tu viendras couper du bois chez moi !" fait-il en s'éloignant. L'affaire, Dieu merci, n'eut pas de suite : le paysan ne voulut pas que j'aille travailler chez le SS.

« Il y avait aussi des prisonniers de guerre au village. Le 12 avril, je vois débouler un Français à la ferme, tout excité. "Viens vite, me lance-t-il, les Anglais sont arrivés !" Je le suis sans me presser. Je vois des tanks traverser le village. Mais quelle importance ? Je ne comprends toujours pas en quoi cela me concerne. Mais deux jours plus tard, le 14, des tanks viennent à nouveau s'arrêter sur la place, devant la maison. J'avise un gamin qui porte une croix gammée en métal, accrochée à sa casquette. Un prisonnier de guerre français arrive, la lui arrache, la casse et la jette par terre. Mon cœur se met à battre et c'est alors seulement que je comprends que c'en est fini de mon calvaire, que je suis sauvé. Ce 14 avril 1945, ça a été pour moi comme une seconde naissance… Je me mets à danser, à chanter les chansons de chez nous puis me précipite dans la ferme enlève ma casquette et montre ma tonsure au paysan : "Monsieur, vous savez que je suis juif, que je me suis évadé de Bergen-Belsen ?" Alors le vieux de me répondre tranquillement : "Oui, je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de pas très catholique. De toute manière, on n'a plus rien à craindre maintenant !"

« Moi je voyais les choses différemment ; je me disais que maintenant, ça allait commencer à chauffer pour les Allemands, que les gars de Bergen-Belsen libérés du camp allaient rappliquer, qu'ils allaient tout piller, tout incendier… C'est pour ça que j'ai fait le panneau que vous avez vu dehors. Après je me suis rendu compte que ce n'était pas nécessaire. Les gars de Bergen-Belsen n'ont pas songé à se venger, ils étaient bien trop au bout du rouleau ! Ils n'en avaient pas la force, tout simplement… »

Je devais retrouver B. cinq ans après. J'attendais à l'aéroport de Berlin-Tempelhof mon avion pour Francfort. Et voilà que je remarque parmi les voyageurs ce visage qui me dit quelque chose. Je sais que je connais cet homme – mais qui est-il ? Notre avion a déjà plus d'une heure de retard, le brouillard l'empêchant de décoller. Tandis que les autres voyageurs s'ennuient, assis dans le hall, je vois ce jeune homme s'agiter fébrilement, partant aux renseignements à chaque instant, comme si chaque minute perdue représentait une catastrophe pour lui. Un employé fait son apparition dans le hall ; aussitôt mon homme se précipite vers lui. C'est alors que je reconnais la voix de B…

En juin 1945, il s'était senti assez costaud pour rentrer chez lui. Mais il y avait eu moins de chance qu'en Allemagne. En chemin, il était passé par un certain nombre de camps de concentration libérés, y cherchant les traces de sa famille. Il interrogeait les détenus libérés, fouillait dans les fichiers abandonnés, espérant finir par trouver quelque part les noms de ses parents. À Gross-Rosen, son obstination est enfin récompensée : il trouve le nom de sa sœur dans un fichier et apprend ainsi qu'elle doit avoir survécu aux horreurs du camp. Plein d'espoir, il gagne en toute hâte sa ville natale. Mais il n'y trouve pas trace de sa famille et personne n'a idée de ce qu'elle a pu devenir. Découragé, il se rappelle alors le rendez-vous de Cracovie qu'il a fixé avec sa sœur, au printemps 1942. Il s'y rend – et en effet, elle y est, elle l'attend…

— Nous sommes les deux seuls membres de la famille à avoir survécu, conclut-il, tous les autres ont été gazés.

Je lui demande où il vit et j'apprends non sans surprise qu'il est établi à Berlin-Ouest. Il me montre des photos de sa femme, de son fils âgé d'un an, puis – avec une fierté toute particulière – de son magasin. On voit s'étaler sur une enseigne impressionnante, au-dessus de la vitrine : HORLOGER, et son nom. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a fait le choix de s'établir précisément en Allemagne – le pays où il a touché au tréfonds de l'horreur. Je lui demande pourquoi il n'est pas parti en Palestine. Il me répond péremptoirement qu'il ne voit pas ce qu'il serait allé y faire, qu'il n'est pas paysan, qu'il a bien mieux à faire qu'à cultiver la terre. Puis, comme je m'obstine à lui conseiller d'aller s'établir dans un autre pays, de ne pas rester en Allemagne – qui sait si elle ne va pas être le théâtre d'une autre guerre –, il me fait cette réponse bouleversante : « Vous savez, pour nous, les juifs, vivre ici ou ailleurs n'a pas d'importance. Le destin peut

nous frapper partout. Si les Russes occupent Berlin et qu'une nouvelle guerre éclate, nous nous retrouverons en camp. Peut-être en Sibérie cette fois-ci. On n'échappe pas à son destin… Mais je vais vous dire une chose : en dépit de tout, je pense que ma vie valait d'être vécue. »

Lorsqu'il prononce ces mots, je vois son regard s'illuminer. Oui, me dis-je tout émue, comme ça doit être bon de vivre ainsi, heureux, avec sa femme et son enfant… Mais voici que sa voix se fait presque solennelle : « Il faut que je vous dise : j'ai fait une invention ! Et pas n'importe laquelle ! Elle est déjà brevetée dans quatre pays. Personne ne peut me la voler. Et même si un jour on me liquide, ça au moins, ça restera ! »

Nous prenons place côte à côte dans l'avion et B. tente de m'expliquer, sur sa propre montre-bracelet, à quel point son invention est révolutionnaire. Il est littéralement amoureux de son travail. Puis il se met à évoquer l'avenir :

« Et ce n'est pas tout ! J'ai encore quatre inventions en tête ! Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse quelques années de vie et de liberté pour pouvoir mettre au point et réaliser mes inventions ! »

Comme si de rien n'était…

Me voici repartie sur la route de Celle. Le soleil descend déjà sur l'horizon lorsque je tombe sur un panneau indiquant une propriété. Je bifurque et, au bout de quelques minutes, débouche sur une allée tracée au cordeau, bordée de châtaigniers. Je vais essayer de passer la nuit dans la propriété. J'entends, dans les étables, des bruits de seaux qui s'entrechoquent, des meuglements familiers. Une porte est ouverte, donnant apparemment sur une cuisine. Je pose ma bicyclette contre un arbre et m'y dirige. Des femmes sont en train de transvaser le lait des bidons dans les cuves et de le filtrer. Au fond de la pièce ronronne une centrifugeuse. Une envie irrépressible me prend de goûter ce lait chaud, tout juste sorti du pis de la vache.

— Est-ce que je pourrais passer la nuit ici ? demandé-je.

Pas de réponse. Je répète donc ma question d'une voix aimable, peut-être ne m'a-t-on pas entendue.

— Veuillez attendre que Mademoiselle revienne, c'est à elle de décider, fait l'une des femmes sans même m'accorder un regard – histoire sans

doute de me montrer que l'importance de ce travail ne l'autorise pas à lever la tête.

Ravalant ma colère, je tourne les talons. Je passe devant d'imposantes écuries (leurs dimensions indiquent suffisamment l'opulence de cette propriété), remarque le soin avec lequel sont agencés les tas de fumier – symbole de l'ordre méticuleux régnant en ces lieux. J'ouvre un portillon donnant accès à un parc et m'engage d'un pas hésitant sur une allée de gravier rouge. Je devine, entre les arbres séculaires, la façade blanche de la maison du maître. Un bruit de conversation s'y fait entendre. Le chemin débouche sur une esplanade entourée de massifs de fleurs. Une galante compagnie est installée autour d'une table de jardin dans les rayons du soleil couchant. Le couvert est mis. Je demeure un instant à l'abri des arbres, à observer ce tableau chatoyant où tout respire paix et bien-être. Tous les convives ont revêtu des tenues d'été claires ; il y a là des jeunes gens bien mis et un vieux monsieur très soigné lui aussi, avec à ses pieds un danois noir et blanc au poil luisant. Des rires fusent, on prend manifestement du bon temps. Je fais un pas en avant, le gravier crisse, le danois relève la tête et se met à gronder. On me toise, étonné, l'air un peu ennuyé. Le vieux retient son chien. Je lui demande s'il serait possible que je passe la nuit dans la propriété et il me renvoie, lui aussi, à « Mademoiselle ». Comme je m'apprête à aller attendre un peu à l'écart dans le parc, le vieux me demande :

— D'où est-ce que vous sortez ? Qu'est-ce que c'est que cet insigne bizarre sur votre corsage ?

C'est B. qui m'a conseillé de coudre mon triangle rouge, pour plus de sûreté, sur mon corsage. J'explique donc au vieux ce que signifie cet insigne. La consternation se peint sur son visage. Mais avant même qu'il ait eu le temps de faire quelque commentaire que ce soit, un des jeunes gens me demande :

— Dites-moi, est-ce que c'était vraiment aussi terrible qu'on le raconte maintenant, ces camps de concentration ? Et ces histoires qu'on colporte, de millions de gens gazés, c'est les Américains qui ont inventé tout ça, non ? Vous au moins, vous avez l'air de vous en être bien sortie…

Je suis là, tout efflanquée, en loques, couverte de poussière de la tête aux pieds – et voilà ce freluquet qui… Comme j'aimerais avoir la force de lui mettre ma main sur la figure, à ce butor ! Je sens monter en moi un accès de haine tel que je n'en ai jamais connu et qui me fait trouver des mots dont je

ne me serais jamais crue capable. Je demande à la joyeuse tablée si elle n'a jamais entendu parler de Bergen-Belsen, ce camp d'extermination situé à moins de dix kilomètres de cette propriété idyllique. En ont-ils seulement entendu prononcer le nom ? Comme je regrette qu'on ne soit pas venu les chercher pour les obliger à regarder bien en face, un jour et une nuit durant, ces tas de cadavres qui se décomposaient en plein air lorsque les Alliés sont arrivés au camp. Voilà qui leur ferait peut-être passer l'envie de raconter que les millions de victimes des camps sont une vue de l'esprit…

Chemisier blanc, culottes de cheval et bottes – voici enfin « Mademoiselle ». La compagnie est visiblement soulagée de la diversion que constitue son arrivée et tous les regards se tournent vers elle. Le vieux monsieur demande à sa fille – se faisant pour ainsi dire mon avocat – si l'on peut m'héberger pour la nuit.

— Il n'y a pas de place dans la maison, me signifie « Mademoiselle », mais si vous voulez, vous pouvez dormir dans la grange…

Et comme le vieux fait mine de vouloir à nouveau intercéder en ma faveur, elle lui coupe brutalement la parole :

— Une fois pour toutes, qui est-ce qui est responsable de l'administration du domaine ? Toi ou moi ? J'en ai assez que l'on vienne sans cesse se mêler de mes affaires !

Silence, tout le monde plonge du nez. La maîtresse des lieux m'indique alors la grange.

— Est-ce que je pourrais acheter un demi-litre de lait ? lui demandé-je, lorsque nous atteignons les communs.

— Non, réplique-t-elle, nous n'avons pas le droit de le vendre, il est rationné.

Juste derrière les maisons des domestiques, je découvre un pré, parsemé d'épais boqueteaux de saules ; un petit ruisseau y serpente. L'air y est frais, mais chargé de puissants remugles marécageux. L'eau est claire, peu profonde et le fond du ruisseau est recouvert de cailloux ronds, couleur de rouille. Je m'installe sur le petit ponton qu'utilisent les lavandières et entreprends de me débarrasser de toute la poussière accumulée au fil de mon trajet sur la grand-route. Ragaillardie par l'eau fraîche, je sens peu à peu ma colère s'apaiser. J'entre dans le ruisseau jusqu'aux genoux, patauge, m'abandonne à la caresse du courant léger… bref, je commence à reprendre goût à la vie. Totalement absorbée par mon jeu, je n'entends même pas que l'on m'appelle depuis l'escalier de la maison des domestiques. Ce n'est que

lorsque je m’apprête à regagner ma grange que je tombe sur une vieille femme qui m’attend sur le sentier.

— Elle n’a pas voulu vous vendre du lait, hein ? fait-elle. Maudite femme ! J’ai entendu ce qu’elle vous disait. Elle est mauvaise comme la peste ! Mais entrez donc chez nous. On n’a pas grand-chose, mais assez quand même pour que vous puissiez manger avec nous ! poursuit-elle dans un allemand rudimentaire.

Me voici donc l’hôte de travailleurs forcés ukrainiens. À l’évidence, pour ces victimes par excellence du régime nazi, pratiquement rien n’a changé depuis la fin de l’horreur : ils continuent, comme si de rien n’était, à accomplir le même travail épuisant, à toucher une pitance toujours aussi maigre, à recevoir le même salaire de famine que pendant les quatre années précédentes… Comment se fait-il qu’ils ne se rebiffent pas, ne revendiquent pas ? Après tout, que risquent-ils maintenant qu’il n’y a plus ni SS, ni Gestapo ? Ils me répondent de manière évasive, ils ont l’air profondément abattus. Lorsque nous en venons à parler de l’Union soviétique et que je leur raconte mon histoire, ils finissent par se livrer un peu ; une crainte les tourmente sans relâche : qu’on les oblige à retourner chez eux. Est-il vrai, me demandent-ils, que les Alliés occidentaux collaborent avec les commissions de rapatriement russes ? Se peut-il qu’on les ramène de force en Ukraine ? Non, décidément, ils préfèrent encore continuer à mener cette vie de chien sur cette propriété. Très sûre de mon fait, j’entreprends alors de leur expliquer qu’en aucun cas les Alliés ne prêteront la main à des rapts de ce genre – car c’est bien ce que seraient de tels « rapatriements ». Je parviens ainsi à les arracher quelque peu à leur désespoir. Je ne me doutais pas alors du calvaire qu’allaient bientôt connaître ces malheureux…

Il fait une nuit d’encre et la chaleur est étouffante lorsque je regagne la grange où je dois dormir, à la lumière d’une petite lanterne. L’imposante porte de bois se referme en grinçant. Le foin crisse doucement tandis que je m’installe, puis le silence retombe… Mais non : quelle est cette légère rumeur que je ne tarde pas à distinguer, à travers l’obscurité impénétrable ? Quels sont ces mystérieux bruissements, ces petits couinements, quel est cet étrange concert ? Des rats, des souris, des chauves-souris – ou tout ensemble ? Eh bien peu importe, leur compagnie m’est agréable ! Oui, qu’il est bon d’être seule, même dans cette grange minable, débarrassée de la compagnie de ces centaines de femmes entassées ensemble dans une baraque… Je m’endors, bercée par cette agréable sensation – celle de la

liberté. Mais voici qu'un crépitement sonore m'arrache à ces rêves si doux : il pleut à verse et l'eau claque sur toute la surface du toit. Inutile d'espérer me rendormir, et puis mes pieds me font terriblement souffrir, comme si j'avais tous les os enflammés.

Au matin, je m'aperçois que j'ai les chevilles très enflées ; marcher est une véritable torture – mais pédaler, sur mon vélo, pire encore. À Celle, on m'indique qu'il s'agit d'une tendinite nécessitant un repos complet. Du repos ! Comme si je n'avais que ça à faire ! J'y songerai lorsque j'aurai atteint mon but. On voudrait que je m'arrête maintenant qu'il n'y a plus d'obstacle à mon retour ? Mais c'est impensable ! Je noue un mouchoir sur chacune de mes chevilles et poursuis ma route. Mes tendons me tourmentent comme s'ils étaient à vif. N'est-ce pas un véritable miracle, cette force que puise l'individu dans ses retrouvailles avec la liberté ? Ses forces s'en trouvent décuplées, il se soucie de ses maladies comme d'une guigne…

Je roule donc lentement, lentement, en direction d'Hanovre. Il fait un temps gris, lourd, qui me rend toute somnolente. Tout à coup, un « holà ! » venu de je ne sais où me fait sursauter. Tiens, c'est une femme qui me fait signe depuis le bord de la route. Je note aussitôt qu'elle porte l'uniforme kaki des surveillantes SS. À peine ai-je mis le pied à terre qu'elle se lance dans une longue tirade.

— Vous vous souvenez de moi ? Genia ! Vous vous rappelez bien, c'est comme ça que les Polonaises m'appelaient à Ravensbrück ! Vous avez bien été dans la colonne de la forêt vous aussi ? Vous vous appelez bien Grete ?…

Puis désignant son visage tout gonflé, tout enflammé, elle poursuit, sans même me laisser le temps de répondre :

— C'est vrai, je n'avais pas cette tête-là au camp ! Mais j'ai commencé par passer un bon moment au bunker, puis j'ai attrapé de l'érysipèle et j'ai échoué à l'hôpital de Schwerin.

Sa voix chavire, elle ravale ses larmes.

— Mais oui, bien sûr, je me rappelle ! Est-ce que ce n'est pas vous qui veniez au bunker pour prendre les lettres que les détenues polonaises faisaient passer en douce à leurs parents ? Est-ce qu'il n'y a pas une détenue qui s'est enfuie de cette colonne par la suite ? C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Elle hoche la tête, incapable de retenir plus longtemps ses larmes :

— Mais oui, c’est ça. Je suis restée au bunker jusqu’à la fin de l’évacuation du camp, il y a cinq semaines de ça. Ce n’est qu’à ce moment-là qu’ils m’ont laissée sortir. Et qu’est-ce que je vais devenir maintenant ? Si je retourne chez moi, à Ulm, on va me jeter en prison ! J’étais surveillante dans un camp de concentration après tout !

Elle se met à sangloter.

— Mais enfin, m’exclamé-je, qu’est-ce que vous allez imaginer là ! Pourquoi est-ce qu’on irait vous mettre en prison, alors que vous avez rendu service à tant de détenues et que vous avez passé des mois et des mois au bunker – parce que vous étiez correcte, justement ?!

— Oui, mais qui va me croire ? objecte-t-elle, nullement rassérénée.

Nous nous asseyons en bordure de la forêt et je lui donne les adresses d’un certain nombre d’anciennes détenues, lui conseillant de leur écrire dès que la poste fonctionnera à nouveau normalement. Je lui donne aussi mon adresse à Thierstein.

— Mais avant toute chose, l’adjuré-je, il faut que vous vous procuriez d’autres vêtements, Genia ! Comment est-ce que vous pouvez continuer à vous balader avec votre uniforme SS ? Vous risquez de vous faire cogner dessus à chaque instant, ou même de vous faire tuer !

— Oui, vous avez peut-être raison… Mais je n’y avais jamais pensé, parce que je n’ai pas mauvaise conscience : je n’ai fait de mal à personne, après tout !

Gomorrhe 1945

Hanovre est la première grande ville en ruine que je vois. Les rues sont éventrées, parsemées de débris de verre. Sur des kilomètres et des kilomètres, des deux côtés de la rue, ce ne sont que brèches béantes, vestiges d’usines, avec leurs enchevêtrements de poutres et armatures métalliques tordues en tous sens. Le printemps ne parvient pas à s’installer dans cette ville anéantie. Le soleil lui-même y prend des teintes jaune sale, voilé par les nuées de poussière que le vent fait tourbillonner. Une masse de gens circule parmi ces rues sans maisons. Où peuvent-ils bien habiter ? me demandé-je, perplexe ; d’où viennent-ils, où disparaissent-ils à nouveau ? Je me fraie lentement un chemin jusqu’au centre de la ville où est installé le bureau d’accueil des anciens déportés. Dans la salle s’élèvent les sanglots

bruyants de femmes tsiganes, en quête de leurs maris, de leurs fils. C'est en vain qu'on tente de les consoler – « Vous allez bien finir par les retrouver ! » leur dit-on, sans trop y croire…

Toutes les conversations des anciens déportés tournent autour du même thème : « Avec qui tu étais là-bas ? Untel, il s'en est tiré ? Et quand est-ce qu'on a arrêté de gazer chez vous ? Et tout à la fin, ils ont continué à fusiller dans ton camp ? »

Je tends l'oreille pour saisir le dialogue de deux jeunes types. Ils parlent de femmes. « Moi, je ne pourrai vivre qu'avec une ancienne déportée ! Tu te verrais marié avec une autre, toi ? De quoi est-ce qu'on pourrait bien parler ? Comment veux-tu qu'une femme qui n'a pas vécu ça puisse te comprendre ? »

En transit à Hanovre, j'ai droit à un peu d'argent, à des tickets d'alimentation et un paquet de cigarettes. Par contre il n'y a pas de centre d'hébergement, même pour les anciens déportés, dans cette ville détruite. On me conseille d'aller dormir dans l'abri antiaérien de la gare. J'apprends par ailleurs qu'il y a un bureau de la Croix-Rouge internationale à Hanovre ; je m'y rends, espérant pouvoir envoyer par son intermédiaire une lettre à mes enfants qui vivent en Palestine et leur faire savoir ainsi que je suis encore en vie. Lorsque j'étais encore dans le Mecklembourg, j'avais fait une première tentative pour faire parvenir un message à l'étranger : avisant sur la route nationale un soldat américain qui me semblait avoir le type juif, je lui avais exposé ma situation et l'avais prié d'envoyer de ma part un mot à Jérusalem – la poste allemande ne fonctionnant plus. C'est près d'une année plus tard que je devais apprendre que le soldat avait exaucé mon souhait.

Par contre, lors de cette seconde tentative auprès de la Croix-Rouge internationale, je me fais éconduire de belle manière : camp de concentration ou pas, je suis citoyenne allemande et la vénérable organisation de bienfaisance ne peut donc rien pour moi… « Après tout, m'entends-je répondre au guichet, si vous avez attendu tant d'années pour donner de vos nouvelles à vos enfants, vous pouvez bien patienter encore un peu… »

Me voici devant les décombres de ce bâtiment impressionnant et pompeux qu'était la gare centrale d'Hanovre. Il pleut à verse. L'immense place de la gare est entourée d'un champ de ruines, partout l'asphalte est lézardé par l'impact des bombes incendiaires. Dernier vestige d'une

splendeur éteinte, la statue équestre du roi Ernest-Auguste [1], intacte. La pluie ruisselle en filets verdâtres sur la monture et le cavalier, c'est à peine si l'on parvient à lire l'inscription gravée sur le socle : « Au père de la nation, son peuple reconnaissant… » Un fou rire douloureux me saisit. Là où, dans les salles d'attente, les quais, les couloirs, la toiture a résisté aux bombes, s'entasse une masse de réfugiés. Foule grisâtre, apathique, décharnée, agglutinée un peu partout, allant et venant lentement, mécaniquement, comme anesthésiée. Parfois un cri s'élève, généralement poussé par une jeune femme qui affiche ainsi bruyamment sa présence et ses droits. Il y a quelque chose d'un peu effrayant à constater à quel point les époques de grand chaos transforment totalement l'attitude et la physionomie des femmes. Nombre d'entre elles ont des expressions et des gestes pleins de brutalité, provocants – elles me rappellent un peu les détenues de Sibérie. Est-ce là la conséquence de l'impitoyable lutte pour la vie qui leur est imposée, ou bien sont-ce les dictatures qui produisent de tels types ?

Quels trésors d'imagination les réfugiés ne déploient-ils pas pour transporter leurs biens ! Quatre roulettes fixées à une planche et hop, le tour est joué ! Si l'on a pu se procurer des roues de poussette ou de bicyclette, c'est encore mieux, le fin du fin étant, bien entendu, une vraie voiture d'enfant ou un vélo. À propos de vélo, justement : que faire du mien, ce bien convoité entre tous, lorsque j'irai dormir dans l'abri antiaérien de la gare ? Comment éviter de me le faire voler ? Ce n'est pas sans émotion ni surprise que je trouve bientôt la solution : au beau milieu de tout ce chaos, de ces ruines exposées à toutes les intempéries, d'où n'arrive ni ne part aucun train – la consigne fonctionne comme si de rien n'était ! Un bon vieil employé des chemins de fer est là, louvoyant entre les flaques, distribuant des tickets numérotés, encaissant l'argent, gardant consciencieusement les trésors qui lui sont confiés ! Saint ordre germanique !

L'abri antiaérien de la gare est bondé et il me faut exhiber mon certificat de libération du camp pour y accéder. Toutes les paillasses sont occupées, mais je finis par trouver une place devant une longue table de bois. Femmes et enfants sont installés sur les châlits. Ici aussi, on dort sur plusieurs étages. Encore une de ces conquêtes du régime nazi, tout comme nos baraques à même le sol du camp – le « style baraque », comme nous aimions l'appeler à Ravensbrück ! Quelques ampoules éclairent faiblement le bunker ; j'examine à la ronde les visages de ces compagnons d'une nuit. Ce sont

pour la plupart des soldats d'un certain âge. Certains dorment déjà, la tête posée sur les bras, d'autres parlent d'une voix basse, monocorde. Entendant l'un des soldats assis en face de moi raconter à ses compagnons qu'il est originaire de Mannheim-Viernheim, je tends l'oreille, me rappelant tout à coup les dernières paroles désespérées de Grete Sonntag[2] : « Je ne reverrai jamais mes parents… »

— Est-ce que vous connaîtriez par hasard une famille Faltersleben (le nom de jeune fille de Grete Sonntag, son vrai prénom étant Änne), à Viernheim ? demandé-je au soldat.

— Mais bien sûr, répond-il tout sourire, ce sont presque mes voisins !

— Vous pouvez peut-être me dire alors comment vont le père et la mère Faltersleben ?

Le soldat fait des yeux ronds :

— Écoutez, fait-il, si vous les connaissez, vous devez bien savoir que le père Faltersleben est mort depuis plusieurs années, non ? Et d'ailleurs, pourquoi est-ce que vous vous intéressez à cette famille ? Vous êtes de Viernheim ?

— Non, moi pas, mais j'ai connu Änne, et je voulais vous demander de raconter à sa mère ce qui lui est arrivé…

Brusquement le visage du soldat se ferme, il me jette un regard chargé de méfiance qui me fait passer toute envie d'aller plus loin.

— Écoutez, reprend-il, je l'ai très bien connue, Änne, et je sais qu'elle va bien. En plus, j'aimerais bien savoir où vous avez pu la connaître, cela fait plus de dix ans qu'elle a quitté l'Allemagne ! Alors arrêtez de me raconter des histoires !

— Non, je ne vous raconte pas d'histoires. La dernière fois que je l'ai vue, c'était en Sibérie…

Et j'entreprends de lui raconter notre vie commune au camp. Au fil des minutes, je vois le visage de mon interlocuteur s'assombrir. Lorsque j'achève mon récit, il se penche par-dessus la table et lance d'une voix chargée d'affliction :

— Comment est-ce possible ? Comment une communiste aussi dévouée qu'Änne a-t-elle pu finir comme ça ? Ça voudrait dire que les nazis ne mentaient pas, quand ils racontaient ce genre d'histoires dans leurs journaux ? C'est impensable ! C'était donc vrai ce qu'ils écrivaient sur les procès de Moscou et le reste ? Et dire que pendant toutes ces années nous nous disions qu'Änne, elle, était en sécurité ! Qu'elle au moins, elle s'en

était tirée, qu'elle vivait dans un pays socialiste ! Combien de fois j'en ai rêvé, moi aussi d'avoir cette chance…

Le lendemain matin, dès six heures, je reprends la route en direction d'Hildesheim. Je suis transie. Les murs des faubourgs sont encore couverts de ces immenses inscriptions peintes en blanc ou en noir par les nazis au cours de la dernière année de la guerre : « Peuple, aux armes ! Plutôt la mort que l'esclavage ! » Et partout, même sur les colonnes Morris dont les affiches s'en vont en lambeaux depuis longtemps déjà, cette silhouette noire que je commence par prendre pour la réclame d'un roman policier – jusqu'à ce que le texte qui l'accompagne ne me détrompe : « Attention, l'ennemi nous écoute ! »

La dernière étape

Il fallait bien que ça arrive : à peine ai-je laissé derrière moi les faubourgs d'Hanovre depuis une demi-heure que je crève. Je n'ai ni colle, ni rustines. L'endroit est désert. Je marche un bon moment avant de voir se dessiner à l'horizon la silhouette d'une ferme isolée. Peut-être y trouverai-je de l'aide ?

— Pouvez-vous me réparer ma roue ? demandé-je au maître des lieux, un vieux paysan.

— Qu'est-ce que vous pouvez me donner en échange ? répond-il abruptement.

Je lui propose de l'argent, mais il refuse, comme si je lui faisais une offre vraiment éhontée ; je lui propose alors un paquet de cigarettes et il finit par y consentir d'un air dégoûté. Il fait faire la réparation à son fils et prend les cigarettes. Mais voilà qu'il s'avise qu'il en manque deux dans le paquet ! Il se met en colère et déclare le contrat rompu. Il ordonne même à son fils d'enlever la rustine alors que la réparation est presque achevée ! Je dois donc me résoudre à entamer de nouvelles négociations. Au bout du compte, le vieux brigand me déleste d'un stylo-plume qu'Inka m'avait offert en cadeau d'adieu lorsque j'avais quitté Ravensbrück…

On m'a dit à Hanovre qu'un train circule entre Hildesheim et Göttingen. Faisant valoir ma qualité de déportée, j'obtiens un billet et parviens le jour même à Göttingen. Il est tard lorsque je débarque à la gare, et la ville est dépourvue de tout éclairage public. De surcroît, aucune lumière ne filtre des

fenêtres : toutes les vitres ont été brisées lors des bombardements et on les a remplacées par du carton ou des lattes de bois. Où vais-je bien trouver un endroit pour dormir ? Un passant me conseille d'aller me renseigner au poste de police. Je m'y présente à contrecœur. Un policier entre deux âges est assis derrière une sorte de barrière. J'extrais mon certificat de libération du camp et le lui présente. À force d'être manipulé, le document est tout déchiré aux pliures, il part en lambeaux. Le policier se saisit des morceaux de papier que je lui tends, examine soigneusement le document, puis me regarde de haut en bas, par-dessus ses verres de lunette. Secouant la tête, il se met à m'admonester d'un ton paternel :

— Mais comment pouvez-vous traiter un document officiel d'une manière aussi négligente ? Vous ne savez donc pas que ce certificat vaut de l'or ?

Complètement médusée, je bafouille une excuse quelconque. Je me sens tout à coup dans la peau d'un gamin de dix ans auquel le maître d'école reproche de mal tenir ses cahiers. Sans même m'en aviser, je rectifie la position, les bras tendus le long du corps, tout comme à Ravensbrück. Pour quelques instants, j'oublie que je ne suis plus une détenue. Mais le brave flic s'en va chercher son grand pot de colle, choisit soigneusement un morceau de carton blanc souple, le découpe minutieusement aux dimensions et y colle le précieux document que j'ai tellement maltraité. Puis, me souhaitant chance et bonheur dans ma nouvelle existence, il demande à un de ses jeunes collègues de m'héberger chez lui pour la nuit… À dater de ce jour et jusqu'à mon retour au foyer, je n'ai plus eu peur du tout de la police auxiliaire et m'en suis toujours remise à elle lorsque j'étais en mal d'hébergement.

En captivité, on oublie jusqu'au visage réel de la vie en liberté. On n'en conserve qu'une image floue. Lorsque j'étais au camp, cette image nostalgique se présentait toujours à moi sous la forme d'un chemin forestier, parsemé d'herbe tendre, ombragé du jeune feuillage du début de l'été, qui laisse passer à terre des taches de soleil dorées… Et voici que, dans la forêt de Thuringe, ce rêve devient réalité. La route serpente le long d'un torrent de montagne, au fond d'une ravissante vallée. Au premier plan, le vert éclatant des prairies, et derrière, le fond plus sombre des flancs montagneux plantés de conifères. Bientôt, le torrent s'éloigne de la route nationale et dessine un large méandre ; je mets pied à terre, traverse une

prairie odorante et me dirige vers les taillis qui bordent le ruisseau. Ces bosquets forment comme de petites niches naturelles où l'on échappe au regard de ceux qui passent sur la grand-route. L'une de ces niches abrite également un rocher plat – c'est l'endroit rêvé pour prendre un bain. La végétation est si dense des deux côtés du ruisseau qu'il se trouve entièrement à l'ombre. L'eau tombe en petites cascades sur des blocs de rochers polis et arrondis puis s'écoule en remous sombres, tourbillons et cataractes qui agitent le flot jusqu'au bord. Je me laisse glisser dans le ruisseau, me retenant prudemment à un rocher ; je sens le courant glisser sur mon corps, je résiste au flux glacé, mon corps revit, je sens renaître en moi cette joie de vivre animale que j'avais depuis si longtemps oubliée.

L'après-midi est déjà avancé lorsque je reprends la route, poussant lentement mon vélo dans une montée. Mes pneus recommencent à me donner du souci ; je m'arrête pour vérifier s'ils ne sont pas en train de se dégonfler. Un jeune cycliste passant à ma hauteur, saute de son vélo et me demande gentiment s'il peut m'aider. Nous engageons la conversation ; le jeune homme revient d'une tournée d'approvisionnement et il me confie qu'il s'est procuré deux bouteilles de genièvre maison. De fil en aiguille, nous nous asseyons sur le bord de la route et goûtons à tous ses trésors si laborieusement acquis. En face de nous, la vallée fait un coude, où nous apercevons les vestiges d'un viaduc dynamité. Mon compagnon m'indique alors qu'il est, de profession, constructeur de ponts. Il est convaincu qu'un véritable âge d'or s'ouvre devant lui ; un peu ébahie, je le vois s'enflammer à reconstruire en imagination tous les ponts détruits et à les rétablir dans leur ancienne splendeur. Oui, il en reconstruira des dizaines lui-même, ce sera la chance de sa vie… Le voilà, assis sur le bord de la route dans le couchant, qui s'emballe, évoquant pêle-mêle armatures métalliques et piliers de béton, inventant plans et assemblages, se moquant de ceux qui ne cessent de se lamenter sur tous ces ponts détruits ! À l'évidence, ce qui l'enthousiasme dans tous ces projets, ce ne sont pas tant les bonnes affaires en perspective que l'idée même de donner corps à ces desseins grandioses. Au moment de prendre congé, il m'indique un moulin, au bord de la rivière, où vivent des amis à lui – ils m'hébergeront pour la nuit.

Le vieux moulin est plein d'enfants et de femmes ; propriétaires et réfugiés y sont entassés ensemble dans une pièce exiguë. La meunière contemple toute cette agitation un peu comme un ermite considérerait un

groupe de vacanciers échoué dans sa forêt. Mais il en faudrait plus pour la troubler, rien ne vient ébranler son optimisme : « Tout ce désordre ne va pas durer longtemps, me confie-t-elle, les choses ne vont pas tarder à retrouver leur cours normal ! » Lorsque je reprends la route, le lendemain matin, elle m'engage chaleureusement à venir passer mes prochaines vacances chez elles. « Vacances », dit-elle ? Ce mot a perdu tout sens pour moi…

Suivent alors des journées estivales, toutes plus belles, plus limpides les unes que les autres. Quel plaisir que de rouler lentement sur une route de crête, tout en admirant le paysage environnant… Devant moi un damier de champs ensoleillés, et au-delà, délimitant l'horizon, les contours, d'un bleu tendre, de la forêt de Franconie. Je me surprends soudain à souhaiter que cette randonnée ne finisse jamais.

Mais le sort me guette, près de Saaldorf. Ici aussi, le pont qui enjambe la rivière a été détruit, mais on m'indique qu'un peu plus loin circule un bac. Et en effet je ne tarde pas à le découvrir, du haut d'une petite colline d'où un chemin descend à pic sur la rivière. Justement, le bac approche de la rive, il va falloir que je mette les bouchées doubles si je veux l'attraper. Comme ce fut souvent le cas en ces jours de chaos et de confusion, je suis brusquement envahie par la sensation que ce bac est ma dernière chance d'atteindre l'autre rive. Le chemin qui mène au débarcadère est sinueux, abrupt et étroit. Je m'y engage néanmoins à tombeau ouvert, prends les premiers virages en catastrophe et finis par passer carrément par-dessus le guidon. Je me suis pris une jambe dans les rayons. Le choc est si violent que dans un premier temps je suis comme anesthésiée et ne ressens aucune douleur ; je me relève et vais ramasser mon vélo en boitillant. Mais le mal est fait et bien fait. La jambe que je me suis coincée refuse bientôt tout service. Des gens qui ont assisté à la scène viennent m'aider et me conduisent à un poste de secours de la Croix-Rouge américaine où un infirmier militaire enduit ma jambe de pommade de zinc et me fait un bandage dans toutes les règles de l'art. Il m'adjure de rester couchée quelques jours : non seulement ma blessure est vilaine, mais je souffre de surcroît d'hydropisie… Voilà certes qui est inquiétant, mais a-t-on vraiment le temps d'être malade lorsqu'on se trouve lancé sur la grand-route – et si près du but ? Il faut que j'arrive le jour même à Hirschberg – je n'en aurai plus ensuite que pour deux jours avant d'atteindre Thierstein, le but de mon voyage.

Je remercie tous ceux qui m'ont aidée et je repars en boitillant. Quelle bénédiction qu'une bicyclette ! Même avec une jambe en piètre état, on parvient à avancer ! Mais tout de même : j'endure de telles souffrances que je commence à voir les choses en noir ; j'ai toutes les peines du monde à atteindre, le soir, la petite ville d'Hirschberg. J'avise dans la grand-rue un policier auxiliaire et lui demande s'il peut m'aider à trouver rapidement un logement pour la nuit. Il ne me répond ni oui ni non, mais me demande à son tour d'un ton légèrement fébrile :

— Vous êtes une politique ?

J'opine.

— Communiste, peut-être ? poursuit-il d'une voix hésitante.

Je tressaille.

— Je l'ai été, oui… finis-je par répondre.

Avant même que j'aie pu achever ma phrase, il me saisit la main et je vois une expression remplie d'admiration fanatique et de soumission se peindre sur son visage.

— Camarade ! m'implore-t-il, je t'en prie, viens chez moi, viens chez *nous*, tu as tant souffert pour *nous* !

Son attitude me soulève le cœur. J'oscille entre la pitié et la répulsion, mais la première finit par l'emporter et je le suis. Y a-t-il pire torture que d'être admiré comme un martyr ? Des « camarades-voisins » accourent, on prépare des gâteaux, on remue ciel et terre pour trouver du vrai café. Pour finir, ils me racontent, le visage rayonnant, ce qui les remplit d'une telle joie : il ne fait plus aucun doute désormais que la Thuringe va devenir communiste. Et ils sont bien décidés à aller accueillir les camarades soviétiques banderoles et drapeaux rouges en tête…

Le lendemain, il me faut franchir la frontière de la Bavière – et ce n'est pas une mince affaire. Les Américains ont installé des barrages sur toutes les routes qui y accèdent pour y empêcher un nouvel afflux de réfugiés – afflux probable depuis que s'est répandue la rumeur que les Russes allaient occuper la Thuringe. Le fils du policier auxiliaire communiste me conduit par des chemins détournés jusqu'à l'autoroute, en territoire bavarois.

L'autoroute… Jusqu'à présent, ce n'est que par ouï-dire que j'avais entendu parler de cette « réalisation » nazie. Et la voici donc, totalement dévastée, avec ses ponts détruits et l'herbe saillant par les fissures du béton éventré… Néanmoins, pour moi qui ai parcouru des centaines de kilomètres

sur des routes nationales totalement défoncées, marché par monts et par vaux, à travers prés et champs, cette autoroute en ruine est une pure merveille. J'ai le sentiment d'y glisser littéralement, sans effort, je me sens capable d'y parcourir des distances colossales.

Ma dernière nuit, je la passe à Gefrees ; à l'hôtel, pour la première et la dernière fois de mon périple. Pourtant, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Si près du but, je me sens gagnée par l'angoisse. Que vais-je devenir si ma mère n'est pas à Thierstein ? Et qui sait si elle est encore de ce monde ? Si elle n'a pas été ensevelie sous les décombres de sa maison ? Un soldat avec lequel j'ai parlé à Fürstenberg m'a dit que la rue Hans-von-Seeckt a été entièrement détruite par les bombes. Au matin, ma peur s'enfle en une véritable panique. J'imagine le village de Thierstein lui-même en ruines.

Je quitte l'hôtel dès l'aube, fatiguée, abattue, en proie aux plus noirs pressentiments. Juste après Gefrees, je tombe sur un vieil homme voûté, occupé à combler avec de la pierraille les trous béants creusés sur la route éventrée. Je m'approche et lui demande d'un ton hésitant :

— Vous connaissez le village de Thierstein ?

Il relève la tête, essuie ses yeux humides du dos de la main, me dévisage en battant des paupières et répond en dialecte franconien :

— Pour sûr que je l'connais !

— Est-ce que Thierstein a été bombardé ? lui demandé-je alors d'une voix étranglée.

Mon regard est suspendu à ses lèvres ; mais il prend tout son temps pour répondre. Finalement, je l'entends articuler sans me regarder :

— Ça oui, il a brûlé !

Je sens mon cœur se glacer, je suis incapable de prononcer un mot de plus. Mais il le faut, il faut que je sache tout. Le vieux, lui, est retourné à sa pierraille. Me collant tout contre lui avec ma bicyclette, je l'implore :

— Je vous en prie, dites-moi, c'est tout le village qui a brûlé ? La maison de Johannes Thüring aussi ?

— Ça, j'sais pas ! fait le vieux – et, considérant le sujet comme épuisé, il me tourne le dos.

Je fais encore quelques pas sur la route, puis, jetant la bicyclette dans le fossé, m'effondre sur un bas-côté, le visage enfoui entre mes bras. J'entends au loin les moissonneurs aiguiser leurs faux et cette si belle mélodie du

début de l'été semble railler ma douleur. Tout est fini. À quoi bon continuer ?

Et pourtant je continue. Une détention de plusieurs années transforme le psychisme de l'individu. Le détenu réagit aux coups du sort d'une manière qui échappe aux normes habituelles – pour la bonne raison, sans doute, qu'il leur est exposé en permanence. Ces coups l'atteignent au plus profond de lui-même et pendant quelques instants il succombe à un désespoir total. Mais habituellement, il se reprend d'une manière extrêmement rapide. Il n'a plus, pour ainsi dire, la force de s'abandonner durablement au chagrin causé par ce coup. Inconsciemment, il réagit donc en refoulant cette agression le plus rapidement possible.

C'est exactement ce que je fais : un instant auparavant, j'étais effondrée au bord de la route, sans forces, au tréfonds du désespoir… Et voici déjà que je me relève, prends une décision absolument inconcevable : si Thierstein est vraiment en ruine, si je n'y retrouve aucun des miens – eh bien je repartirai sur-le-champ à Potsdam. Il faut que je sache ce qu'est devenue ma mère.

La décision est prise – mais mon corps ne suit pas. Mes jambes flageolent et c'est en haletant que j'entreprends de gravir la pente raide. Oui, il faut que je sache ! Apercevant des paysans en train de moissonner dans un champ, je m'approche et ils me confirment la terrible nouvelle : oui, Thierstein a brûlé. En totalité, disent les uns, en partie seulement, disent les autres… Une unité SS s'est retranchée dans le cimetière du village et a tiré sur les colonnes américaines. Les Américains ont riposté avec de l'artillerie et le village a brûlé.

Je repars, le cœur serré. Plus j'approche du but, et plus je sens mes forces m'abandonner. J'ai peur d'arriver, maintenant. Je fais une nouvelle halte dans une métairie pour demander à boire, mais n'ose plus cette fois poser de questions. Je remonte en selle et, torturée par l'attente, atteins une chaîne de collines d'où je découvre montagnes au loin et villages environnants. À quelques kilomètres seulement, émergeant d'une sombre forêt de sapins, le donjon et les ruines du château de Thierstein. Le village lui-même est dissimulé par les arbres. C'est la première fois depuis vingt-cinq ans que je le revois…

Bizarrement, la vue de ce donjon me redonne espoir et c'est comme revigorée que je parviens au pied du « mont de Thierstein ». Mon regard est

alors attiré par une tache claire – le fichu d'une paysanne. J'appuie ma bicyclette contre un arbre et m'approche lentement. Je me sens un peu comme l'accusé qui va entendre le verdict l'acquittant ou le condamnant.

— La maison de Johannes Thüring, prononce la femme, est l'une des rares qui n'aient pas brûlé dans le village ! Vous y trouverez votre mère, votre sœur, le Dr Fleiss, votre beau-frère, et toute une ribambelle d'enfants !

Mon visage s'inonde de larmes, je sanglote à corps perdu en balbutiant des propos incohérents ; bouche bée, presque effrayée, la paysanne me voit me ruer sur mon vélo sans un mot de plus. Telle une enragée, je gravis le mont sans effort et débouche à toute vitesse dans la rue du village aux fenêtres béantes. Bientôt, je reconnais la vieille fontaine et la maison de mes grands-parents. J'aperçois ma sœur dans la cour et elle m'accueille à grands cris quand je lui tombe dans les bras. Puis c'est, en haut de l'escalier raide débouchant sur l'entrée de la maison, la voix vieillie de ma mère, répétant mécaniquement :

— C'est vrai, elle est revenue ? C'est vrai, elle est revenue… ?!

Note 1 : Ernest-Auguste Ier (1771-1851), roi de Hanovre.

Note 2 : Communiste allemande travaillant en Union soviétique, arrêtée en 1937, condamnée à cinq ans de camp. Demeure à Bourma lorsque Margarete Buber-Neumann est transférée à Moscou avant d'être livrée à la Gestapo.

Que soient ici remerciés Mme Anise Postel-Vinay et Klaus Schuffels qui m'ont aidé à résoudre nombre de problèmes de traduction et à établir les notes, ainsi que Véronique Garros et Jean-Marc Levent qui ont relu et corrigé mon manuscrit.

Le traducteur.